
Hauptnummer. 3724.
Abtheilung. L.
No 512.
Band.

3 vols

ME

NOUVEAU THÉATRE.

NOUVEAU THÉATRE

OU

CHOIX DES MEILLEURES PIÈCES

QUI

ONT PARU DEPUIS DOUZE ANS.

TOME PREMIER.

HAMBOURG ET BRUNSWICK
CHEZ P. F. FAUCHE ET COMP.

1798.

LA MORT D'ABEL,

TRAGÉDIE.

EN TROIS ACTES ET EN VERS

PAR

Mr. le Gouvé.

Représentée pour la première fois à Paris, le 6 Mars 1792.

Primi parentes, prima mors, primus luctus.

AVANT-PROPOS

DES

ÉDITEURS.

Si la mort d'Abel est du petit nombre des Tragédies qui ont obtenu grâce devant un public qui possède les chefs-d'oeuvre de Corneille, de Racine et de Voltaire; est-ce au talent de Monsieur le Gouvé, est-ce au choix du sujet qu'appartient un pareil succès? Sans doute une question de cette nature, faite dans la patrie de Gesner; paroît trop facile à résoudre, pour se permettre de la présenter; mais comme c'est précisément à cause de sa singularité qu'elle est faite, et que cette édition, en offrant aux étrangers les meilleures pièces jouées en France depuis quinze ans, est destinée à leur faire connoître encore davantage la différence de notre théâtre avec les leurs, il nous sera permis en accordant à l'auteur de la mort D'Abel le mérite de l'exécution, plutôt que celui du choix du sujet, de motiver une opinion qui d'abord semble si choquante.

Les compatriotes de Gesner en renaissant pour les Lettres ont commencé, comme tous les peuples qui se sont rapprochés des arts, par s'écarter le moins possible de la nature, et leurs moeurs antiques se mariant avec leurs idées nouvelles, le genre pastoral se présentant le premier

à eux, a été celui dans lequel ils ont essayé ce que leur génie inventif pourroit un jour faire. Riches des connoissances acquises par des voisins plus avancés et plus corrompus qu'eux, et cependant assez heureux pour n'être pas encore blasés sur des tableaux champêtres, ils ont écrit avec la simplicité de leurs pères, les grâces de leurs contemporains, et ont fait naître de cet accord enchanteur un genre, qui ne peut être pour la littérature de chaque nation, que ce que fut l'âge d'or pour le monde. Qu'on ne s'étonne donc point du succès prodigieux qu'ont obtenu en Allemagne tous les poëmes, toutes les tragédies, tous les ouvrages quelconques retraçant les premiers pas, c'est-à-dire les premiers malheurs des hommes. Mais qu'en France, à la fin de ce siècle, au milieu d'une nation usée par toutes les jouissances, corrompue par tous les excès, et dépravée par tous les raffinemens de l'immoralité, un jeune auteur ait osé reporter l'ame des Spectateurs aux premiers chapitres de la Genèze, c'est une hardiesse dont le succès pouvoit seul justifier la témérité.

Ce à quoi on n'a pas assez réfléchi peut-être, c'est qu'il faut beaucoup de courage, un grand talent pour présenter à l'opinion précisément ce qui la contrarie; pour offrir des scènes de vertus à un peuple enveloppé de crimes, des moeurs simples au sein de la dissolution, et remonter contre le cours des idées. C'est à l'époque où tout le monde préfère des succès faciles, achetés par des complaisances criminelles, qu'il est juste de répéter que la gloire n'est que là, où l'on sait cueillir des palmes hors de la portée des esprits vulgaires, et qu'il faut y renoncer ou résister à ces imitations puériles, à ces complaisances serviles, seul talent des gens qui n'en ont pas.

En se renfermant dans un sujet aussi simple que celui de la mort d'Abel, on sent que l'auteur a dû se condamner à plus d'un sacrifice, et cacher l'indigence d'une action dénuée de tout accessoire, pour la richesse des expressions, et l'abondance des idées.

En se plaçant avant la création des arts, la culture des sciences, et tout ce qu'il a plu aux hommes d'inventer, on conçoit aisément qu'il est impossible de se servir de la moitié des mots en usage, et que monsieur le Gouvé a dû renoncer à toutes ces comparaisons, ces maximes, ces applications, ces vers brillans qui surprennent beaucoup plus souvent l'admiration du Spectateur qu'ils ne la méritent.

Fidelle observateur du Costume, l'auteur de la mort d'Abel, nourri du poëme immortel de Gesner a donné à chacun de ses personnages le caractère qui lui est propre. Peut-être auroit-il été à désirer qu'Eve eût déployé davantage la sensibilité de la première mère qui ait survécu à son fils, mais il est des sentimens si pénibles, si difficiles à rendre, qu'il est permis d'excuser l'auteur méfiant et modeste qui imite le peintre d'Agamemnon dans le sacrifice d'Iphigénie.

PERSONNAGES.

ADAM.

ÈVE.

CAIN.

ABEL.

MEHALA, *Femme de Caïn.*

THIRZA, *Femme d'Abel.*

DEUX ENFANS DE CAIN.

DEUX ENFANS D'ABEL.

La Scène se passe dans la Mésopotamie, à quelque distance du Paradis terrestre, autrement appelé le Jardin d'Eden.

LA MORT D'ABEL.

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente un paysage riant, et qui se ressent du temps primitif du monde et du voisinage du Paradis terrestre. On voit trois cabannes rustiques parmi des bosquets et des arbres asiatiques. Le jour est près de paroître.

SCÈNE PREMIÈRE.

ABEL, THIRZA.

THIRZA (*suivant Abel qui sort de sa cabane.*)

L'AURORE luit à peine, où vas-tu cher Abel?
Où vas-tu, cher époux? avant qu'à l'Eternel
Du genre humain naissant la famille première
Du matin dans ces lieux adresse la prière,
Pourquoi donc t'arracher aux douceurs du sommeil?
Le premier dans ces champs, où l'orient vermeil
Va semer par degrés la lumière et la vie,
Veux-tu voir le réveil de la terre embellie?
L'oiseau muet sommeille à la branche attaché;

L'hôte assoupi des bois dans son antre est couché:
Adam, Ève, Caïn, l'univers dort encore;
Veux-tu les devancer pour saluer l'aurore?

ABEL.

Oui sans doute, Caïn est encore endormi:
O ma chère Thirza, que puisse un songe ami,
A mes empressemens le rendant moins contraire,
Lui faire à son réveil chercher les bras d'un frère!

THIRZA.

Caïn, mon cher Abel, depuis long-temps t'a fui:
Crois-tu que dans ton sein il revole aujourd'hui,
Lui qui, ne respirant que haine et que colère,
A mépriser tes pleurs semble toujours se plaire?

ABEL.

O Dieu, maître des coeurs comme de l'univers,
Si du haut de ce trône élevé sur les airs
Tu daignes, oubliant les fautes de mon père,
D'un des fils du pécheur entendre la prière;
Si des premiers humains la triste inimitié
Doit de leur Créateur éveiller la pitié,
De mon frère égaré fléchis la haine injuste;
Fais que de la nature il suive l'ordre auguste,
Et, me r'ouvrant son coeur qui m'est encor fermé,
Il aime enfin Abel comme il en est aimé!

THIRZA.

Ne crois jamais d'un frère obtenir la tendresse.
Ne le connois-tu pas, Abel? Plein de rudesse,
Altier, sombre, jaloux, soupçonneux, emporté;
N'estimant que la force et que l'austérité,
La douceur à ses yeux n'est rien que la mollesse;
Une larme, un souris lui semble une foiblesse!

Il fuit l'aspect des siens autant que le repos:
On ne le voit jamais errer sur ces côteaux,
Dans ces vallons fleuris, sous ces rians ombrages;
Il court au fond des bois, près des antres sauvages,
Aux lieux où la nature austère comme lui,
Semble être de moitié dans son secret ennui;
Où l'horreur des aspects, jointe à la solitude,
Nourrit de ses chagrins la noire inquiétude.
C'est peu; de tes vertus, de ton bonheur jaloux,
Affligé de l'amour qu'Abel obtient de nous,
Il nous en fait toujours un reproche farouche;
Toujours, la raillerie ou l'insulte à la bouche,
Aux doux soins que de toi reçoivent les troupeaux,
A la tranquillité de tes simples travaux,
Il oppose les siens plus forts et plus utiles,
Et par son bras nerveux les champs rendus fertiles.
Cette jalouse humeur, que tu ne vaincras pas
Sans cesse entre vous deux doit semer les débats.
Il te hait, il t'évite, évite-le de même.
Laisse-le cher Abel, ennemi de lui-même,
S'il trouve dans la haine un funeste plaisir,
De ses cruels chagrins se repaître à loisir;
Et, lorsqu'il ose fuir ta tendresse insultée,
Loin de venir baigner notre couche attristée
De pleurs qui sont perdus, et pousser dans mes bras
De vains gémissemens que l'ingrat n'entend pas,
Rends froideur pour froideur, garde un calme paisible,
Sache te faire un coeur à sa haine insensible.
De moi dans ce moment je n'ose te parler,
Peut-être ta Thirza devroit te consoler,
Abel; mais tes parens qui t'aiment, qui t'honorent,

Ta soeur qui te chérit, tes enfans qui t'adorent,
Le Seigneur qui toujours voit d'un oeil de bonté
L'encens de tes autels vers son trône monté,
Ces beaux lieux, de Caïn tout devroit te distraire.

ABEL.

Non, il me faut encor l'amitié de mon frère!
Je l'avouerai, ces lieux, où règne le bonheur,
Mon encens honoré des regards du Seigneur,
De mes jeunes enfans les transports, les caresses,
Et de mes vieux parens les touchantes tendresses,
Et sur-tout ton amour, trésor de ton époux,
Sans doute pour Abel sont des plaisirs bien doux;
Mais si fuyant mes bras mon frère me rejette,
Je n'ai, même avec toi, qu'une joie inquiète;
Je suis moins satisfait des divines bontés,
Et ces champs à mes yeux semblent désenchantés.
O temps de notre enfance! ô tendresse première!
Momens plus doux! Caïn aimoit alors son frère!
Alors il unissoit ses plaisirs à mes jeux;
A raffermir nos pas nous nous aidions tous deux;
Nous nous confions tout, plaisirs, espoir, alarmes;
La main d'un frère, hélas! seule essuyoit nos larmes,
Dans les bras l'un de l'autre on nous voyoit toujours:
A présent, jours affreux si loin de ces beaux jours,
Il ne m'oppose plus qu'une froideur funeste,
Il m'évite, il me craint, peut-être il me déteste! . .
Moi je le suis toujours, toujours il fuit mes pas,
Et ses regards vers moi ne se détournent pas.
Reviens, ingrat, abjure une haine cruelle;
Va, ce n'est point un coeur qui te cherche et t'appelle
Pour venger des affronts si long-temps essuyés,

C'est ton frère tout près de tomber à tes pieds.

THIRZA.

L'épouse de Caïn approche toute en larmes.

SCÈNE II.

ABEL, THIRZA, MEHALA.

ABEL.

MEHALA, qu'avez-vous? quelles sombres alarmes
Se peignent dans vos yeux?

MEHALA.

O trop heureux époux,
Que, s'il ne vous aimoit, mon coeur seroit jaloux!
Vous passez dans la paix vos heures fortunées,
Tandis que dans les pleurs se perdent mes journées.

ABEL.

Quels sont donc vos ennuis?

MEHALA.

Mon frère!...

ABEL.

Répondez.

MEHALA.

Caïn est mon époux et vous le demandez!
Je l'aime: n'est-il pas cruel pour ma tendresse
De voir qu'à l'âge heureux où brille la jeunesse,
Caïn, dont j'espérois embellir les destins,
Abandonne ses jours à d'éternels chagrins?
Combien pour Mehala cette nuit fut horrible!
Tout-à-coup il s'éveille avec un cri terrible,
S'élance de son lit et se frappe le sein,

Déchire en se roulant la terre de sa main;
Et furieux, bravant les vengeances suprêmes,
Vomissant contre Dieu les plus affreux blasphêmes,
Invoque le tonnerre, appelle le trépas:
Je craignois que l'enfer ne s'ouvrît sous ses pas,
Je craignois que de Dieu, sur sa tête lancée,
La foudre n'exauçât sa demande insensée,
Et, pour laisser au monde un exemple éternel,
N'embrasât avec lui notre toît criminel.
Avec mes deux enfans à ses pieds prosternée,
Je tâche d'appaiser sa fureur effrénée;
Il rejette soudain mes vains empressemens;
Il s'échappe, en poussant de longs gémissemens,
Pareils aux hurlemens des animaux sauvages
Qui du fond des forêts infestent les ombrages:
Il fuit; moi quelque temps je marche sur ses pas,
En l'appelant encore, en lui tendant les bras;
Mais, d'un pied plus rapide emporté dans sa fuite,
Il me force à la fin de cesser ma poursuite;
Je m'arrête, accablée, et je ne le vois plus.
Je revenois, pleurant mes efforts superflus,
Quand vous avez tous deux soudain frappé ma vue;
De deux amis si chers la rencontre imprévue
A flatté ma tristesse, et vers vous j'ai volé
Pour épancher les maux de ce coeur désolé....
Ah! j'en avois besoin!

ABEL.

Je trouverois des charmes
A sécher, Mehala, vos vertueuses larmes;
Mais, d'un secret effroi sur sa fuite frappé,
De Caïn seulement je puis être occupé:

Que fait-il? ah! sans doute épuisé par la rage
Il tombe évanoui sur un rocher sauvage,
Ou, si son excès même y soutient ses esprits,
La voix des noirs torrens répond seule à ses cris...
C'est la voix d'un ami qu'il lui faudroit entendre!
Que ne sais-je en quel lieu je pourrois le surprendre!
J'irois, de mes secours lui présentant l'appui,
Appaiser ses transports ou gémir avec lui;
Il connoîtroit son frère! il verroit si je l'aime!...
Que dis-je, quand, séduit par ma tendresse extrême,
Je crois voir par mes soins son courroux appaisé,
Peut-être est-ce moi-même, hélas! qui l'ai causé?
Je dois toujours avoir cette funeste crainte!...
Ah! parlez, Mehala, répondez-moi sans feinte:..
Ne craignez rien... je sais... que j'en suis déteste;
Vous pouvez m'avouer la triste vérité,
Oui, parlez... suis-je encore l'objet de sa colère?

MEHALA.

Mehala, cher Abel, ne peut vous satisfaire,
Dois-je de mon époux révéler les secrets?

ABEL.

Je vous entends assez... mes soupçons sont trop vrais.
Ah! Dieu!

MEHALA.

Sur votre front quel trouble vient de naître?
Ah! si Caïn souvent paroît vous méconnoître,
De grâce, cher Abel, n'en soyez point aigri;
Ne lui retirez pas le coeur qui l'a chéri;
Et sur-tout du Seigneur, à tous vos voeux propice,
Contre Caïn jamais n'invoquez la justice.

ABEL.

Moi ma soeur! eh! ma bouche ici même, aujourd'hui,
Avant que vous vinssiez, imploroit Dieu pour lui;
Et, si la main divine à le perdre étoit prête,
Entre la foudre et lui j'irois placer ma tête.
Moi! cesser de l'aimer! n'ayez point cet effroi:
Chérir toujours mon frère est un besoin pour moi.
Je n'ai point son adresse et sa force en partage,
Je n'ai reçu qu'un coeur, c'est mon seul avantage,
Mais le coeur le plus tendre, et qui n'est animé
Que du désir si doux d'aimer et d'être aimé.
J'attends ici Caïn: aussitôt qu'il s'approche,
Je vole dans ses bras sans plainte, sans reproche,
Et lui dis, pour calmer son injuste courroux,
Ce que l'amour d'un frère inspire de plus doux:
Dans le fond de son coeur je cherche la nature,
Je l'y trouverai! . . . L'aube a chassé l'ombre obscure,
Le jour naît, l'heure approche où l'homme dans ce lieu
Fait monter sa prière au trône de son Dieu:
Caïn sans doute ici va revenir pour elle,
Et ma tendresse alors . . . .

MEHALA (*d'une voix tremblante.*)

La prière . . . .

ABEL.

L'appelle;

Il n'y manqua jamais!

MEHALA.

Ah! je crains . . .

ABEL.

Quoi? ma soeur!

Il pourroit dérober ses voeux au Créateur,

MEHALA.

Eh! je connois Caïn, ma crainte est légitime;
Je redoute pour lui la peine d'un tel crime.
Ah! malheureux époux!

THIRZA.

Nos parens et nos fils
Pour prier dans ces lieux s'avancent réunis.
Je n'y vois point Caïn!

ABEL.

Dieu, qu'offense mon frère,
Dieu, détourne aujourd'hui tes regards de la terre!

MEHALA *(à Thirza.)*

O vous, soeur de Caïn, devenez son appui,
Daignez avec sa femme implorer Dieu pour lui!

THIRZA.

Oui ma soeur, je ressens votre douleur profonde.

SCÈNE III.

ADAM, EVE, THIRZA, et ses enfans, MEHALA, et ses enfans.

ADAM.

O vous, premiers humains, d'où sortira le monde,
Enfans d'Eve et d'Adam; enfans nés de mes fils,
Le sommeil quitte enfin nos sens appesantis,
Et les songes légers, dont nous berçoient les ombres,
Vont les rejoindre au fond des antres les plus sombres!
Notre raison, qui dort quand notre oeil est fermé,
Se réveille avec nous; et son feu rallumé
A l'esprit presqu'éteint rend sa clarté première,

Comme l'aurore au monde a rendu la lumière.
Tristes pécheurs, bannis d'un séjour de bonheur,
Offrons d'un coeur contrit les soupirs au Seigneur,
Et prions-le de tendre une main protectrice
A l'homme errant toujours dans les sentiers du vice.
Mais Caïn ne vient pas! je n'attends plus que lui:
Pourquoi retarde-t-il la prière aujourd'hui?
Mehala, dans quels lieux est-il?

MEHALA,

Il est sans doute,
Mon père, dans les champs dont il a pris la route.

ADAM,

Il va venir bientôt?

MEHALA,

Je l'ignore.

ADAM.

Comment!
Tu l'ignores, ma fille? . . . Ah! quel pressentiment
S'élève tout-à-coup dans mon ame inquiète! . .
Il pourroit . . . réponds-moi . . . Quoi tu restes muette! . . .
Caïn ne viendra point . . . ô crime! ô derniers coups!

EVE *(à part.)*

Triste fruit de ma faute!

ADAM.

Ah! mon juste courroux...

MEHALA.

Mon père, vous savez, sa sombre inquiétude
De nos bois écartés cherche la solitude;
Il craint de confier les peines qu'il ressent,
Et c'est pour souffrir seul que Caïn est absent.
Pardon.

ADAM.

D'un long courroux un père est-il capable?
Veuille Dieu, comme moi, pardonner au coupable!

EVE.

Sans doute c'est encor sa haine pour Abel....
Le jour naît, et Caïn est déjà criminel!

ADAM.

Prions donc, mes enfans, sans Caïn.

ABEL.

Ah! mon père!
Daignez attendre encor, je cours chercher mon frère.
Je vois avec douleur qu'à la prière absent
Il arme contre lui le bras du Tout-puissant;
Je vole prévenir sa faute et sa disgrâce.
Je ne sais où mes pas découvriront sa trace,
J'ignore quel chemin vers lui me conduira,
Mais mon guide est mon coeur, ce coeur me l'apprendra.
Je trouverai Caïn; et, d'une loi sacrée
Rappelant le respect à son ame égarée,
L'enlevant, s'il le faut, sur ce sein fraternel,
Je vais le ramener aux pieds de l'éternel.

MEHALA.

Ah! généreux Abel!

EVE.

Eh! comment le barbare
N'est-il donc point touché d'une vertu si rare!
Quoi tu peux, toi, l'objet de son inimitié!...

ABEL.

Il est près de l'abyme, ah! j'ai tout oublié!
Je ne vois plus ses torts, quand son danger m'appelle,

Et je cours soutenir sa vertu qui chancelle.
Vous attendrez, mon père?

ADAM.

Oui, j'en donne ma foi;
Va, vole, et puisses-tu l'amener avec toi! *(Abel sort.)*

SCÈNE IV.

ADAM, EVE, MEHALA, et ses enfans, THIRZA, et ses enfans.

ADAM.

Voilà Caïn! .. hélas! .. c'est donc peu que sans cesse,
Sa haine afflige Abel dont il a la tendresse,
Il ose encor braver le maître des humains!
Veut-il donc irriter dans ses terribles mains
Les foudres suspendus sur nos têtes coupables?
J'ai deux fils! Que leurs coeurs sont loin d'être semblables?
Si l'un vertueux, tendre, à me plaire assidu,
Semble un ange de paix près de moi descendu,
L'autre dur, envieux, dans ses transports funestes.
Semble être un instrument des vengeances célestes,
Et d'un tourment cruel accablant mes vieux jours,
Toujours blesse ce coeur qu'Abel guérit toujours.
Mais ne sois point, Adam, étonné qu'il t'opprime;
Ses vices sont la peine et le fruit de ton crime.

EVE.

Non, des chagrins, qu'un fils ose ici te causer,
Ce n'est pas lui, c'est moi que tu dois accuser,
Moi, qui fus plus coupable en devenant féconde!

ADAM.

Eh! pourquoi donc toujours dans ta douleur profonde
Te reprocher les maux que ton époux ressent?
Quel crime as-tu commis dont je sois innocent?
Va, tu fus seulement coupable la première.

EVE.

Voilà ce qui me rend ma peine plus amère;
Tout dit à mon amour, de ton sort consterné,
Que je t'ai dans l'abyme à jamais entraîné.
Ah! dans ce bel Eden, dans ce riant asile
Dont dieu créa pour nous la retraite tranquille,
Où les dons de ses mains prévenoient nos désirs,
Où la douce innocence épuroit nos plaisirs,
Nous coulions d'heureux jours dans une paix profonde,
Moi seule j'ai perdu, toi, nos fils, et le monde!
O jour! ô châtiment! . . . Sur le trône des airs
Je vois, je vois ce Dieu, le front armé d'éclairs,
Descendre pour juger ses foibles créatures;
J'entends sa voix terrible, accusant nos parjures,
Nous annoncer la mort, dont il étend les coups
Sur tout ce genre humain qui doit naître de nous.
Vous que frappe déjà sa sentence suprême,
O mes enfans, vengez l'univers et vous-même!
Mon forfait contre moi doit tous vous réunir;
Maudissez-moi.

MEHALA.

Qui? nous! . . nous venons vous bénir.
Perdez ce souvenir dont l'image nous blesse:
Ah! ces biens, qu'a détruits un instant de foiblesse,
Votre amour les rend tous à vos enfans charmés,
Votre coeur dans l'Eden nous eût-il plus aimés?

EVE.

Non sans doute; et faut-il qu'un séjour plein de charmes...

THIRZA.

Abel revient.

EVE.

Quoi! seul! et l'oeil noyé de larmes!

SCÈNE V.

ADAM, EVE, MEHALA, et ses enfans; THIRZA, et ses enfans, ABEL.

ADAM *(à Abel.)*

Tu n'as point rencontré ton frère?

ABEL.

Plût au Ciel!
Il ne m'eût point porté le coup le plus cruel,
Hélas!

ADAM.

Que t'a-t-il fait?

ABEL.

Près de cette retraite
Je le trouve abymé dans une horreur muette.
Je vole l'embrasser, vous connoissez mon coeur;
Je lui dis qu'on l'attend pour prier le Seigneur:
Je n'ose répéter sa réponse farouche;
Mais pour prix de ce soin, la menace à la bouche,
La fureur dans les yeux, il me ferme ses bras,
Il me commande, à moi! de fuir toujours ses pas,
Et s'échappe en laissant dans mon ame éplorée

Le trait empoisonné dont elle est déchirée . . . .
Il n'aimera jamais le malheureux Abel!

A D A M.

L'ingrat! il fuit son frère! outrage l'Eternel!
Ne craint-il point pour lui l'exemple de ma chute?
Il perd l'appui du ciel; et foible, seul, en butte
Aux piéges renaissans de l'esprit suborneur,
Pourra-t-il, si pour guide il n'a plus le Seigneur,
S'avancer d'un pas ferme au bord des précipices?
O jour, jour commencé sous ces tristes auspices,
Comment finiras-tu!

A B E L.

Caïn!

A D A M.

Je vais le voir.
Peut-être mes avis sauront-ils l'émouvoir,
Peut-être rallumée à ma voix paternelle,
La sainte piété, l'amitié fraternelle
Renaîtront dans son coeur.

A B E L.

Vous daignerez pour moi . . .

A D A M.

Sois sûr que s'il m'écoute, il reviendra vers toi,
Prions Dieu, mes enfans, de seconder un père.

(Ils se mettent tous à genoux, excepté Adam.)

O Dieu, Caïn, fuyant ta route et ta lumière,
Te ravit ce tribut de respect et d'amour
Que l'homme à son réveil doit t'offrir chaque jour!
Je vais à son devoir rappeler le coupable.
Toi, si dans ce séjour, où ta main redoutable,
M'a banni loin d'Eden, pour les humains perdu,

Ton regard sur Adam est toujours descendu,
Si, toujours modérant l'arrêt de ta colère,
Les dons de ta clémence ont charmé ma misère,
Joins à tous tes bienfaits, joins une autre bonté;
Fais que d'un fils cruel je dompte l'âpreté;
Dieu prête à mes discours un charme qui le touche,
Ouvre à ma voix son ame insensible et farouche,
Rends ce fils à son frère, à nous, à ton autel,
Et que Caïn changé devienne un autre Abel!

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

La Scène représente une place où l'on voit les traces de l'agriculture naissante, et dans l'enfoncement deux autels dressés sur une élévation à une assez grande distance l'un de l'autre. Caïn, une bêche à la main, laboure: le soleil est ardent.

SCÈNE PREMIÈRE.

CAIN, *seul.*

Travailler et haïr, voilà donc mon partage!
Courbé dès le matin sur ce pénible ouvrage,
De mes seules sueurs dont il est inondé,
Ce stérile sillon semble être fécondé.
Le poids de la chaleur m'accable et me dévore.
Que fait en ce moment cet Abel qu'on adore?
Tranquille, il goûte à l'ombre un indolent repos;
Ou fredonne des airs auprès de ses troupeaux.
Cependant, quand le soir au sein de nos demeures
Du sommeil qui me fuit ramènera les heures,
Abel sera comblé de cent marques d'amour;
Et moi, qui pour les miens travaille tout le jour,
J'irai, sans ces transports qu'à lui seul on prodigue,
De mes membres lassés reposer la fatigue.
Voilà, voilà le prix des efforts de mon bras!
Tu travailles, Caïn, pour nourrir des ingrats!
Laisse cet instrument à ton bonheur contraire.

(Il jette sa bêche loin de lui.)

Je viens de le revoir cet exécrable frère
Dont on vante toujours les vertus et le coeur:
Quel air efféminé que l'on nomme douceur!
Quel ton plein de mollesse où l'on trouve des charmes!
Il ne sait que chanter et répandre des larmes!
Qu'avec dedain, par lui, je me suis vu prié!
Qu'il me paroissoit foible! . . . il me faisoit pitié!
Il est heureux pourtant, et rien ne le chagrine;
L'amour de sa famille et la faveur divine,
Sa foiblesse elle-même et ses goûts nonchalans,
Tout conspire au bonheur de ses jours indolens!
Et moi, mortel créé dans un jour de colère,
Haï de dieu, haï de ma famille entière,
Malheureux de l'amour à mon frère accordé,
Toujours de noirs pensers et d'ennuis obsédé,
Regrettant le néant, maudissant ma naissance,
Fatigué du fardeau de ma triste existence,
N'obtenant qu'avec peine un sommeil douloureux,
Et l'achetant encor par des songes affreux,
Enfin, réduit sans cesse à ce malheur extrême,
D'abhorrer la nature, et les miens et moi-même,
Mes jours, mes sombres jours, à gémir occupés,
M'apportent des enfers les maux anticipés;
Voilà, trop foible Adam, ton ouvrage funeste.
Si tu n'avois trahi la volonté céleste,
Tous tes enfans vivroient, sous un ciel enchanté,
Dans la paix, l'innocence et la félicité;
Je n'aurois pas, du moins, à plaindre ma misère . . .
Mais je crois que toujours j'abhorrerois mon frère.
J'abhorre le dieu même à qui ce frère a plu;
Je ne l'ai point prié: je l'eusse envain voulu:

Trop certain que jamais mon malheur ne le touche,
La prière eût soudain expiré dans ma bouche,
Quel jour! que cet éclat importune mes yeux!
O réveil de la terre, ô soleil radieux
Qui revêts l'univers de ta splendeur céleste,
Le foible Abel t'admire, et moi, je te déteste!
La sombre horreur des nuits plaît mieux à mes chagrins.

SCÈNE II.

CAIN, ADAM.

ADAM.

Caïn?

CAIN.

Ciel! c'est Adam . . . ô père des humains!
Mon père, quel courroux dans vos yeux se déploie?
La présence d'Abel y fait naître la joie!
Le reproche est déjà sur son front irrité! . . .

ADAM.

Tu le lis sur mon front, tu l'as donc mérité?
Oui, le chagrin m'amène . . .

CAIN.

Et non l'amour, mon père,
Ce tendre sentiment n'étoit dû qu'à mon frère!

ADAM.

Non, c'est aussi l'amour; et pourquoi, comme Abel,
Ne serois-tu pas cher à ce coeur paternel?
N'es-tu donc pas mon fils? et comme dans les siennes,
N'est-ce donc pas mon sang qui coule dans tes veines?

Je t'aime autant que lui; vous êtes tous les deux
Le charme de mon coeur, le plaisir de mes yeux.
Mais c'est toi, toi, cruel, qui n'aimes pas ton père!
Tes plaintes, tes chagrins, ta haine pour ton frère
Toujours devant mes yeux de larmes arrosés,
Offrant l'affreux tableau de mes fils divisés,
Empoisonnent mes jours, et r'ouvrant ma blessure,
Redoublent mes remords et l'horreur que j'endure.
Que dieu frappe à son gré, justement irrité,
L'ouvrage de ses mains qui trahit sa bonté,
Je courbe avec respect ma tête criminelle;
Mais toi, dont mes malheurs, ma bonté paternelle
Auroient dû désarmer l'orgeuil trop endurci,
Que t'ai-je fait, ingrat, pour m'accabler ainsi?
Parle, ôte-moi le trait dont mon ame est atteinte.

CAIN.

N'entendrai-je jamais que reproche et que plainte?
Et ne me verrez-vous que d'un oeil prévenu?
Le malheureux Caïn doit vous être connu:

(Avec contrainte.)

Mon père, je vous aime . . . et ne hais point mon frère;
Mais, vous le savez bien, mon âpre caractère
Vers les plus forts travaux m'a toujours emporté;
J'ai des sillons ingrats vaincu l'aridité,
Et, déchirant son sein d'une main obstinée,
Arraché ses trésors à la terre étonnée.
Pour garantir nos corps, que dieu n'a pas couverts,
Des chaleurs des étés et du froid des hivers,
J'ai dans le fond des bois, que remplit l'épouvante,
Du lion terrassé ravi la peau sanglante:
Mais en le combattant j'ai pris sa dureté,

De mes rudes travaux j'ai gardé l'âpreté.
Je dois tous mes défauts à mes vertus peut-être!
De mes transports fougueux puis-je me rendre maître,
Et montrer, vers la force en tout temps entraîné,
Les tendres mouvemens d'un coeur efféminé?
D'ailleurs vous connoissez ma triste destinée:
Le chagrin, qui flétrit mon ame empoisonnée.
Me rend tout importun, et me fait détester
Le fardeau de mes jours qui me pèse à porter.
Aujourd'hui ma tristesse est encor plus pénible;
Je frémis en secret d'une horreur invincible;
De lugubres pensers me remplissent d'effroi,
Et je ne fus jamais si fatigué de moi
Voilà pourquoi Caïn, avec quelque rudesse;
De vos soins, quelquefois, repousse la tendresse;
Mais du ciel qui m'a fait, accuser la rigueur,
Le tort est à dieu seul, et non pas à mon coeur.

ADAM.

Tu te trompes, Caïn, et toi seul es coupable.
Ta farouche âpreté, ton humeur intraitable,
Tes vices qui par toi ne sont point combattus,
Détournant tous tes pas du sentier des vertus,
T'apportent cet ennui qui suit toujours le crime;
Ce sont tes passions qui te font leur victime.
Tu souffres aujourd'hui! n'es-tu pas criminel?
N'as-tu pas repoussé ton frère?

CAIN, *(à part.)*

Encore Abel!

ADAM.

Ton frère qui toujours plein d'un zèle si tendre,
D'une faute nouvelle accouroit te défendre.

N'as-tu pas, plus coupable, au Dieu qui t'a formé,
Refusé de tes voeux l'hommage accoutumé?
Et, loin que ton refus par ton remords s'expie,
Tu peux encor, tu peux, dans ton audace impie,
Former sur sa sagesse un doute criminel,
Et du sein de la fange accuser l'Eternel;
Malheureux, que d'un mot il réduiroit en poudre!

CAIN,

Eh bien, qu'il tonne donc, je bénirai sa foudre!
Je suis si las du jour, je me hais tant, je voi
Un si triste avenir se préparer pour moi,
Qu'à mes yeux le trépas, achevant ma misère,
Seroit de sa bonté la faveur la plus chère.
Je suis né de la femme, en son flanc condamné
J'ai puisé les fléaux du sang dont je suis né,
Et des malheurs, qu'à l'homme un Dieu cruel apprête,
Le fardeau presque entier est tombé sur ma tête.

ADAM,

Non, mon fils, non sur toi, Dieu juste en ses arrêts,
N'a point de son courroux rassemblé tous les traits,
Et de l'homme tombé relevant la disgrâce,
Il t'ouvre, comme à nous, les trésors de sa grâce.
Tes plaintes, tes forfaits seuls ont su t'en priver:
Si tu reviens vers lui, tu vas les retrouver;
Un remords te rendra sa bonté tutélaire:
Ce Dieu ne garde point une longue colère,
Et quand de sa loi sainte il punit l'abandon,
Son indulgente main offre encor le pardon.
Tu l'accuses, mon fils! eh! d'où vient ce murmure?
Ne t'a-t-il pas donné tout ce dont la nature,
Charme dans ce séjour nos regards et nos goûts?

Ne t'a-t-il pas donné des biens encor plus doux,
Les sentimens du coeur que la joie accompagne?
N'as-tu pas une amie, une tendre compagne,
Pour calmer les chagrins qui viennent te presser?
N'as-tu pas des enfans que tu peux embrasser?
Quoi! tu te plains du ciel, étant époux et père!
Moi, rongé de remords, accablé de misère,
Quand je vois mon épouse, ou l'un de mes enfans,
Quand tu m'ouvres tes bras je sens moins mes tourmens,
Je me crois, près des miens, aux beaux jours de ma gloire,
Et ma chute, et mes maux, sont loin de ma mémoire:
Tu peux de ce plaisir éprouver la douceur!
Dieu t'a fait pour jouir, en te donnant un coeur;
Les sources du bonheur te sont toutes ouvertes.
Mais toujours occupé du regret de nos pertes,
Toujours fuyant des tiens la tendresse et l'appui,
T'aigrissant sur ton sort et t'entourant d'ennui,
Tu flétris tous les biens que l'Eternel t'envoie;
Et tu fermes ton coeur qu'il ouvroit à la joie.
Ah! ne le contrains point, ah! cherche le bonheur
Dans les bras de ton frère, aux genoux du Seigneur;
Ne va plus, du chagrin qui toujours te consume,
Loin de tous tes parens exhaler l'amertume:
Va, l'homme qui vit seul ne sauroit être heureux!
La solitude encor rend nos maux plus affreux.
Reviens vers nous, la vie alors te sera chère;
Nous ferons tout du moins pour calmer ta misère.
Je t'ai vu plus heureux, mon cher fils.

CAIN.

Heureux! moi?
Dans quel temps?

ADAM.

Lorsqu'Abel étoit aimé de toi.

CAIN, *(à part.)*

Toujours Abel!

ADAM.

Alors tu semblois plus tranquille,
Et ton bonheur, ta joie enchantoient notre asile.
Ta haine pour ton frère en a chassé la paix;
Cher Caïn, rends-nous-la, rends-nous-la pour jamais!
O mon fils! vois de pleurs ces paupières baignées;
Vois ce front, ces cheveux qu'ont blanchis les années,
Vois ce corps chancelant par les maux énervé.
Peut-être que bientôt, à mon terme arrivé,
Je subirai la mort, dont le premier, sans doute,
Adam doit vous ouvrir l'inévitable route:
Je ne puis avec vous rester encor long-temps;
Je voudrois, cher Caïn, et de toi je l'attends,
Vous réconcilier avant que je ne meure,
De l'aspect de la paix charmer ma dernière heure,
Et sûr, en les quittant, du bonheur de mes fils,
Pour toujours après moi vous laisser réunis.
Tu ne peux, mon ami, refuser ton vieux père;
Est-ce donc un effort que de chérir son frère?
Tu chériras Abel . . . si tu savois combien
Son coeur, qu'à tort tu fuis, redemande le tien.
Combien ce doux retour aura pour lui de charmes!
Quel mal lui fait ta haine?... ah! les yeux pleins de larmes
Il vient souvent contre elle implorer mon appui;
Il vient, sans t'accuser, prenant le tort sur lui,
Avec cette candeur qui fait son caractère,
Me prier de porter sa douleur à son frere.

Comment par ses regrets n'es-tu pas désarmé?
Non, un frère jamais ne sera plus aimé.
Peut-être, sa tendresse en est capable encore.
Près de ces lieux il pleure, il gémit, il t'implore,
Il t'appelle en tremblant... eh! pourquoi le hais-tu,
Lui, de qui la douceur égale la vertu?

CAIN.

M'allez-vous exalter la douceur de mon frère?
Du soin de le vanter rien ne peut vous distraire;
Sur les éloges vains que vous lui prodiguez
Vous revenez sans cesse, et vous m'en fatiguez:
Eh bien! si je n'ai pas son mérite en partage,
Si j'ai mille défauts, enfin, c'est votre ouvrage.
Je serois vertueux si vous n'eussiez péché;
Si par votre foiblesse à jamais retranché...
Vous pleurez... ah!....

ADAM.

Poursuis, la plainte est légitime:
Oui, j'ai fait ton malheur, oui, ma faute t'opprime;
Il m'est dû ce reproche où tu t'es emporté;
Déchire-le ce coeur, je l'ai bien mérité.
J'avois cru que, du sang écoutant la tendresse,
Tu ménagerois plus mes maux et ma vieillesse;
J'avois cru que mes soins, mon amour, mon remord,
M'obtiendroient de mon fils le pardon de son sort;
Je t'en parois indigne... . ô père misérable!
O d'un triste avenir image épouvantable!
Ainsi dans mon forfait les humains confondus,
Tous, du premier pécheur qui les aura perdus,
Chargeront la mémoire et de haine et d'outrage,
Et leurs cris, contre Adam s'élevant d'âge en âge,

Si de l'ame après nous luit encor le flambeau,
Troubleront ma poussière au fond de mon tombeau.
Ah! grand Dieu, je succombe à cette affreuse idée!
(Il s'éloigne, et va s'appuyer en pleurs contre un arbre.)

CAIN, *(à part.)*

Oh! de quel désespoir son ame est possédée!
Et c'est moi qui le jette en des maux si cruels....
Quel coeur m'as-tu donc fait, Dieu qui fis les mortels!
Je produis la discorde et le trouble où nous sommes:
Ah! je ne suis pas fait pour vivre avec les hommes!
Je devrois habiter dans le fond des déserts,
Parmi les animaux, effroi de l'univers:
Encore envers leurs fruits ils sentent la nature;
Caïn seul dans le monde est sourd à son murmure!...
Mais non, je crois entendre enfin son cri sacré,
Je l'entends, sa voix parle à ce coeur pénétré....
Ah! cédons, et suivons le flambeau qui m'éclaire;
Allons tomber aux pieds de mon père... ô mon père!
(Il se jette aux genoux d'Adam.)
S'il m'est encor permis de prononcer ce nom,
Daignez à votre fils accorder son pardon.
Je ne suis digne hélas! que de votre colère,
Sans doute; mais voyez mon repentir sincère,
Entendez les sanglots qui partent de mon sein;
Sentez mes pleurs couler, j'en baigne votre main,
Cette main qu'en tremblant un fils coupable embrasse!
Eh bien, qu'exigez-vous pour m'accorder ma grâce?
Voulez-vous que soudain j'aille trouver Abel?
J'y consens, j'obéis à vous, à l'Eternel:
Je vole vers mon frère, et mon coeur me l'ordonne;
Mais dites-moi du moins: Caïn, je te pardonne.

ADAM.

Lève-toi, c'en est fait, je t'ai tout pardonné;
Mon courroux céde aux pleurs dont je te vois baigné,
Que dis-je? s'ils sont nés d'un remords véritable,
Si tu t'es repenti, non, tu n'es plus coupable.
O retour! ô souhait à la fin exaucé!
Que je bénis l'instant où tu m'as offensé!
De ton reproche amer que je bénis l'injure,
Puisqu'il a dans ton coeur réveillé la nature;
Puisque mes yeux en pleurs et mon front abattu
A mon fils criminel ont rendu sa vertu:
La vertu, tu la sens; viens embrasser ton père!
Mais ne différons point, allons trouver ton frère;
Hâtons-nous de calmer son amour désolé;
Chaque instant de retard à sa joie est volé;
Faisons soudain passer dans son ame attendrie
La paix et le bonheur dont la nôtre est remplie.

CAIN.

Je vous suis.

SCÈNE III.

ADAM, CAIN, ABEL, (qui entre en tremblant.

ADAM.

Cher Abel, n'évite point nos yeux;
Caïn t'aime: mes fils, embrassez-vous tous deux.

ABEL.

Tu m'aimes, est-il vrai? quoi! mon amour te touche?
Que j'entende ce mot prononcé par ta bouche?
Ta voix le portera tout entier dans mon coeur.

CAIN, *(avec contrainte.)*

Oui, mon frère.... je t'aime.

ABEL.

O langage enchanteur!
Je te tiens donc enfin dans mes bras, je te presse
Contre ce coeur pour toi toujours plein de tendresse.

(Il embrasse Adam.)

Cher Caïn... cher Adam, vous par qui réunis...
Vous ne fûtes jamais si cher à vos deux fils;
Et toi Dieu, je rends grâce à ton soin tutélaire;
De tes bontés pour moi je reçois la plus chère.
Quels que soient de tes cieux les plaisirs ravissans,
Non, ils n'égalent point ceux qu'ici je ressens!
Mon frère, n'ayons plus ni soupçon ni querelle;
Si jamais envers toi quelque offense nouvelle
M'échappoit par hasard; sans détour, sans effroi,
Viens aussitôt, Caïn, t'expliquer avec moi,
Je te satisferai; mais qu'aussi, moins farouche,
Le pardon sans délai descende de ta bouche;
Et promets-moi du moins, ce serment m'est bien dû,
De ne plus m'en vouloir sans m'avoir entendu.

CAIN.

Il n'en est pas besoin; c'en est fait... je veux suivre
Les conseils de mon père... avec toi je veux vivre...
Avec tous mes parens.... eh! puissai-je auprès d'eux.
Trouver la paix de l'ame, et des jours plus heureux.

ABEL.

Caïn, veux-tu m'en croire? Eve et nos soeurs encore
Ignorent le bonheur d'un frère qui t'adore;
Viens, pour les en instruire, et leur rendre la paix,
Nous montrer embrassés à leurs yeux satisfaits.

SCÈNE IV.

ADAM, ABEL, CAIN, EVE.

EVE.

Ah! que vois-je? mes yeux, faut-il que je vous croie?

ABEL.

Oui, ma mère, venez partager notre joie.
Caïn m'aime...

EVE, *(les embrassant.)*

Ah! mes fils!

CAIN.

Ma mère!

EVE.

Enfans chéris,
Que mes flancs ont portés, que mon sein a nourris,
Le sang a triomphé, l'amitié vous rassemble,
Et ces bras maternels vous reçoivent ensemble;
Et vous vous embrassez sur ce coeur palpitant!
Tous ses maux ont cessé dans un si doux instant;
Je sens tomber le poids de ma douleur amère:
Je suis donc une fois heureuse d'être mère.
Caïn, je t'en rends grâce, à toi, dont le retour
Du souvenir d'Eden m'embellit ce séjour;
Oui, cet Eden perdu, dans vous je le retrouve,
Ses plaisirs égaloient le charme que j'éprouve;
Et ce lieu de misère, où Dieu nous a bannis,
Me le rend tout entier, si vous restez unis.

CAIN.

Qu'à votre fils ému ce transport vous rend chère!

ADAM, *(à Caïn.)*

Eh bien, dis, n'es-tu pas plus heureux?

CAIN.

Ah! mon père!

ADAM.

Tu l'es donc? je le suis. Mais il faut, sans délais,
Associer Dieu même à ce grand jour de paix.
Tu le sais trop; que peut, dans sa foiblesse extrême,
L'homme que le Seigneur abandonne à lui-même?
Invoquez-le, mes fils, et qu'offert par tous deux
Un holocauste saint, sur votre accord heureux
Attirant de sa grâce un rayon salutaire,
Rende les cieux garans des sermens de la terre.
Y consens-tu, Caïn?

CAIN.

Je suis prêt.

ABEL.

C'est de lui
Que je tiens les plaisirs que je goûte aujourd'hui:
Mes voeux lui sont bien dûs pour des faveurs si grandes.

ADAM.

Allez donc, mes enfans, préparer vos offrandes,
Et revenez soudain. *(Caïn et Abel sortent.)*

SCÈNE V.

EVE, ADAM.

EVE.

Quel jour, mon cher époux!
Si nous avons souffert, ah! des plaisirs bien doux
Remplacent mes chagrins et ta douleur profonde;
Et ce saint holocauste, où notre espoir se fonde.

Appelant sur nos fils les regards du Seigneur,
Va de nos coeurs encore assurer le bonheur.
Je reconnois bien Dieu dans un jour si prospère;
S'il nous punit en maître, il nous console en père.

ADAM.

Chère Eve, écoute-moi: pour conserver toujours
Ce repos que Caïn promet à nos vieux jours,
Prévenant les soupçons dont il sent les atteintes,
N'offrons plus, s'il se peut, de prétexte à ses plaintes.
Il dit toujours qu'Abel nous est plus cher que lui;
Que nous le détestons; il faut dès aujourd'hui,
Entre eux également partageant nos caresses,
Prodiguer à tous deux nos soins et nos tendresses.

EVE.

Rendre Caïn heureux est mon premier désir,
Tu m'en fais un devoir, et j'y trouve un plaisir:
Compte sur tous mes soins. Mais nos deux fils arrivent,
Leurs femmes, leurs enfans à leurs côtés les suivent.

(Caïn et Abel entrent accompagnés de leurs femmes et de leurs enfans qui portent leurs offrandes.)

SCÈNE VI.

ADAM, EVE, CAIN, MEHALA, et ses enfans; ABEL, et ses enfans.

ADAM.

Mes fils, sur ces autels, que nous avons dressés,
Placez d'abord ces dons au Seigneur adressés.

(Abel et Caïn placent leurs présens sur leurs autels.)

Caïn, pour que sur toi sa grâce se repose,
Tu sais quels sentimens cet appareil t'impose.
Ce ne sont point ces fruits, cet encens, que nos mains
Présentent en tremblant à ce Dieu des humains,
Qui rendent à ses yeux un sacrifice auguste,
C'est la ferveur qui l'offre: un coeur soumis et juste
Sait sur-tout mériter ses secours bienfaisans;
Et nos voeux devant lui sont plus que nos présens.
Prends garde que cet oeil, qui lit dans tes pensées,
N'y trouve un reste impur de tes fautes passées,
Et vers cet holocauste avance, revêtu
De ce repentir vrai qui nous rend la vertu.
Quand nos dons lui sont chers, une flamme sacrée
Descend soudain sur eux de la voûte azurée:
Fais que, par ton remords et ton zèle épurés,
De ce signe éclatant tes dons soient honorés.

CAIN.

Oui, mon père.

ADAM.

Mes fils, présentez vos offrandes;
Nous joindrons en secret nos voeux à vos demandes;
Et nous prierons tous Dieu, prosternés devant lui,
De laisser sur vous deux descendre son appui.

(Les enfans et la femme de Caïn se rangent avec lui près de son autel. Abel et sa famille se rangent près du sien. Adam et Eve se placent entre les deux autels dans le fond du théâtre.)

CAIN.

Dieu, qui dans ce séjour vois l'enfance du monde,
Reçois les fruits des champs, que ta bonté féconde;
Jette les yeux sur nous, et daignes avouer
Les noeuds qu'avec Abel je viens de renouer.

ABEL.

Oui, mon Dieu; qu'à ces noeuds ta bonté soit propice;
De Caïn et d'Abel reçois le sacrifice.

(Un tourbillon de feu paroît dans l'air.)

Il le reçoit! Caïn, vois, vois, ouvre les yeux;
Le feu sur nos autels descend du haut des cieux.

(La flamme consume l'offrande d'Abel, et remonte en s'éloignant de celle de Caïn.)

CAIN.

Oui, mais sur le tien seul: ô spectacle funeste!

ABEL.

Divine Providence!

CAIN.

Eh quoi! le feu céleste
Consume à mes regards les offrandes d'Abel,
Et mes dons rejetés restent froids sur l'autel!
Abel, Abel l'emporte!.... ô fureur! ô supplice!...
Impitoyable Dieu, voilà donc ta justice!
Je tombe aux pieds d'Adam, de remords pénétré;
Je reçois dans mes bras cet Abel préféré;
J'étouffe mon courroux; dans mon ame plus pure
J'appelle la vertu, l'amitié, la nature;
J'implore ta faveur que je crus mériter;
Et ta main me repousse! et, pour mieux m'irriter,
Tu mets, en refusant mes dons et ma prière,
Auprès de mes affronts le triomphe d'un frère:
Tu me veux criminel!.... eh bien! je le serai;
Quoique mon sort l'ordonne, oui, je l'accomplirai.
Déjà même la rage, un moment suspendue,
Renaît plus forte encor, dans mon ame éperdue;
Je me rends aux fureurs, pour qui tu m'as formé,

Prépare ton tonnerre en tes mains rallumé;
Je vais justifier ton courroux qui m'opprime,
Et saurai mériter d'être enfin ta victime.

ADAM.

Quoi! mon fils....

CAIN.

Laissez-moi.

MEHALA.

Cher époux que ma foi...

CAIN.

Laissez-moi.

EVE.

Mon cher fils, dans mes bras....

CAIN.

Laissez-moi
A tous les sentimens Dieu m'a rendu contraire:
Je ne suis plus pour vous époux, ni fils, ni frère:
Je suis Caïn.

ABEL.

Du coup qui t'accable aujourd'hui
Est-ce que tu me rends, Caïn, responsable?

CAIN.

Oui.

ABEL.

Je ne mérite pas ces injustes reproches;
Mais j'implore à tes pieds mon pardon.....

CAIN.

Tu m'approches
Traître!....

ABEL.

Est-ce toi, Cain, qui me traites ainsi?

As-tu donc oublié que tout-à-l'heure, ici,
Ici même, où sur moi ton courroux veut s'étendre,
Tu viens de me jurer l'amitié la plus tendre?

CAIN.

Moi! va, si dans ce lieu j'ai dit que je t'aimois,
Traître, je t'ai trompé, je ne t'aimai jamais;
Je te hais toujours, et te hais plus encore;
Je ne déteste Dieu que parce qu'il t'honore;
Oui, c'étoit un besoin pour moi de t'abhorrer;
Et je sens du plaisir à te le déclarer.
Ton bonheur, tes succès sont mes plus grands supplices;
Et de tous mes tourmens je ferois mes délices
S'ils t'accabloient toi-même, et, lorsque je gémis,
Si je pouvois entendre et compter tous tes cris...
Tu pleures!. que pour moi ce spectacle a de charmes!
Je vois moins mes affronts en regardant tes larmes.
Dieu d'Abel, une fois ose exaucer mes voeux,
Ecrase-nous ensemble, et je me crois heureux.
Je sors.

ADAM.

Demeure.

CAIN.

Eh! quoi, vous voulez que je reste...
Sauvez-moi donc l'aspect de cet autel funeste;
Je sors pour l'épargner à mon oeil égaré;
Mais je l'emporte encor dans ce coeur déchiré.

(Caïn s'échappe. Mehala et ses enfans, Adam et Eve le suivent. Abel veut le suivre aussi; mais Thirza et ses enfans l'arrêtent et l'entraînent d'un autre côté.)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

Le Théâtre représente un site horrible; dans le fond une chaîne de montagnes et de rochers dont les sommets sont inégaux. Caïn est couché sur la terre, et endormi, appuyé sur un rocher et sa bêche à côté de lui.

SCÈNE PREMIÈRE.

CAIN, *(endormi,)* MEHALA.

MEHALA.

Où trouver mon époux?... Dieu, qu'il me soit rendu!..
Ah! c'est lui que je vois sur la terre étendu!
Il dort!... et sur un roc il a posé sa tête!
Que plutôt dans mes bras!... Mehala, non, arrête,
Respecte son repos, sois tranquille témoin
Du sommeil passager dont il a tant besoin.

CAIN, *(endormi.)*

Mes enfans.....

MEHALA.

Il gémit.

CAIN, *(toujours endormi.)*

Fils d'Abel, votre rage....

MEHALA.

Toujours sa haine, oh, ciel!

CAIN, *(toujours endormi)*

Mes fils dans l'esclavage!

MEHALA.

Quel songe l'épouvante? après tant de travaux,
Le sommeil pour lui seul n'est donc pas le repos?
(Caïn soupire profondément.)
Sa gémissante voix frappe encor mon oreille.

CAIN, *(toujours endormi.)*

Fils d'Abel, arrêtez, ou je vais....

[Il fait ici un mouvement violent qui le réveille. Il se lève avec un air troublé.]

MEHALA.

Il s'éveille;
L'égarement, la rage éclatent dans ses yeux.
Mon cher époux.

CAIN.

Où sont mes enfans?

MEHALA.

Tous les deux
En t'attendant, Caïn, se sont rangés près d'Eve.

CAIN,

Hélas!

MEHALA.

Quel nouveau trouble en ton ame s'élève?
Le sommeil t'a, je crois, offert un songe?

CAIN.

Affreux.

MEHALA.

Parmi des sons confus et des cris douloureux,
J'ai distingué les mots de fils et d'esclavage:
Qu'as-tu vu?

CAIN.

Nos malheurs. Près de ce roc sauvage,

J'implorois le repos depuis long-temps perdu.
Le sommeil sur mes yeux à peine est descendu,
Qu'un songe à mes esprits présente ces images
Où du sombre avenir nous lisons les présages.
J'ai vu (ce songe a fui, mais non pas son horreur,
Qui toute entière encore est au fond de mon coeur;)
J'ai vu des champs, non tels que, malgré notre offense,
Du monde à nos regards en offre encor l'enfance,
Mais tels que ces déserts dont l'oeil est attristé:
De vieux toits couvroient seuls leur vaste nudité.
Là, sous le poids du jour, dans un travail austère,
Des malheureux courbés sollicitoient la terre,
Qui, vingt fois retournée, au bras qui l'entr'ouvroit,
Sembloit n'abandonner ses présens qu'à regret.
Les instrumens fuyoient leurs mains appesanties;
La poussière couvroit leurs figures flétries:
Les ronces, les buissons blessoient leurs pieds sanglans;
Et la sueur couloit sur leurs membres tremblans....
C'étoient mes deux enfans hélas! et leur famille!
Soudain la scène change: à mes yeux s'offre et brille
Une plaine, où la terre étale en même temps
Les présens de l'automne et les dons du printemps.
Les descendans d'Abel, dans ces riches campagnes
Chantant nonchalamment aux pieds de leurs compagnes,
Se nourrissoient des fruits qui tomboient de leurs mains,
Et de joie et de paix composoient leurs destins.
Un d'eux se lève, et dit, en reposant sa lyre:
» Ecoutez, mes amis, ce que le ciel m'inspire:
» Ces champs à nos souhaits sont toujours complaisans;
» Mais il faut que nos mains demandent leurs présens.
» A manier le luth ces mains accoutumées

» Pour des soins fatigans ne furent point formées.
» Près d'ici, dans ces champs, par eux seuls cultivés,
» Vivent des laboureurs au travail éprouvés.
» Quand du sommeil trompeur il goûteront les charmes,
» Amis, fondons sur eux, sans recourir aux armes;
» Osons les enchaîner; et que dans nos vallons
» Leurs bras tracent pour nous de pénibles sillons «. .
Il dit; à ce projet les cruels applaudissent.
Je les vois qui déjà sous mes yeux l'accomplissent:
Des cris frappent soudain mes sens épouvantés;
Des cabanes en feu les lugubres clartés
Font luire dans la nuit un jour pâle, et les flammes
Me découvrent mes fils, leurs enfans et leurs femmes
Que la race d'Abel vers ces champs fortunés
Chassoit insolemment l'un à l'autre enchaînés.

MEHALA.

Ah! Dieu!

CAIN.

Quoi! mes enfans, nés plus forts et plus braves
De ceux d'Abel un jour devenir les esclaves!
Mes enfans exercer de serviles travaux
Qui d'un maître indolent nourriroient le repos!
Ah! mon bras dans la rage où ce penser me plonge...

MEHALA.

Où va-tu t'égarer? quoi! sur la foi d'un songe,
Qui peut-être, Caïn, ne t'offrit qu'une erreur,
Peux-tu donc écouter cette aveugle fureur?
Pourquoi t'inquiéter d'un présage funeste?
Sois toujours vertueux, que t'importe le reste?
Que te fait l'avenir? dois-tu donc t'affliger
D'un malheur incertain que tu ne peux changer?

Du ciel avec respect attendons l'ordre auguste:
Laissons faire au Seigneur, il ne peut qu'être juste...

CAIN.

Juste! lui! qui tantôt rejeta mes présens!
Qui n'a que pour Abel des regards complaisans!
Vois quelle est sa rigueur: de peur que l'espérance
Me laissât du présent supporter la souffrance;
M'annonçant un tourment qui ne doit point finir,
Il avance à mes yeux le terrible avenir.
C'est peu de tant de maux, d'affronts que je dévore;
Sa main dans mes enfans vient me frapper encore;
Et tous mes descendans, infortunés, proscrits,
Gémiront sous le poids des chaînes, du mépris..
Des chaînes! mes fils!... tremble, ô frère que j'abhorre!
Postérité d'Abel, vous n'êtes point encore!

MEHALA.

Que dis-tu?

CAIN.

Que mon coeur est las d'être innocent;
Que ma raison se perd.

MEHALA.

Mais les saints droits du sang!
Mais l'amitié!

CAIN.

Je hais.

MEHALA,

Ta vertu qui réclame...

CAIN.

Je n'en ai plus! la rage est seule dans mon ame.

MEHALA,

Empêchons qu'à ses yeux Abel vienne s'offrir;
Et cherchons ses enfans qui pourront l'adoucir.

(Elle sort.)

SCÈNE II.

CAIN, *seul.*

Eclatez sentimens de haine et de vengeance.
Malheur à tout Abel s'il cherchoit ma présence!
Je sens que je puis tout dans le trouble où je sui...
Mais où donc est ma femme?... hélas! elle m'a fui...
Mehala m'abandonne à ma douleur profonde!...
Suis-je donc en horreur à ses yeux comme au monde?
Allons; que le travail, car je n'ai plus que lui
Qui puisse à mes chagrins présenter un appui,
Remplisse au moins le vide où mon ame s'affaisse,
Et soit tout pour Caïn que l'univers délaisse.

(Il prend sa bêche.)

Instrument, seul témoin de mes efforts constans,
Dont ce bras, chaque jour, est chargé si long-temps,
Viens nourrir mes parens, viens nourrir Abel même;
Cet Abel, dont les fils par le Dieu qui les aime
Elevés sur les miens.... ciel! qu'est-ce que je voi?
Abel!

SCÈNE III.

CAIN, ABEL entrant par le côté opposé à celui par où Mehala est sortie.

ABEL.

Oui, cher Caïn, c'est ton ami, c'est moi,
Qui ne peux un moment me passer de ta vue,
Qui viens pour t'embrasser....

CAIN, *(à part)*

O fatale entrevue!

(à Abel.)

Mon bras.... Va-t-en, va-t-en.

ABEL.

Ah! mon frère, ah! Cain,
Tu peux garder encor ce courroux inhumain!
Oses-tu me punir de la rigueur céleste?

CAIN, *(à part.)*

Ma rage croît encore à son aspect funeste!
C'est donc là ce mortel, ce favori de Dieu

(à Abel.)

Dont un jour les fils... sors, te dis-je, de ce lieu.
Crains ma juste fureur.

ABEL.

Je ne crains que ta haine.

CAIN, *(à part.)*

O transport! ô courroux que je retiens à peine!
Ma main, pour le frapper, se lève malgré moi.

(à Abel.)

Va-t-en donc.

ABEL.

Je ne puis me séparer de toi.

Non, tu n'oublîras pas cette union sacrée,
Aux yeux de nos parens devant le Ciel jurée;
A mes bras vainement tu prétends échapper.

CAIN,

Serpent, dans tes replis tu veux m'envelopper!
C'est pour m'assassiner que ta haine m'embrasse.

(Il donne à Abel un coup de bêche sur le front.)

Tiens, tiens, voilà le prix de ta perfide audace.
Descendans de Caïn, soyez tous vengés.

ABEL, *(en tombant.)*

Dieu!
Je me meurs.... cher Caïn, je te bénis.... adieu

CAIN, *(courant à lui.)*

Que vois-je?.. ciel!... le sang inonde son visage!...
Qu'ai-je fait?... coup affreux!... trop détestable rage!
Ah! qu'ai-je fait?... Abel! Abel, ranime toi ...
Rouvre ces yeux éteints qui me glacent d'effroi....
Vas, je ne te hais point, c'est moi seul que j'abhorre...

(Il se met à genoux.)

Mais un mouvement... Dieu, fais qu'il respire encore!
L'espoir, pour me punir, vient encor m'aveugler;
C'est son dernier soupir qu'Abel vient d'exhaler...
Ah!... j'entends dans mon ame une voix me maudire...
Je sens là des tourmens... le remords me déchire...
Dieu lui-même l'attache à ce sein dévoré...
Oui, le titre de frère est un noeud si sacré
Qu'en osant le briser au ciel on fait injure;
Un frère est un ami donné par la nature....
Je n'en ai plus; je n'ai que l'horreur et l'effroi
D'être seul dans le monde avec mon crime et moi.
Misérable!.... et par moi la terre épouvantée

A lui le premier sang dont elle est humectée!
Et par ce coup affreux, dont j'ai rougi ma main,
J'ai, du meurtre, aux mortels enseigné le chemin!
Je vois le monde entier, chez les races futures,
Se perdre à mon exemple en ces routes impures....

SCÈNE IV.

CAIN, MEHALA, et ses enfans.

MEHALA (*voyant Caïn dans le plus grand trouble.*)

Ciel! qu'as-tu, cher Caïn?

CAIN.

C'est toi!... n'approche pas...
Crains de toucher mes mains, de marcher sur mes pas;
Crains de respirer l'air que ton époux respire...
Il est empoisonné.

MEHALA.

Comment?... que veux-tu dire?
Je t'amméne tes fils, presse-les sur ton coeur.
Leur aspect....

CAIN.

Leur aspect redouble ma douleur.

MEHALA.

Hélas! ils ont souvent appaisé mes souffrances!

CAIN.

Ils me coûtent à moi plus cher que tu ne penses...

MEHALA.

Mais pourquoi ces discours, ce front épouvanté?

CAIN.

[illegible]!...

MEHALA.

Eh! bien?

CAIN.

Pourquoi m'as-tu quitté?

MEHALA.

Un moment....

CAIN.

Un moment est assez pour un crime.
Vois jusqu'où m'égara la fureur qui m'anime,

(Caïn détourne la tête en montrant à Mehala le c sanglant d'Abel.)

Vois.....

(à Adam et Eve qui entrent alors.)

Voyez tous.

SCÈNE V.

ADAM, EVE, CAIN, MEHALA, et ses enfans

ADAM.

Abel dans son sang étendu!

CAIN.

Eh! bien ce sang, c'est moi, moi qui l'ai répandu.

ADAM.

Toi! Caïn!... qu'as-tu fait?

CAIN.

Un crime abominable
Qui me rend à moi-même un objet exécrable,
Pour qui le ciel n'a pas d'assez grands châtimens!

EVE, *auprès du corps d'Abel.*

Abel! mon cher Abel!

MEHALA, *(auprès de Caïn, qui est appuyé sur elle.)*
Quels horribles momens !

ADAM *(contemplant ses deux enfans.)*
L'assassin est mon fils!... ce cadavre insensible,
Il est encor mon fils .... te voilà, mort terrible!
Mais qu'avois-tu besoin du bras d'un meurtrier?...
Etoit-ce à l'innocent à mourir le premier?...
Et toi, Caïn, comment contre un frère si tendre ..

CAIN.
Hélas! ainsi que vous je ne le puis comprendre....
Quelque esprit malfaisant, des enfers échappé,
Aura conduit le coup dont Abel fut frappé . . .
Mais non, l'enfer.... c'est moi! je suis le seul coupable...
Ah! mon père!

ADAM,
Je vois que le remords t'accable.

CAIN.
Il me déchire... hélas! en tombant sous mes coups,
Abel jetoit sur moi les regards les plus doux;
Il daignoit me bénir d'une voix expirante;
Il me tendoit encor sa main foible et tremblante;
Il sembloit pour ma grâce en secret prier Dieu;
Et son dernier soupir fut le plus tendre adieu!
Ma grâce!... non, sa mort demande mon supplice.
Quoi! tu ne tonnes pas, éternelle justice!
Elle approche!... au milieu des vents et des éclairs,
La foudre gronde, roule, éclate dans les airs,
Un nuage enflammé m'environne et m'atterre.

SCÈNE VI.

ADAM, EVE, CAIN, MEHALA et ses enfans.
LA VOIX DE DIEU dans un nuage qui couvre tout le Théâtre.

LA VOIX DE DIEU.

Caïn?

CAIN.

J'entends mon nom!

LA VOIX DE DIEU.

Qu'as-tu fait de ton frère?

CAIN.

Tout va prendre une voix pour me le demander!
Abel! ....

LA VOIX DE DIEU.

Qu'en as-tu fait?

CAIN.

Devois-je le garder?

LA VOIX DE DIEU.

Eh! quel est donc ce sang qu'a versé ta furie?

CAIN.

Je ne sais.

LA VOIX DE DIEU.

Jusqu'à moi ce sang s'élève et crie.
Caïn, entends l'arrêt du premier assassin:
Toujours tu croiras voir expirer sous ta main
Ton frère, qu'a frappé ta haine criminelle;
Tes membres frémiront d'une horreur éternelle;
De déserts en déserts tu vas porter tes pas.
Ma malédiction ne te quittera pas.

Des traits de sang, écrits sur ton front homicide,
Diront à tous les yeux, voilà le fratricide;
Et les mortels fuiront, à ta vue effrayés,
Loin du sentier maudit où passeront tes pieds.

(Le nuage remonte au bruit du tonnerre et à la lueur des éclairs.)

MEHALA.

Quel arrêt rigoureux!

CAIN.

Il est trop légitime;
Le supplice jamais n'égalera mon crime....
Je saurai le subir... je fuis loin de ces lieux.
Bois épais, rocs déserts, antres silencieux,
Recevez, et cachez ma tête criminelle!
Oui, je cours embrasser votre horreur qui m'appelle!
Je pars.

MEHALA.

Je te suis.

CAIN.

Reste.

MEHALA.

Eh! nos noeuds...

CAIN.

Sont rompus.

MEHALA.

N'es-tu pas mon époux?

CAIN.

Non, je ne le suis plus!
Laissez-moi seul au sort que le ciel me prépare:
De toi, du monde entier mon crime me sépare....

MEHALA.

Tes fils, ta femme . . . .

CAIN.

Adieu.

MEHALA.

Non, je m'attache à toi!

CAIN.

Je ne suis pas puni si tu pars avec moi.

Caïn s'échappe des bras de Méhala: Méhala le suit malgré lui avec ses enfans de monts en monts, de rochers en rochers, qui les cachent et les font reparoître tour-à-tour. Adam et Eve restent immobiles auprès du corps d'Abel. Caïn, Méhala et ses enfans s'arrêtent sur le plus haut de la montagne pour jeter un dernier regard à leurs parens.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER ACTE.

L'INCONSTANT,

COMÉDIE.

EN CINQ ACTES ET EN VERS

PAR

MR. COLLIN D'HARLEVILLE.

Représentée pour la première fois le 13 Juin 1786.

Il tourne au premier vent, il tombe au moindre choc ;
Aujourd'hui dans un casque, et demain dans un froc.
BOILEAU, *Sat.* 8.

C 5

AVANT-PROPOS
DES
ÉDITEURS.

En commençant le recueil que nous offrons au public, par la mort d'Abel et par l'Inconstant, nous n'avons pas prétendu assigner aucun rang à ces deux ouvrages, mais seulement rendre hommage à deux jeunes auteurs, qui, dédaignant de surcharger des sujets simples d'ornemens inutiles, ont essayé de nous ramener au vrai genre dont on s'étoit trop écarté.

Le public, bien moins frivole qu'on ne le croit, a trahi son bon sens et son goût à la première représentation de l'Inconstant, comme Achille son sexe à la vue des belles armes offertes par Ulisse; et si quelqu'un n'a pas crié du fond du parterre à Mr. Collin d'Harleville comme ce vieillard frappé des détails des Précieuses ridicules: courage! voilà la bonne comédie, chaque spectateur étonné n'en a pas moins éprouvé l'espoir de la voir renaître.

Il faut se sentir un talent bien décidé pour entreprendre de faire vers le goût des pas rétrogrades, pour essayer de revenir de ce rafinement qui touche à la dépravation, à la simplicité qui rapproche de la perfection, et pour ne pas sur-tout se laisser entraîner ni par les succès, ni par les mauvais exemples; c'est ce courage, ou pour mieux dire, cette conscience de ses moyens, qui dès le premier pas dans la carrière dramatique a assuré une place distinguée à Monsieur Collin d'Harleville; et si notre théâtre qui ne peut compter qu'un Molière, comme la peinture qu'un Raphaël n'a

pas encore en ce jeune auteur un écrivain capable de le consoler de toutes ses pertes, du moins peut-il se flatter d'avoir aussi son Corrige.

L'Inconstant a beaucoup de défauts; il est aisé d'y reconnoître le premier essai d'un poëte qui ne sait pas encore quelles sont les ressources et les écueils de l'art dramatique. Rien n'est fait pour en convaincre davantage que le rôle de Crispin introduit dans une action sensée se passer de nos jours et plus de quatre-vingts ans après que le théâtre a été purgé de ce genre de valet que l'on sait devoir, moitié au costume espagnol apporté en France par la Reine mère de Louis XIV, et moitié à l'adresse d'un acteur qui crut cacher la difformité de ses jambes sous les bottines dont il s'affubla.

L'anecdote suivante en contrastant par sa simplicité avec le talent de Mr. Collin d'Harleville ne pourra qu'en faire mieux ressortir le naturel; elle est d'ailleurs du nombre de ces anecdotes perdues que nous nous ferons toujours un plaisir de recueillir, puisqu'elles remplissent parfaitement le but que nous nous sommes proposé, celui de faire connoître l'état présent du théâtre françois aux étrangers. On reprochoit aux premières représentations de l'Inconstant, à Mr. Collin d'Harleville, le manteau, la fraise, et tout le costume du valet de son Florimond; vous avez bien raison, répondit-il avec cette douceur et cette modestie qui n'appartiennent qu'au vrai talent, mais j'ai conçu le plan de ma pièce à la campagne, j'avois dix-huit-ans, je ne possédois que Régnard, je n'avois lu que de vieilles comédies, je n'avois souri qu'à des rôles de Crispin, et j'ignorois que ce genre de valet passé de mode, étoit du nombre de ceux que les convenances avoient chassé du théâtre, voilà mon excuse.

C'est avec de pareilles données que Mr. Collin d'Harleville est arrivé à faire une pièce de caractère, dont le style toujours vrai, toujours animé, respire cette simplicité si nécessaire dans la Comédie, où le clinquant est l'opposé de l'or, comme le brillant l'équivalent de l'obscur. Sans doute il est des lecteurs sévères que le coloris de l'Inconstant ne désarmera pas et qui exigeroient plus d'exactitude dans l'ensemble, plus de correction dans le dessin; mais ces fautes tiennent au sujet, naissent d'un caractère difficile à renfermer dans les bornes étroites de nos trois unités, tandis que la fraîcheur du style est un de ces dons de la nature bien fait pour mériter le pardon de quelques défauts.

Nous aurons plus d'une fois dans ce recueil, occasion de parler de Mr. Collin d'Harleville, qui, s'il promettoit beaucoup dans ce premier ouvrage, a tenu depuis plus qu'il n'avoit promis. Fils d'un Avocat des environs de Chartres, dont il nous a peint, dit-il, l'heureux caractère dans son Optimiste, il paroît qu'après avoir eu une éducation distinguée, il se destinoit au barreau, quand sa mauvaise santé l'en détourna. C'est à cet état maladif que la France doit de pouvoir compter un poëte dramatique de plus; il étoit tellement languissant lors de la première représentation de l'Inconstant que les comédiens reconnoissans se hâtèrent de donner sa seconde pièce, afin de le faire jouir encore une fois d'une gloire à laquelle il alloit échapper. Depuis ce temps, Mr. Collin d'Harleville en a rappelé, son talent comme sa santé se sont raffermis, et la scène françoise a encore le droit de beaucoup exiger et de tout attendre du père de l'Optimiste, des Châteaux en Espagne, du Vieux célibataire et de quelques jolies bagatelles que nous donnerons dans ce recueil.

PERSONNAGES.

FLORIMOND, *l'Inconstant.*

ÉLIANTE, *jeune Veuve, Angloise.*

Mr. DOLBAN, *Oncle de Florimond.*

Mr. KERBANTON, *Capitaine de Vaisseau.*

LISETTE, *suivante d'Éliante.*

CRISPIN, *valet-de-chambre de Florimond.*

PADRIGE, *l'Hôte.*

La Scène est à Paris, dans un hôtel garni, appelé l'Hôtel de Brest.

L'INCONSTANT.

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente un Sallon.

SCÈNE PREMIÈRE.

FLORIMOND en uniforme, CRISPIN.

CRISPIN.

Permettez donc enfin que je vous dise un mot:
Je ne puis plus long-temps me taire comme un sot.
Mardi, vous quittez Brest, sans m'avertir la veille, (1)
Fort bien! sans dire adieu vous partez, à merveille!
Mais de grâce, Monsieur, daignez me faire part
Du sujet important d'un si brusque départ.

FLORIMOND.

Je te revois enfin, superbe capitale!
Que d'objets enchanteurs à mes yeux elle étale!
De l'absence, Crispin, admirable pouvoir!
Pour la première fois il me semble la voir.

CRISPIN.

Je le crois. Mais, Monsieur, quelle affaire soudaine
De Brest, comme un éclair, à Paris vous amène?

FLORIMOND.

D'honneur, jamais Paris ne me parut si beau.
Quelle variété! c'est un mouvant tableau:
L'oeil ravi, promène de spectacle en spectacle,
De l'art, à chaque pas, voit un nouveau miracle.

CRISPIN.

Il est vrai. Mais ne puis-je apprendre la raison
Qui vous a fait ainsi laisser la garnison?

FLORIMOND.

La garnison, Crispin? j'ai quitté le service.

CRISPIN.

Vous quittez?... quoi, Monsieur, par un nouveau caprice?..

FLORIMOND.

Je suis vraiment surpris d'avoir, un mois entier,
Pu supporter l'ennui d'un si triste métier.

CRISPIN.

Mais j'admire en effet votre persévérance.
Un mois dans un état! quelle rare constance!
Depuis quand cet ennui?

FLORIMOND.

Depuis le premier jour.
J'eus d'abord du dégoût pour ce morne séjour.
Dans une garnison, toujours mêmes usages,
Mêmes soins, mêmes jeux, toujours mêmes visages;
Rien de nouveau jamais à dire, à faire, à voir:
Le matin on s'ennuie, et l'on bâille le soir.
Mais ce qui m'a sur-tout dégoûté du service,
C'est, il faut l'avouer, ce maudit exercice.

Je ne pouvois jamais regarder sans dépit
Mille soldats de front, vêtus d'un même habit;
Qui, semblables de taille, ainsi que de coiffure,
Etoient aussi, je crois, semblables de figure.
Un seul mot, à la fois fait hausser mille bras;
Un autre mot les fait retomber tous en bas.
Le même mouvement vous fait, à gauche, à droite
Tourner tous ces gens-là comme une girouette.

CRISPIN.

Cependant . . . .

FLORIMOND

A mon gré, je vais changer d'habit
Et ne te mettrai plus, uniforme maudit.

CRISPIN.

Pauvre disgracié! va dans la garde-robe
Rejoindre de ce pas la soutane et la robe.
Que d'états!... je m'en vais les compter par mes doigts,
D'abord . . .

FLORIMOND.

Oh! tu feras ce compte une autre fois.

CRISPIN.

Soit. Sommes nous ici pour long-temps?

FLORIMOND,

Pour la vie.

CRISPIN.

Quoi, Brest? . . .

FLORIMOND.

D'y retourner, va, je n'ai nulle envie.

CRISPIN.

Et votre mariage?

FLORIMOND.

Eh bien! il reste là.

CRISPIN.

Mais, Léonor?

FLORIMOND.

Ma foi, l'épouse qui voudra.

CRISPIN.

J'ignore, en vérité, si je dors, si je veille.
Eh quoi, vous la quittez, le contrat fait, la veille?

FLORIMOND.

Falloit-il, par hasard, attendre au lendemain?

CRISPIN.

Là . . . sérieusement, vous refusez sa main?

FLORIMOND.

Pour le persuader, il faudra que je jure!

CRISPIN.

Ah! pouvez-vous lui faire une pareille injure?
Car que lui manque-t-il? elle est jeune d'abord.

FLORIMOND.

Trop jeune.

CRISPIN.

Bon, Monsieur!

FLORIMOND.

C'est un enfant.

CRISPIN.

D'accord;
Mais un aimable enfant: elle est belle, bien faite.

FLORIMOND.

Je sais fort bien qu'elle est d'une beauté parfaite.
Mais cette beauté-là n'est point ce qu'il me faut:
J'aime sur un visage à voir quelque défaut.

CRISPIN.

C'est différent. J'aimois cette humeur enjouée
Qui ne la quittoit pas de toute la journée.

FLORIMOND.

Je veux qu'on boude aussi par fois.

CRISPIN.

Sans contredit.

FLORIMOND.

Trop de gaîté, vois-tu, me lasse et m'étourdit:
Qui rit à tous propos, ne peut que me déplaire.

CRISPIN.

Sans doute, Léonor n'étoit point votre affaire.
Une enfant de seize ans, riche, ayant mille attraits,
Qui n'a pas un défaut, qui ne boude jamais!
Bon! vous en seriez las au bout d'une semaine.
Mais que dira de vous Monsieur le Capitaine?

FLORIMOND.

Qu'il en dise, parbleu, tout ce qu'il lui plaira,
Mais pour gendre jamais Kerl auton ne m'aura!
Qui? moi? Bon Dieu! j'aurois le courage de vivre
Auprès d'un vieux marin, qui chaque jour s'enivre,
Qui fume à chaque instant, et tous les soirs d'hiver, (2)
Voudroit m'entretenir de ses combats de mer?

CRISPIN.

Mais, si je ne me trompe, après le mariage,
Il devoit à Paris faire un petit voyage

FLORIMOND.

Oui.... tu m'y fais songer.

CRISPIN.

S'il étoit en chemin?

FLORIMOND.

Hé bien, crois-tu qu'ici du soir au lendemain
On se rencontre?

CRISPIN.

Non. Mais enfin, mon cher maître,
Dans cet hôtel, lui-même il descendra peut-être:
Car toujours des Bretons ce fut le rendez-vous. (3)

FLORIMOND.

Eh! que m'importe à moi? je ris de son courroux.
Laissons-là pour jamais et le père et la fille.

CRISPIN.

Parlons donc de Justine: est-elle assez gentille?
Des défauts, elle en a; mais elle a mille appas:
Elle est gaie et folâtre, et je ne m'en plains pas.
Voilà ce qu'il me faut, à moi qui ne ris guère:
Enfin elle n'a point de vieux marin pour père.
Pauvre Justine! hélas! je lui donnai ma foi.
Que va-t-elle à présent dire et penser de moi?

FLORIMOND.

Elle est déjà peut-être amoureuse d'un autre.

CRISPIN.

Nos deux coeurs sont, Monsieur, bien différens du vôtre.
D'avoir perdu Crispin, jamais cette enfant-là,
C'est moi qui vous le dis, ne se consolera.

FLORIMOND.

Va, va, dans sa douleur le sexe est raisonnable,
Et je n'ai jamais vu de femme inconsolable.
Laissons cela.

CRISPIN.

Fort bien, mais au moins dites-moi,
Pourquoi vous descendez dans un hôtel?

FLORIMOND.

Pourquoi ?

CRISPIN.

Oui, Monsieur. Vous avez un oncle, qui vous aime, Dieu sait?

FLORIMOND.

De mon côté, je le chéris de même;
Mais je ne logerai pourtant jamais chez lui;
Je crus bien l'an passé, que j'en mourrois d'ennui.
C'est un ordre, une règle en toute sa conduite!
Une assemblée hier, demain une visite.
Ce qu'il fait aujourd'hui, toujours il le fera:
Il ne manque jamais un seul jour d'opéra.
La routine est pour moi si triste, si maussade!
Et puis sa politique, et sa double ambassade!
Car tu sais que mon oncle étoit ambassadeur.
J'écoutois des récits . . . Mais d'une pesanteur!
Tu vois que tout cela n'est pas fort agréable.
D'ailleurs, je me suis fait un plaisir délectable,
De venir habiter dans un hôtel garni.
Tout cérémonial de ces lieux est banni:
Je vais, je viens, je rentre et sors, quand bon me semble
Entière liberté. Le soir, on se rassemble:
L'hôtel forme lui seul une société. (4)
Et si je n'ai le choix, j'ai la variété.

SCÈNE II.

FLORIMOND, CRISPIN, PADRIGE.

CRISPIN.

On vient. De cet hôtel, c'est sans doute le maître.

PADRICE, *avec force révérences.*

Ma visite, Monsieur, vous dérange, peut-être?
Mais je n'ai pu moi-même ici vous recevoir:
J'étois absent alors: j'ai cru de mon devoir,
De venir humblement vous rendre mon hommage.

FLORIMOND.

Fort bien.

PADRICE.

Je sais à quoi notre état nous engage.

CRISPIN, *lui rendant ses révérences.*

Monsieur!....

PADRICE, *à Florimond.*

De cet hôtel, êtes-vous satisfait?

FLORIMOND.

Très-fort.

PADRICE.

Vous le trouvez honnête?

FLORIMOND.

Tout-à-fait.

PADRICE.

Et votre appartement commode?

FLORIMOND.

Oui, mon cher hôte,
Très-commode.

CRISPIN.

Pourtant ma chambre est un peu haute.

FLORIMOND.

Je me trouve fort bien.

PADRICE.

Je vous suis obligé.

Il le faut avouer: je [illegible] logé,

Pour réunir ici l'utile et l'agréable;
Et vous voyez. . .

CRISPIN,

Au fait. Avez-vous bonne table? (5)

PADRIGE, *à Florimond.*

Sans vanité, Monsieur, je puis dire, entre nous,
Que je n'ai guère ici que des gens tels que vous.

FLORIMOND.

Ah! . . .

PADRIGE.

Des Bretons, sur-tout; c'est Brest qui m'a vu naître;
Et, Dieu merci, Padrige a l'honneur d'y connoître
Assez de monde: aussi l'on s'y fait une loi,
Quand on vient à Paris, de descendre chez moi;
Et c'est du nom de Brest que mon hôtel se nomme.

CRISPIN.

Ce bon Monsieur Padrige a l'air d'un galant homme,

PADRIGE.

Monsieur. . ., vient donc de Brest?

FLORIMOND.

Oui,

PADRIGE.

J'ai dans ce moment
Une Dame qui vient de Brest aussi.

FLORIMOND.

Comment! . . .

PADRIGE.

Une Angloise. . .

FLORIMOND.

Une Angloise!

PADRIGE.

Oui, Monsieur, très-jolie,
Pour tout dire, en un mot, une Dame accomplie,
Femme de qualité, qui voyage par goût,
Veuve depuis trois ans; car enfin je sais tout.

FLORIMOND.

Eh! mais... à tous ces traits je crois la reconnoître...
Oui... Depuis quinze jours elle est ici peut-être?

PADRIGE.

Oui, Monsieur.

FLORIMOND.

M'y voilà? C'est elle assurément:
C'est Eliante même.

PADRIGE.

Eh! Monsieur, justement.

FLORIMOND.

Eliante en ces lieux! Rencontre inespérée!
Conduisez-moi chez elle.

PADRIGE.

Elle n'est pas rentrée,
Mais ne tardera pas.

FLORIMOND.

Bon, Padrige, il suffit:
Je l'attends.

(Padrige sort.)

SCÈNE III.

FLORIMOND, CRISPIN.

FLORIMOND.

J'ose à peine en croire son récit,

Rencôntrer en ces lieux l'adorable Eliante!
Mais ne trouves-tu pas l'aventure charmante?

CRISPIN.

Pardon. De vos transports, je suis un peu surpris,
Il est bien vrai qu'à Brest vous étiez fort épris
D'une Dame Eliante; et je sais que la Dame
N'étoit pas insensible à votre tendre flamme:
Mais enfin, quinze jours au moins sont révolus
Depuis que j'ai cru voir que vous ne l'aimiez plus.

FLORIMOND.

Il est trop vrai, l'amour, sur-tout dans sa naissance.
Ne tient guères chez moi contre une longue absence.
Une affaire l'appelle à Paris: elle part.
Je tiens bon quatre jours, mais enfin le hasard
M'offre au marin: bientôt il m'aime à la folie,
Me veut pour gendre: au fond Léonor est jolie.
Que veux-tu? Je la vis, je l'aimai, je lui plus:
Eliante étoit loin, et je n'y songeai plus.
Je la retrouve enfin, grâce au sort qui me guide.

CRISPIN.

Votre coeur n'aime pas à rester long-temps vide.

FLORIMOND.

Ah! Crispin, quel plaisir j'aurai de la revoir!

CRISPIN.

Fort bien, mais quel accueil croyez-vous recevoir,
Après le tour qu'à Brest...?

FLORIMOND.

Heureusement, j'espère
Qu'elle ne saura rien de toute cette affaire.

CRISPIN.

Pensez-vous que de Brest elle n'ait point reçu
Quelque avis...?

FLORIMOND.

Mais personne à Brest n'en a rien su;
Personne, excepté moi, Kerbanton et sa fille:
C'étoit même un secret pour toute sa famille.

CRISPIN.

Elle pourra l'apprendre...

FLORIMOND, *(avec impatience.)*

Eh, oui, si tu le dis.
Au lieu de m'effrayer, rassure mes esprits.
Car il faut taire ici que je fus infidelle:
Il faut même avoir l'air d'être venu pour elle.
C'est beaucoup pour quelqu'un qui ne sait point mentir.
A ces détours, Crispin, j'ai peine à consentir;
Je répugne à tromper...

CRISPIN.

Eh! mais, quel vain scrupule,
Monsieur! on ne ment point lorsque l'on dissimule.

FLORIMOND.

Je la trompe en effet de bien peu: je l'aimois;
Et je l'aime à présent cent fois plus que jamais...
Quelqu'un vient. Si c'étoit... Je sens un trouble extrême.
Je reconnois sa voix: oui, c'est elle, elle-même.
Rentre, Crispin, [illegible] arranger chez moi.

(Crispin regarde de loin.)

Que fais-tu donc? Vas-tu?...

CRISPIN, *(effrayé.)*

Ah! Monsieur!...

FLORIMOND.

Hé bien, quoi?

CRISPIN.

Monsieur, que vois-je?

FLORIMOND.

Eh mais, qu'est-ce qui t'épouvante?

CRISPIN.

Vous ne m'aviez pas dit qu'elle eût une suivante.

FLORIMOND.

Eh! rentre... et ne dis rien sur-tout de Léonor.

CRISPIN.

Oh!... *(Il sort.)*

FLORIMOND.

Sors. *(Seul.)*

Je crois vraiment qu'elle est plus belle encor.

SCÈNE IV.

FLORIMOND, ELIANTE, LISETTE.

(Lisette se tient dans le fond.)

FLORIMOND *(court à Eliante.)*

Je vous revois enfin, ô ma chère Eliante...
Pardonnez aux transports d'une âme impatiente;
Madame...

ELIANTE.

Est-il bien vrai? Florimond en ces lieux!
A peine en ce moment j'ose en croire mes yeux,
Quoique l'hôte, en montant, m'ait d'abord prévenue.
De grâce, dites-moi quelle affaire imprévue...

FLORIMOND.

Aucune: ou si l'amour ainsi doit se nommer,
Je n'en ai qu'une seule, et c'est de vous aimer.

ELIANTE.

Mais ma demeure enfin qui vous a pu l'apprendre?

FLORIMOND.

Eh, Madame, mon coeur pouvoit-il s'y méprendre?
Le sort en cet hôtel ne m'eût pas amené,
Qu'avant la fin du jour, je l'aurois deviné.

ELIANTE.

Avec mes questions, je vais être indiscrète;
Mais encore une seule, et je suis satisfaite:
Comment avez-vous pu quitter la garnison?

FLORIMOND.

En quittant le service.

ELIANTE.

Ah!... pour quelle raison?

FLORIMOND.

Eh! mais... c'est que d'abord le service m'ennuie;
Et puis, je ne veux plus de chaîne qui me lie...
Hors la vôtre: comblez mes souhaits les plus doux,
Je suis tout à l'amour, Madame, et tout à vous.
Oui, sous vos seules lois je fais gloire de vivre:
Vous voyagez, par-tout je suis prêt à vous suivre,
Vous retournez à Londre, et j'en suis citoyen:
Votre pays, Madame, est désormais le mien.

ELIANTE.

Je ressens tout le prix d'un pareil sacrifice...
Pardon, j'ai cru vous voir très-content du service.

FLORIMOND.

Ah! vous étiez alors à Brest, et je m'y plus:

Mais l'ennui règne aux lieux que vous n'habitez plus.

ELIANTE.

Et moi, de cet ennui m'avez-vous crue exempte?
Aurois-je été de Brest aussi long-temps absente,
Si l'affaire, qui seule ici me fit venir,
Quinze jours, malgré moi, n'eût su m'y retenir?
Ils m'ont paru bien longs: et distraite, isolée,
Au milieu de Paris, j'étois comme exilée.

FLORIMOND.

Qu'entends-je? vous m'auriez quelquefois regretté;
Je ne mérite pas cet excès de bonté.

ELIANTE.

Mais vous faisiez de même; au moins j'aime à le croire.
Je me disois: » Je suis présente à sa mémoire,
» Sans doute, il songe à moi, comme je songe à lui. «
Cette douce pensée allégeoit mon ennui.

FLORIMOND, *à part.*

Chaque mot qu'elle dit, ne sert qu'à me confondre.

(Haut et avec beaucoup d'embarras.)

Ah!... quel monstre en effet... pourroit ne pas répondre...
A ces doux sentimens?... Oui. Madame... en ce jour...
Je jure qu'à jamais... le plus tendre retour...

ELIANTE.

Eh! que me font, Monsieur, tous les sermens du monde?
Sur de meilleurs garans ma tendresse se fonde.
J'en crois votre ame franche, exempte de détours,
Qui toujours se peignit en vos moindres discours...

FLORIMOND, *toujours avec embarras.*

C'en est trop... vous jugez de mon coeur par le vôtre...
Moi je ne prétends pas être plus franc qu'un autre...
Mais jamais de tromper je ne me fis un jeu,

Madame; et quand ma bouche exprime un tendre aveu,
C'est que j'aime en effet, et de toute mon ame.

ELIANTE.

Ah! je vous crois sans peine.

SCÈNE V.

FLORIMOND, ELIANTE, PADRIGE, LISETTE.

PADRIGE, *(une serviette à la main.)*

On a servi, Madame.

ELIANTE, *(à Florimond.)*

Vous dînez avec moi?

FLORIMOND.

Vous me faites honneur.
Oui, de vous rencontrer puisque j'ai le bonheur,
Je tiens quitte Paris des beautés qu'il rassemble,
Et vous me tenez lieu de tout Paris ensemble.

(Il donne la main à Eliante, et sort avec elle.)

SCÈNE VI.

PADRIGE, LISETTE.

PADRIGE.

Eh mais! ils sont fort bien, selon ce que j'entends.

LISETTE.

Assez.

PADRIGE.

Et savez-vous depuis combien de temps?

LISETTE.

Je ne sais.

PADRIGE.

Tout de bon ?

LISETTE.

Tout de bon, je l'ignore;
Près de Madame, moi, je n'étois pas encore.

PADRIGE.

Mais Madame auroit pu, par forme d'entretien,
Vous faire confidence...

LISETTE.

Elle ne me dit rien:
Je ne servis jamais de femme plus discrète.

PADRIGE, (*à part.*)

Ou la maîtresse l'est, ou bien c'est la soubrette.
(*Haut.*)
Pardon, je ne saurois m'arrêter en ces lieux. (*Il sort.*)

SCÈNE VII.

LISETTE, (*seule.*)

Oh! que de questions! cet homme est curieux.
Mais ma discrétion, grâce au ciel, est très-grande...
Lorsque je ne sais point ce que l'on me demande...

SCÈNE VIII.

LISETTE, CRISPIN.

LISETTE, (*à part.*)

On vient,

CRISPIN.

Où donc est-elle? Ah bon! je l'apperçois;
La peste! elle a vraiment un fort joli minois.

LISETTE, *à part.*

C'est, je crois, le valet.

CRISPIN.

[illegible] de Eliante,
Pourroit-on saluer l'adorable suivante?

LISETTE.

Monsieur, à vous permis.

CRISPIN, *à part.*

Justine n'est pas mieux,

LISETTE.

Monsieur... cet officier qui descend en ces lieux,
Seroit-il votre maître?

CRISPIN.

Oui, beauté sans pareille.
Mais le mot de Monsieur a blessé mon oreille.
Appelez-moi Crispin, car je suis sans façon.
On vous nomme?

LISETTE.

Lisette.

CRISPIN.

Ah! Dieu! le joli nom!
(A part.)
Justine n'avoit pas cette friponne mine.

LISETTE.

Vous marmottez souvent certain nom de Justine.

CRISPIN, *embarrassé.*

Oh! rien... c'est une enfant... que je connus jadis....

La maîtresse de l'un de mes meilleurs amis...
Et qui vous ressembloit, Justine étoit jolie...
Aussi ce drôle-là l'aimoit à la folie.
Mais de grâce, laissons Justine de côté,
Parlons de vous.

LISETTE.

Hé bien?

CRISPIN.

Lisette, en vérité,
J'ai couru le pays, j'ai vu bien des soubrettes,
Gentilles à ravir, et sur-tout des Lisettes,
Mais je n'ai point encor rencontré de minois
Qui me plussent autant que celui que je vois.

LISETTE.

Fort bien!

CRISPIN.

Vraiment, j'admire une telle rencontre;
Que... le premier objet... que le hasard me montre...
Soit un objet... ma foi je rends grâce au hasard.
(A part.)
Justine, en vérité, je suis un grand pendard.

LISETTE.

Monsieur plaisante!

CRISPIN.

Point. C'est la vérité même:
Moi, j'y vais rondement, en trois mots, je vous aime.
Vous riez, c'est bon signe: oh! j'ai jugé d'abord
Que Lisette et Crispin seroient bientôt d'accord.

LISETTE, *(singeant sa maîtresse.)*

Dînez-vous avec moi?

CRISPIN, *(fait une profonde révérence.)*

Vous êtes trop polie:

Un dîner! je n'en ai refusé de ma vie.

(Il lui donne la main et sort avec elle.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

ELIANTE, LISETTE.

ELIANTE.

Ah, ah! fort bien, Lisette: il est sorti dis-tu?

LISETTE.

Oui, Madame, il étoit superbement vêtu;
Car vous saurez qu'il a quitté son uniforme:
On diroit qu'il a pris une nouvelle forme,
Tant il est enchanté de son nouvel habit.
Il se tourne en tout sens, se regarde et sourit:
Aussi je l'observois; il a bien bonne mine,
La taille haute, leste, et la jambe très-fine.

ELIANTE.

A ces vains agrémens j'attache peu de prix;
Et lui-même, après tout, n'en paroît pas épris.
J'aime son enjouement, son aimable franchise...
Sa vivacité même, il faut que je le dise.

LISETTE.

C'est ce que me disoit tout-à-l'heure Crispin
Son valet; il en fait des éloges sans fin.
Ce Crispin est aimable...

ELIANTE.

Il te disoit, ma chère?

LISETTE.

Que son maître étoit bon, doux, généreux, sincère

Qu'à Brest, pour le louer, on n'avoit qu'une voix;
Qu'on ne pouvoit le voir sans l'aimer...

ELIANTE.

Je le crois.

LISETTE.

Il dit qu'en votre absence: hélas! son pauvre maître
Souffroit! et sans oser le faire trop paroitre:
Que votre chère image en tous lieux le suivoit,
Qu'il y pensoit le jour, la nuit qu'il y rêvoit...

ELIANTE.

Il t'a dit tout cela, mon enfant?

LISETTE.

Oui Madame.

ELIANTE.

Ce récit me pénètre, et jusqu'au fond de l'ame.
Tiens, ma chère Lisette, il le faut avouer,
Depuis que tu me sers, j'ai lieu de me louer
De ton discernement, de ta délicatesse,
De ton attachement sur-tout pour ta maîtresse.
Il ne tiendra qu'à toi de me servir long-temps.

LISETTE.

C'est ma plus chère envie.

ELIANTE.

Allons; mais il est temps
De sortir.

LISETTE.

Vous suivrai-je?

ELIANTE.

Il n'est pas nécessaire.
Je vais chez Miladi lui parler d'une affaire.

(Elle sort.)

SCÈNE II.

LISETTE, *seule.*

Comme depuis tantôt son front s'est éclairci!
Et comme de sa voix le son s'est adouci!
Voyez-vous, *mon enfant!* et *ma chère Lisette!*
Hier, ce matin même, elle étoit inquiète,
Sombre, triste, rêveuse, et sourde à mes propos,
Elle disoit à peine en un jour quatre mots.
J'avois cru jusqu'ici son chagrin incurable;
Mais monsieur Florimond est un homme admirable...
Haï... son valet Crispin me revient fort aussi..,
S'il pouvoit deviner que je suis seule ici!
A merveille, je vois que le fripon devine.

SCÈNE III.

LISETTE, CRISPIN.

LISETTE.

Tiens, je parlois de toi.

CRISPIN.

De moi? l'aimable enfant!
Moi je n'en parlois pas, mais j'y pensois.

LISETTE.

Vraiment!

CRISPIN.

Vraiment, qu'en disois-tu?

LISETTE.

Je disois.., que je t'aime.

CRISPIN.

Tu le disois; et moi je pensois tout de même.
Eh, ne vaut-il pas mieux, je te demande un peu,
De part et d'autre, ainsi se faire un libre aveu?

LISETTE.

Mais je ne conçois pas cette flamme subite.
Je n'aurois jamais cru qu'on pût aimer si vîte.

CRISPIN.

Moi, j'en suis peu surpris; car enfin, sans orgueil,
Aux femmes j'ai toujours plu du premier coup-d'oeil.

LISETTE.

Peste!

CRISPIN.

J'entends mon maître.

SCÈNE IV.

LISETTE, CRISPIN. FLORIMOND.

FLORIMOND (*en habit bourgeois.*)

Eliante est visible?

LISETTE.

Monsieur, elle est sortie.

FLORIMOND.

O ciel! est-il possible?
Sortie! et pensez-vous que ce soit pour long-temps?

LISETTE.

Je ne crois pas, Monsieur.

FLORIMOND.

Mais enfin...

LISETTE.

Je l'attends
Avant une heure ou deux...

FLORIMOND.

Eh! n'est-ce rien qu'une heure?
Une heure sans la voir! il faudra que je meure.
En vérité, je suis d'un malheur achevé.
J'ai passé chez mon oncle et ne l'ai point trouvé:
J'ai vîte écrit deux mots et laissé mon adresse,
Puis je suis accouru pour revoir ta maîtresse:
Hé bien, il faut une heure attendre son retour.

LISETTE.

En attendant, du moins, songez à votre amour.
(Elle le salue et sort.)

SCÈNE V.

FLORIMOND, CRISPIN.

FLORIMOND.

Peste des importuns! ce Chevalier d'Arlière
Me force à l'écouter, la tête à la portière;
A quatre pas de là, c'est un autre embarras;
Et deux cochers mutins, avec leurs longs débats,
M'arrêtent un quart d'heure au détour d'une rue.
O quel fracas! bon Dieu! quelle affreuse cohue!
Comment peut-on se plaire en ce maudit Paris?
C'est un enfer.

CRISPIN.

Tantôt, c'étoit un paradis:
» L'oeil ravi, promené de spectacle en spectacle,
» De l'art, à chaque pas, voit un nouveau miracle. «
C'étoient vos termes.

FLORIMOND.

Oui, d'abord cela séduit,
J'en conviens. Mais au fond, de la foule et du bruit,
Voilà Paris. Ses jeux et tous ses vains délices
N'offrent qu'illusions et que beautés factices:
Ses plaisirs sont amers, son éclat emprunté.
Et sous l'extérieur de la variété,
Il cache tout l'ennui d'une vie uniforme.

CRISPIN.

Uniforme, Monsieur? ah! quel blasphême énorme!
Un jour est-il ici semblable à l'autre jour?
Ce sont nouveaux plaisïrs qui règnent tour-à-tour.

FLORIMOND.

Je le veux. Mais au fond ils composent à peine
Une semaine au plus. Hé bien, chaque semaine
De celles qui suivront est le parfait tableau:
De semaine en semaine, il n'est rien de nouveau.
Alternativement bal, concert, tragédie,
Wauxhall, Italiens, opéra, comédie.
Ce cercle de plaisirs peut bien plaire d'abord;
Mais la seconde fois, il ennuie à la mort.

CRISPIN.

C'est dommage. J'entends: de journée en journée,
Vous voudriez du neuf pendant toute une année.
Eh! que la vie ici soit uniforme ou non.
Qu'importe? il ne faut pas disputer sur le nom.

Si l'uniformité de plaisirs est semée,
Cette uniformité mérite d'être aimée.
On dort, on boit, on mange: on mange, on boit, on dort:
De ce régime, moi, je m'accommode fort.

FLORIMOND.

Tais-toi. — Qu'attends-tu là?

CRISPIN.

Vos ordres.

FLORIMOND.

Je t'ordonne,
De n'être pas toujours auprès de ma personne.

CRISPIN.

C'est différent.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

FLORIMOND, *seul.*

Toujours un valet près de soi,
Qui semble dire »allons, Monsieur, commandez-moi.«
Du matin jusqu'au soir, quelle pénible tâche!
Il faut, quoiqu'on en ait, commander sans relâche.
Quand j'y songe, morbleu! je ne puis sans courroux,
Voir que ces coquins-là soient plus heureux que nous.

(Il s'assied et rêve.)

Ce Crispin me déplaît: Monsieur fait le capable,
Vos ordres!... il commence à m'être insupportable.
Depuis un mois pourtant ce visage est chez moi;
Je n'en gardai jamais aussi long-temps... ma foi,

Il est bien temps qu'enfin de lui je me défasse.

(Il se lève et appelle.)

Crispin!... ô le sot nom!

SCÈNE VII.

FLORIMOND, CRISPIN.

CRISPIN.

Monsieur...?

FLORIMOND, *(à part.)*

La sotte face!

(Haut.)

De tes gages, Crispin, dis-moi ce qu'il t'est dû.

CRISPIN.

Ah! Monsieur...

FLORIMOND.

Parle donc.

CRISPIN.

Monsieur...!

FLORIMOND.

Parleras-tu?

CRISPIN.

(A part.) *(Haut.)*

Ne faisons pas l'enfant. Ce n'est qu'une pistole.

FLORIMOND. *le paye.*

Tiens. — Veux-tu bien sortir?

CRISPIN.

Dites un mot, je vole.

FLORIMOND.

Hé bien?

CRISPIN.

Encore un coup, vous n'avez qu'à parler.

FLORIMOND.

J'ai parlé: sors.

CRISPIN.

Fort-bien; mais où faut-il aller?

FLORIMOND.

Où tu voudras.

CRISPIN.

Eh mais, expliquez-vous de grâce...

FLORIMOND, (*impatienté.*)

Quoi, tu ne comprends pas, maraud, que je te chasse?

CRISPIN.

Plaît-il?... Vous me chassez? qui? moi Monsieur?

FLORIMOND.

Oui, toi.

CRISPIN.

Moi?

FLORIMOND.

Toi-même.

CRISPIN.

Allons donc, vous vous moquez de moi.

FLORIMOND.

Point du tout.

CRISPIN.

La raison? Elle est un peu subite.

FLORIMOND.

La raison, c'est qu'il faut t'en aller au plus vîte;
Je le veux.

CRISPIN.

Mais enfin, pourquoi le voulez-vous?

FLORIMOND.

Parce que je le veux.

CRISPIN.

Mon cher maître, entre nous,
Ce n'est pas raisonner que parler de la sorte:
Je le comprends fort bien, vous voulez que je sorte;
Mais je ne comprends pas pourquoi vous le voulez?
Si j'ai failli, du moins, dites-le-moi, parlez.

FLORIMOND.

Avec ses questions, ce bavard-là m'excède.
Tu... tu m'as...

CRISPIN.

Voulez-vous, Monsieur que je vous aide?

FLORIMOND.

Puisque monsieur Crispin demande des raisons...

CRISPIN.

Oui, Monsieur, une seule.

FLORIMOND.

Hé bien, nous le chassons
Afin de ne plus voir sa maussade figure.

CRISPIN.

Maussade? Le reproche est nouveau, je vous jure.
Ma figure jamais n'effaroucha les gens;
Même elle ma valu des propos obligeans.

FLORIMOND.

Elle ne me déplaît que pour l'avoir trop vue.

CRISPIN.

Depuis un mois à peine elle vous est connue.

FLORIMOND.

C'est beaucoup trop, je veux un visage nouveau.

CRISPIN.

Mais qu'il soit vieux ou neuf, qu'il soit maussade ou beau,
Qu'importe enfin, pourvu qu'un valet soit fidelle,
Et qu'il serve son maître avec esprit et zele?
Sans me vanter, Monsieur, je vous sers à ravir.

FLORIMOND.

Je n'aime point non plus ta façon de servir.

CRISPIN.

Qu'a-t-elle, s'il vous plaît...?

FLORIMOND, *avec dépit.*

Elle est trop uniforme.
J'aime qu'à mon humeur, un valet se conforme.
Toi, tu me sers toujours avec le même soin;
Toujours auprès de moi je te trouve au besoin,
Jamais...

(Pendant ce discours, Crispin a pris une plume et du papier sur la table, et a eu l'air d'écrire sur son genou.)

FLORIMOND.

Que fais-tu-là?

CRISPIN.

J'écris ce que vous dites.
Vous me traitez, Monsieur, par delà mes mérites;
Et je n'ai pas besoin d'autre certificat.
Signez.

(Il lui présente la plume et le papier.)

FLORIMOND.

Oh! c'en est trop. Sais-tu bien maître fat,
Qu'à la fin...

CRISPIN.

Serviteur.

(A part et s'en allant.)

Trouvons un stratagème
Pour le servir encore en dépit de lui-même.

SCÈNE VIII.

FLORIMOND, *(seul.)*

On a bien de la peine à chasser un valet.
(Il s'assied.)
Ce maraud de Crispin, au fond n'est point si laid.
Mais j'étois las de voir son grotesque uniforme,
Ses bottines, sa cape et sa ceinture énorme.
(Il se lève et marche.)
Que faire cependant? Je suis bien isolé;
Aussi, pour l'ordinaire, un hôtel n'est peuplé
Que de provinciaux, gens fort peu sédentaires,
Qui, du matin au soir, courent à leurs affaires.
(Il s'arrête.)
Dans une garnison, sans sortir de chez soi,
J'avois à qui parler... Qu'est-ce que j'aperçois?
Des livres...! Je n'ai plus besoin de compagnie.
Quand j'ai des livres, moi, jamais je ne m'ennuie.
Est-il rien en effet de si délicieux?
Cela tient lieu d'amis, souvent cela vaut mieux.
Que je vais m'amuser!
(Il prend un livre et regarde le dos.)
Ah, ah! c'est *la Bruyère.* (1)
J'en fais beaucoup de cas: lisons un caractère.

(Il lit à l'ouverture du livre.)

» Un homme inégal n'est pas un seul homme; ce sont » plusieurs. Il se multiplie autant de fois, qu'il a de nou- » veaux goûts et de manières différentes. Il est à chaque » moment ce qu'il n'étoit point; et il va être bientôt ce » qu'il n'a jamais été. Il se succède à lui-même, «

Où donc a-t-il trouvé ce caractère-là?
Jeux d'esprit, tout le livre est fait comme cela.
On le vante pourtant. Voyons quelque autre chose.
Aussi bien, je suis las de lire de la prose.
Les vers, tout à la fois, charment l'oeil et l'esprit:
Par sa diversité, la rime réjouit.

(Il cherche parmi les livres qui sont sur la table.)

Voyons s'il est ici quelque poëte à lire.

(Il en prend un.)

Boileau! bon, celui-là! j'aime fort la satire.

(Il lit de même à l'ouverture du livre.)

» Voilà l'homme en effet. Il va du blanc au noir;
» Il condamne au matin ses sentimens du soir.
» Importun à tout autre, à soi-même incommode,
» Il change à tout moment d'esprit comme de mode.
» Il tourne au moindre vent, il tombe au moindre choc,
» Aujourd'hui dans un casque, et demain dans un froc. (7)

(Il jette le livre sur la table.)

L'insolent! c'est assez, et puis dans un auteur
La satire à coup sûr décèle un mauvais coeur.
J'eus toujours du dégoût pour ce genre d'escrime.
La peste soit des vers, de cette double rime,
Exacte au rendez-vous, qui de son double son
M'apporte à point nommé le mortel unisson!
Mais, d'un autre côté, la prose est insipide...

Il faut qu'entre les deux pourtant je me décide.
Car enfin feuilletez tous les livres divers.
Vous trouverez par-tout de la prose ou des vers.

(Il s'assied tout accablé.)

Tout, à-la-fois, conspire à m'échauffer la bile...
Mais quelle solitude!... aussi dans cette ville
Je n'avois qu'un valet pour me désennuyer,
Et je m'avise encor de le congédier.

(Il regarde à sa montre.)

Elle ne revient point... Mais pendant son absence,
Je pourrois renouer plus d'une connoissance.
Valmont à mon esprit le premier vient s'offrir;
Valmont! chez lui déjà j'aurois bien du courir.
Oui... mais je vois mon oncle.

SCÈNE IX.

FLORIMOND, DOLBAN.

FLORIMOND, *courant au-devant de lui.*

Ah! permettez, de grâce,
Mon oncle... après un mois, c'est donc vous que j'embrasse.

DOLBAN.

Je devois, avant tout, te quereller bien fort,
Et n'ai pu m'empêcher de t'embrasser d'abord;
Mais je ne laisse pas d'être fort en colère.

FLORIMOND.

En quoi donc par hasard ai-je pu vous déplaire?

DOLBAN.

En quoi? belle demande! avoir un oncle ici
Et descendre plutôt dans un hôtel garni!

A cette indifférence aurois-je dû m'attendre?

FLORIMOND.

Je vous suis obligé d'un reproche si tendre.
Mais cela ne doit pas du tout vous chagriner.
Mon cher oncle, entre nous, j'ai craint de vous gêner:
Et puis, je ne suis pas loin de votre demeure,
Et je pourrai vous voir chaque jour, à toute heure.

DOLBAN.

Tu sais toujours donner aux choses un bon tour,
Car dans ta lettre aussi, tu mets sous un beau jour,
Ton histoire de Brest et ton double caprice,
Jamais, au bout d'un mois, quitta-t-on le service?

FLORIMOND.

Le service, en un mot, n'est point du tout mon fait.

DOLBAN.

Va, tu n'es fait pour rien, je te le dis tout net.

FLORIMOND.

En quoi voyez-vous donc...?

DOLBAN.

En toute ta conduite,
En tes écarts passés, en ta dernière fuite;
Et pour trancher ici d'inutiles discours,
Tu n'es qu'un inconstant, tu le seras toujours.

FLORIMOND.

Inconstant! oh, voilà votre mot ordinaire!
Eh! c'est pour ne pas être inconstant, au contraire,
Qu'on me voit sur mes pas revenir tout exprès.
J'aime bien mieux changer auparavant qu'après.

DOLBAN.

Cette précaution est tout-à-fait nouvelle!
En as-tu moins, sans cesse, erré de belle en belle?

Depuis la robe enfin, que bientôt tu quittas,
T'en a-t-on moins vu prendre et rejeter d'états?
Tour-à-tour, la finance, et l'église et l'épée. . :
Que sais-je?... la moitié m'en est même échappée.
Vingt états de la sorte ont été parcourus,
Si bien qu'un an encore, et je ne t'en vois plus.

FLORIMOND.

C'est que je fus trompé, c'est qu'il faut souvent l'être;
C'est qu'il est maint état qu'on ne peut bien connoître,
A moins que par soi-même on ne l'ait exercé:
Ce n'est qu'après l'essai qu'on est désabusé.
J'aurai pu me trouver dans cette circonstance,
Sans être pour cela coupable d'inconstance.
Je goûte d'un état, j'y suis mal, et j'en sors;
Rien de plus naturel. Quoi, faudroit-il alors
Végéter sans désirs, sans nulle inquiétude
Et stupide jouet de la sotte habitude,
Garder, par indolence, un état ennuyeux,
N'être heureux qu'à demi, quand on peut être mieux?

DOLBAN.

Tu crois donc rencontrer un bonheur sans mélange?
Hélas! le plus souvent, que gagne-t-on au change?
La triste expérience avant peu nous apprend
Que ce nouvel état n'est qu'un mal différent...
Que dis-je?... au lieu du bien après quoi l'on soupire
Souvent d'un moindre mal on tombe dans un pire.
Aussi, sans espérer d'en trouver de meilleurs,
Tu quittes un état, pourquoi? pour être ailleurs.

FLORIMOND.

Vous mettez à ceci beaucoup trop d'importance.
M'allez-vous quereller pour un peu d'inconstance?

A tout le genre humain dites-en donc autant.
A le bien prendre enfin, tout homme est inconstant,
Un peu plus, un peu moins, et j'en sais bien la cause:
C'est que l'esprit humain tient à si peu de chose!
Un rien le fait tourner d'un et d'autre côté.
On veut fixer en vain cette mobilité:
Vains efforts; il échappe, il faut qu'il se promène:
Ce défaut est celui de la nature humaine.
La constance n'est point la vertu d'un mortel;
Et pour être constant, il faut être éternel.
D'ailleurs, quand on y songe, il seroit bien étrange
Qu'il fût seul immobile! autour de lui, tout change,
La terre se dépouille, et bientôt reverdit:
La lune, tous les mois, décroît et s'arrondit...
Que dis-je? en moins d'un jour, tour-à-tour on essuie
Et le froid et le chaud, et le vent et la pluie.
Tout passe, tout finit, tout s'efface; en un mot,
Tout change: changeons donc, puisque c'est notre lot.

DOLBAN.

De la frivolité, digne panégyriste!

FLORIMOND,

N'êtes-vous point vous-même un censeur un peu triste?

DOLBAN.

D'un oncle, d'un ami, je remplis le devoir.
Tu te perds, Florimond, sans t'en apercevoir.
Espères-tu, dis-moi, t'avancer dans le monde,
Toi, qu'on a toujours vu d'une humeur vagabonde,
Effleurer chaque état, qui change pour changer,
Qui n'es dans chacun d'eux, qu'un simple passager?
Digne emploi des talens qu'en toi le ciel fit naître!
Avec tant de moyens de te faire connoître,

Tu seras donc connu par ta légèreté?
Ah! si tu ne fais rien pour la société,
A l'estime publique il ne faut plus prétendre.
Tremble, et vois à quel sort tu dois enfin t'attendre.
A force de courir, toujours plus loin du but,
Et bientôt de l'état, méprisable rebut,
Désoeuvré, las de tout, comme à tout inhabile,
De tes concitoyens spectateur inutile,
Tu sentiras l'ennui miner tes tristes jours,
Si l'affreux désespoir n'en abrège le cours.

FLORIMOND.

Courage, livrez-vous à vos affreux présages,
Etalez à plaisir les plus noires images.
Pourquoi? parce qu'on est un tant soit peu léger.
(Après un moment de silence.)
Quoiqu'il en soit, je crois que je m'en vais changer.

DOLBAN.

Bon!

FLORIMOND.

Sérieusement, je ne suis plus le même.

DOLBAN.

Depuis combien de temps déjà?

FLORIMOND.

Depuis que j'aime.

DOLBAN, *(en souriant.)*

Ah! fort bien!

FLORIMOND.

N'allez pas prendre ici mes discours
Pour le frivole aveu de volages amours.
Il est passé le temps des folles amourettes:
Un feu réel succède à ces vaines bluettes.

J'aime, vous dis-je, enfin, pour la première fois.

DOLBAN.

Du ton dont tu le dis, en effet je le crois.
Quelle est donc la personne...?

FLORIMOND.

Elle a nom Eliante:
C'est une veuve angloise, une femme charmante. (8)
Je ne vous parle point de sa rare beauté,
Encor moins de ses biens et de sa qualité,
Quoiqu'elle soit pourtant et noble, et riche, et belle;
Mais je vous l'avouerai, ce que j'admire en elle,
Ce sont des qualités d'un bien plus digne prix.
Pour les frivolités, c'est ce noble mépris,
C'est ce rare talent, le grand art de se taire,
Sa fierté même, enfin c'est tout son caractère.

DOLBAN.

Comment peux-tu si bien la connoître en un jour?

FLORIMOND.

Mais elle a fait à Brest un assez long séjour.
Quelque temps, il est vrai, je la perdis de vue;
Mais j'en fais en ce lieu la rencontre imprévue:
Et mon coeur, dégagé de cette Léonor,
La trouve ici plus belle et plus aimable encor.

DOLBAN,

Je ne puis qu'approuver une telle alliance.
Elle est riche?

FLORIMOND.

Très-riche.

DOLBAN.

Et de haute naissance?

FLORIMOND.

Très-haute.

DOLBAN.

Ecoute: il faut ne rien faire à demi;
L'ambassadeur de Londre est mon meilleur ami, (9)
Je vais le consulter; et si le témoignage
Qu'il rendra d'Eliante, est à son avantage,
Je reviens à l'instant, et demande sa main.

FLORIMOND.

Oui, mon oncle; et plutôt aujourd'hui que demain.

DOLBAN.

Tu vas m'attendre?

FLORIMOND.

Non. Je vais rendre visite
A mon ami Valmont; mais je reviens bien vite.

DOLBAN, *(d'un ton sentencieux.)*

Je l'avois toujours dit: son coeur se fixera.
Attendons; tôt ou tard, son heure arrivera:
Et s'il trouve une femme...

FLORIMOND, *(très-vivement.)*

Allons, elle est trouvée,
Mon cher oncle, et mon heure est enfin arrivée!

(Ils sortent ensemble.)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

KERBANTON, PADRIGE.

(Kerbanton est en équipage de voyageur.)

KERBANTON.

Maugre-bleu de la poste et de qui l'inventa! (10)

PADRIGE.

Comme je vois, Monsieur, n'est pas fait à cela,

KERBANTON.

Eh non! à chaque pas on sent une secousse:
J'aimerois mieux sur mer être forçat ou mousse.
Vive un vaisseau léger qui va comme l'éclair!

PADRIGE.

Monsieur aimeroit mieux être toujours sur mer.

KERBANTON.

Oui, certes: peste soit des voyages sur terre!
C'est mon premier: encor je viens pour une affaire . . .
A propos, ayez soin de me tenir demain
Une voiture prête, et de très-grand matin.

PADRIGE.

Monsieur va quelque part?

KERBANTON.

Oui, je vais à Versailles,
Solliciter enfin le prix de vingt batailles.
Ah! corbleu! mon ami, si je n'étois point las,
Je vous raconterois mes deux derniers combats.

PADRIGE.

Tant mieux! j'aime beaucoup les récits militaires

KERBANTON.

Oui? vous êtes mon homme, et vous saurez mes guerres.
A présent, menez-moi dans mon appartement.

PADRIGE.

Le voici. Vous serez, je crois, commodément.
Vous aurez pour voisin un jeune gentilhomme,
Un officier de Brest...

KERBANTON.

Ah! de Brest? On le nomme?

PADRIGE.

Florimond.

KERBANTON.

Florimond! il est ici! corbleu!

PADRIGE.

Oui; vous le connoissez?

KERBANTON.

Je le connois un peu.

(*Il se parle à lui-même.*)

Florimond en ces lieux! la rencontre est bizarre.
Je ne viens pas pour lui, morbleu! je le déclare;
Mais puisqu'ici le sort m'a conduit à propos,
Je ne suis point fâché de lui dire deux mots.

(*A Padrige.*)

Est-il chez lui?

PADRIGE.

Jamais en place il ne demeure;
Il va, vient, rentre, sort, quatre fois en une heure.
Il vient de ressortir.

KERBANTON.

Et vous ne savez pas

S'il reviendra bientôt?

PADRIGE.

Non, Monsieur.

KERBANTON.

En ce cas,
Je vais me reposer. Ecoutez, mon cher hôte,
Vous me réveillerez dans deux heures, sans faute.

PADRIGE.

Sans faute.

KERBANTON.

Devant lui, sur-tout, de Kerbanton
Gardez-vous, jusques-là, de prononcer le nom;
Car il ne m'attend pas, et je veux le surprendre.

PADRIGE.

Il suffit.

KERBANTON, *(en entrant.)*

En ce lieu j'ai bien fait de descendre.

SCÈNE II.

PADRIGE, (*seul.*)

Si, suivant son usage, il pouvoit accourir!
Car j'ai certain laquais que je lui veux offrir,
Un de mes protégés.

SCÈNE III.

LISETTE, PADRIGE.

PADRIGE.

C'est vous, Mademoiselle!

Ecoutez donc un peu: savez-vous la nouvelle?
Crispin est renvoyé.

LISETTE.

Bon!

PADRIGE.

Oui, vraiment.

LISETTE.

Hé bien,
Voyez si dans la vie on peut compter sur rien!
Le trait est-il piquant?

PADRIGE.

Rassurez-vous de grâce;
Crispin saura trouver sans peine une autre place.

LISETTE.

Mais moi je le trouvois fort bien dans celle-ci.
Et savez-vous pourquoi Monsieur le chasse ainsi?

PADRIGE.

Ma foi, non.

LISETTE.

Ce sera pour quelque bagatelle;
Car je répondrois bien que Crispin est fidelle.
Les maîtres, sans mentir, sont étrangement faits!
Ils sont pleins de défauts, et nous veulent parfaits.

PADRIGE.

Vous prenez bien à coeur.

LISETTE, *(avec dépit.)*

Non, c'est que de la sorte
Je n'aime pas qu'on mette un laquais à la porte.
Il cherchera long-temps un aussi bon valet.

PADRIGE.

Mais je le crois trouvé! je connois un sujet

Qui vaudra le Crispin.

LISETTE.

Allons, je le désire.

PADRIGE.

J'aperçois Florimond.

LISETTE.

Et moi je me retire.
Car je suis en colère, et je m'emporterois.

(Elle sort.)

PADRIGE.

Adieu donc.

(Seul.)

Ce Crispin lui cause des regrets:
Mais quoi! son successeur consolera la belle.

SCÈNE IV.

PADRIGE, FLORIMOND.

PADRIGE.

Monsieur...

FLORIMOND.

Hé bien?

PADRIGE.

Je viens d'apprendre une nouvelle.
Vous êtes sans laquais: dussai-je être importun,
Je prends la liberté de vous en offrir un.

FLORIMOND.

Importun? Au contraire, et votre offre m'oblige:
Donnez; de votre main, mon cher monsieur Padrige,
Je le reçois d'avance.

PADRIGE.

Ah!... j'ai bien votre fait,

FLORIMOND.

Bon.

PADRIGE.

Un garçon docile, intelligent, discret,
Honnête homme sur-tout.

FLORIMOND.

Eh! voilà mon affaire.

PADRIGE.

Je le crois. Si pourtant il n'eût pas su vous plaire,
J'en avois un autre.

FLORIMOND.

Ah!... Cet autre, quel est-il?

PADRIGE.

C'est un laquais charmant, du plus joli babil.

FLORIMOND.

Fort bien.

PADRIGE.

De la toilette il connoît les finesses;
Il n'a servi qu'Abbés, que petites maîtresses;
Il est élégant, souple, et prompt comme l'éclair.

FLORIMOND.

J'aime mieux celui-ci.

PADRIGE, *(à part.)*

Courage.

FLORIMOND.

Allez, mon cher.

PADRIGE.

J'aurois pu vous parler d'un autre domestique;
Mais j'ai craint que Monsieur n'aimât point la musique.

FLORIMOND,

Si fait. Cet autre donc est un Musicien?

PADRIGE

Oui, fort habile: il est un peu fou...

FLORIMOND.

Ce n'est rien.

PADRIGE.

Sans doute Comme un maître, il pince la guitare,
Sait jouer de la flûte.

FLORIMOND.

Eh! c'est un homme rare.

PADRIGE.

Ce n'est pas tout; il a le plus joli gosier,
Sa voix aux instrumens saura se marier.

FLORIMOND.

Bravo! voilà mon homme: allons vîte, qu'il vienne.

PADRIGE.

Mais êtes-vous bien sûr, Monsieur, qu'il vous convienne?
Car le dernier toujours est celui qui vous plaît.

FLORIMOND.

Oh! non, je m'y tiendrai.

PADRIGE, *(à part, voyant venir Crispin.)*

Diable! un autre paroît.

SCÈNE V.

FLORIMOND, PADRIGE, CRISPIN, en habit de Baigneur.

CRISPIN, *(à part de loin.)*

Ferme, Crispin: Monsieur te reprendra peut-être.

FLORIMOND.

Qu'est-ce?

CRISPIN, *(avec l'accent gascon.)*

C'est moi, Monseu.

FLORIMOND.

Que cherchez-vous?

CRISPIN.

Un Maître,

FLORIMOND, *(à part.)*

Ce garçon-là me plaît.

(Haut.)

Padrige, laissez-nous.

PADRIGE, *(bas à Crispin.)*

Monsieur aime à changer.

CRISPIN, *(bas aussi.)*

Jé lé sais mieux qué vous.

PADRIGE, *(à Florimond.)*

Et ce laquais, faut-il...?

FLORIMOND.

Non, ce n'est pas la peine.

PADRIGE, *(à part, et s'en allant.)*

Tant mieux; il n'auroit pas achevé la semaine.

SCÈNE VI.

FLORIMOND, CRISPIN.

FLORIMOND.

On te nomme?

CRISPIN, *(toujours avec l'accent gascon.)*

La Flur, pour vous servir.

FLORIMOND.

La Fleur!

J'aime ce nom.

CRISPIN.

Monseu mé fait beaucoup d'honnur.

FLORIMOND.

D'où sors-tu donc?

CRISPIN.

De chez un ancien Militaire.

FLORIMOND.

Quel homme?

CRISPIN.

Eh! mais, il est d'un fort bon caractère,
Par fois un peu bizarre, à ne vous point mentir;
Mais, tout coup vaille, encor jé voudrois lé servir.

FLORIMOND.

Pourquoi l'as-tu quitté?

CRISPIN.

C'est bien lui qui mé quitte.

FLORIMOND.

Et pour quelle raison?

CRISPIN.

Il né mé l'a pas dite,
Monseu.

FLORIMOND.

Ton air, je crois, ne m'est pas inconnu.

CRISPIN.

Mais... Quéque part aussi... jé crois vous avoir vu.

FLORIMOND.

Eh mais...

CRISPIN. *(à part.)*

Nous y voilà.

FLORIMOND.

N'est-ce pas toi ?

CRISPIN.

Peut-être.

FLORIMOND.

Mais oui, c'est toi, Crispin.

CRISPIN, *(reprenant sa voix naturelle.)*

Non pas, mon ancien maître;
Ce n'est plus lui, Crispin n'étoit point votre fait;
Il n'étoit plus le mien, et je m'en suis défait.

FLORIMOND.

Es-tu fou?

CRISPIN.

Mais, Monsieur, franchement, pour vous plaire,
J'ai d'un peu de folie orné mon caractère.
D'abord d'un autre nom j'ai trouvé le secret,
Et je me doutois bien que ce nom vous plairoit.
J'ai, dépouillant ma cape, et mes gants, et ma veste,
Pris d'un valet-de-chambre et l'habit et le geste:
J'ai mis bas la bottine, et chaussé l'escarpin:
Vous voyez bien, Monsieur, que ce n'est plus Crispin.

FLORIMOND.

Le stratagème est neuf, et ne peut me déplaire.

CRISPIN.

Oh! vous me reprendrez: car je suis votre affaire.
J'ai senti que j'avois mérité mon congé.
Mais je suis jeune encor: j'ai tout-à-coup changé
De manière, de ton, et presque de visage.

FLORIMOND.

Tant mieux.

CRISPIN.

Crispin, dit-on, s'avisoit d'être sage.
Le faquin! Oh! la Fleur est un franc libertin.
C'étoit un buveur d'eau que ce monsieur Crispin.
Le fat! La Fleur boit sec. J'ai su que l'imbécille,
Valet officieux, souple, exact et docile,
Couroit au moindre signe, et servoit rondement.
Patience: la Fleur est un bon garnement
Qui vous fera par jour donner cent fois au diable.
Mais on m'a dit encore un trait plus pitoyable:
Il se donnoit les airs d'être honnête homme; fi!

FLORIMOND.

Oh, j'entends que la Fleur le soit.

CRISPIN.

Cela suffit.

Hé bien?

FLORIMOND.

Je te reprends; mais si tu veux qu'on t'aime,
Plus de Crispin.

CRISPIN.

Parbleu! n'en parlez plus vous-même.
Parlons plutôt ici, parlons de vos amours.
Eliante, Monsieur, vous plaît-elle toujours?

FLORIMOND, *(avec embarras.)*

Pourquoi me rappeler le nom de cette Dame?
Il m'afflige et de plus m'accuse au fond de l'ame...
Elle étoit estimable, et j'en tombe d'accord...
Oh! je ne change pas, et je l'estime encor...
Et tu me fais songer que dans le moment même,

Mon oncle, qui toujours, suppose que je l'aime,
Fait à ce sujet-là des démarches pour moi...
Mais enfin, à mon âge est-on maître de soi?
Que veux-tu?... De mon coeur je suis la douce pente:
J'aime, la Fleur, j'adore une fille charmante.

CRISPIN.

Bon!

FLORIMOND.

La soeur de Valmont, que je quitte à l'instant.

CRISPIN.

A tous vos traits, Monsieur, jamais on ne s'attend.

FLORIMOND.

Je ne m'attendois pas à celui-ci moi-même:
Nouveau César, je viens, je la vois, et je l'aime.

CRISPIN.

Et pourroit-on savoir...?

FLORIMOND.

Le voici sans détour.
J'entretenois Valmont de mon nouvel amour.
Tandis qu'à ses transports mon ame s'abandonne,
On ouvre... J'aperçois une jeune personne...
Divine: son maintien, ses grâces, sa douceur,
Tout me ravit d'abord. Il l'appelle sa soeur:
Moi, j'ignorois qu'il eût une soeur aussi chère:
Elle étoit au couvent, quand je connus son frère.
Elle parla fort peu, mais ce peu me suffit,
Et je répondrois bien qu'elle a beaucoup d'esprit.
Le seul son de sa voix annonce une belle ame.
Que te dirai-je enfin de ma naissante flamme?
Elle sortit bientôt, et je l'aimois déjà.

CRISPIN.

Quoi, sitôt?

FLORIMOND.

Il est vrai qu'un coup-d'oeil m'engagea.
Mais, vois-tu? cette chaîne est la mieux assortie;
C'est là ce qu'on appelle amour de sympathie.
Souvent l'on est d'avance unis, sans le savoir,
Et l'on n'a pour s'aimer, besoin que de se voir.
Voilà comment ici la chose est arrivée.

CRISPIN.

Oui, cette sympathie est assez bien trouvée.

FLORIMOND.

Ce n'est pas tout encore. Ils ont quelques instans
Parlé tout bas: j'admire et me tais: mais j'entends
Qu'ils projettent d'aller bientôt à la campagne.
» Ah! (dis-je) permettez que je vous accompagne. «
» Volontiers (dit Valmont;) mais pendant quinze jours,
» Pourras-tu te résoudre à quitter tes amours? «
J'insiste, on ÿ consent; je suis de la partie.

CRISPIN.

Courage. Allons, Monsieur, vive la sympathie!

FLORIMOND.

Ah! la Fleur, quel plaisir je me promets d'avoir!
Pendant quinze grands jours je m'en vais donc la voir,
L'entendre, lui parler, enfin vivre auprès d'elle.
J'espère, je l'avoue, amant discret, fidelle,
Faire agréer mes soins, mon hommage, mes voeux,
Et peut-être obtenir quelques touchans aveux.
Je crois qu'à la campagne on est encore plus tendre,
Que d'aimer tôt-ou-tard on ne peut s'y défendre.
Bois, prés, fleurs, d'un ruisseau les aimables détours,

Et ce peuple d'oiseaux qui chantent leurs amours,
Tout, le charme puissant de la nature entière,
Pénètre, amollit l'ame, et l'ame la plus fière.
Quand on aime une fois, rien ne distrait d'aimer:
On est tout à l'objet qui nous a su charmer.
On ne se quitte plus, comme deux tourterelles...
(Car à chaque pas, là, vous trouvez des modèles,)
Promenades, travaux, plaisirs, tout est commun,
Et tous deux... mais que dis-je? alors on n'est plus qu'un.

CRISPIN.

Vous voilà tout rempli de votre amour champêtre!
Et quelque jour, Monsieur, assis au pied d'un hêtre,
Je m'attends à vous voir, au milieu d'un troupeau,
Soupirer pour Philis, bergère du hameau.

FLORIMOND.

Tu ris, mais j'étois fait pour y passer ma vie.
Heureux cultivateur, que je te porte envie!
Ton air est toujours pur, ainsi que tes plaisirs,
Mille jeux innocens partagent tes loisirs.
Tu vois mourir le jour, et renaître l'aurore;
Ton oeil à chaque pas, voit la nature éclore,
Ta femme est belle, sage, et tes enfans nombreux...
Non, ce n'est plus qu'aux champs que l'on peut être heureux.

CRISPIN.

Au moins, n'espérez pas que la Fleur vous imite:
Le diable étoit plus vieux quand il se fit hermite.
Et puis, vous connoissez le bon monsieur Dolban:
Donnera-t-il les mains à votre nouveau plan,
Lui, qui, pour l'autre hymen, (car c'est vous qui le dites,)
S'occupe, en ce moment, à faire des visites?

FLORIMOND.

Eh! que m'importe? aussi pourquoi se presser tant?
Voyez, ne pouvoit-il différer d'un instant?
Voilà comme est mon oncle; il prend tout à la lettre:
Jamais au lendemain on ne l'a vu remettre.
Et puis il aime fort ces commissions-là,
Négociation, demande, *et cetera*;
Il croit en ce moment conduire une ambassade.
Mais il pourroit venir; et de peur d'incartade,
Je sors; moi... mais on vient, et c'est peut-être lui.

CRISPIN.

C'est madame Eliante.

FLORIMOND.

Autre surcroît d'ennui.

(Il prête l'oreille.)

C'est elle-même. Dieu! quel pénible martyre!
Comment l'aborderai-je, et que lui vais-je dire?

(Il rêve un moment.)

Je lui vais dire, moi, la chose comme elle est,
Que je ne l'aime plus, et qu'une autre me plaît.
Je crois qu'il est affreux de tromper une femme.

(A Crispin.)

Laisse-nous.

(Crispin sort.)

SCÈNE VII.

FLORIMOND, ELIANTE.

ELIANTE, *(en voyant Florimond.)*

Ah! Monsieur...

FLORIMOND, *(avec beaucoup d'embarras.)*

Pardon... il faut, Madame...
Je ne puis plus long-temps...

(A part.)

Mais non. Un tel aveu
Seroit trop dur: il faut le préparer un peu;
J'y vais songer.

(Haut.)

Madame... Excusez ma conduite...
De tout, dans un moment, vous allez être instruite.

(Il sort très-précipitamment.)

SCÈNE VIII.

ELIANTE, *(seule.)*

Qu'entend-il par ces mots, et par ce brusque adieu?
On diroit qu'il a peine à me faire un aveu...
Dieu! si cet embarras, cette fuite si prompte,
D'un fatal abandon cachoit toute la honte?...
Si c'étoit?... on le dit inconstant et léger...
Je n'aurois inspiré qu'un amour passager!
Seroit-il vrai?... Mais quoi, peut-être je m'abuse:
Peut-être, sans sujet, d'avance je l'accuse.
Florimond, après tout, peut bien être distrait...
Que sais-je? il est très-vif; et j'ai vraiment regret
D'avoir formé trop vîte un soupçon téméraire
Sur un coeur que je crois généreux et sincère.
Attendons jusqu'au bout; ne précipitons rien:
S'il me trahit, hélas! je le saurai trop bien.

SCÈNE IX.

ELIANTE, DOLBAN.

DOLBAN.

Madame, auprès de vous j'ai cru que sans scrupule,
Je pouvois supprimer tout fade préambule,
Je m'explique en deux mots: Florimond, mon neveu,
Brûle de voir l'hymen couronner son beau feu.
S'il est digne à vos yeux d'une faveur si grande,
J'ose en venir pour lui faire ici la demande.

ELIANTE, (*à part.*)

Je respire: voilà tout son secret.

(*Haut.*)

Monsieur,

La demande pour moi n'a rien que de flatteur;
Et d'un début si franc, bien loin d'être surprise,
Je m'en vais y répondre avec même franchise.
Monsieur votre neveu, dès que je le connus,
M'inspira de l'estime... et s'il faut dire plus,
Il m'inspira bientôt un sentiment plus tendre.
C'est bien assez, je crois, Monsieur, vous faire entendre
Quel prix j'attache aux soins qu'il me rend aujourd'hui.

DOLBAN.

Que de grâces je dois vous rendre ici pour lui!

ELIANTE.

Un peu trop librement peut-être je m'exprime.

DOLBAN.

Cela ne fait pour vous qu'augmenter mon estime,
Madame, et ce ton-là fut toujours de mon goût.

ELIANTE.

En ce cas, permettez que, franche jusqu'au bout,
D'une crainte que j'ai je vous fasse l'arbitre.
Estimable d'ailleurs, et même à plus d'un titre,
Généreux, plein d'honneur... Monsieur votre neveu
Passe pour inconstant... et je le crains un peu.

DOLBAN.

Rassurez-vous, Madame, on peut bien, à cet âge,
Etre vif et léger, et même un peu volage:
Mais, fût-il inconstant, c'est un léger défaut,
Dont près de vous, sans doute, il guériroit bientôt.
Car votre Ambassadeur, qu'en ce moment je quitte,
M'a peint en peu de mots votre rare mérite...
Pardon... daignerez-vous me marquer l'heureux jour
Où Florimond verra couronner son amour?

ELIANTE.

Monsieur...

DOLBAN.

Mais c'est à lui de vous presser lui-même;
Un tel soin le regarde, il est jeune, il vous aime,
Et sur son éloquence on peut se reposer.

ELIANTE.

A la vôtre, Monsieur, que peut-on refuser?
Mais souffrez qu'à présent chez moi je me retire;
Ce que je vous ai dit, vous pouvez le lui dire.

(Mr. Dolban la reconduit jusqu'à la porte de son appartement.)

SCÈNE X.

DOLBAN, (*seul.*)

Cette femme est aimable, oui, très-aimable... au fond,
Je porte, je l'avoue, envie à Florimond.
Allons voir les parens, avertir le Notaire;
En un mot, brusquement, terminons cette affaire.
L'homme est vif, sémillant, difficile à saisir:
D'échapper, cette fois, qu'il n'ait pas le loisir.

SCÈNE XI.

DOLBAN, FLORIMOND.

DOLBAN, (*de loin, à part.*)

Mais le voici, je vais faire un homme bien aise.
(*Haut.*)
Hé bien! l'Ambassadeur connoît fort notre Angloise.

FLORIMOND.

Vraiment?

DOLBAN.

Il m'en a fait un éloge complet.
Moi-même, je l'ai vue, et la trouve en effet
Telle que tous les deux vous me l'aviez dépeinte.
Je déclare tes feux; elle y répond sans feinte:
Je demande sa main, et sa main est à toi:
Maintenant, Florimond, es-tu content de moi?

FLORIMOND, (*avec embarras.*)

Mon oncle... Assurément... Je ne saurois vous rendre...

Je suis confus des soins que vous voulez bien prendre.

DOLBAN.

Mon ami, je les prends avec un vrai plaisir:
Je suis tout délassé, quand j'ai pu réussir.
Je vais disposer tout pour la cérémonie,
Et veux que dans trois jours l'affaire soit finie.

FLORIMOND.

Dans trois jours?

DOLBAN.

Oui, mon cher: j'espère, dans trois jours,
Par un heureux hymen couronner tes amours.

FLORIMOND.

Mon oncle... Vous allez un peu vite peut-être;
A peine, en vérité, peut-on se reconnoître.

DOLBAN.

Comment..? Tu trouves donc que trois jours sont trop peu?

FLORIMOND.

Je trouve que l'hymen n'est point du tout un jeu;
Et qu'on ne sauroit trop y réfléchir d'avance.

DOLBAN.

Toi-même, me pressois de faire diligence.

FLORIMOND.

Oui... C'est que, d'un peu loin, l'hymen a mille attraits;
Mais je tremble, mon oncle, en le voyant de près.

DOLBAN.

Tu trembles?... Il est temps, quand j'ai fait la demande!
Et dis-moi, d'où te vient une frayeur si grande?
Eh quoi, l'amant qui touche au moment désiré
D'être uni pour jamais à l'objet adoré,
De joie et de plaisir tressaille, et tu frissonnes!
Quoi, l'union des coeurs, bien plus que des personnes,

Union dont jamais n'approcha l'amitié,
Les doux embrassemens d'une tendre moitié,
D'une épouse, à la fois, modeste et caressante,
Ce riant avenir te glace et t'épouvante!
Insensible à l'espoir de renaître avant peu
Dans un enfant chéri, gage du plus beau feu,
D'embrasser de tes traits une image aussi chère;
Tu trembles, en songeant au bonheur d'être père!
Ah! Si ce sont pour toi des maux à redouter,
Je crains pour les plaisirs que tu sauras goûter.

FLORIMOND.

Permettez: le portrait d'une épouse chérie
S'offre bien quelquefois à mon ame attendrie:
Quelquefois je souris à ce groupe joyeux.
De quatre ou cinq enfans qui croissent sous mes yeux,
Et je voudrois déjà d'un tableau qui m'enchante
Voir se réaliser l'image si touchante...
Mais je songe à l'instant qu'à tous ces chers objets
Je serai par des noeuds, attaché pour jamais,
Que ce qui fut d'abord un penchant volontaire,
Bientôt va devenir un bonheur nécessaire.
Ce spectacle dès-lors perd toute sa beauté:
Dès-lors, je n'y vois plus que la nécessité;
Et puisque l'on ne peut, grâce à la loi sévère,
Sans cesser d'être libre, être époux, être père;
Mon cher oncle, à ce prix, je ne suis point jaloux
D'acheter les beaux noms et de père et d'époux.

DOLBAN.

Ainsi l'on ne sent plus maintenant, on raisonne!
Par le raisonnement, ainsi l'on empoisonne
La source du bonheur, des plaisirs les plus doux!

Hé bien! j'étois né, moi, pour être père, époux...
L'aspect d'un couple heureux m'a toujours fait envie.
Oui, l'hymen auroit fait le bonheur de ma vie,
A mon amour pour toi je l'ai sacrifié,
Et sans toi, sans toi seul, je serois marié.

FLORIMOND.

Mon oncle, je le sais, et je vous en rends grâce:
Mais faudroit-il que moi, je me sacrifiasse?
Ce n'est pas seulement l'hymen en général,
Que je redoute ici: je crains de choisir mal.
Je le vois, Eliante est une Philosophe,
Qui de rien ne s'émeut, qui jamais ne s'échauffe,
Qui ne rit pas, je gage, une fois en un jour,
Et quand il faut aimer, disserte sur l'amour.
Elle a beaucoup d'esprit, elle est sage, elle est belle:
Mais j'ai peur, entre nous, de m'ennuyer près d'elle.

DOLBAN.

Voilà donc tes raisons! elles me font pitié.
De mes soins c'est ainsi que je me vois payé?
Ainsi mal-à-propos, j'ai fait une demande:
On m'a donné parole, il faut que je la rende;
Et tu viens te dédire au moment du contrat!
Peux-tu donc à ce point me compromettre, ingrat!

FLORIMOND.

Je suis mortifié de ces démarches vaines...

DOLBAN.

Tu pourrois d'un seul mot payer toutes mes peines.
Dis seulement, dis-moi que tu l'épouseras.

FLORIMOND.

Je ne puis, en honneur.

DOLBAN.

Tu ne le veux donc pas?

FLORIMOND.

Mais quel acharnement, mon oncle, est donc le vôtre?
Puis-je, aimant une femme, en épouser une autre?

DOLBAN.

Comment...?

FLORIMOND.

Oui, pour trancher d'inutiles discours,
J'aime une autre, vous dis-je, et l'aimerai toujours.

DOLBAN.

Je ne m'attendois pas à ce trait, je l'avoue:
Aimer une autre! ainsi de son oncle on se joue!
Quoi, pendant que je fais des démarches pour toi,
Tu cours aux pieds d'une autre, et lui promets ta foi!
Mais à mon tour aussi je m'en vais te confondre,
Pour la dernière fois, il s'agit de répondre...
Ne crois pas qu'à ton gré je consente à fléchir.
Je veux bien te donner du temps pour réfléchir.
Florimond, dans une heure il faut me satisfaire,
Ou... tu verras alors ce que je saurai faire.

(Il sort.)

SCÈNE XII.

FLORIMOND, *(seul.)*

Eh mais! de ce ton-là je suis un peu surpris.
Que me veut-il enfin? je ne suis point son fils.
On se fait un devoir d'obéir à son père:
On céde avec plaisir aux ordres d'une mère:

Pour les oncles, ma foi l'on ne dépend pas d'eux.

(Il regarde à sa montre.)

Mais Valmont et sa soeur sont sortis tous les deux.

Qu'ai-je à faire? Voyons. J'aime la vie active.

(Il rêve.)

Ah! bon! La Fleur!... La Fleur! Mais voyez s'il arrive:

On ne sauroit jouir de ce maudit valet.

La Fleur!... Il ne vient plus que quand cela lui plaît...

Il me l'avoit bien dit... Ce coquin-là se forme...

Cela gêne pourtant. Je vais voir... pour la forme,

L'Opéra, les François et les Italiens:

Je ne fais qu'y paroître, et bientôt je reviens.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

ELIANTE, LISETTE.

LISETTE.

Un si prompt changement a lieu de me surprendre.
Madame, pardonnez... Mais ne pourrois-je apprendre
La cause du chagrin, du trouble où je vous voi?

ELIANTE, (*très-émue, une lettre à la main.*)

Je ne veux plus jamais croire à la bonne foi.

LISETTE.

Vous avez lu vingt fois, et relu cette lettre
Qu'à l'instant en vos mains l'hôte vient de remettre:
C'est elle qui, sans doute, a causé tout le mal.

ELIANTE.

Il est trop vrai, Lisette, et ce courrier fatal
M'apprend de Florimond, l'action la plus noire.
A Brest, au premier jour, aurois-tu pu le croire?
Il va se marier, et le contrat est fait.

LISETTE.

Qu'entends-je? un trait pareil est bien noir en effet.

ELIANTE.

On ne me mande rien d'ailleurs de son voyage:
Mais il vient à coup sûr, pour ce beau mariage...
Car Monsieur Kerbanton, son beau-père futur,

Vient lui-même à Paris : ainsi rien n'est plus sûr.
Hélas! moi, je croyois que cette impatience...
Eh! qui n'eût à ma place, eu même confiance?
Qui n'auroit cru de même à cette vive ardeur,
A ces transports brûlans?.... Je vantois sa candeur!

LISETTE.

Madame, tout cela me paroît impossible.

ELIANTE.

Ce qui porte à mon coeur le coup le plus sensible,
Lisette, ce n'est pas son infidélité;
C'est sa noirceur profonde, oui, c'est sa fausseté.
Il pouvoit m'oublier, il en étoit le maître;
Mais de m'en imposer qui le forçoit?... le traître!
» Non, jamais de tromper je ne me fis un jeu;
» (Disoit-il) quand ma bouche exprime un tendre aveu,
» C'est que j'aime en effet. «

LISETTE.

Nous avoir abusées!
Voyez pourtant à quoi nous sommes exposées!
Mais c'est peut-être un bruit que l'on a répandu:
Pourquoi le condamner sans l'avoir entendu?

ELIANTE.

Oui, tu m'y fais songer. J'ai tort: hélas! peut-être
C'est sur de faux rapports que je le crus un traître.
Attendons, en effet. Justement le voici:
Laisse-nous: avant peu j'aurai tout éclairci.

(Lisette sort.)

SCÈNE II.

ELIANTE, FLORIMOND.

FLORIMOND, *(à part, de loin, en apercevant Eliante.)*

Encore elle! toujours je la vois sur ma route.

ELIANTE.

Vous venez à propos pour me tirer d'un doute,
Monsieur...

FLORIMOND, *(à part.)*

Quoi! sauroit-elle?...

ELIANTE.

A l'instant je reçoi
Un avis, mais auquel je n'ose ajouter foi.

FLORIMOND.

Allons, elle sait tout.

ELIANTE.

Une action si noire
Est indigne de vous, je ne dois point y croire.
On dit, Monsieur...

FLORIMOND.

Hé bien! je le nierois à tort,
Madame: on vous a fait un fidelle rapport.

ELIANTE.

Qu'entends-je?

FLORIMOND.

Il est trop vrai. Je confesse à ma honte
Une infidélité si coupable et si prompte.

ELIANTE.

Eh quoi! Monsieur... j'en crois à peine un tel aveu.

Quoi, vous?... c'est donc ainsi que l'on se fait un jeu?...

FLORIMOND.

Madame, j'avoûrai que je suis bien coupable.
Oui, je sens qu'à vos yeux je suis inexcusable;
Aussi je suis bien loin de me justifier,
Un autre dans ma place, auroit su tout nier:
Un autre eût fait mentir ses yeux et son visage;
Mais je ne fis jamais ce vil apprentissage.
Je suis léger, volage, et j'ai bien des défauts;
Mais du moins je n'ai pas un coeur perfide et faux.

ELIANTE.

Ce langage m'étonne, il faut que je le dise:
Il vous sied bien, Monsieur, de jouer la franchise,
A vous qui me cachant un indigne secret...

FLORIMOND.

Ah! si je me suis tu, ce n'étoit qu'à regret.
Vous dutes voir combien une telle contrainte
Coûtoit à ma franchise, et que la seule crainte
Retenoit mon secret, tout près de m'échapper.
Mais se taire, après tout, ce n'étoit pas tromper.

ELIANTE.

Vous soutenez fort bien ce noble caractère.
Comme si vous n'aviez fait ici que vous taire!
De grâce, dites-moi, quel fut votre dessein,
Quand votre oncle pour vous vint demander ma main?
Repondez...

FLORIMOND.

A cela, je répondrai, Madame,
Que mon oncle ignoroit cette subite flamme.

ELIANTE.

Allons, fort bien. Mais vous, Monsieur, vous le saviez

Quand ici même, ici, vous vintes à mes pieds
Prodiguer les sermens d'une amour éternelle.

FLORIMOND.

Moi, Madame? depuis ma passion nouvelle,
Je ne vous ai pas dit un mot de mon amour.

ELIANTE.

J'admire un tel sang froid. Quoi, Monsieur, en ce jour,
Plus tendre que jamais, plein d'une ardeur extrême,
Vous n'êtes pas venu me dire, *je vous aime?*

FLORIMOND.

Sans doute, je l'ai dit, Madame, j'en convien,
Et quand je le disois, mon coeur le sentoit bien.

ELIANTE, *(à part.)*

O ciel! à sa franchise aurois-je fait injure?
Expliquons-nous ici, Monsieur, je vous conjure.
M'auroit-on abusée en voulant m'informer
Des noeuds que votre main étoit près de former?

FLORIMOND.

Non, Madame.

ELIANTE.

C'est donc vous qui m'avez trompée?

FLORIMOND.

Non, Madame.

ELIANTE.

A présent, me voilà retombée
Dans mon incertitude et mes premiers combats.
Eh quoi, Monsieur, tantôt vous ne me trompiez pas?

FLORIMOND.

Non, je suis infidelle, et ne suis point un traître.

ELIANTE.

Point traître, dites-vous? et n'est-ce donc pas l'être,

Que de venir ici m'engager votre foi,
Quand vous êtes à Brest, prêt d'épouser?...

FLORIMOND.

Qui moi?
Je n'épouse personne à Brest, je vous le jure.

ELIANTE.

Monsieur, c'est trop long-temps soutenir l'imposture,
Il n'est pas vrai qu'à Brest vous êtes sur le point
D'épouser Léonor?...

FLORIMOND.

Je ne l'épouse point.

ELIANTE.

C'en est trop.

FLORIMOND.

Jusqu'au bout, écoutez-moi, de grâce;
Il s'en est peu fallu que je ne l'épousasse.
Pardonnez... envers vous je ressens tous mes torts;
Mais enfin, revenu de mes premiers transports,
J'ai couru jusqu'ici pour fuir ce mariage.
Je vous ai fait tantôt honneur de ce voyage,
Et je n'ai qu'en cela blessé la vérité:
Encore pour le faire, il m'en a bien coûté.
Mais tout le reste est vrai. Mon ardeur se réveille,
Dès qu'ici votre nom vient frapper mon oreille:
Et c'est de bonne foi, Madame, qu'en ce jour,
Je jurois à vos pieds un éternel amour.

ELIANTE.

Ah! je respire... et moi, trop prompte, je l'accable!...
Ainsi de fausseté vous n'étiez point coupable.

FLORIMOND.

Madame, sans cela, je le suis bien assez.

ELIANTE.

Ne parlons plus de torts; ils sont tous effacés.

FLORIMOND.

Tantôt, à ce pardon j'aurois osé prétendre;
Mais ...

ELIANTE.

Hé bien?

FLORIMOND.

Maintenant...

ELIANTE.

Je ne puis vous entendre.
Expliquez-vous.

FLORIMOND.

Hélas! si je m'explique mieux,
Madame, je m'en vais vous paroître odieux.

ELIANTE.

Votre aveu, me dût-il porter un coup bien rude,
Je le préfère encore à cette incertitude.
Parlez, Monsieur, parlez.

FLORIMOND.

Hé bien! puisqu'il le faut...
C'est qu'en vous attendant chez mon ami... Tantôt...
J'ai trouvé... Mais pourquoi vous perdois-je de vue?
D'une charmante soeur la visite imprévue...
Je ne saurois poursuivre, embarrassé, confus...

ELIANTE.

J'entends; épargnez-moi ces discours superflus.

FLORIMOND.

Un tel aveu, sans doute, a droit de vous déplaire.

ELIANTE.

Il ne mérite pas seulement ma colère.
Adieu.

(Elle sort.)

SCÈNE III.

FLORIMOND, *(seul.)*

Je m'attendois à ce parfait dédain...;
Il ne lui sied pas mal, et ce dépit soudain,
Donne un air plus piquant à toute sa personne.
Elle paroît très-fière... Et même je soupçonne...
Ah! la soeur de Valmont vaut encor mieux pourtant,
Peut-on, quand on la voit, n'être pas inconstant?
Allons le voir.

(Il voit Mr. Dolban.)

Mon oncle! O qu'il m'impatiente!

SCÈNE IV.

FLORIMOND, DOLBAN.

DOLBAN.

L'heure est passée: hé bien! sur l'hymen d'Eliante
As-tu changé d'avis?

FLORIMOND, *(très-sèchement.)*

Je n'en change jamais.

DOLBAN.

Tu ne l'épouses point?

FLORIMOND.

Non, je vous le promets.

DOLBAN.

Pour la troisième fois, pesez votre réponse:
Renoncez-vous enfin à sa main?

FLORIMOND.

J'y renonce.

DOLBAN.

C'est votre dernier mot?

FLORIMOND.

Oui, Monsieur.

DOLBAN,

En ce cas,
Je n'ai que cinquante ans, je suis libre, je l'aime;
Je me propose, moi...

FLORIMOND.

Vous, mon oncle?

DOLBAN.

Moi-même.
Sottement, pour toi seul, j'étois resté garçon:
J'étois trop bon vraiment!

FLORIMOND, (*prenant un air détaché.*)

Oui, vous avez raison,
Mon oncle; dans la vie il faut se satisfaire.

DOLBAN.

Elle aura tout mon bien, je n'en fais point mystère.

FLORIMOND.

Chacun peut, à son gré, disposer de son bien.
Tout le vôtre est à vous, et je n'y prétends rien.

DOLBAN.

Nous verrons si toujours cela te fera rire!

Je n'ose encor la voir, mais je lui vais écrit

(Il veut sortir.)

FLORIMOND.

Ne sortez point; ici vous avez ce qu'il faut:
La lettre et la réponse arriveront plutôt.
De grâce asseyez-vous, mettez-vous à votre aise.

(Pendant que son oncle écrit, il se parle à lui-même.)

Qu'il se hâte, morbleu! d'épouser son Angloise,
Et me laisse en repos. Les momens sont si chers!
Voilà je gage, au moins deux heures que je perds.
Je brûle de revoir la beauté que j'adore;
Car je l'ai vue à peine, et ne sais pas encore
Comment elle se nomme; en un mot je ne sais
Rien, sinon que je l'aime, et qu'elle a mille attraits.

(Il se retourne vers son oncle et le regarde.)

Il prend la chose au vif.

(Haut.)

En ce tendre langage,
Vous n'aviez pas écrit depuis long-temps je gage?

DOLBAN, *(pliant sa lettre.)*

Pas tant que toi.

FLORIMOND.

Je crois que vous me peignez mal
Il faut se défier toujours de son rival.

DOLBAN.

C'est fait.

FLORIMOND, *(appelle.)*

Crispin!... La Fleur!

SCÈNE V.

DOLBAN, FLORIMOND, CRISPIN.

CRISPIN.

Monsieur?

FLORIMOND.

Prends cette lettre;
A Madame Eliante, allons, cours la remettre.

CRISPIN.

J'y vais Monsieur.

DOLBAN.

Reviens, et je t'attends ici.

(Crispin entre chez Eliante.)

SCÈNE VI.

DOLBAN, FLORIMOND.

FLORIMOND.

Mon oncle jusqu'au bout soutiendra le défi.

DOLBAN.

Oh! ne crois pas que moi, si tôt je me démente.
Trop heureux d'obtenir une femme charmante,
De joindre à ce bonheur le plaisir, non moins doux,
De punir un ingrat, un . . .

FLORIMOND.

Calmez ce courroux.
On n'a plus rien à dire, alors que l'on se venge.
Bien loin de m'en vouloir, parce qu'ici je change,
Sachez m'en gré plutôt, et convenez enfin,

Que c'est à mon refus que vous devrez sa main.

DOLBAN.

Hai... Tel qui feint de rire, enrage au fond de l'ame.

FLORIMOND.

Certes, ce n'est pas moi, je n'aime plus la Dame,
Vous l'adorez; hé bien, tout s'arrange ici-bas:
Vous l'épousez, et moi, je ne l'épouse pas.

SCÈNE VII.

DOLBAN, FLORIMOND, CRISPIN (une Lettre à la main.)

FLORIMOND, *(à Crispin.)*

Déjà?

CRISPIN.

Comme j'entrois, Madame alloit écrire:
(à Mr. Dolban, en lui remettant la lettre.)
Puis vous n'en aurez pas, je crois, beaucoup à lire.
(A Florimond.)
Eh! mais, je ne sais pas ce que Madame avoit:
Je l'observois, Monsieur, pendant qu'elle écrivoit...,

FLORIMOND.

Sors.

SCÈNE VIII.

DOLBAN, FLORIMOND.

FLORIMOND, *(à Mr. Dolban qui lit.)*

Hé bien? Quoi l'effet trompe-t-il votre attente?

Elle ne veut pas même, hélas! être ma tante.

DOLBAN.

Apprenez à quel point vous êtes odieux;
Le seul nom de votre oncle est un tort à ses yeux.
Mariez-vous ou non, il ne m'importe guères;
Je ne me mêle plus de toutes vos affaires.

(*Il sort.*)

SCÈNE IX.

FLORIMOND, (*seul.*)

Tant mieux. Voyez un peu quel bruit ces oncles font!

SCÈNE X.

FLORIMOND, CRISPIN.

FLORIMOND, (*à Crispin, qui lui remet une lettre.*)

Ah! ah! de quelle part?

CRISPIN.

De chez Monsieur Valmont.

FLORIMOND.

Donne mon cher la Fleur. Ouvrons vîte: sans doute,
Il me marque le jour où l'on se met en route.
Attends.

(*Il lit tout haut.*)

» Pardon, mon cher ami, si je ne vais pas te rendre
» ta visite. Je ne le puis aujourd'hui, ayant une affaire
» pressée à terminer avant mon départ. Car, toutes

» réflexions faites, nous partons demain matin, si tu le veux
» bien. Aye soin de te tenir tout prêt... «

Je le serai. La Fleur, va promptement
Préparer tout: allons, ne perds pas un moment.

CRISPIN.

Tout sera prêt, Monsieur.

(Il sort.)

SCÈNE XI.

FLORIMOND, (*seul.*)

O la bonne nouvelle!
A demain; c'est demain que je pars avec elle.
Poursuivons.

» Ma soeur est enchantée que tu sois du voyage: elle
» paroît t'estimer beaucoup... «

De nouveau, lisons ces mots charmans:
» Ma soeur est enchantée que tu sois du voyage: elle
» paroît t'estimer beaucoup... «
Ah! jespère inspirer de plus doux sentimens.
» J'ai même voulu te ménager un plaisir de plus, et j'ai
» engagé son mari à nous accompagner... «
Son mari!... que dit-il?... sa soeur est mariée?
Par nul engagement je ne la crus liée...
Relisons.
» Et j'ai engagé son mari à nous accompagner: c'est un
» homme charmant... «

Mon malheur n'est que trop assuré.
D'un chimérique espoir je me suis donc leurré.

(Il tombe accablé sur son fauteuil, et reste quelque temps ainsi.)

Je suis bien malheureux! il n'étoit qu'une femme
Que je pusse chérir... là... de toute mon ame:
Elle seule, en dépit de tous mes préjugés,
M'eût fait aimer l'hymen. Hé bien, morbleu, jugez!
Si jamais infortune approcha de la mienne!
D'un mois, peut-être, il faut qu'une autre me prévienne.

SCÈNE XII.

FLORIMOND, CRISPIN.

CRISPIN.

Monsieur, combien faut-il que je mette d'habits?

FLORIMOND,

Aucun. Je ne pars plus.

CRISPIN.

Quoi?

FLORIMOND.

J'ai changé d'avis:
Je reste.

CRISPIN.

Mais, Monsieur, vous n'êtes point malade?

FLORIMOND.

Non.

CRISPIN, *(à part.)*

C'est, je gage, encore ici quelque boutade.
(Haut.)
Comment, vous n'allez point visiter ce château?

FLORIMOND.

Non.

CRISPIN.

C'est pourtant dommage: on dit qu'il est si beau!

FLORIMOND.

Quelque château bien vieux, avec un parc bien triste:
Veux-tu que j'aille là m'établir Botaniste,
Et goûter le plaisir unique et sans pareil,
D'assister chaque jour au lever du soleil?

CRISPIN.

Vous faisiez cependant une belle peinture
Des touchantes beautés de la simple nature?

FLORIMOND.

Qui, moi?

CRISPIN.

Je m'en souviens. De plus, contre Paris,
Dieu sait comme tantôt vous jetiez les hauts cris!
Si vous fuyez la ville et craignez la campagne,
Où faut-il donc, Monsieur, que je vous accompagne?

FLORIMOND.

Je ne demande pas ton sentiment, bavard.

CRISPIN.

Mais il faut bien pourtant demeurer quelque part.

FLORIMOND.

Tais-toi donc.

(Il se parle à lui-même.)

Léonor n'étoit point mariée.
Ma vive ardeur, à Brest, n'étoit contrariée
Par nul obstacle.... enfin il ne tenoit qu'à moi:
Je touchois au moment de recevoir sa foi.
De son cœur, de sa main, un mot me rendoit maître...

Que sais-je?... en ce moment rien n'est perdu peut-être.
Son père vient, dit-on, je l'embrasse d'abord,
Une explication nous met bientôt d'accord.
Il est bon homme au fond. Nous retournons ensemble;
Elle pardonne. Alors la famille s'assemble:
Le contrat est signé; tout est prêt, on m'attend:
A peine arrivé, moi, j'épouse; c'est charmant.
Mais sur quels vains projets mon foible coeur se fonde!
Léonor, après tout, est-elle seule au monde?

CRISPIN.

Il en est mille, au moins, qu'on pourroit vous nommer.

FLORIMOND.

Aimons ailleurs.

CRISPIN.

Oui.

FLORIMOND.

Non, sachons ne point aimer.

CRISPIN.

Encore mieux.

FLORIMOND.

Trop long-temps aux pieds d'une maîtresse,
Insensé que j'étois! j'ai perdu ma jeunesse,
Et, fade soupirant, filé l'amour parfait...

CRISPIN.

Qui, vous? fi donc, Monsieur!

FLORIMOND.

Va, la Fleur, c'en est fait,
Plus de ces passions, de ces brûlantes flammes...

CRISPIN.

Quoi, tout de bon, Monsieur, vous renoncez aux femmes?

FLORIMOND.

Dis que j'y renonçois, quand mon coeur enchanté,
Adoroit constamment une seule beauté,
Quand mes yeux, éblouis par un charme funeste,
Fixés sur une seule, oublioient tout le reste:
Car je faisois alors, injure au sexe entier.
Mais cette erreur, enfin, je prétends l'expier.
Je le déclare donc, je restitue aux belles,
Un coeur qui trop long-temps fut aveugle pour elles.
Entre elles, désormais, je vais le partager,
Le donner, le reprendre, et jamais l'engager.
J'offensois cent beautés, quand je n'en aimois qu'une:
J'en veux adorer mille, et n'en aimer aucune...
Quel jour est-ce ?

CRISPIN.

Jeudi.

FLORIMOND.

Bon. Jour de bal, j'y cours. (11)
C'est-là le rendez-vous des jeux et des amours:
C'est-là que je vais voir, parés de tous leurs charmes,
Tant d'objets enchanteurs, de beautés sous les armes.
Je ne pouvois choisir plus belle occasion,
Pour faire au sexe entier ma réparation.

(Il sort.)

CRISPIN.

Ce projet-là vient vîte, et s'en ira de même.
Qu'il voie un bel objet, je gage encor qu'il aime.

SCÈNE XIII.

CRISPIN, PADRIGE.

PADRIGE.

Ton maître sort bien tard.

CRISPIN.

Mais c'est l'heure du bal.

PADRIGE.

Au bal? en arrivant? Il est original,
Ce Monsieur-là!

CRISPIN.

Mais oui, s'il faut que j'en convenne.
Pour moi, mon cher Padrige, attendant qu'il revienne,
Je vais me mettre au lit, car je suis sur les dents.
Quel métier!

PADRIGE.

Au revoir.

SCÈNE XIV.

PADRIGE, (*seul.*)

Quel fâcheux contre-temps!
Je venois éveiller monsieur le Capitaine;
Mais à présent je vois que ce n'est pas la peine...
Ah, ah! j'entends du bruit dans son appartement.
Peut-être il va venir: le voici justement.

SCÈNE XV.

KERBANTON, PADRIGE.

KERBANTON.

Hé bien, est-il rentré Florimond?

PADRIGE.

Que je meure,
S'il n'est rentré, sorti, deux fois depuis une heure!
Au moment même, il vient encore de sortir.

KERBANTON.

Mais avant qu'il sortît, il falloit m'avertir.

PADRIGE.

Je venois pour céla. Mais sa marche est si prompte!
Je le vois qui descend, au moment que je monte.

KERBANTON.

Allons, je vais l'attendre: enfin, il reviendra.

PADRIGE.

Je ne sais quand: il est au bal de l'Opéra.

KERBANTON.

Au bal? vraiment au bal je n'irai pas le prendre;
Et ne passerai point cette nuit à l'attendre.
A demain.

SCÈNE XVI.

KERBANTON, PADRIGE, LISETTE.

LISETTE, (*à Padrige.*)

Ah! Monsieur! j'allois vous avertir.

Demain, de grand matin, Madame veut partir:
Tenez prêts des chevaux pour six heures, sans faute.

PADRIGE.

Eliante s'en va! pourquoi donc?

LISETTE.

Mon cher hôte,
Nous partons; voilà tout ce que je puis savoir.

PADRIGE.

Mais enfin...

LISETTE.

On m'attend. Bon soir, Monsieur.

PADRIGE.

Bon soir.

(*Lisette rentre chez sa maîtresse.*)

SCÈNE XVII.

KERBANTON, PADRIGE.

KERBANTON.

Quelle est cette Eliante?

PADRIGE, (*mystérieusement.*)

Eh mais, c'est une Dame...
Monsieur Florimond l'aime, et... dans le fond de l'ame,
Elle l'aime aussi.

KERBANTON.

Mais, pourquoi donc, en ce cas,
Part-elle?

PADRIGE.

Je ne sais.

KERBANTON.

S'il alloit sur ses pas?...
Hom! de mon arrivée avez-vous fait mystere?

PADRIGE.

Oui, Monsieur, Dieu merci, je sais un peu me taire.

KERBANTON, *(à lui-même.)*

Ainsi ce n'est pas moi qui hâte son départ.
Bon! Sachons profiter de ce double hasard.

PADRIGE.

Il paroît que Monsieur à cela s'intéresse.

KERBANTON.

Oui, je serai charmé de voir cette maîtresse.

PADRIGE.

Vous en serez ravi.

KERBANTON.

Beaucoup. Sans m'avertir,
Ne laissez pas sur-tout cette Dame partir.

PADRIGE.

Oh!...

KERBANTON, *(se parlant à lui-même.)*

Ma fille auroit droit de me faire un reproche,
Si, de nos deux amans, me trouvant aussi proche,
Un moment avec eux je ne m'expliquois pas.

PADRIGE, *(bas, prêtant l'oreille.)*

Ma foi, je n'entends rien: car il parle trop bas,
(Haut.)
Monsieur m'a parlé?

KERBANTON.

Non.

PADRIGE.

Mille excuses, de grâce.
Si vous soupiez, Monsieur? un bon souper délasse.

KERBANTON.

Volontiers, mon ami, car je me meurs de faim.

PADRIGE.

Je le crois.

KERBANTON.

Grande chère, et sur-tout de bon vin.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

FLORIMOND, CRISPIN.
(Florimond est en robe de chambre.)

CRISPIN.

Déjà levé, Monsieur? Mais quelle diligence!

FLORIMOND.

Je médite un projet d'une grande importance...

CRISPIN.

Un projet! Quel est-il?

FLORIMOND.

Je m'en vais voyager,
Et je pars ce matin.

CRISPIN.

Bon!

FLORIMOND.

Je viens d'y songer
En me levant: je veux contenter mon envie.
Aurois-tu voyagé quelquefois en ta vie?

CRISPIN.

Qui? moi, Monsieur, beaucoup.

FLORIMOND.

Ah! la Fleur, je rougis
De n'être point encor sorti de mon pays.
J'ai vingt-sept ans: hé bien, qu'ai-je vu? la Provence,
La Flandre, la Bretagne, enfin, j'ai vu la France.

Grands voyages vraiment, et merveilleux succès!
Je connois donc à fond les usages françois!
Mais je prétends sortir de cette longue enfance,
Faire avec mes voisins entière connoissance.
Ne crois pas que j'entende ici par voyager,
Observer en courant, et de chevaux changer.
Je veux étudier les moeurs et les usages,
Visiter les savans, les beaux esprits, les sages;
Des nôtres, au retour, je saurai mieux le prix.
Faisant usage enfin des langues que j'appris,
Hors de France, jamais je ne parle la mienne.

CRISPIN.

Trouvez bon qu'en françois, moi, je vous entretienne.

FLORIMOND.

Le François est François par-tout, moi je serai
Tour-à-tour du pays que je visiterai.
Nulle part étranger, je veux qu'à Londre on puisse
Me prendre pour Anglois, à Berne pour un Suisse.
En un mot, recueillant de vingt peuples divers
Les talens, les vertus, et nul de leurs travers,
J'espère, après quatre ans, dans ces lieux reparoître
Si formé, que l'on ait peine à me reconnoître.

CRISPIN.

Oui, moi-même, au retour, j'étois beaucoup changé;
Et si je vaux un peu, c'est que j'ai voyagé.

FLORIMOND.

Je le crois!... Quel plaisir en voyageant l'on goûte!
Toujours nouveaux objets s'offrent sur votre route.
Chaque pas vous présente un spectacle inconnu:
On ne revoit jamais ce qu'on a déjà vu.
Une plaine aujourd'hui, demain une montagne,

Le matin une ville, et le soir la campagne.
Ajoute qu'on ne peut s'ennuyer nulle part:
Un lieu vous plaît, on reste: il vous déplaît, on part.
On fait à chaque pas, connoissance nouvelle,
Et, sans regret, bientôt on se sépare d'elle.
Ce qui me plaît sur-tout, c'est qu'on peut tous les jours,
Sans scrupule, former de nouvelles amours:
Dans chaque ville on peut laisser une maîtresse.

CRISPIN.

Oui, quand on n'aimeroit en passant que l'hôtesse.
J'en avois une à Rome...

FLORIMOND.

Ah! tu me fais penser,
Que par Rome d'abord nous allons commencer.

CRISPIN.

Tant mieux! Je reverrai la belle Rosalie.

FLORIMOND.

Rome vue, il faudra parcourir l'Italie.
De là, je passe en Suisse: alors, il n'est qu'un pas,
Jusqu'à Vienne, et j'y cours: puis par les Pays-Bas
Je gagne la Hollande, et suis bientôt à Londre.
Je pousserai plus loin, et j'ose te répondre,
Qu'en leurs antres j'irai visiter les Lapons.
Je rétrograde alors, et grimpant force monts,
Je compte traverser cette vaste Russie,
Et visiter enfin le reste de l'Asie.

(Il s'en va.)

CRISPIN.

En Asie, hé bien soit.

FLORIMOND, *(revenant sur ses pas.)*

Non, je songe mon cher,

Qu'il vaut mieux commencer par voyager sur mer;
On ne voit pas deux fois naître une République. (12)
Profitons-en. Allons, je pars pour l'Amérique.
Viens m'habiller, la Fleur.

(Il rentre chez lui.)

SCÈNE II.

CRISPIN, LISETTE, (qui revient de dehors.)

CRISPIN.

Ah, Lisette, c'est toi?
Il me tardoit...

LISETTE.

Adieu.

CRISPIN.

Lisette écoute-moi.
Est-ce ma faute à moi, si mon Maître est coupable?
Et de ses torts enfin suis-je donc responsable?
Moi, je te suis fidelle...

LISETTE.

Eh! tu ne vaux pas mieux
Vous êtes tous les deux des monstres à mes yeux.

CRISPIN.

Des monstres?

LISETTE.

Oui, je vois ma Maîtresse paroître.
Laisse-nous en repos, et va trouver ton Maître.

CRISPIN, *(en s'en allant.)*

Je commençois à *plaire*, et nous voilà partis:

C'est ainsi que déjà j'ai manqué vingt partis.

(*Il rentre chez son Maître.*)

SCÈNE III.

ELIANTE, LISETTE.

ELIANTE, (*en Amazone, et très-émue.*)

Hé bien, tout est-il prêt?

LISETTE.

Un moment je vous prie.

ELIANTE.

Toujours attendre! il faut que tout me contrarie!

LISETTE.

Madame, trêve, en grâce, à ce trouble mortel.

ELIANTE.

Je ne puis un moment rester en cet hôtel.
Lisette, quel affront attendoit ta maîtresse!
Un lâche se parant d'une fausse tendresse,
Arrache de ma bouche un trop facile aveu:
Je le croyois sincère, et ce n'étoit qu'un jeu!
Essuya-t-on jamais un plus sensible outrage?
Oui, j'en pleure à la fois et de honte et de rage.

LISETTE.

La honte est pour lui seul.

ELIANTE.

Il en triomphera.

Sans doute aux pieds d'une autre il s'en applaudira.
Oui, Lisette, à ses pieds, peut-être au moment même
Il rit... Et connois-tu cette Beauté suprême,

Dont les divins appas m'ont su ravir sa foi?...
Mais ne me réponds point. Eh! que m'importe à moi...
Lisette cependant je voudrois la connoître.
Elle sera trompée, ainsi que moi peut-être.
Je lui dirois: »Voyez et craignez mon destin;
»Il vous aime ce soir, il m'aimoit ce matin.«
Le traître!... mais quel trouble et quel désordre extrême!
Je ne me connois plus, je ne suis plus la même.
Que me fait, après tout, sa haine ou son amour?
Oublions tout cela, Lisette, et sans retour.
Va, cours, vois si bientôt je puis me mettre en route.

(Elle rentre chez elle.)

SCÈNE IV.

LISETTE, (*seule.*)

Je vais partir aussi, mais hélas! il m'en coûte;
Car, moi, je l'avoûrai, j'aimois beaucoup Paris.

SCÈNE V.

FLORIMOND, LISETTE.

FLORIMOND.

Lisette, que dit-on? j'ai lieu d'être surpris...
Elle part?

LISETTE.

Oui Monsieur.

(Elle va pour sortir.)

FLORIMOND, *(l'arrêtant.)*

Quelle étrange nouvelle?

Dis-moi...

LISETTE, *(allant encore pour sortir.)*

Pardon Monsieur.

FLORIMOND.

Et, de grâce, où va-t-elle?

LISETTE.

A Londre, surement.

FLORIMOND.

On ne dit pas pourquoi?

LISETTE.

Oh! non, Monsieur.

(Elle va pour sortir.)

FLORIMOND, *(l'arrêtant.)*

Eh! mais Lisette écoute-moi.

LISETTE, *(en s'en allant.)*

Je ne puis.

(Elle sort.)

SCENE VI.

FLORIMOND, *(seul.)*

Cette femme a donc du caractère!
Ce départ-là me pique, et je ne puis m'en taire.
C'est moi seul qu'elle fuit: je l'ai bien mérité,
Je la crus Philosophe: ah! sa noble fierté,
Son éclat, son départ, sa colère inflexible,
Tout fait connoître assez combien elle est sensible.
Moi, je parlois d'amour: elle aimoit en effet;

Ou plutôt elle auroit aimé comme elle hait...
Elle me hait!... Je puis supporter tout le reste,
Ses dédains, ses refus; mais qu'elle me déteste!
C'en est trop. Qu'elle parte, il faut y consentir:
Mais qu'elle me pardonne avant que de partir!

SCÈNE VII.

FLORIMOND, CRISPIN.

CRISPIN, (*accourt tout effrayé.*)

Fuyons, Monsieur, fuyons.

FLORIMOND.

Comment?

CRISPIN.

Fuyons, vous dis-je.
Monsieur le Capitaine est ici; c'est Padrige
Qui vient de me l'apprendre, et de plus je l'ai vu.

FLORIMOND.

Kerbanton à Paris?

CRISPIN.

Je l'avois bien prévu.
Fuyons.

FLORIMOND.

Moi, je fuirois.

CRISPIN.

Il vient.

FLORIMOND.

Eh! que m'importe?
Ah! je crains seulement qu'Eliante ne sorte:

Voilà toute ma peur, voilà tout mon souci.

CRISPIN.

Monsieur, réfléchissez.

FLORIMOND.

Eh, sors donc, la voici.

(Crispin sort.)

SCÈNE VIII.

FLORIMOND, ELIANTE.

ELIANTE, *(sans voir Florimond.)*

Lisette ne vient point? Quelle attente cruelle!

FLORIMOND.

Ah! Madame, j'apprends une étrange nouvelle.
On dit que vous allez vous éloigner de nous:
Est-il vrai?

ELIANTE.

De quel droit me le demandez-vous,
Monsieur?

FLORIMOND.

Ah! de quel droit? Il y va de ma vie,
Oui, Madame, je meurs si vous m'êtes ravie.

ELIANTE.

Venez-vous m'insulter?

FLORIMOND.

Moi? le ciel m'est témoin
Que du fond de mon coeur cette bassesse est loin,
Et qu'il est tout entier à l'affreuse pensée
De vous avoir, Madame, un moment offensée,

Aux regrets, à la honte, au repentir amer,
Au désespoir enfin, de perdre un bien si cher:
Voilà mes sentimens.

ELIANTE.

Ce début est fort tendre
Mais je ne venois pas ici pour vous entendre...

FLORIMOND.

Madame, demeurez de grâce un seul instant.

SCÈNE IX.

ELIANTE, FLORIMOND, LISETTE.

LISETTE.

Madame, tout est prêt.

ELIANTE.

Vous voyez qu'on m'attend.

FLORIMOND.

Quoi! sans me dire un mot, vous me quittez, Madame?

ELIANTE, *(très-sérieusement.)*

L'on ne doit point ainsi se jouer d'une femme.
Délaisser Léonor, pour m'offrir votre foi,
Me quitter pour une autre, et revenir à moi,
C'est manquer à mon sexe, et manquer à vous-même.
Vous ne méritez pas, Monsieur, que l'on vous aime.

(Elle sort, Lisette la suit.)

FLORIMOND, *(seul.)*

Elle a raison, ma foi: cette utile leçon
M'apprend que je suis fait pour demeurer garçon.

SCÈNE X.

FLORIMOND, KERBANTON.

KERBANTON.

Vous voilà donc, Monsieur! on a bien de la peine
A vous trouver.

FLORIMOND.

C'est vous, monsieur le Capitaine!...

KERBANTON.

Mon abord vous surprend, je le vois.

FLORIMOND.

J'en conviens.

KERBANTON.

Mais ce n'est pas pour vous cependant que je viens:
L'affaire qui m'appelle ici vous est connue,
Et c'est le hasard seul qui vous offre à ma vue.
D'un coeur tel que le vôtre, on fait trop peu de cas,
Pour que l'on soit tenté de courir sur ses pas.
Vous nous fîtes, Monsieur, une mortelle offense;
Mais un profond mépris est toute ma vengeance.

FLORIMOND.

Le mépris?

KERBANTON.

Oui, Monsieur. Vous avez eu raison
De quitter votre habit et votre garnison;
Car, après l'action que vous venez de faire,
Vous ne méritez plus le nom de militaire.

FLORIMOND, *(mettant la main sur son épée.)*

Ah! c'en est trop, Monsieur. J'ai pu changer d'état,

Mais s'il s'agit d'honneur, je suis toujours soldat.

KERBANTON, *(tire la sienne.)*

Hé bien, Monsieur, voyons.

(Ils se battent: Florimond désarme bientôt le Capitaine.)

FLORIMOND.

Votre courroux, votre âge,
Me donnent, je le sens, beaucoup trop d'avantage,
J'eus tort d'en profiter!

KERBANTON.

Eh! profites-en traître;
Et puisque de mes jours le sort t'a rendu maître,
Frappe donc.

FLORIMOND, *(lui rendant son épée.)*

Non, Monsieur... Pardon. Je suis honteux.
Le ciel ici m'inspire un soin plus généreux.
Oui... Monsieur Kerbanton, je m'en vais vous surprendre,
Oubliez le passé, je deviens votre gendre.

KERBANTON.

Non. Qui pour Léonor a montré du dédain,
Est indigne à jamais de posséder sa main.

FLORIMOND.

Qui? moi, Monsieur? jamais je ne l'ai dédaignée.

KERBANTON.

Eh! qu'importe le mot? tu l'as abandonnée.
L'abandonner! dis-moi que lui reprochois-tu?
Manquoit-elle d'esprit, de grâces, de vertu?

FLORIMOND.

Je suis bien loin, Monsieur...

KERBANTON.

Renoncer à ma fille!
Insulter Kerbanton et toute une famille!

FLORIMOND.

Je l'avoue et rougis. Mais quoi! fussai-je encor
Mille fois plus coupable aux yeux de Léonor,
Je reviens à ses pieds, plus tendre et plus fidelle,
Je reviens, pour jamais ne plus m'éloigner d'elle.
Monsieur... à renouer un aussi doux lien,
Il va de son honneur presque autant que du mien...
Pardon... Mais on croira que je l'ai délaissée:
Sa réputation s'en trouvera blessée.
Mon retour satisfait ce public délicat,
Et d'un brusque abandon répare tout l'éclat.
Ne me refusez pas une faveur si grande,
Qu'à vos genoux, Monsieur, ici je vous demande.

(Il tombe aux genoux de Mr. Kerbanton.)

KERBANTON.

Ingrat! mérites-tu ce pardon? Et, dis-moi,
Après ce qu'on a vu, peut-on compter sur toi?
Qui répond que demain quelque nouveau caprice...

FLORIMOND.

De grâce, à Florimond, rendez plus de justice,
Croyez-en mon amour, mes transports, mes sermens:
On ne rompt pas deux fois de tels engagemens.

KERBANTON.

Vous fites à ma fille une injure cruelle.
Quand je pardonnerois, vous pardonneroit-elle?
D'ailleurs, je veux qu'ici vous parliez sans détour,
Mais je n'en crains pas moins quelque fâcheux retour.
J'ai de votre inconstance une si forte preuve!

FLORIMOND.

Mais parlez, quels garans voulez-vous?

KERBANTON.

Une épreuve.

FLORIMOND.

Comment?...

KERBANTON.

Oui, je vous veux éprouver quelque temps,
Voir si pour Léonor vos feux seront constans.

FLORIMOND.

Ils le seront.

KERBANTON.

Le temps pourra seul me l'apprendre.

FLORIMOND.

Eh mais! combien de jours, Monsieur, voulez-vous prendre?

KERBANTON.

Ecoutez; car de vous je veux avoir pitié.
Six mois...

FLORIMOND.

Six mois! ô ciel! mais...

KERBANTON.

Hé bien, la moitié.
Mais je n'en rabats pas une seule semaine.
Trois mois donc.

FLORIMOND.

Trois mois soit.

KERBANTON.

Demain, je vous emmène.

FLORIMOND.

Aujourd'hui, voulez-vous?

KERBANTON.

Je ne puis aujourd'hui.
Le Ministre m'attend, je vole auprès de lui.

Puis satisfait de vous, et chéri de mon prince,
Je m'en retournerai content dans ma province.
(*Florimond l'embrasse, et il sort.*)

SCÈNE XI.

FLORIMOND, (*seul.*)

Ce monsieur Kerbanton est un brave homme au fond,
Comme on change pourtant! moi, cela me confond.
Ce matin, tantôt même, eussai-je pu m'attendre,
Que de Kerbanton, moi, je deviendrois le gendre?
Enfin, c'est un tribut que je paye à l'honneur.
(*Il s'arrête.*)
Encor si dans ces noeuds je trouvois le bonheur!
(*Il rêve un peu.*)
Mais j'en doute... Je crains que cette expérience
Ne laisse à Léonor un fond de défiance.
(*Il rêve encore.*)
Et moi-même, après tout, je ne réponds de rien;
Car je ne suis pas fait pour former un lien...
Si pourtant, à mon sort joignant sa destinée,
Léonor à jamais étoit infortunée?...
Voilà le risque auquel je m'en vais l'exposer...
Je ferois mieux je crois, de ne pas l'épouser...
(*S'arrêtant.*)
Mais quoi, notre marin verroit tromper encore,
L'espoir que dans son coeur j'avois su faire éclore!...
Je ne sais que résoudre en ce triste embarras.

SCÈNE XII.

FLORIMOND, CRISPIN,

CRISPIN, (*en postillon.*)

Mais qui donc si long-temps peut arrêter vos pas?
Depuis une heure, au moins, votre voiture est prête.

FLORIMOND.

Elle est prête?

CRISPIN.

Oui Monsieur. Hé bien! qui vous arrête?

FLORIMOND.

Je pense: d'une part, un hymen éternel;
De l'autre, voyager toujours! c'est bien cruel...
Je ne sais pas, mais tout me devient insipide...
Dans le fond de mon coeur... là... je me sens un vide.
Je ne vois rien de mieux, dans l'état où je suis.
Que d'aller dans un cloître enterrer mes ennuis.

(*Il sort.*)

SCÈNE XIII ET DERNIÈRE.

CRISPIN, (*seul.*)

Belle ressource! et puis courez, changez sans cesse
D'état et de pays, d'amis et de maîtresse.
L'ennui, le désespoir tôt ou tard vous attend!
C'est ainsi que toujours finit un inconstant.

FIN.

NOTES

SUR L'INCONSTANT.

(1) Mardi vous quittez Brest.

Tout le monde sait que cette ville est le premier port de France; elle a aussi en tout temps une assez forte garnison.

(2) Qui fume à chaque instant.

Tous les auteurs qui n'ont jamais vu les officiers de la Marine françoise, se plaisent à les représenter, buvant, jurant, fumant comme les compagnons de Duguay-trouin et de Jean Bart, tandis qu'ils avoient un ton tout-à fait différent, et le même que le reste du Militaire françois. Certainement il n'y a pas de mal à fumer, mais pourquoi ne pas dire la vérité? nos Kerbanton ne fumoient jamais: si la comédie doit peindre les moeurs, il faut aussi que le pinceau soit fidelle.

(3) Car toujours des Bretons ce fut le rendez-vous.

Bien des Lecteurs auroient le droit de croire d'après ce vers que les gens d'une même province avoient des hôtels garnis, où de préférence ils se reconnoissoient, et ils se tromperoient très-fort. Les gens de province se redoutoient plus à Paris qu'ils ne se cherchoient, car chacun d'eux se donnant toujours pour un peu plus que ce qu'il étoit, évitoit la lanterne sourde de son voisin. Mais il falloit réunir Eliante, Kerbanton et notre héros, sans cela il n'y auroit pas eu de pièce, et nous y aurions trop perdu.

(4) L'hôtel forme à lui seul une société.

On habitoit le même hôtel à Paris sans se connoître et sans se chercher: si nous relevons cette erreur c'est pour remplir notre engagement envers les étrangers qui ont droit de trouver sur notre scène nos usages, et que tous ces petits détails arrangés pour faire une pièce, peuvent et doivent induire en erreur.

(5) Avez-vous bonne table.

On croiroit qu'il y a des tables d'hôtes dans les hôtels garnis de Paris et l'on se tromperoit; si par hasard un traiteur loge dans la maison on peut s'en servir, mais jamais les personnes qui l'habitent ne se réunissent pour manger ensemble.

(6) Ah! ah! c'est la Bruyère.

Auteur moral du siècle dernier, auquel on a reproché d'avoir vu l'homme avec un oeil trop chagrin. S'il avoit vécu de nos jours peut-être lui reprocheroit-on le contraire. Ce passage est tiré du chapitre IX. de l'homme.

(7) et demain dans un froc.

Boileau, Satire VIII.

(8) Une femme charmante.

Nous aimons à faire remarquer aux étrangers, que nous n'appelons jamais nos voisins sur notre théâtre que pour leur faire jouer un rôle noble ou agréable: on n'est pas si généreux à Londres, à Naples, ni à Berlin envers les François.

(9) L'Ambassadeur de Londre est mon meilleur ami.

On conçoit aisément qu'il faudroit dire l'Ambassadeur d'Angleterre; mais un poëte a bien le droit de se permettre de pareilles licences.

(10) Maugrebleu de la poste et de qui l'inventa.

Qu'auroit dit, Mr. Kerbanton de la poste de certains pays.. La France après l'Angleterre est la partie de l'Europe où l'on voyage le plus commodément.

(11) Bon, jour de bal, j'y cours.

On donnoit à l'Opéra des bals masqués où l'on ne dansoit

jamais. On croiroit ici que c'étoit tous les jeudis de l'année, tandis que cela n'avoit lieu que pendant trois mois d'hiver.

(12) On ne voit pas deux fois naître une république.

L'Auteur ne pouvoit pas prévoir que nous en verrions mourir quatre et renaître cinq ou six. Les poëtes ont le droit d'être menteurs, mais sorciers!...

LE CONCILIATEUR,

OU

L'HOMME AIMABLE,

COMÉDIE.

EN CINQ ACTES ET EN VERS

PAR

CHARLES-ALBERT DEMOUSTIER.

Représentée pour la première fois sur le Théâtre de la Nation, le 29 septembre 1791.

AVANT-PROPOS

DES

ÉDITEURS.

Le Conciliateur ou l'Homme aimable est une de ces comédies qui doivent réussir, dans un temps où les formes séduisantes l'emportant dans la Société sur les qualités estimables, le jargon a remplacé le langage, et les grâces les vertus, dont on est convenu de parler encore quelquefois et de s'inquiéter fort peu. C'est peut-être la critique même du public qui l'a applaudi, que Monsieur Demoustier a voulu faire, dans une pièce où tout semble être sacrifié à dessein à quelques dehors agréables. Trop modeste et trop adroit pour essayer de crayonner à grands traits un de ces caractères prononcés, qui ne se rencontrent plus dans un monde où chacun a l'honnêteté de recouvrir la difformité de ses défauts du même vernis d'hypocrisie, l'auteur des charmantes Lettres à Emilie, s'est contenté d'une esquisse agréable, bien sûr que le coloris seroit tout aux yeux de gens, qui regardent aujourd'hui comme outrés ces grands coups de pinceau, qui jadis ont fait la gloire de nos maîtres.

S'il n'y a qu'un genre pour être sublime, si les comédies de Molière, en faisant l'histoire des passions, se sont assurées la même durée qu'elles, peut-être n'est-ce pas aussi un mal que les auteurs qui ne peuvent appartenir à tous les siècles, s'attachent à saisir les mœurs du leur, et fixent dans leurs ouvrages des manières et un langage dont on perdroit bientôt le souvenir. L'histoire ne nous donne que les masses, c'est aux romans et aux comédies à peindre les détails du moment. Sous cet aspect le Conciliateur, à beaucoup d'autres titres une pièce estimable, est une comédie d'un nouvel intérêt, et si quelques censeurs trop sévères, trouvent qu'avec quelques phrases, un langage maniéré, un style plus brillant que solide et des mots plutôt que des idées, on ne doit pas faire tourner la tête à tous les habitans d'une maison, ces censeurs-là auront tort, et prouveront qu'ils n'ont jamais vécu dans le même monde ni dans le même temps où Monsieur Demoustier place le héros de sa comédie. On a reproché avec raison à l'auteur, qui sait si bien se plier à toutes les convenances, et peindre la société plutôt que la nature, ses deux rôles de tantes, beaucoup trop outrés pour une pièce dans laquelle bien loin de tomber dans le défaut de tout approfondir, il semble au contraire que tout ne soit qu'effleuré. Madame de Vertsec, Madame de Boisvieux rappellent trop les personnages surannés de la Fausse Agnès, pour que l'on n'ait pas été choqué de les rencontrer au milieu d'une comédie dont le charme est de retracer les manières du jour, et si l'auteur a vu avec juste raison que le chef-d'œuvre de son Conciliateur seroit d'accorder deux vieilles femmes à prétentions, il est juste de convenir qu'il a trop sacrifié à cette idée.

Le style du Conciliateur a enchanté presque tout Paris,

excepté peut-être ceux qui ont le malheur et le droit d'être difficiles. Chacun a reconnu dans la bouche de Melcourt les mêmes madrigaux qui font le succès et les réputations dans la Société; le langage de l'homme aimable s'étant trouvé calqué sur celui des aimables du jour, le public a mieux aimé applaudir au théâtre ce qu'il applaudissoit dans le monde que de blâmer l'un et l'autre, et de revenir à la fois sur deux erreurs, qui ne servent qu'à prouver combien son goût se déprave.

PERSONNAGES.

DORVAL, *sous le nom de Melcourt.*

LUCILE, *fille de Mondor.*

MONDOR.

MADAME MONDOR.

MDE. DE BOISVIEUX, MDE. DE VERTSEC,	*Soeurs de Mondor.*
CLÉON, CLITANDRE.	*Amans de Lucile.*

NÉRINE, *Suivante de Lucile.*

FRONTIN, *Valet de Mondor.*

La Scène se passe dans la maison de Mondor, à quelques lieues de Paris.

LE CONCILIATEUR, OU L'HOMME AIMABLE, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente un sallon.

SCÈNE PREMIÈRE.

MELCOURT, FRONTIN.

FRONTIN, *(introduisant Dorval.)*

C'est vous, Monsieur Dorval? vous, ce jeune homme aimable!

MELCOURT, *(l'embrassant.)*

Oui, mon pauvre Frontin.

FRONTIN.

Quel prodige incroyable
De vous voir en ces lieux! vous, Monsieur, dont le nom
Pardonnez! . . . est maudit de toute la maison.

MELCOURT.

Je le sais.

FRONTIN.

Sauvez-vous! Monsieur Mondor, mon maître,
S'il vous voyoit ici, vous forceroit, peut-être,
(*Il lui montre la fenêtre.*)
A prendre, pour sortir, le chemin le plus court.

MELCOURT.

Rassure-toi: j'ai pris le surnom de Melcourt.

FRONTIN.

De votre petit bien?

MELCOURT.

Justement; et j'espère
Demeurer inconnu.

FRONTIN.

Quand monsieur votre père
Mourut... trop tôt, hélas! et pour vous et pour moi,
Dans cette maison-ci je cherchai de l'emploi
Près de monsieur Mondor, chéri de son village;
Vif, mais bon; s'occupant beaucoup du jardinage
Dont il fait son plaisir. C'est pour les bonnes gens
Que le ciel a créé les plaisirs innocens.
Monsieur votre oncle, alors voisin de cette terre,
Et mon maître, s'aimoient d'une amitié sincère.
Un malheureux procès tout-à-coup les brouilla.
Je ne vous revis plus depuis ce moment-là:
Depuis quatorze ans!... mais j'ai su vous reconnoître.
On ne méconnoit point ceux que l'on a vu naître.
Ce cher enfant!... Tenez, embrassons-nous encor.

MELCOURT.

De tout mon cœur!

FRONTIN.

Enfin, près de monsieur Mondor
Qui peut vous amener?

MELCOURT.

L'amour et l'espérance.

FRONTIN.

L'espérance et l'amour ici? quelle apparence!

MELCOURT.

J'aime Lucile.

FRONTIN.

Quoi, Lucile vous connoît?

MELCOURT.

Oui...

FRONTIN.

Tant pis!

MELCOURT.

Et non.

FRONTIN.

Mais, comment?...

MELCOURT.

Voici le fait:
Chez monsieur de Courval j'en fis la connoissance
Sous le nom de Melcourt. Ainsi la différence
Du nom l'aura trompée: et tu vois qu'en ce cas,
Lucile me connoît et ne me connoît pas.

FRONTIN.

Tant mieux! car, si Melcourt à Lucile a su plaire,
Dorval éprouveroit bientôt un sort contraire.
Dorval est en horreur; et Lucile, en ce cas,
Pourroit bien vous aimer et ne vous aimer pas.

MELCOURT.

De Mondor autrefois je n'ai connu la fille
Qu'un moment. Ignorant quelle étoit ma famille,
Lucile m'accueillit, et même à mon départ,
Me laissa, pour adieux, un douloureux regard.
Je partis pour l'armée, et bientôt dans mon ame
Je sentis s'allumer cette secrète flamme
Qui, par le souvenir s'augmentant chaque jour,
M'a fait précipiter l'instant de mon retour.
J'arrive hier: j'apprends, (conçois-tu ma surprise?)
Que l'on juge aujourd'hui le procès qui divise
Nos familles. Soudain, pour prévenir l'arrêt,
De les concilier je forme le projet.

FRONTIN.

Je crains que l'intérêt, Monsieur, ne le renverse.
Un plaideur amoureux de sa partie adverse!...

MELCOURT.

Par cet arrangement j'obligerai Mondor.
Sur le point contesté chacun sait qu'il a tort;
Qu'il doit le perdre...

FRONTIN.

Avant de prédire sa perte,
Regardez bien, Monsieur, si la porte est ouverte.

MELCOURT.

J'amenerai la chose avec ménagement.

FRONTIN.

Au nom seul des Dorval, c'est un emportement!...
Cet arrangement-là ne sera pas facile.

MELCOURT.

Oui; mais, si j'y parviens, j'espère que Lucile...

FRONTIN.

Vous voulez à l'amour en devoir le succès,
Et par un bon hymen transiger sur procès.
Mais j'y vois un obstacle assez grand...

MELCOURT.

Je t'en prie,
Parle!

FRONTIN.

C'est qu'aujourd'hui Lucile se marie.
A sa main deux rivaux prétendent à-la-fois.

MELCOURT.

Et Lucile?

FRONTIN.

N'a plus que l'embarras du choix.

MELCOURT.

Et ces deux prétendans?...

FRONTIN.

Sont Cléon et Clitandre:
L'un fat, présomptueux, l'autre mielleux et tendre;
Fort jaloux l'un et l'autre, et très-riches tous deux.

MELCOURT.

Sont-ils bien accueillis?

FRONTIN.

Pas mal.

MELCOURT.

Le doucereux
Doit déplaire au père?

FRONTIN.

Oui, mais il plaît à la mère.

MELCOURT.

Et le fat lui déplaît?

FRONTIN.

Oui, mais il plaît au père.
Car ce couple est toujours en opposition;
Et pour mieux soutenir la contradiction,
Il se boude, se fuit, se contrarie et s'aime.

MELCOURT.

Mais, aiment-ils Lucile?

FRONTIN.

Assez, et c'est là même
Le seul point sur lequel ils paroissent d'accord.

MELCOURT.

En l'aimant avec eux je plairai donc d'abord
A tous deux?

FRONTIN.

A Monsieur; mais non pas à Madame.
Vous ne savez donc pas ce que c'est qu'une femme
Qui, jadis belle, et fraîche encore à quarante ans,
A la fin de l'été se croit dans le printemps?
Pour elle quel fardeau qu'une fille accomplie,
Plus grande que sa mère, et sur-tout plus jolie,
Qui de nouveaux trésors tous les jours s'enrichit,
Tandis que tous les jours la maman s'appauvrit!
Encor lui passe-t-on les grâces du jeune âge,
Tant que des soupirans on conserve l'hommage.
Mais, dès que les amans s'attachent à ses pas,
C'est une crime, Monsieur, qu'on ne pardonne pas.
Vous m'entendez...

MELCOURT.

Je vois que, pour préliminaire,
Il faut, suivant l'usage, adresser à la mère
Ce qu'on sent pour la fille.

FRONTIN.

Oui, mais autre embarras.

MELCOURT.

Quoi?

FRONTIN.

Vous allez avoir deux tantes sur les bras.

MELCOURT.

Tu ris?

FRONTIN.

Je ne ris point: oui, Monsieur, oui, deux tantes.

MELCOURT.

Jeunes?

FRONTIN.

De cinquante ans, et des plus exigeantes.
L'une sentimentale, avec timidité
Vous fera faire un cours de sensibilité,
Et, de force ou de gré, sera votre bergère:
L'autre, à l'oeil sémillant, lutin sexagénaire,
Si pour elle, Monsieur, vous voulez soupirer,
Ne vous laissera pas le temps de respirer.
Elles sont toutes deux rivales de Lucile:
Madame de Boisvieux prend l'amant imbécille;
Madame de Vertsec, le fat.

MELCOURT.

Puisque leur coeur...

FRONTIN.

Oh! ne vous flattez pas d'échapper au malheur
D'être aimé!

MELCOURT.

Je n'ai rien qui doive les séduire,
Et je n'y prétends pas.

FRONTIN.

Non. Vous aurez beau dire,
En vous tout va leur plaire, esprit, grâce, beauté;
Et plus que tout cela, Monsieur, la nouveauté.
Il est un autre obstacle.

MELCOURT.

Encore?

FRONTIN.

Je devine
Que vous n'êtes pas riche...

MELCOURT.

Hélas! non.

FRONTIN.

Et Nérine,
Qui gouverne Lucile avec quelque ascendant,
Auprès d'elle n'admet qu'un riche prétendant.

MELCOURT.

C'est par intérêt?...

FRONTIN.

Non; c'est par philosophie.

(Confidemment.)

Car Nérine est, Monsieur, une fille accomplie
Qui....

MELCOURT.

Te plaît et qui t'aime?

FRONTIN, *(avec un air protecteur.)*

A-peu-près. Entre nous,
Auprès d'elle on pourroit solliciter pour vous.

MELCOURT.

Je rends grâce à ton zèle, et je t'en remercie.

FRONTIN.

J'ai du crédit...

MELCOURT, *(avec supériorité.)*

Allez m'annoncer, je vous prie.

FRONTIN, *(confus.)*

Pardon! je suis un sot.

MELCOURT, *(avec amitié.)*

Dès que l'on en convient,
On ne l'est plus. Poursuis, mon ami.

FRONTIN.

Quelqu'un vient:
C'est Mondor; il n'est pas dans son jour agréable.
Annoncerai-je?

MELCOURT.

Va.

SCÈNE II.

MONDOR au fond du théâtre, MELCOURT, FRONTIN.

FRONTIN, *(allant au devant de Mondor.)*

Monsieur Melcourt.

MONDOR, *(à Frontin.)*

Que diable!
Je te dis qu'aujourd'hui je ne veux recevoir
Qui que ce soit.

MELCOURT, *(saluant.)*

Monsieur...

MONDOR, *(brusquement.)*

Monsieur veut-il s'asseoir?

MELCOURT, (*avec joie.*)

Volontiers.

(*Frontin s'empresse d'approcher un fauteuil.*)

MONDOR, *prenant par le bras Melcourt, prêt à s'asseoir.*

Après tout, il n'est pas nécessaire
Pour un mot... Il s'agit?...

MELCOURT, (*hésitant.*)

D'une petite affaire...

MONDOR, (*avec emportement.*)

D'une affaire! ah, morbleu! c'est par trop m'accabler.

MELCOURT.

Pardon!...

MONDOR.

Je ne veux plus en entendre parler.
Serviteur.

(*Il s'éloigne.*)

FRONTIN, (*à part, à Melcourt.*)

Adieu donc!

(*Il sort.*)

MELCOURT, (*saluant Mondor qui le congédie.*)

Avec un caractère
Aussi franc...

MONDOR.

Il est vrai.

MELCOURT, (*poursuivant.*)

Je sens qu'on n'aime guère
Les procès...

MONDOR, (*le ramenant.*)

Le nom seul, Monsieur, m'en fait horreur,
Et si je vous reçois avec un peu d'humeur,
C'est que, dans ce moment, on m'en juge, sans doute,

Un infernal! pour quoi? pour rien: pour une route,
Pour des arbres plantés sur le bord d'un chemin,
Je me vois ruiné par un maudit voisin
Qui veut m'ôter mes droits; mais j'y mettrai bon ordre:
J'y mangerai mon bien, plutôt que d'en démordre;
Et transmettrai ma cause à mes derniers neveux.

MELCOURT, (*à part.*)

Pour l'accommodement l'instant n'est pas heureux.
(*Haut.*)
Ne peut-on s'arranger?

MONDOR, (*riant.*)

Oui, l'on vient de m'apprendre
Qu'afin d'y parvenir, Dorval m'offre pour gendre
Son neveu...

MELCOURT.

Prenez-le.

MONDOR.

Quelque esprit éventé.
Quelque sot comme lui. La belle indemnité!
Ne vous semble-t-il pas que, dans cette occurrence,
La réparation est pire que l'offense?

MELCOURT.

Pour prononcer, il faut connoître le neveu;
Et vous le connoissez, sans doute?

MONDOR.

Non, parbleu!
Mais, c'est mon jugement.

MELCOURT.

Vous pourriez le suspendre.
Pour juger...

MONDOR.

Je ne veux ni le voir ni l'entendre.

MELCOURT, (*en souriant.*)

Si vos juges, Monsieur, vous en disoient autant?

MONDOR.

Si!... brisons là-dessus. Serviteur. On m'attend
Pour régler le contrat et la dot de ma fille.

MELCOURT, (*à part.*)

Ciel! . . .

MONDOR.

Il est singulier qu'un père de famille
Qui veut bien consentir à donner son enfant,
Soit encore obligé de donner son argent.

MELCOURT.

Hélas! c'est qu'un trésor ne va jamais sans l'autre.

MONDOR, (*le congédiant de nouveau.*)

Je finis cette affaire aujourd'hui. Pour la vôtre,
Revenez dans huit jours.

MELCOURT, (*à part.*)

Adieu donc tout espoir!

(*Sortant.*)

Dans un autre moment j'aurois espéré voir
Vos arbres étrangers, votre nouveau parterre,
Et les plantations que vous venez de faire.

MONDOR, (*le faisant rentrer.*)

Vous aimez les jardins? beaucoup?

MELCOURT.

A la fureur.

MONDOR, (*l'invitant à s'asseoir.*)

C'est ma fureur aussi. Ce goût vous fait honneur.

MELCOURT.

C'est un plaisir si vrai!

MONDOR.

Si pur!

MELCOURT.

Le jardinage,
Dans tous les siècles fut l'amusement du sage.
Il exerce le corps, et souvent parle au coeur.
De l'herbe parasite en dégageant la fleur,
En redressant l'arbuste, on voit dans la nature
Des moeurs du genre humain la fidelle peinture.

MONDOR, (*avec amitié.*)

Je veux vous faire voir mes jardins, mes bosquets:
Cela me distraira de ce maudit procès.
Il faut que ce matin nous visitions ensemble
Mon potager, mes fleurs, mes espaliers.

MELCOURT.

Je tremble
De vous déranger.

MONDOR.

Non. Faites-moi l'amitié
De déjeûner...

MELCOURT.

Monsieur... (*à part.*) Ah! me voilà prié!

MONDOR.

Vous pourrez repartir en toute diligence.

MELCOURT.

Je ne suis pas pressé.

MONDOR.

De votre complaisance
J'abuserois si....

MELCOURT.

Non, Monsieur.

MONDOR, (*avec amitié.*)

Bon gré, malgré,
Dans une heure, au plus tard, je vous congédierai.

MELCOURT.

Que de bontés!

MONDOR.

J'entends la voix de mon épouse;
Brave femme, bon coeur, entêtée et jalouse.
Nous avons aujourd'hui l'honneur de nous bouder.

MELCOURT.

Vous aurez le plaisir de vous raccommoder.
Les raccommodemens rendent l'hymen plus tendre,
Et réveillent ses feux endormis sous la cendre.

MONDOR.

Oui. Vous avez raison, et je cours l'embrasser.

(*Il va au devant de madame Mondor.*)

SCÈNE III.

LUCILE, Mde. MONDOR, MONDOR au fond du théâtre, MELCOURT sur le devant de la scène.

MONDOR, (*allant embrasser son épouse.*)

Eh! bon jour!

MDE. MONDOR, (*l'arrêtant.*)

Allez vous encore commencer
Par me contrarier ce matin?

MONDOR.

Au contraire.

LUCILE, (*à part, apercevant Melcourt.*)

Que vois-je!

MONDOR, (*continuant.*)

Sur tous points je veux vous satisfaire.

MDE. MONDOR.

Vous me contredirez encor.

LUCILE, (*à part.*)

Ce sont ses traits!...

MONDOR, (*avec bonhommie.*)

La paix, ma femme.

MDE. MONDOR.

Oui, oui, pour obtenir la paix,

Vous croyez tous, Messieurs, qu'un mot doit vous suffire?

MELCOURT.

L'esprit croit aisément ce que le coeur désire.

MONDOR.

Tenez, il a raison.

(*Madame Mondor se laisse embrasser.*)

LUCILE, (*à part.*)

Ah! c'est bien lui!

MDE. MONDOR, (*à Melcourt.*)

Monsieur...

MONDOR, (*le lui présentant.*)

Est monsieur de Melcourt, jardinier-amateur,

Qui vient voir mes travaux.

MDE. MONDOR, (*gracieusement.*)

Ah, oui?...

MELCOURT, (*à Lucile, avec trouble.*)

Mademoiselle...

MDE. MONDOR, (*à son mari.*)
L'amateur n'est pas mal.

LUCILE, (*troublée, à Melcourt.*)
Eh bien? . . .

MELCOURT.
Je me rappelle
D'avoir eu le bonheur de vous connoître au bal
Chez un de mes parens.

LUCILE, (*vivement.*)
Chez monsieur de Courval.

MONDOR, (*à Melcourt.*)
Vous tenez aux Courval?

MELCOURT.
Oui, par une alliance.

MONDOR.
Vous êtes marié?....

LUCILE, (*à part.*)
Grands dieux!

MELCOURT.
Non.

LUCILE, (*à part, avec joie.*)
Ah!

MDE. MONDOR,
Je pense
Que Monsieur restera pour dîner avec nous?

MELCOURT.
(*A part.*) (*Haut.*)
Je gagne du temps. Mais... je crains...

LUCILE, (*à part.*)
Que craignez-vous?

MELCOURT, (*vivement à madame Mondor.*)
J'aurai cet honneur-là.

MONDOR.

Fort bien. La ressemblance
De nos plaisirs bientôt nouera la connoissance,
Par leurs goûts, tous les jours, les hommes sont unis.

MELCOURT.

Si la conformité des goûts fait les amis,
J'espère qu'en ces lieux je deviendrai le vôtre;
(*Il montre Lucile et madame Mondor.*)
Car nous avons ici mêmes goûts l'un et l'autre.

MDE. MONDOR.

Il s'exprime assez bien.

MONDOR.

Ah! ah! voici mes soeurs.

MELCOURT, (*à Lucile.*)

Vos tantes?

LUCILE.

Oui, Monsieur.

MELCOURT.

Et vos adorateurs?

LUCILE.

Hélas!

SCÈNE IV.

LUCILE, MELCOURT, Mde. *MONDOR, MONDOR,* Mde. *DE BOISVIEUX, CLITANDRE,* Mde. *DE VERTSEC, CLEON, FRONTIN entrant vers le milieu de la scène*

Mde. de Boisvieux, (*à Clitandre qui lui donne la main.*)

Allons, Clitandre, allons, prenez donc garde!
Modérez vos transports.

Mde. de Vertsec, (*à Cléon.*)

Lorsque l'on nous regarde,
Je vous défends, Cléon, de me serrer la main.

Mondor.

Comment va la santé?

Mde. de Boisvieux.

J'ai les nerfs ce matin
Dans un état affreux.

Mde. de Vertsec.

J'ai la tête pesante!...

(*Apercevant Melcourt.*)

Des vapeurs à mourir!... Ah! ah!

Mondor.

Je vous présente
Monsieur Melcourt, parent des Courvals.

Mde. de Boisvieux.

Ah! oui da?

(*Grande révérence.*)

Monsieur....

Mde. de Vertsec (*de même.*)

Monsieur...

CLÉON, (*à Clitandre.*)

Melcourt!... Connoissez-vous cela?

CLITANDRE, (*avec dédain.*)

Moi? point.

CLÉON, (*de même.*)

Ni moi.

MONDOR, (*leur présentant Melcourt.*)

Messieurs, vous ferez connoissance.

(*Ils le saluent froidement.*)

A propos, j'oubliois!... Frontin! en diligence...

FRONTIN (*entrant précipitamment et voyant Melcourt,* (*à part.*)

Il est encore ici!

MONDOR, (*continuant.*)

Cours chez mon rapporteur,

Et songe à revenir au plutôt.

FRONTIN.

Oui, Monsieur;

Douze milles, pour moi, c'est une bagatelle.

MONDOR.

Ce soir de mon arrêt j'attends donc la nouvelle.

MELCOURT, (*à part.*)

Je tremble!

FRONTIN, (*à part, à Melcourt.*)

Et vous saurez votre sort avant peu.

MONDOR, (*à Frontin.*)

Peut-être de Dorval verras-tu le neveu,

Dis-lui que, s'il paroît en ces lieux, je le chasse.

LUCILE.

Oui...

MELCOURT.

Ce pauvre neveu! je me mets à sa place,
Et le plains d'être en butte à votre inimitié!

LUCILE.

Il ne mérite pas, Monsieur, votre pitié!

MONDOR.

C'est un sot, un Dorval, en un mot; c'est tout dire.

MDE. MONDOR.

Et son nom seul suffit pour le faire proscrire.

FRONTIN.

(A part.) *(Haut.)*
Gare la découverte! .... Allons ...

MDE. MONDOR, *(à Frontin, qui sort.)*

En même temps
Rapportez les journaux.

MELCOURT.

Ils sont intéressans.

MDE. MONDOR, *(vivement.)*

Monsieur s'occupe donc souvent de politique?

MELCOURT.

Assez.

MDE. MONDOR.

Nous en ferons.

MDE. DE VERTSEC.

Monsieur sait la musique?

MELCOURT.

Un peu.

MDE. DE VERTSEC.

Je m'en empare.

MDE. DE BOISVIEUX.

Et je me donne bien

Que vous versifiez.

MELCOURT.

Fort mal.

MDE. DE BOISVIEUX.

Je vous retien.

LUCILE.

Dessinez-vous aussi?

MELCOURT.

C'est mon bonheur suprême.

LUCILE.

Oui, c'est un grand plaisir!

MELCOURT.

Et sur-tout quand on aime:
Le secours de cet art en devient plus fréquent,
Et son silence alors est toujours éloquent.
Quel bonheur de créer sur la toile animée
Ces regards séduisans, et cette bouche aimée,
Et ces traits enchanteurs, et ce front adoré!
De les faire rougir et sourire à son gré!
L'heureuse main qui trace une si belle image,
Semble avec le pinceau caresser son ouvrage.

MDE. MONDOR.

Je conçois à merveille....

LUCILE, *(à part.)*

Oui, je sens tout cela.

MDE. DE VERTSEC.

Du goût!

MDE. DE BOISVIEUX.

Du sentiment!

MONDOR.

J'aime ce garçon-là.

CLITANDRE (*à Cléon.*)

C'est quelque prétendant.

CLÉON.

Il faudra l'éconduire.

MDE. MONDOR, (*à Melcourt.*)

Ainsi, dans tous les arts, soigneux de vous instruire?...

MELCOURT, (*vivement.*)

Les arts sont un besoin de l'esprit et du coeur.
Aimer et s'occuper, voilà le vrai bonheur.
Des fleurs du sentiment et des fleurs du génie,
Heureux qui peut semer le chemin de la vie!
S'il trouve sous ses pas la peine et les douleurs,
Les arts et l'amitié sont ses consolateurs.
Loin d'user nos plaisirs, sans cesse ils les varient:
Par les noeuds les plus doux ce sont eux qui nous lient...

MDE. MONDOR.

Par le rapport des arts quand on n'est pas lié,
Faut-il donc renoncer, Monsieur, à l'amitié?

MELCOURT.

Pour les suppléer tous, un seul est nécessaire:
(*Montrant les hommes.*) (*Montrant les femmes.*)
D'un côté l'art d'aimer, de l'autre l'art de plaire.

MONDOR, (*gaiement.*)

Ma foi, quoique ceci soit fort bien raisonné,
On raisonne encor mieux quand on a déjeûné.
Suivez-moi.

MELCOURT, (*présentant la main à madame Mondor.*)

Volontiers.

(CLÉON *veut donner la main à Lucile.*)

MDE. DE VERTSEC (*s'en emparant.*)

Halte-là, je vous prie!

CLITANDRE (*s'avance à la place de Cléon.*)

Bon!

MDE. DE BOISVIEUX (*à Clitandre.*)

Vous m'appartenez, Monsieur.

(*Regardant Lucile qui reste seule.*)

La jalousie

La poignarde!

LUCILE, (*seule.*)

Ah! ma tante, enlevez tour-à-tour

Tous les amans du monde, et laissez-moi Melcourt.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

LUCILE, NERINE.

LUCILE, (*avec joie.*)

C'est lui, Nérine!...

NÉRINE.

Qui?

LUCILE.

Cet aimable jeune homme
Dont nous avons parlé souvent...

NÉRINE.

Et qui se nomme?...

LUCILE.

Melcourt

NÉRINE.

Comment! c'est-là cet homme sans égal
Pour qui vous nourrissez un amour idéal,
Et dont le souvenir entretient votre flamme?

LUCILE.

Il est des souvenirs qui portent dans notre ame
Une douce langueur, un charme attendrissant:
On ne sauroit alors exprimer ce qu'on sent;
Mais le coeur abattu se plaît dans sa détresse,
Et la volupté naît du sein de la tristesse.

Je l'éprouve souvent en rappelant le jour
Où mes premiers regards rencontrèrent Melcourt.
C'étoit au bal: avant de partir pour la guerre,
Les premiers officiers d'une troupe étrangère
Nous prièrent . . , .

NÉRINE, (*gaiement.*)

Au bal, Mars invita l'Amour.

LUCILE, (*tristement.*)

Et l'Amour s'y trouva . . .

NÉRINE.

Pour vous jouer d'un tour.

LUCILE.

Melcourt m'offrit la main; j'hésitai pour la prendre.

NÉRINE.

Vous la prites enfin?

LUCILE.

Et j'eus peine à la rendre.
De ses discours charmans la grâce, la douceur,
En parlant à l'esprit, pénétroient jusqu'au coeur.
Je ne puis t'exprimer le charme! . . .

NÉRINE.

Oh! j'en devine
Les trois quarts. Mais Melcourt?

LUCILE.

Le lendemain, Nérine,
Il partit.

NÉRINE.

Il fit mal, car les absens ont tort.

LUCILE, (*timidement.*)

Si je ne l'aimois plus, t'en parlerois-je encor?

NÉRINE.

Mais lui, partage-t-il votre tendre martyre?...
Vous ne me dites rien?

LUCILE.

Eh! n'est-ce pas tout dire!

NÉRINE.

Enfin connoissez-vous son sort? le disoit-on
Riche?

LUCILE.

Depuis deux ans, je n'ai su que son nom.

NÉRINE.

La belle découverte! Allez, Mademoiselle,
Jamais un officier ne fut deux ans fidelle.

LUCILE.

Crois-tu, Nérine?

NÉRINE.

Et puis la fortune aux guerriers
N'accorde, pour tout bien, qu'un nom et des lauriers.
De vos deux prétendans on connoît la fortune..
J'en vois un...

LUCILE, (*s'éloignant.*)

– Laisse-moi, son aspect m'importune.

SCÈNE II.

NERINE, CLEON.

NÉRINE.

A ce soir le contrat.

CLÉON, (*étourdiment.*)

Encore un jour entier!

Quel siècle! Mon enfant, je viens pour te prier...
Embrasse-moi...

NÉRINE, (*résistant.*)

Monsieur...

CLÉON.

Je ne t'ai jamais vue
Plus charmante... En soupirs ici je m'exténue;
Je suis depuis huit jours en adoration;
Je n'atteindrai jamais à la conclusion
Si cela dure encor deux heures.

NÉRINE.

Le temps presse!
Que voulez-vous enfin?

CLÉON.

Auprès de ta maîtresse
Ménage-moi, ma belle, un moment d'entretien.

NÉRINE, (*d'un air indécis.*)

Monsieur...

CLÉON, (*lui présentant sa bourse.*)

Sans intérêt.

NÉRINE, (*acceptant.*)

Hélas! je le veux bien.

CLÉON, (*lestement.*)

Je veux la voir; je veux lui dire, en tête à tête...
(*Il regarde Nérine.*)
Que tes yeux sont fripons!

NÉRINE.

Vous êtes fort honnête!

CLÉON.

Ceci s'adresse à toi.

NÉRINE.

J'entends . . .

CLÉON.

Je veux enfin
Recevoir ses aveux et lui donner ma main.

(Il prend quelques libertés.)

NÉRINE, *(résistant.)*

Mais . . .

CLÉON.

Voilà mon projet, et si tu l'exécutes . . .

NÉRINE.

Combien me donnez-vous de temps?

CLÉON, *(s'éloignant.)*

Quatre minutes.

NÉRINE.

Donnez-m'en six au moins!

CLÉON, *(revenant.)*

A propos, l'inconnu . . .

(Il lui fait signe de l'éconduire.)

NÉRINE.

Oui, oui, *Jean s'en alla comme il étoit venu.*

CLÉON, *(lestement.)*

Adieu, mon coeur.

SCÈNE III.

NÉRINE, *(seule.)*

Son coeur! sa gaîté m'est suspecte.
Il est généreux, mais j'entends qu'on me respecte . . .
Voici l'autre.

SCÈNE IV.

NERINE, CLITANDRE.

CLITANDRE, *(d'un ton doucereux.)*

Ah! Nérine, est-il vrai qu'aujourd'hui
Entre Cléon et moi le sort décide?

NÉRINE.

Oui.

CLITANDRE.

Ah! j'espérois encor quelques mois.

NÉRINE.

Pourquoi faire?

CLITANDRE.

Pour rendre ta maîtresse à mes voeux moins contraire.
D'abord, par mes regards, j'eusse osé quelquefois
La préparer; cela n'eût duré que deux mois.
Le mois suivant, j'aurois, par quelque confidence,
Avançant pas à pas, gagné sa confiance.
Le mois suivant, j'aurois mêlé dans mes propos
Quelques demi-soupirs, et quelques demi-mots.
Le mois suivant, j'aurois trahi mon trouble extrême;
Et quelques mois après, j'aurois dit: Je vous aime.

NÉRINE.

Si Lucile à répondre eût mis le même temps,
Vous auriez pu, Monsieur, l'épouser à trente ans.
Certe, en vous mariant, vous eussiez fait la chose,
De part et d'autre, avec connoissance de cause.
Par malheur, ce n'est pas dans dix ans; c'est ce soir
Que l'hymen se conclut.

CLITANDRE.

Aussi je viens te voir
Pour me rendre un service important et facile.
Je voudrois, un moment, entretenir Lucile,
Et... brusquant l'entretien...

NÉRINE,

Obtenir un congé,
Ou sa main et son coeur; le tout en abrégé.

CLITANDRE, (*lui offrant sa bourse.*)

Ah! d'un moment si cher tous les trésors du monde,
Nérine, peuvent-ils payer une seconde!...

NÉRINE, (*acceptant.*)

L'instant est précieux pour un coeur bien épris;
Mais je vois que Monsieur sait y mettre le prix:
Ici, dans un moment, vous aurez audience.

CLITANDRE.

Ah! l'expression manque à ma reconnoissance.
Qu'un si rare service à mes yeux t'embellit!
Nérine, que d'attraits, que de grâces, d'esprit,
De noblesse!...

NÉRINE.

Eh! Monsieur, modérez votre ivresse;
Ou vous n'aurez plus rien à dire à ma maîtresse.
(*Elle le congédie.*)
J'irai vous avertir.

CLITANDRE.

Quel moment pour mon coeur!

NÉRINE.

Allez m'attendre.

CLITANDRE, (*avec un soupir.*)

Adieu, Nérine!

NÉRINE, (*de même.*)

Adieu, Monsieur!

SCÈNE V.

NÉRINE, (*seule.*)

Il sait récompenser. Payer, c'est à merveille:
Mais il m'endort; et moi, j'aime qu'on me réveille.
On vient... c'est l'inconnu: préparons son congé.

SCÈNE VI.

NERINE, MELCOURT.

NÉRINE.

Monsieur est un amant?

MELCOURT.

Moi?

NÉRINE.

Je vous ai jugé
D'un coup-d'oeil.

MELCOURT, (*froidement.*)

Quel talent!

NÉRINE.

Oui, votre ame est blessée.

MELCOURT.

Et vous savez?....

NÉRINE.

Je sais lire dans la pensée;
Je sais que vous aimez, soyez de bonne foi!

MELCOURT.

Et si vous en saviez là-dessus plus que moi?

NÉRINE, (*avec impatience.*)

Avouez-le, Monsieur, sinon je le devine!
La confiance . . .

MELCOURT.

Il faut la mériter, Nérine.

NÉRINE, (*à part.*)

Quel homme!

MELCOURT, (*à part.*)

J'ai piqué sa curiosité:
Je la tiens.

NÉRINE.

(*à part.*) (*haut.*)

Retournons à l'assaut. La beauté
Sur votre coeur, Monsieur, n'a donc aucun empire?

MELCOURT.

Nérine, on n'aime pas toujours ce qu'on admire.

NÉRINE.

Mais qui peut se défendre, en voyant mille appas,
De les aimer?

MELCOURT.

Moi.

NÉRINE.

Vous?

MELCOURT, (*d'un ton galant.*)

Je ne vous aime pas.

NÉRINE, (*vivement.*)

Ce compliment, Monsieur, trahit votre tendresse:
Qui flatte la suivante, adore la maîtresse.

MELCOURT.

Ce qu'on vous dit, Nérine, on vous le dit pour vous :
Votre esprit paroît vif; votre sourire est doux;
Vos traits séduisans; mais Lucile les efface.

NÉRINE, (*un peu piquée, à part.*)

Ah! celui-ci, du moins, met chacun à sa place.
Je sens qu'il n'a pas tort, et je l'aime.

MELCOURT, (*à part.*)

Le trait
La pique au vif!

NÉRINE, (*avec amitié.*)

Allons! dites votre secret.
Tenez, je pourrois bien vous payer par un autre.

MELCOURT, (*tirant un anneau de son doigt.*)

Je vais, avant le mien, vous révéler le vôtre.

NÉRINE, (*à part.*)

Un anneau? le présent est mince.

MELCOURT.

Votre main.

(*Nérine lui présente la main d'un air dédaigneux. Melcourt lui met l'anneau.*)

NÉRINE.

Que faites-vous?

MELCOURT, (*en confidence.*)

Je fais le rôle de Frontin.

NÉRINE, (*vivement.*)

(*à part.*) (*prenant un air timide.*)

Il est charmant!... Monsieur, votre amour m'intéresse,
Depuis plus de deux ans je m'en souviens sans cesse,
Et vous permets ici de m'en entretenir.
Vous avez deux rivaux: si mon coeur peut choisir,

Le choix, entre eux et vous, sera peu difficile.

MELCOURT.

Que dites-vous!

NÉRINE.

Je fais le rôle de Lucile.

MELCOURT.

Ah! Nérine!,..

NÉRINE, (*le congédiant.*)

L'on vient.

MELCOURT.

Mais cet espoir si doux!...

NÉRINE.

Fuyez.

MELCOURT.

Qui m'apprendra le reste?

NÉRINE.

Un rendez-vous.

SCENE VII.

NÉRINE, (*seule.*)

Nos rivaux vont venir: pour remplir leur attente,
Je vais leur envoyer à chacun une tante.

(*à Clitandre qui paroît.*)

Attendez.

(*Elle sort.*)

SCENE VIII.

CLITANDRE, (*seul.*)

O moment de trouble et de bonheur!

Espoir, crainte, soupçons, vous partagez mon cœur.
L'impatience accroît le feu qui me dévore!...
(*Il va vers la porte.*)
J'entends ses pas... c'est elle.., O beauté que j'implore,
Lucile, mon coeur vole au devant de vous... Ciel!...
Madame de Boisvieux!

SCÈNE IX.

Mde. *DE BOISVIEUX, CLITANDRE.*

Mde. de Boisvieux, (*du ton de la pudeur alarmée.*)

Mais est-il bien réel
Que, seul, vous m'attendiez ici?

CLITANDRE.

Moi?

Mde. de Boisvieux.

Vous.

CLITANDRE.

Madame,
Je puis vous protester...

Mde. de Boisvieux.

L'amour fait dans votre ame
De rapides progrès, s'il vous aveugle au point
D'espérer en ces lieux me parler sans témoin.

CLITANDRE.

Ce n'est pas vous...

Mde. de Boisvieux.

Non, non, je ne prends point le change.
Vous me persécutez d'une manière étrange!

CLITANDRE, (*vivement.*)

Mais l'erreur . . .

MDE. DE BOISVIEUX, (*tendrement.*)

Vous excuse, et l'amour encor mieux :
Et puisque vous avez son bandeau sur les yeux,
Je vous pardonne; mais n'allez pas vous attendre
Qu'en tête à tête ici, je veuille bien entendre
Des aveux, qui d'ailleurs seroient prématurés.

CLITANDRE, (*voulant s'esquiver.*)

Je vais vous épargner ce chagrin.

MDE. DE BOISVIEUX

Demeurez,
Je ne vous chasse point.

CLITANDRE.

Moi-même je m'exile
Loin de vous.

MDE. DE BOISVIEUX, (*l'arrêtant.*)

Ah! Clitandre, il est bien difficile
De punir par l'exil les torts d'un indiscret,
Quand notre foible coeur le rappelle en secret.

CLITANDRE.

Que de bontés!

MDE. DE BOISVIEUX.

Je sens que le reproche expire
Sur mes lèvres. Parlez!

CLITANDRE, (*après l'avoir regardée.*)

Eh! que faut-il vous dire!

MDE. DE BOISVIEUX.

Vous me le demandez, perfide! mais sachez
Que je n'ignore rien: en vain vous me cachez
Vos noirceurs: tour-à-tour vous brûlez pour ma nièce

Et pour moi. Quel abus affreux de la tendresse!
Allez, volage, allez, *et retournez encor*
De la fille d'Hélène à la veuve d'Hector.

CLITANDRE, (*s'éloignant.*)

Vous me le conseillez; et j'y vole.

MDE. DE BOISVIEUX, (*le suivant.*)

Infidelle,
Ne crois pas m'échapper; je veillerai sur elle
Et sur toi. Je te suis.

CLITANDRE, (*s'esquivant.*)

De grâce épargnez-vous
Cette peine.

(*Ils sortent d'un côté, Nérine paroît de l'autre.*)

SCÈNE X.

NERINE tenant MELCOURT par la main.

NÉRINE.

Ah! le champ de bataille est à nous.
J'ai tout prévu: tandis que Clitandre fuit l'une,
Cléon auprès de l'autre est en bonne fortune.

MELCOURT, (*à Nérine.*)

Mais Lucile....

NÉRINE, (*à Melcourt.*)

Consent à vous entretenir
Devant moi. La voici.

(*Elle va au devant d'elle.*)

SCÈNE XI.

LUCILE, NERINE, MELCOURT.

LUCILE, (*hésitant.*)

Je tremble!....

NÉRINE.

De plaisir?

LUCILE, (*confuse.*)

Parle plus bas.

NÉRINE.

Allons! venez.

MELCOURT, (*la saluant.*)

Mademoiselle....

NÉRINE.

Parlez: à quatre pas je ferai sentinelle.

LUCILE.

Quoi! tu me laisserois seule!...

NÉRINE.

Avec un ami...

(*Elle s'éloigne.*)

MELCOURT.

Respectueux.

SCÈNE XII.

LUCILE, MELCOURT.

LUCILE.

Eh bien! qui vous amène ici?

MELCOURT.

Conduit par l'amitié, je viens sous ses auspices,
Pour obtenir la paix, offrir des sacrifices,
De la part de Dorval, à son voisin Mondor,
Et, mettant à la fin leurs intérêts d'accord,
Réunir deux maisons faites pour vivre ensemble.

LUCILE.

Je doute que jamais l'amitié les rassemble.
Mais saviez-vous, Monsieur, qu'en ces lieux j'habitois?

MELCOURT,

Oui.

LUCILE, (*timidement.*)

Oui?... Vous n'y veniez que pour votre procès?

MELCOURT, (*tendrement.*)

Vous ne le croyez pas.

LUCILE.

Pourquoi?

MELCOURT, (*avec feu.*)

Pourquoi, Madame!
Ne vous souvient-il plus de ce jour où mon ame,
Pour la première fois se laissant enflammer,
Sentit auprès de vous l'heureux besoin d'aimer?
Ce bal où, vous pressant la main avec tendresse,
Mes regards, mes discours, pleins de trouble et d'ivresse,
Vous peignirent si bien mes sentimens confus!
L'avez-vous oublié?

LUCILE.

Je ne l'oublîrai plus.

MELCOURT.

Ah! si je parvenois à terminer l'affaire
De mon ami Dorval...

LUCILE, *(avec intérêt.)*

Que prétendez-vous faire?

MELCOURT.

Pour assurer la paix, je formerois le voeu.
D'obtenir votre main pour Dorval son neveu.

LUCILE, *(avec dépit.)*

Son neveu! vous l'aimez tendrement.

MELCOURT.

Trop, peut-être.

LUCILE.

Je le crois. Avez-vous appris à le connoître?

MELCOURT.

A-peu-près.

LUCILE.

Quant à moi, sa réputation
Ne m'en a pas donné fort bonne opinion.
Mon père m'en a fait le portrait....

MELCOURT.

Votre père
Déteste sa famille; et la haine exagère.

LUCILE.

Oui, la haine, le mal, et l'amitié, le bien.

MELCOURT, *(insistant.)*

Dorval....

LUCILE.

Est votre ami. Rompons cet entretien.

MELCOURT.

Ah! Madame, arrêtez! je demande sa grâce.
Pour l'obtenir de vous que faut-il que je fasse?

LUCILE.

Laissez-moi.

MELCOURT.

Détrompez votre esprit prévenu.
Puisque Dorval vous aime, il aime la vertu.

LUCILE.

Comment peut-il m'aimer, s'il ne m'a jamais vue?

MELCOURT.

Plus que vous ne pensez vous en êtes connue.

LUCILE, (*troublée.*)

Comment! . . .

MELCOURT.

Par vous, peut-être il s'entend déchirer;
Plaint votre erreur, soupire, et n'ose murmurer.

LUCILE, (*vivement.*)

Il m'entend?... vous croyez?

MELCOURT, (*la regardant fixement.*)

Oui.

LUCILE, (*à part.*)

Ce Melcourt que j'aime,
Ce Dorval que je hais... dieux! si c'étoit le même!
(*Haut.*)
Melcourt, Dorval... mon coeur me dit...

MELCOURT, (*tendrement.*)

La vérité.

LUCILE.

Hélas! un peu plutôt que ne l'ai-je écouté!
J'aurois traité Dorval avec plus d'indulgence.

MELCOURT.

Il ne vous en veut point.

LUCILE.

Ah, le bien que j'en pense
Doit le dédommager du mal que j'en ai dit.

Mais auprès de mon père, adieu votre crédit
S'il reconnoît Dorval: vous avez été sage
De vous nommer Melcourt.

MELCOURT.

Suivant le vieil usage,
Pour me donner le nom d'un champ qui m'appartient,
On m'a débaptisé!

LUCILE.

Déguisez-vous donc bien.
Pour plaire, quelquefois, la feinte est nécessaire...

MELCOURT, (*vivement.*)

Jamais. La vérité seule est digne de plaire.

LUCILE.

Mais, si mon père alloit savoir votre vrai nom...

MELCOURT, (*avec fermeté.*)

S'il me le demandoit...

LUCILE.

Vous le lui tairiez?

MELCOURT.

Non.
Moi, tromper votre père! eh! le puis-je sans crime?
Pour qu'il m'aime, avant tout je prétends qu'il m'estime;
Car, de quelque autre noeud qu'on puisse être lié,
Sans l'estime il n'est point de solide amitié.

LUCILE.

Ah! vous avez raison: mais ménagez ma mère;
Elle aime à dominer, tel est son caractère.
Votre esprit lui plaît, mais laissez briller le sien;
Ou je crains que bientôt exclus...

MELCOURT.

Ne craignez rien.

L'esprit est un flambeau dont la douce lumière
Ne doit point offusquer les regards qu'il éclaire.

LUCILE.

Je vous entends. Mon père, avec simplicité,
A la prétention préfère la gaîté.

MELCOURT.

Je suis bien de son goût!

LUCILE.

Mes tantes, au contraire,
Courent après l'esprit.

MELCOURT.

C'est qu'elles n'en ont guère.

LUCILE.

Avec elles comment vous y prendre?

MELCOURT.

En ce cas,
L'esprit est d'en donner à ceux qui n'en ont pas.
Mais, si je réussis enfin, quelle espérance?...

SCÈNE XIII.

LUCILE, NERINE, MELCOURT.

NÉRINE, (*précipitamment.*)

Voici les tantes. Vîte.

(*Elle les prend par la main et veut les faire sortir.*)

MELCOURT, (*à Nérine.*)

(*A Lucile.*) Eh! mon dieu, patience!
Un seul mot!

NÉRINE, (vivement.)

(*A Lucile, contrefaisant Melcourt.*) (*A Melcourt, contrefaisant Lucile.*)

Je vous aime.... Et je vous aime aussi.

(*A Melcourt.*) (*A Lucile.*)

Tout est dit. Sauvez-vous par là: vous, par ici.

SCÈNE XIV.

NÉRINE au fond du théâtre, MDE. *DE BOISVIEUX,* MDE. *DE VERTSEC, se rencontrant.*

MDE. DE VERTSEC.

Ah, ma soeur!

MDE. DE BOISVIEUX.

Ah! ma soeur, ne pouvez-vous m'apprendre
Où le sort a conduit mon perfide Clitandre?

MDE. DE VERTSEC.

Vers le jardin. Mais vous, ne m'apprendriez-vous pas
Où le traître Cléon porte à présent ses pas?

MDE. DE BOISVIEUX.

Vers le parc. Ah! ma soeur, que je suis malheureuse!

MDE. DE VERTSEC.

Vous ne concevez pas mon infortune affreuse.

MDE. DE BOISVIEUX.

L'ingrat!...

MDE. DE VERTSEC.

Le scélérat!...

MDE. DE BOISVIEUX.

Me délaisse!

MDE. DE VERTSEC.

Me fuit!

J'aurois fait ton bonheur, monstre, et tu l'as détruit.

MDE. DE BOISVIEUX.

Des charmes de l'hymen j'eusse embelli ta vie.

MDE. DE VERTSEC.

Pour nous venger, ma soeur, armons la jalousie.
Aimons ailleurs.

MDE. DE BOISVIEUX.

Sur nous faisons ce noble effort.

MDE. DE VERTSEC.

Et livrons-les tous deux à leur malheureux sort.
(*En confidence.*)
Melcourt a de l'esprit.

NÉRINE, (*à part.*)

Garde à nous!

MDE. DE BOISVIEUX.

Son langage
Est touchant.

MDE. DE VERTSEC, (*confidemment.*)

On pourroit . . .

MDE. DE BOISVIEUX, (*de même.*)

Oui . . .

NÉRINE, (*à part.*)

Détournons l'orage.
(*A madame de Boisvieux mystérieusement.*)
Madame, on vous attend du côté du jardin,
(*A madame de Vertsec.*)
Vous, du côté du parc.

TOUTES DEUX.

Quoi! . . .

NERINE.

Rien n'est plus certain.

MDE. DE VERTSEC.

Cléon me fuit.

NÉRINE.

Au parc le mystère le guide.

MDE. DE BOISVIEUX.

Mais Clitandre . . . .

NÉRINE.

Clitandre est un amant timide.
Croyez-moi, joignez-les l'une et l'autre à l'instant.
(*à madame de Boisvieux*) (*à madame de Vertsec.*)
Clitandre vous désire, et Cléon vous attend.

MDE. DE BOISVIEUX.

Ah! Nérine, mon coeur va lui porter sa grâce.
(*Elle sort.*)

MDE. DE VERTSEC.

S'il ne m'aime, je vais l'étrangler sur la place.
(*Elle sort.*)

NÉRINE, (*seule.*)

Courage! C'est gagner la victoire à demi
Que de savoir ailleurs occuper l'ennemi.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLEON, CLITANDRE.

CLÉON.

Enfin, c'est donc ce soir, mon cher, que de Lucile
Vous obtenez la main?

CLITANDRE.

Je vous crois bien tranquille
Sur cet événement; et l'on sait que c'est vous
Que Lucile a choisi pour être son époux.
La préférence . . .

CLÉON.

Non: Lucile vous la donne.
Vous avez captivé la petite personne.

CLITANDRE.

(A part.) *(Haut.)*
Il a raison. Lucile à ma fidelle ardeur
Pourroit répondre; mais vous êtes son vainqueur.

CLÉON.

(A part.) *(Haut.)*
Il dit vrai. Vous avez l'agrément de la mère,
Qui peut tout.

CLITANDRE.

Vous avez le suffrage du père;

C'est beaucoup. Recevez, Monsieur, mon compliment
Du succès.

CLÉON.

Je vous fais le mien sincèrement.

CLITANDRE.

Ah! vous êtes trop bon.

CLÉON.

Vous êtes trop honnête.
Mais, tandis qu'aspirant à la même conquête,
Vous ou moi du roman nous touchons à la fin,
Trouveriez-vous plaisant qu'un troisième survînt,
Qui nous fît ressembler aux voleurs de la fable?

CLITANDRE.

Le tour seroit piquant; mais, est-il vraisemblable?

CLÉON.

Ce Melcourt m'est suspect.

CLITANDRE.

Nérine m'a promis
De l'exclure.

CLÉON.

Je crois qu'il est de ses amis.

CLITANDRE.

Elle en dit trop de mal.

CLÉON.

C'est ce qui m'inquiète.

CLITANDRE.

Je la crois franche...

CLÉON.

Franche! elle est femme et soubrette.

CLITANDRE.

Vous pensez que Melcourt?...

CLÉON.

Melcourt est un rival
Qu'on aime d'autant plus qu'on en dit plus de mal...
(*Nérine paraît.*)
Nérine!.... L'on diroit que l'amour l'a conduite
En ces lieux tout exprès. Cachons-nous.

SCÈNE II.

CLEON et CLITANDRE cachés, NERINE.

NÉRINE.

Vîte! vîte!
(*Elle s'assied devant une table.*)
Ecrivons. Qu'une fille est à plaindre en amour!
Près d'un objet aimé soupirer nuit et jour,
Et taire obstinément ce qu'on brûle de dire,
Quelle contrainte! Encor, si l'on osoit l'écrire!
Mais on craint les éclats, les préjugés, l'honneur,
Et la main se refuse à parler pour le coeur.
Que devenir alors, sans quelque ame sensible,
Comme moi, par exemple, à qui tout est possible
(*Elle commence à écrire.*)
Pour servir l'amitié?... Si Lucile savoit
Que je me donne l'air de tracer un billet
Sous son nom, pour Melcourt, ma charmante maîtresse
Me mettroit à la porte, et pourtant mon adresse
La tire d'embarras. J'écris à son insu,
Et j'oblige l'amour sans blesser la vertu.
Adieu, nos chers rivaux!
(*Elle écrit en riant.*)

CLÉON, (*à part, à Clitandre.*)
Qu'ai-je dit?

NÉRINE, (*écrivant.*)
Je me pique
De posséder à fond le style laconique.
(*Elle relit.*)
Charmant! Je crains pour vous, Messieurs.

CLITANDRE, (*à part.*)
Quelle noirceur!

NÉRINE.
(*Elle signe*) (*Elle plie la lettre et la cachette.*)
Lucile. Si ce n'est sa main, c'est bien son coeur.
(*Clitandre et Cléon paroissent.*)
Ah! voici nos fâcheux.
(*Elle met la lettre dans la poche de son tablier.*)

CLÉON.
Vous écriviez, Nérine?

NÉRINE.
Moi?.... Je réfléchissois.

CLITANDRE *bas, feignant d'être dupe.*
Pour moi?

NÉRINE, (*mystérieusement.*)
Paix!

CLÉON, (*de même.*)
Je devine
Que...

NÉRINE, (*de même.*)
Silence!

CLITANDRE, (*à Cléon.*)
Ah! Nérine est un trésor pour nous.

NÉRINE.

Messieurs . . .

CLÉON.

Comme elle sait donner un rendez-vous!

NÉRINE, (*déconcertée.*)

Mais . . .

CLÉON, (*le doigt sur le front.*)

Regardez-moi là

NÉRINE, (*embarrassée.*)

Eh bien! je vous regarde.

(*En ce moment Clitandre fait sauter de la poche de Nérine le billet qu'elle y a mis.*)

CLÉON.

Sans vous apercevoir? . . .

NÉRINE, (*s'enfuyant.*)

Qui? moi? je ne prends garde

A rien.

CLITANDRE *riant, et montrant le billet.*

J'en suis garant,

SCÈNE III.

CLEON, CLITANDRE.

CLÉON.

Eh bien! tous mes soupçons

Sont-ils fondés?

CLITANDRE.

Ouvrons le billet, et lisons.

(*Il lit.*)

» Aidez-vous, et l'amour vous aidera. *Lucile.* «

CLÉON, (*gaiement.*)

Admirable! Essayons aussi d'écrire en style
Laconique. (*Il écrit.*)

CLITANDRE, (*lisant ce qu'il écrit.*)

Un cartel! . . . Je signe aussi.

(*Il signe.*)

CLÉON.

Fort bien!
Puis jetons ce poulet à la place du sien.

CLITANDRE.

Plié de même, là.

(*Il indique la place où étoit Nérine.*)

CLÉON, (*achevant de plier et cacheter.*)

C'est peu de savoir tendre
Un piége; il faut encor savoir ne pas s'y prendre,
Nérine.

(*Il jette le billet par terre.*)

CLITANDRE.

Elle revient.

SCÈNE IV.

NERINE au fond du théâtre; CLEON, CLITANDRE sur le devant de la scène. Le billet est placé entre eux.

NÉRINE, (*cherchant.*)

Oh! le maudit billet!

CLÉON.

On cherche.

NÉRINE, (*apercevant le billet.*)

Ah!

CLÉON.

On le voit.

NÉRINE, (*cherchant à les distraire.*)

Messieurs...

CLÉON.

Qui vous ramène

Sitôt?

NÉRINE.

Votre intérêt.

CLITANDRE, (*ironiquement.*)

Oui; je le crois sans peine.

CLÉON, (*de même.*)

On ne sauroit quitter ses amis pour long-temps.

NÉRINE, (*en confidence.*)

Ecoutez un avis des plus intéressans :
Lucile... Mais, j'entends nos tantes, ce me semble!

(*Cléon et Clitandre, feignant d'être dupes, se détournent, Nérine se baisse.*)

NÉRINE, (*tenant le billet.*)

Ah!

CLÉON, (*la surprenant encore baissée.*)

Que fais-tu?

NÉRINE, (*tremblante.*)

J'écoute.

CLÉON.

Et qu'as-tu donc?

NÉRINE.

Je tremble....
Qu'en cet instant quelqu'un ne vous trompe tous deux.

CLÉON.

Tu te trompes toi-même.

NÉRINE.

Oh! non; j'ai de bons yeux!

CLÉON.

Ah! quelle amie, en toi, le ciel nous a donnée!

(Il lui prend la main dont elle tient le billet.)

Nérine! dans ta main est notre destinée;
Il faut que je la baise....

(Il lui baise la main malgré elle.)

NERINE, *(la retirant.)*

Allons!...

CLITANDRE, *(de même.)*

Je veux aussi...

NÉRINE, *(croisant les bras pour garantir sa main.)*

Je ne mérite pas cet honneur; mais voici
Ce que j'ai su. Melcourt en veut à ma maîtresse.

CLÉON, *(du ton de la bonne foi.)*

Oui-dà!

NÉRINE.

Je ne crois pas encor qu'il l'intéresse;
Mais à l'exclure enfin je prétends vous aider.

CLITANDRE.

Je suis sûr qu'à l'instant tu vas nous seconder
Dans ce projet.

NÉRINE.

Je veux, dès ce matin, peut-être,
Lui remettre un billet écrit de main de maître
Qui l'étonnera fort.

CLÉON.

Je le crois.

NÉRINE.

En trois mots

Il apprendra son sort, connoîtra ses rivaux,
Et prendra son parti.

CLÉON, (*s'éloignant.*)

Que de reconnoissance!

CLITANDRE, (*de même.*)

Je m'abandonne à toi.

(*Ils sortent en riant.*)

SCÈNE V.

NÉRINE, (*seule.*)

Je frémis quand je pense

(*Elle l'examine.*)

A ce billet. Enfin le voilà revenu.
Serrons-le. Si Monsieur ou Madame avoit lu
Mes oeuvres, l'un ou l'autre eût pu m'en faire un crime.
On vient! . . . Sauvons l'ouvrage et l'auteur anonyme.

SCÈNE VI.

MONDOR, MELCOURT.

MONDOR.

Eh bien?

MELCOURT.

Tout est charmant.

MONDOR.

Ces espaliers en fleurs,
Ces roses, ces lilas mariant leurs couleurs,
Ces vergers arrosés par cette source pure . . .

MELCOURT.

Mais j'admire sur-tout ce dôme de verdure
Qui s'élève au milieu de vos rians bosquets.
On diroit que c'est là le temple de la Paix.
J'aurois voulu la voir régner dans cet asile.

MONDOR.

Pourquoi donc? ce berceau n'est-il pas bien tranquille?

MELCOURT.

Ah! Monsieur, par la paix, j'entends la paix du coeur.

MONDOR.

Grâce au ciel, j'en jouis.

MELCOURT.

Et vous plaidez, Monsieur!

MONDOR.

Mon cher ami, c'est bien malgré moi.

MELCOURT.

Quel dommage
De vous voir altérer le calme de cet âge
Où l'homme, dégagé de ses jeunes erreurs,
De la tranquillité savoure les douceurs!

MONDOR.

Il est vrai. Mais, tenez, laissons-là, je vous prie,
Ce procès.

MELCOURT, (*vivement.*)

Votre serre et votre orangerie
M'ont fait plaisir à voir.

MONDOR.

Oh! oui, j'en étois sûr.

MELCOURT.

Mais . . . .

MONDOR.

Quoi?

MELCOURT.

Vous auriez dû faire abattre ce mur
Qui cache le midi.

MONDOR.

Pour cause à moi connue,
Il doit rester.

MELCOURT.

Il nuit.

MONDOR, (*brusquement.*)

Mais il m'ôte la vue
Du château de Dorval.

MELCOURT.

Hélas! que je vous plains!
Il est si doux de voir et d'aimer ses voisins!

MONDOR.

Cela dépend des gens.

MELCOURT.

Heureux l'homme sensible
Qui, dans les champs voisins de son séjour paisible,
Promenant, tous les jours, la vue autour de soi,
Se dit: Je suis aimé de tout ce que je voi!
Il goûte ce plaisir en tous lieux, à toute heure,
Et de murs ne fait point entourer sa demeure.

MONDOR.

Oh! quand vous connoîtrez Dorval....

MELCOURT.

Je le connois.

MONDOR.

Que dites-vous!

MELCOURT.

Je viens ici pour son procès.

MONDOR.

Seriez-vous son ami?

MELCOURT.

Oui.

MONDOR, (*furieux.*)

Vous osez paroître

Ici! grands dieux! chez moi le confident d'un traître!

L'ami d'un homme, enfin!....

MELCOURT, (*tranquillement.*)

Que vous avez aimé,

Que vous aimez encor.

MONDOR.

Non, mon coeur est fermé

Pour lui seul. Il me hait. D'ailleurs les circonstances . . .

MELCOURT.

S'il ne vous aimoit pas, feroit-il les avances?

MONDOR.

Ce n'est point l'amitié: c'est la peur du succès . . .

MELCOURT.

C'est parce qu'il est sûr du gain de son procès,

Qu'il veut s'accommoder.

MONDOR.

Sûr du gain! quelle audace!

Vous osez le penser et me le dire en face!

MELCOURT.

S'il s'abuse, tout homme est sujet à l'erreur;

Mais à ses procédés reconnoissez son coeur:

Quoique à ses yeux, Monsieur, le point qui vous divise

Soit tout en sa faveur, mon ami m'autorise

A vous céder moitié.

MONDOR.

Non.

MELCOURT.

(*A part.*)

Non? Poussons-le à bout.

(*Haut.*)

Eh bien, les trois quarts.

MONDOR.

Non, tout, ou rien.

MELCOURT.

Prenez tout.

MONDOR, (*déconcerté.*)

Tout!...

MELCOURT.

Oui, tout.

MONDOR.

Eh bien! non!... Je vois votre finesse:
Vous croyez que j'aurai, Monsieur, la mal-adresse
D'accepter de Derval la proposition,
Et d'avoir, pour mon bien, de l'obligation?
Non; j'aime mieux plaider.

MELCOURT.

Pour un bien qu'on vous céde?
Si je savois au moins la raison...

MONDOR, (*brusquement.*)

Quand on plaide
Est-ce qu'on sait pourquoi?

MELCOURT.

Monsieur, n'acceptez rien;
Ne cédez rien non plus; et je sais un moyen

D'arranger . . :

MONDOR.

Non: d'ailleurs, ce sont des frais énormes:
On a mangé le fonds trente fois pour les formes.
Non! . . . .

MELCOURT.

Pour anéantir ce malheureux procès,
Au lieu de partager vos droits, confondez-les.
Que ce terrain, sujet de guerres intestines,
Devienne un bien commun. Des deux routes voisines
Ne faites qu'un chemin; ces sentiers réunis
Demain s'appelleront LE CHEMIN DES AMIS.
Il communiquera de sa terre à la vôtre.
Vous irez promener au devant l'un de l'autre;
Chacun avec plaisir en fera la moitié,
Bien sûr d'y rencontrer, au milieu, l'amitié.
Vous nommerez ce lieu *le rendez-vous des frères.*
Là, dans vos derniers ans, bons amis, heureux pères,
Vous verserez souvent des pleurs de volupté;
Et vos enfans, témoins de votre intimité,
De vous, presque en naissant, apprenant comme on aime,
Chériront votre exemple et s'aimeront de même...
Vous pleurez?

MONDOR, (*attendri.*)

Oui... Dorval...

MELCOURT.

Vous aime.

MONDOR.

Vos discours
M'ont ému . . :

MELCOURT, (*vivement.*)
Parlez!
MONDOR, (*à part.*)
Je... Personne à mon secours
Ne viendra!
MELCOURT.
Vous l'aimez?
MONDOR, (*embarrassé.*)
Oui... Dans le fond de l'ame,
Je sens...
MELCOURT.
Prononcez donc!
MONDOR.
(*Hésitant*) (*A part avec joie.*)
(*Haut.*) Mais... Ah! voici ma femme...
Si Madame y consent, soit, j'y consentirai.
(*Bas.*)
Mais n'allez pas lui dire, au moins, que j'ai pleuré!

SCÈNE VII.

MDE. *MONDOR*, *MONDOR*, *MELCOURT*.

MDE. MONDOR.
Quel est donc le sujet de cette confidence?
MELCOURT.
Je parlois d'union, de bonne intelligence,
De modération; et Monsieur votre époux
Vous prend pour notre arbitre, et s'en rapporte à vous.
MDE. MONDOR.
Mon époux me connoît. J'accepte,

MONDOR.

Je vous laisse.

(*A part, à Melcourt.*)

Tirez-vous-en, mon cher: je crains que votre adresse

N'échoue ici.

MELCOURT, (*à part.*)

Pourquoi?

MONDOR, (*à part.*)

Vous n'aurez pas beau jeu.

(*Haut.*)

C'est ma femme, en un mot: vous m'entendez... Adieu.

SCÈNE VIII.

MDE. *MONDOR, MELCOURT.*

MDE. MONDOR.

Que vous dit, en secret, mon époux?

MELCOURT.

Il m'annonce

Que je n'obtiendrai rien.

MDE. MONDOR.

Le pauvre homme! il prononce

Comme tous les maris.

MELCOURT.

Je crains qu'il n'ait raison.

MDE. MONDOR.

Cela ne se peut pas.

MELCOURT.

Mais quand vous saurez...

MDE. MONDOR.

Non;

Non, vous dis-je; il a tort.

MELCOURT.

L'affaire est épineuse.

MDE. MONDOR.

Tant mieux! c'est mon triomphe; et je suis trop heureuse
D'avoir l'occasion de le faire mentir
Et de vous obliger; c'est un double plaisir.
Çà, de quoi s'agit-il?

MELCOURT.

Je vous l'ai dit d'avance:
Il s'agit d'union, de paix, d'intelligence,
De modération.

MDE. MONDOR.

Me voilà.

MELCOURT.

Je le croi.

MDE. MONDOR.

Si vous fussiez venu vous adresser à moi
Plutôt qu'à mon époux, la chose seroit faite.

MELCOURT.

Je crains . . .

MDE. MONDOR, (*avec impatience.*)

Parlez, Monsieur, parlez, je suis discrète.
Eh bien! parlerez-vous?

MELCOURT.

Je vais vous effrayer.

MDE. MONDOR.

M'effrayer, moi! vraiment, vous seriez le premier;
Parlez.

MELCOURT.

Je viens vous voir pour arranger ensemble
L'affaire de Dorval.

MDE. MONDOR.

Ciel!

MELCOURT.

Vous tremblez.

MDE. MONDOR, *(se remettant de sa surprise.)*

Je tremble?...
Je frémis de courroux et d'indignation.
Quoi, vous osez!

MELCOURT, *(tranquillement.)*

Je vois que Mondor a raison.

MDE. MONDOR, *(piquée.)*

Pas tout-à-fait, Monsieur. Mais cette étrange affaire...

MELCOURT.

Eh! vous proposerois-je une affaire ordinaire?

MDE. MONDOR.

Le jour du jugement, Monsieur, ce procès-là
Est inconciliable...

MELCOURT.

Et, Madame, en voilà
Le mérite.

MDE. MONDOR.

Et d'ailleurs monsieur Mondor, peut-être,
N'y consentiroit pas.

MELCOURT.

Je sais qu'il est le maître.

MDE. MONDOR.

Le maître? quand je veux.

MELCOURT, (*vivement.*)

Je conçois quelque espoir.

MDE. MONDOR.

Pourquoi ?

MELCOURT.

Pour m'obliger vous n'avez qu'à vouloir.

MDE. MONDOR, (*embarrassée.*)

Oh ! si vous prenez tout à la lettre ...

MELCOURT.

Ah ! Madame,
Quel empire charmant que celui d'une femme
Qui, pour faire régner la paix dans sa maison,
Des grâces de l'esprit embellit la raison !
En elle son époux voit un autre lui-même ;
Son cœur vole au devant d'un empire qu'il aime,
Et toujours à ses lois conformant son désir,
Il croit régner tandis qu'il ne fait qu'obéir.

MDE. MONDOR.

Je connois cet empire ; et, sans beaucoup d'adresse,
Je sais ...

MELCOURT.

Et c'est à vous aussi que je m'adresse
Pour faire sur le champ réussir un dessein
Utile même à vous, Madame ; car enfin
Les chagrins d'un procès, dans les meilleurs ménages,
Peuvent, de temps en temps, former quelques nuages.

MDE. MONDOR.

Je les crains peu.

MELCOURT.

Vos yeux doivent les éclaircir ;
Je le sais ; cependant, lorsque l'on peut choisir

Ou la guerre ou la paix, la paix est le plus sage;
Et le calme est toujours préférable à l'orage.

MDE. MONDOR. (*sèchement.*)

Pas toujours.

MELCOURT.

Votre époux, si je m'y connois bien,
Est d'un autre goût.

MDE. MONDOR.

Oui, mais il suivra le mien.
Cet homme-là n'a pas assez de caractère;
Mais j'en ai pour nous deux.

MELCOURT.

La santé, d'ordinaire,
A son âge, est le fruit de la tranquillité.

MDE. MONDOR.

Il faut que mon mari, Monsieur, soit tourmenté:
Le calme l'assoupit, le chagrin le réveille;
Et dès qu'on le tracasse, il se porte à merveille.

MELCOURT.

Je m'en remets à vous du soin de sa santé.

MDE. MONDOR.

J'y veille, dieu merci!

MELCOURT, (*confidemment.*)

Mais enfin le traité
Sur lequel tout l'espoir de mon ami se fonde,
S'il s'achevoit par vous, surprendroit bien du monde!

MDE. MONDOR, (*avec intérêt.*)

Vous croyez?

MELCOURT.

J'en suis sûr. Il vous feroit honneur.
Au moment de l'arrêt terminer sans humeur

Un procès de quinze ans; d'un mot! quel coup de maître!

MDE. MONDOR.

Mais on l'attribueroit à mon mari peut-être?

MELCOURT, (*vivement.*)

Le trait vous appartient; il est original;
On vous reconnoîtroit. » Enfin avec Dorval,
» Mondor et son épouse ont fini leur querelle,
Diroit-on. » Qui? Mondor? ce n'est pas lui; c'est elle.
» Mondor à son avis soumet toujours le sien.
» Il a raison; il voit par ses yeux, et voit bien. «

MDE. MONDOR.

Mais je crois qu'en effet . . .

SCÈNE IX.

LUCILE, MELCOURT, MDE. *MONDOR.*

MDE. MONDOR, (*avec humeur à Lucile.*)

Nous sommes en affaire . . ,

LUCILE, (*voulant se retirer.*)

Excusez . . .

MELCOURT, (*à part.*)

Ménageons et la fille et la mère.
(*A Lucile.*) (*A madame Mondor.*)
Restez. Mademoiselle ici peut profiter
Du traité d'union que vous allez dicter.

MDE. MONDOR.

Moi! point du tout . . .

MELCOURT.

Je sais que la vertu se cache.

Et fait toujours le bien sans vouloir qu'on le sache;
Mais votre fille ici ne pourra rien savoir
Qui ne soit dans son coeur.

MDE. MONDOR.

Eh! non!...

MELCOURT, (*vivement.*)

Vous allez voir.

(*A Lucile.*)

L'intérêt a brouillé deux familles unies;
Et, ce qui pour jamais va les rendre ennemies,
C'est qu'en cet instant même on juge leur procès...

LUCILE, (*l'interrompant.*)

Avant le jugement, quel qu'en soit le succès,
S'il dépendoit de moi, j'arrangerois l'affaire.

MELCOURT, (*vivement à madame Mondor.*)

Vous l'entendez: la fille est digne de la mère!

MDE. MONDOR.

Mais je n'ai pas dit...

MELCOURT.

Non; mais elle a pénétré
Vos désirs...

MDE. MONDOR.

Point du tout.

MELCOURT.

Si!

MDE. MONDOR, (*avec impatience.*)

Vous ai-je montré
Le desir d'accorder l'une et l'autre famille?

MELCOURT, (*finement.*)

Vous voulez en laisser l'honneur à votre fille.
Quelle délicatesse!

MDE. MONDOR, (*déconcertée.*)
Allons! il faudra bien,
Puisque vous le voulez, y consentir!...

SCÈNE X.

MONDOR, MELCOURT, MDE. *MONDOR, LUCILE.*

MONDOR, (*à Melcourt.*)
Eh bien?

MELCOURT.
Madame y consent.

MDE. MONDOR.
Oui.

MONDOR, (*irrité.*)
C'est pour me contredire.

LUCILE, (*à part.*)
Tout est perdu!

MDE. MONDOR, (*sèchement à son mari.*)
Monsieur, croyez....

MONDOR, (*s'éloignant.*)
Je me retire.

MELCOURT.
Demeurez!

MONDOR.
Il est dit que nous serons brouillés
Tous les jours....

MDE. MONDOR, (*s'éloignant.*)
Grâce à vous,

MELCOURT, (*la ramenant auprès de Mondor.*)
Brouillés? vous le croyez;

Mais vous n'avez jamais été si bien ensemble.

(Il se met au milieu d'eux.)

Que vous êtes heureux!

MONDOR, *(à part.)*

Pas trop!

MDE. MONDOR, *(à part.)*

Hélas!

MELCOURT.

Il semble

Que le ciel l'un pour l'autre ait voulu vous former.

MONDOR.

Bon?

MELCOURT.

Et d'un même esprit ait su vous animer.

Aux yeux qui jugent mal, peut-être l'apparence
Annonceroit un peu de mésintelligence;
Mais moi, qui de l'hymen devine les douceurs,
Et d'un oeil pénétrant lis au fond de vos coeurs,
J'y vois tout ce qui fait le charme de la vie,
Et, plus vous vous boudez, plus je vous porte envie.
Epoux, vous jouissez du bonheur des amans:
Soupçons, vivacités, soupirs, éloignemens,
Froideurs, rupture; et puis chacun, à la sourdine,
S'aime: voilà l'amour; la rose est sous l'épine;
Et tenez, vous allez tous deux vous embrasser.

(Il les fait embrasser.)

MDE. MONDOR, *(avec dépit.)*

Monsieur! . . . .

MELCOURT, *(gaiement.)*

Et vous allez . . . .

MDE. MONDOR.

Quoi donc!....

MELCOURT.

Recommencez.

(Il les fait s'embrasser de nouveau.)

MDE. MONDOR, *(confuse.)*

Mais aussi, c'est trop fort!

MONDOR, *(avec feu.)*

Non, et mon coeur, Madame,
Me dit que... quand on fait la paix avec sa femme,
(bas à Melcourt,)
L'ivresse . . . Aidez-moi donc!

MELCOURT, *(à madame Mondor.)*

Oui, monsieur votre époux
Éprouve que s'aimer est un plaisir si doux,
Que l'on ne peut jamais assez se le redire.

MONDOR.

Voilà précisément ce que je voulois dire.
(à part.)
J'ai toujours de l'esprit quand je parle avec lui.

MELCOURT.

Enfin, pour le projet qui m'amène aujourd'hui,
La raison, l'amitié, l'amour, tout vous rapproche;
Prononcez tous les deux.

MONDOR, *(tirant un rouleau de papiers qu'il étale sur la table.)*

J'ai le plan dans ma poche,
Et l'on peut, d'un coup-d'œil...

SCÈNE XI.

MONDOR, MELCOURT, Mde. *MONDOR, LUCILE CLITANDRE, CLEON.*

MONDOR, (*à Cléon et Clitandre.*)

Ah! Messieurs, vous venez fort à propos.

LUCILE.

Mon père, pardonnez;
Mais ces messieurs sans doute ignorent...

MELCOURT.

Sur l'affaire
Leurs avis répandront encor plus de lumière.
(*à Cléon et Clitandre.*)
Si Monsieur ne l'eût fait, j'allois vous en prier.

CLITANDRE, (*bas à Cléon,*)

Agissons de concert....

CLÉON, (*de même.*)

Pour le contrarier.

(*Clitandre s'assied auprès de madame Mondor, au milieu du sallon; à droite, Cléon, près de Lucile; à gauche, Melcourt debout devant la table, près de Mondor qui est assis.*)

MONDOR.

Tenez, monsieur Melcourt, voyez d'abord vous-même:
Voici nos deux chemins.
(*Ils examinent ensemble le plan.*)

CLÉON, (*à Lucile.*)

Mon bonheur est extrême,
Madame, de pouvoir vous parler un moment.

LUCILE, (*avec contrainte.*)

Monsieur...

(*Leur entretien paroît continuer.*)

CLITANDRE, (*à madame Mondor.*)

J'ose espérer votre consentement

Pour l'hymen...

MDE. MONDOR, (*avec indifférence.*)

Mais...

(*Leur entretien paroît continuer.*)

MONDOR, (*à Melcourt, en lui montrant le plan.*)

C'est là le point douteux.

(*Leur entretien continue.*)

CLÉON, (*à Lucile, en lui montrant Melcourt.*)

Cet homme,

Avec ses sots discours, vous lasse et vous assomme.

LUCILE.

Non.

(*L'entretien continue.*)

MELCOURT, (*à Mondor, en montrant une partie du plan.*)

Pour ceci...

CLITANDRE, (*à madame Mondor.*)

Je crois que ce plaideur, ce soir,

Sera congédié.

(*L'entretien continue.*)

MELCOURT, *à Mondor, continuant.*)

C'est ce qu'il faudra voir.

MDE. MONDOR, (*interprétant ce qu'a dit Melcourt.*)

C'est vrai.

(*L'entretien continue.*)

CLÉON, (*à Lucile.*)

J'ose espérer au moins, Mademoiselle,

Que vous voudrez ne pas me mettre en parallèle
Avec cet inconnu.

LUCILE, (*sèchement.*)

Non, Monsieur, surement.

(*L'entretien continue.*)

CLITANDRE. (*à madame Mondor.*)

C'est un aventurier. Dès le premier moment
Vous auriez dû . . .

MONDOR, (*à Melcourt, sur un point de difficulté.*)

Non pas!... Tenez, monsieur Clitandre,
Examinez ceci.

(*Clitandre s'éloigne avec humeur; Melcourt le remplace.*)

MELCOURT, (*à madame Mondor.*)

Permettez-moi de prendre
Sa place auprès de vous: je la remplirai mal;
Mais . . .

MDE. MONDOR, (*avec intérêt.*)

Point du tout.

(*L'entretien continue.*)

CLÉON, (*à Lucile, en montrant Melcourt.*)

Il va déchirer son rival.

LUCILE, (*avec sentiment.*)

Je ne crois pas.

(*L'entretien continue.*)

MELCOURT, (*à madame Mondor.*)

Clitandre a dans le caractère
Une heureuse douceur: enfin il sait vous plaire.
Je veux, auprès de vous, m'appliquer avec soin,
A lui ressembler.

MDE. MONDOR, (*avec intérêt.*)

Ah! que vous en êtes loin!

MELCOURT.

Il a des qualités, des vertus; mais j'espère
Qu'un jour, peut-être....

MDE. MONDOR, (*avec amitié.*)

Non, jamais.

(*Leur entretien continue.*)

CLITANDRE, (*à Mondor.*)

La chose est claire:
Il a tort; et je vais gager mille contre un
Que sa prétention n'a pas le sens commun.

MONDOR, (*à Melcourt.*)

Monsieur vous donne tort.

CLITANDRE.

Tout-à-fait.

MELCOURT, (*montrant Cléon.*)

J'en appelle
A Monsieur.

MONDOR, (*à Cléon.*)

Venez donc.

CLÉON, (*s'éloignant avec humeur.*)

Oh! la sotte querelle!

(*A part.*)

Terminons-la.

(*Clitandre reprend sa place auprès de madame Mondor, Melcourt arrive près de Lucile.*)

MONDOR, (*montrant la carte à Cléon*)

Tenez, c'est de ce côté-ci.

CLITANDRE, (*à madame Mondor.*)

Je crains qu'en mon absence on ne m'ait desservi.

MDE. MONDOR, (*froidement.*)

Rassurez-vous, Monsieur.

(L'entretien continue.)

MELCOURT, *(à Lucile.)*

L'avoûrai-je, Lucile?
Durant votre entretien je n'étois pas tranquille.
Je crains Cléon.

LUCILE.

De vous Cléon fait moins de cas:
Il m'en a dit un mal!

MELCOURT, *(vivement.)*

Il ne le pense pas,
Cléon est généreux; mais, Lucile, il vous aime:
Un amant bien épris est jaloux.... de lui-même.
Le mal qu'il dit de moi vous prouve son amour.
Pardonnez-lui.

MONDOR, *(à Melcourt.)*

Monsieur vous condamne à son tour.

(Ici tout le monde se lève.)

CLÉON.

Et sans appel.

MELCOURT, *(à Cléon et Clitandre.)*

Eh bien! Messieurs, je vous en prie,
Jugez-moi de concert.

(Cléon et Clitandre se placent près de Mondor.)

LUCILE, *(à Melcourt.)*

Quoi!

MELCOURT, *(entre madame Mondor et Lucile.)*

J'ai l'ame ravie,
Pour ce point important, de les voir réunis.
Ce sont d'honnêtes gens puisqu'ils sont vos amis.

MONDOR, *(à Cléon et Clitandre.)*

Il se trompe.

CLÉON.

Très-fort.

MELCOURT.

J'ai cru voir chez Clitandre
La générosité d'un coeur sensible et tendre.

CLITANDRE, (*à Mondor, en montrant la carte.*)

Où donc a-t-il les yeux?

MELCOURT.

Cléon a de l'esprit,
De la délicatesse.

CLÉON, (*de même.*)

Il ne sait ce qu'il dit.

MELCOURT, (*continuant.*)

Aussi, je suis bien sûr qu'ils prennent ma défense.

CLÉON et CLITANDRE, (*à Mondor.*)

Le sot!

MDE. MONDOR, (*à Melcourt.*)

Vous le croyez?

MELCOURT.

En pareille occurrence,
Avec tant de plaisir, moi, je prendrois la leur.

MDE. MONDOR.

Ainsi vous les jugez tous deux?...

MELCOURT.

D'après mon coeur.

CLÉON, (*à Mondor.*)

Quelle étrange bévue!

LUCILE, (*à part.*)

Ah! quelle différence!

MDE. MONDOR, (*impatientée d'entendre Melcourt faire l'apologie de ses rivaux, et ceux-ci le dénigrer.*)
Allons à son secours; ce seroit conscience
De souffrir plus long-temps ce contraste odieux.
(*A Mondor.*)
Voyons.
(*Elle examine le plan avec Mondor. Cléon et Clitandre observent Melcourt et Lucile.*)

SCÈNE XII.

MONDOR, MELCOURT, MDE. *MONDOR, LUCILE, CLITANDRE, CLEON, NERINE, au fond du théâtre, tenant le billet.*

MELCOURT, (*à Lucile.*)
Parlez enfin: ce moment précieux
Doit décider le sort du reste de ma vie.
Lucile, d'un seul mot, donnez-moi, je vous prie,
Ou, s'il le faut, hélas! ôtez-moi tout espoir.

CLITANDRE, (*à Cléon, en lui montrant Nérine.*)
Ah! voici le billet.

LUCILE, (*remarquant l'attention de Cléon et de Clitandre.*)
Melcourt . . .

MELCOURT.
Avant ce soir
Daignez vous expliquer!

CLÉON, (*à Clitandre.*)
Quelle vive éloquence!

LUCILE, (*à part.*)
Quelle contrainte!

MELCOURT, (*à Lucile.*)
Hélas! de ce morne silence

Que penser? . . .

LUCILE.

Vos rivaux vous écoutent, cessez . . .

MELCOURT.

Laissez-moi lire au moins dans vos regards!

NÉRINE, (*mettant mystérieusement le billet dans la main de Melcourt.*)

Lisez.

LUCILE, (*étonnée.*)

Quoi!

MELCOURT, (*de même.*)

Ciel!

CLÉON et CLITANDRE, (*en riant.*)

Bon!

MELCOURT, (*avec joie.*)

Je conçois.

MONDOR, (*à son épouse.*)

Voilà jusqu'où s'étendent
Les limites.

NÉRINE, (*à Cléon et Clitandre, en riant.*)

Messieurs, ces Dames vous attendent.

CLÉON et CLITANDRE, (*à part.*)

Traîtresse!

MELCOURT, (*cherchant à lire le billet.*)

Si j'osois! . . .

MDE. MONDOR, (*à Nérine.*)

Que faites-vous ici?

NÉRINE, (*embarrassée.*)

Moi? Madame, je viens... dire qu'on a servi.

MONDOR, (*se levant.*)

Bonne nouvelle! Allons, remettons la séance

(*Il donne la main à Lucile.*)

Après dîner. Ma foi, si j'en crois l'apparence,

L'hymen y pourroit bien venir.

MELCOURT, (*à Mondor.*)

Avec l'amour.

(*A part, tandis que l'on s'éloigne.*)

A la fin je pourrai . . .

(*Il décachette.*)

CLÉON, (*de loin, à Melcourt.*)

Lisez!

CLITANDRE, (*à Cléon.*)

Le plaisant tour!

SCÈNE XIII.

MELCOURT, (*seul.*)

MELCOURT, (*feint de les suivre; puis il revient et lit avec étonnement.*)

„Vos deux rivaux auront l'honneur de vous attendre,
»Dans une heure au plus tard, ici.« *Cléon, Clitandre.*
(*Avec fermeté.*)
Je m'y rendrai, Messieurs . . . La perfide! »Lisez,«
Dit-elle à demi-voix et les regards baissés.
Et ce sont mes rivaux qu'elle sert et protège!
Mais Lucile?... Grands dieux?... Que dis-je! où m'égaré-je!
Lucile, si j'avois pu vous mésestimer,

N'aurois-je pas déjà cessé de vous aimer?
De cet affreux soupçon mon coeur n'est point complice;
Il a trop de plaisir à vous rendre justice,
Ma Lucile; et pour vous, avec la même ardeur,
Vous le verrez servir et l'amour et l'honneur.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLEON, (seul.)

Voyons si le billet produira son effet.
Clitandre en cette affaire a fort peu d'intérêt:
A la main de Lucile il ne sauroit prétendre;
Seul j'y peux aspirer; seul je dois donc attendre
L'homme au billet.

SCÈNE II.

CLITANDRE, CLEON,

CLITANDRE.

Comment! vous arrivez sans moi
Au rendez-vous commun?

CLÉON.

Il est vrai; mais, ma foi,
J'ai cru que je devois vous épargner la peine,...

CLITANDRE, (*vivement.*)

J'ai signé comme vous.

CLÉON, (*avec supériorité.*)

Oui... la chose est certaine...
Cette affaire est commune à tous deux... mais enfin,

Le but de tout ceci c'est d'obtenir la main
De Lucile.

CLITANDRE.

Sans doute.

CLÉON.

Et comme l'apparence
M'est plus favorable...

CLITANDRE, (*piqué.*)

Oui? Comment?

CLÉON.

Je me dispense
Des détails.

CLITANDRE.

Expliquez cette énigme.

CLÉON.

Mes droits
Sont, dit-on, plus fondés.

CLITANDRE.

Vous croyez?

CLÉON.

Je le crois.

CLITANDRE.

Cette présomption peut-être vous abuse.

CLÉON.

Vous en offensez-vous?

CLITANDRE.

Non pas, je m'en amuse.

CLÉON.

Vous vous en amusez?

CLITANDRE.

Oui, je trouve plaisant

Que vous vous paroissiez assez intéressant
Pour ne pouvoir souffrir la moindre concurrence
Sans vous attribuer d'abord la préférence.
Votre mérite est grand; mais chacun a le sien.

CLÉON, *(avec ironie.)*

Et le vôtre sans doute est préférable au mien?

CLITANDRE, *(vivement.)*

Je ne dis pas cela; je n'ai point la manie
De croire comme vous...

CLÉON, *(avec hauteur.)*

Laissons-là, je vous prie,
Toute comparaison. Je serois peu flatté
Du parallèle.

CLITANDRE.

Mais cette fatuité
Vous sied mal.

CLÉON, *(mettant l'épée à la main.)*

Il me sied, alors que l'on m'offense,
D'en demander raison et d'en tirer vengeance.

SCÈNE III.

CLEON, CLITANDRE l'épée à la main, MELCOURT.

MELCOURT, *(en entrant.)*

C'est ici qu'on m'attend... Mais que vois-je!... arrêtez!
(Il les sépare.)

CLITANDRE et CLÉON.

De quel droit osez-vous?....

MELCOURT.

Deux amis!

CLÉON.

Respectez

L'honneur!

MELCOURT.

Du préjugé je sais les lois cruelles;
Mais la loi des amis existoit avant elles,
Et la nature avoit gravé dans notre coeur,
Que, pour les vrais amis, le premier point d'honneur
Est de sacrifier tout, jusqu'à l'honneur même,
Pour conserver celui de l'être que l'on aime,
Et de considérer comme le premier bien
Le bonheur de verser tout son sang pour le sien.

CLÉON.

Oh! ce principe-là....

MELCOURT.

Ce principe est le vôtre,
J'en suis sûr. Quel regret vous auriez l'un ou l'autre,
Si vous sortiez souillé du sang de votre ami!

CLITANDRE.

Eh! Monsieur....

MELCOURT.

Si le fait pouvoit être éclairci...

CLÉON.

Il n'en a pas besoin.

MELCOURT.

Laissez-moi l'entreprendre:
Le mal ne vient jamais que faute de s'entendre:
Une équivoque, un rien, fait naître les débats;
Et puis la vanité, (quel homme n'en a pas!)

Agit sur notre coeur, le pique, l'aiguillonne;
On s'aigrit, on s'emporte, enfin l'on s'abandonne
A toute la fureur de son ressentiment.
Qu'un éclair de raison brille dans ce moment,
Un mot avoit fait naître, un mot calme l'orage,
Et l'on finit toujours par s'aimer davantage.
Vous l'allez éprouver.

(Il tire Clitandre à part.)

CLITANDRE, *(résistant.)*

Non, ne vous flattez point...

MELCOURT, *(à Cléon.)*

Eloignez-vous.

CLÉON, *(s'éloignant.)*

Je veux me venger, c'est un point
Résolu.

CLITANDRE, *(à part, à Melcourt.)*

C'est un fat tout bouffi d'arrogance.
Il m'a parlé d'un ton et d'une impertinence! .....

MELCOURT.

Vous croyez?

CLITANDRE.

Mais parbleu!....

MELCOURT.

Moi, je vais parier
Qu'il n'avoit pas dessein de vous injurier.

CLITANDRE, *(avec impatience.)*

Comment!....

MELCOURT.

(Il passe du côté de Cléon.)

Vous allez voir! j'en étois sûr d'avance:
Clitandre....

CLÉON.

Non, Monsieur, j'en veux tirer vengeance....

MELCOURT.

Et lui, sacrifiroit la sienne à l'amitié,
Si des frais seulement vous faisiez la moitié.

CLÉON.

Le lâche!

MELCOURT.

A votre ami rendez plus de justice.

Lui!....

MELCOURT.

La valeur ajoute encore au sacrifice
Qu'il fait de sa vengeance. Il est rempli d'honneur.
L'amitié seule a pu maîtriser son ardeur.
Au nom de son ami, soudain l'ame frappée,
Vous l'eussiez déjà vu remettre son épée
S'il eût cru qu'aussitôt vous dussiez l'imiter.

CLÉON, *(avec hauteur.)*

S'il fait le premier pas, moi, pour le contenter,
Je consens....

MELCOURT, *(lui faisant prendre l'attitude d'un homme prêt à remettre son épée dans le fourreau.)*

Prenez donc un maintien convenable.

(à part, en allant rejoindre Clitandre.)

Je mens, mais je crois faire un mensonge excusable,

(à Clitandre.)

A conclure la paix il est prêt,

CLITANDRE, *(avec ironie.)*

Vous croyez?

MELCOURT.

Il s'y dispose même.

CLITANDRE.

En vérité!

MELCOURT.

Voyez.

CLITANDRE, (*étonné.*)

S'il remet son épée, il faut bien que j'en fasse
Autant; mais après lui.

MELCOURT.

Je crois qu'à votre place
Je le préviendrois.

CLITANDRE.

Quoi!...

MELCOURT, (*à tous deux avec énergie.*)

Quand deux honnêtes gens
Sont d'accord, point de tour, Messieurs; en même temps.

(*Ils remettent en même temps leurs épées.*)

Du reste, vous savez tous deux les convenances;
Que le plus raisonnable en fassse les avances.

CLÉON, CLITANDRE, (*chacun à part.*)

Il faut que ce soit moi.

CLÉON, (*donnant la main à Clitandre.*)

Mon cher, je suis confus...

CLITANDRE, (*de même.*)

Je suis mortifié d'avoir....

MELCOURT.

N'en parlons plus,
Et que chacun de vous dans l'autre voie un frère...

(*Il met l'épée à la main.*)

C'est à moi maintenant que vous avez affaire.

CLÉON.

A vous! quand vous venez nous réconcilier.

MELCOURT, (*leur montrant leur billet.*)
Répondez à ceci.

CLÉON, (*l'embrassant.*)
J'y réponds le premier.

CLITANDRE, (*de même.*)
Moi, le second.

CLÉON.
Pardon! puisque la jalousie
Nous avoit désunis peut-être pour la vie,
Vous devez excuser les sentimens jaloux
Qui nous avoient aussi prévenus contre vous,
Mais s'il faut qu'aujourd'hui Lucile vous choisisse,
Nos coeurs avant le sien vous ont rendu justice,
Et dans vos deux rivaux vous voyez vos amis.

MELCOURT.
Ce titre m'est bien cher! Vivons toujours unis
En attendant le sort.

(*Ici Nérine paroît.*)

SCÈNE IV.

CLITANDRE, MELCOURT, CLEON, NERINE au fond du théâtre.

NÉRINE, (*regardant avec surprise.*)
Plus je les examine!...

CLÉON.
(*à Clitandre.*)
La friponne nous guette. Approchez donc, Nérine!

NÉRINE.
Je crains.

CLÉON, (*ironiquement.*)

Vous avez tort. Doit-on, à votre avis,
Craindre de voir les gens qu'on a si bien servis?

NÉRINE *déconcertée.*

Mais, Monsieur....

CLÉON, (*donnant la main à Melcourt,*)

Admirez l'effet de votre adresse.

CLITANDRE, (*de même.*)

Vous ne vous flattiez pas d'avoir tant de finesse.

NÉRINE.

Cela peut être; mais ce qui m'amène ici,
C'est un petit remords de conscience.

CLÉON et CLITANDRE, (*gaiement.*)

Ah! oui?

NÉRINE, (*présentant les deux bourses qu'elle a reçues.*)

Vous m'avez bien voulu récompenser d'avance;
Mais, comme je n'ai pas gagné ma récompense,
Je vous la rends.

CLÉON.

Ce trait digne d'être cité,
De notre part mérite un double procédé:
D'abord gardez l'argent.

CLITANDRE, (*lui présentant le billet auquel Cléon a substitué le cartel.*)

Et reprenez ensuite
Ce billet au porteur.

NÉRINE, (*prenant le billet.*)

(*à part.*)

Dieux! c'est la lettre écrite

(*Haut.*)

De ma main! Ce papier....pour vous être remis....

(Elle regarde tour à tour Melcourt, et Cléon et Clitandre.)
Dites-moi donc au moins quel chemin il a pris.

CLITANDRE, *(en riant.)*

Devinez.

NÉRINE, *(à Melcourt, après un silence de reproche.)*

Quoi! Monsieur, pour vous je m'intéresse,
Pour vous j'obtiens ici l'aveu de ma maîtresse....

MELCOURT, *(à part.)*

L'hypocrite!

NÉRINE.

Et l'écrit que je vous fais tenir,
Vous le....

MELCOURT.

Dispensez-vous, Nérine, de mentir.

NÉRINE, *(vivement.)*

Je mens!

CLÉON.

Oui; ce billet ne vient point de Lucile;
Vous avez contrefait et sa main et son style.

NÉRINE, *(à part.)*

Ah! ciel!

MELCOURT.

Premier mensonge; et voici le second.

NÉRINE, *(déconcertée.)*

Le second!

(Melcourt lui présente le cartel.)

CLÉON, *(gaiement.)*

Regardez.

NÉRINE.

Ah! grands dieux! quel affront!..

(*Prenant le cartel.*)

Deux billets! En honneur je n'y peux rien comprendre.

MELCOURT.

Oh! que si! lisez bien.

NÉRINE, (*achevant de lire.*)

Signé: *Cléon, Clitandre.*

(*vivement à Melcourt.*)

Et c'est là le papier!....

MELCOURT, (*tranquillement.*)

Que vous m'avez remis.

NÉRINE.

Monsieur, je vous proteste!...

MELCOURT.

Il vous étoit permis

Avec mes deux rivaux d'être d'intelligence:

Je ne murmure point de cette préférence;

Mais à m'en imposer pourquoi prendre plaisir?

NÉRINE, (*vivement.*)

Monsieur, écoutez-moi: je...

CLÉON.

Vous allez mentir

Pour la troisième fois.

NÉRINE.

Non, Messieurs, et je jure

(*Elle désigne le cartel.*)

Que jamais ce billet...

MELCOURT, (*tranquillement.*)

A quoi bon le parjure?

Je ne vous croirai pas.

NÉRINE.

Messieurs, au nom du ciel!

Ecoutez un seul mot: oui, rien n'est plus réel,
(*à Melcourt.*)
J'ai contrefait pour vous la main de ma maîtresse;
Mais c'étoit pour sauver à sa délicatesse
L'aveu d'un sentiment...

CLÉON, (*à Melcourt.*)
Le détour est flatteur.

NÉRINE, (*poursuivant.*)
Non, j'ai, je vous le jure, écrit d'après son coeur.
(*Elle remet à Melcourt le billet écrit au nom de Lucile.*)

CLÉON, (*à Melcourt, qui lit.*)
Le style est expressif.

MELCOURT.
Il est vrai qu'il ne laisse
Rien à désirer.

NÉRINE.
Non, certes!

MELCOURT.
Je le confesse,
Ce billet vaut, Messieurs, le vôtre pour le moins.
(*Montrant Nérine.*)
Que vous devez tous deux reconnoître ses soins!

NÉRINE, (*au désespoir.*)
J'en mourrai!

CLITANDRE, (*à Cléon, à part.*)
La leçon me paroît assez forte.

CLÉON, (*l'appaisant.*)
Nérine, écoutez-moi; la douleur vous transporte;
(*Il prend les deux billets.*)
Arrêtez: ces papiers tous deux se sont trouvés
Dans nos mains, par erreur.

NÉRINE, *(avec joie.)*

(à Melcourt.) *(à Cléon.)*

Par erreur.... Achevez!

CLÉON.

J'avois à ce billet substitué cet autre,

(Il montre la place.)

En votre absence, là; si bien qu'au lieu du vôtre,
Vous avez à Melcourt confié celui-ci.

(Il montre le cartel.)

NÉRINE, *(transportée de joie.)*

(à Melcourt.)

Vous voyez bien, Monsieur, que je n'ai pas menti!

MELCOURT.

Qu'une petite fois.

NÉRINE.

C'est peu.

MELCOURT, *(avec amitié.)*

C'est trop.

SCÈNE V.

MELCOURT, NERINE, CLEON, CLITANDRE, MDES. *DE BOISVIEUX et DE VERTSEC au fond du théâtre.*

MDE. DE VERTSEC, *(regardant Clitandre.)*

Le traître

MDE. DE BOISVIEUX, *(regardant Cléon.)*

Le scélérat!

CLÉON.

Qu'entends-je!

CLITANDRE.

Et qui vois-je paroître!

NÉRINE, (*voulant emmener Melcourt.*)

Sauvons-nous.

CLÉON et CLITANDRE, (*arrêtant Melcourt.*)

Demeurez.

MELCOURT, (*gaiement.*)

Non, la place est à vous,

Et je connois vos droits.

CLÉON.

Nous vous les cédons tous,

CLITANDRE.

Sans nulle réserve.

MELCOURT.

Oh! c'est être trop honnête!

D'ailleurs, si j'acceptois ce double tête-à-tête,

Vous pourriez bien encor m'envoyer un cartel.

CLÉON, (*s'enfuyant avec Clitandre.*)

Vous l'attendrez long-temps.

SCÈNE VI.

MELCOURT sur le devant de la scène, MDE. *DE BOISVIEUX et* MDE. *DE VERTSEC au fond du théâtre.*

MDE. DE VERTSEC, (*à Clitandre, qui sort.*)

Tu m'évites, cruel!

MDE. DE BOISVIEUX, (*à Cléon, qui sort.*)

Perfide, tu me fuis!

MDE. DE VERTSEC.

Mais je serai vengée.

(Elles s'avancent vers Melcourt et lui font en même temps une profonde révérence. Melcourt hésite un instant et ne sait à laquelle il doit répondre la première.)

MDE. DE BOISVIEUX, *(remarquant l'embarras de Melcourt.)*

(à part.)

Son ame entre nous deux est encor partagée.

(Elle lui fait des mines pour l'attirer.)

MDE. DE VERTSEC, *(de même.)*

Il paroît balancer, mais j'aurai le secret....

(Ici Melcourt s'avance vers madame de Boisvieux, et la salue.)

MDE. DE BOISVIEUX, *(d'un ton triomphant.)*

Ah! mon premier coup-d'oeil a produit son effet.

MDE. DE VERTSEC, *(avec dépit.)*

Je le ramenerai.

(Melcourt salue madame de Vertsec.)

MDE. DE BOISVIEUX, *(déconcertée.)*

Comment!...

MDE. DE VERTSEC, *(triomphante.)*

J'en étois sûre.

MDE. DE BOISVIEUX, *(à part.)*

Le volage!

MELCOURT, *(à toutes deux.)*

Souffrez qu'ici je vous assure

Des sentimens....

MDE. DE BOISVIEUX, *(à part.)*

Voyons?...

MELCOURT.

Les plus respectueux.

MDE. DE BOISVIEUX, (*à part.*)

Il est bien circonspect!

MDE. DE VERTSEC, (*à Melcourt, avec ironie.*)

Ma sœur vient en ces lieux

Pour vous offrir des fers.

MDE DE BOISVIEUX, (*à madame de Vertsec.*)

Mêlez-vous, je vous prie,

De vos affaires.

MELCOURT, (*voulant l'appaiser.*)

Là!....

MDE. DE BOISVIEUX, (*continuant.*)

Vous avez la manie

De jaser sur mon compte; et vous ne dites pas

Que le même projet conduit ici vos pas.

MDE. DE VERTSEC, (*montrant sa sœur.*)

N'êtes-vous pas tenté d'une aussi belle flamme!

MDE. DE BOISVIEUX, (*vivement.*)

Parlez pour vous.

MDE. DE VERTSEC, (*de même.*)

Voyez, Monsieur!

MELCOURT, (*à madame de Vertsec.*)

Je vois, Madame,

Qu'ainsi que le printemps, l'automne a sa beauté.

MDE. DE BOISVIEUX.

L'automne!... mais je suis encor dans mon été.

MELCOURT.

Et dans votre printemps, car l'esprit n'a point d'âge.

MDE. DE VERTSEC, (*se donnant des grâces.*)

Mais, les attraits....

MELCOURT.

Fi donc! Parle-t-on du visage
Quand il s'agit de coeur, d'esprit et de raison?
La fleur de la beauté n'est qu'une illusion
Qui cache les vertus en déguisant le vice.
Le sage attend toujours que le charme finisse
Quand il veut s'attacher à la réalité.
Son coeur alors se rend à la solidité
Du vrai mérite. Ainsi la saison où vous êtes,
A parler sensément, est celle des conquêtes.

MDE. DE VERTSEC.

On pourroit donc compter?...

MDE. DE BOISVIEUX, *(tendrement.)*

Sur la vôtre?

MELCOURT, *(à toutes deux.)*

Je croi
Que vous vous amusez à mes dépens.

MDE. DE BOISVIEUX.

Pourquoi?

MELCOURT, *(modestement.)*

Croirai-je qu'en effet votre haute sagesse
Veuille bien s'abaisser jusques à ma jeunesse,
Et qu'enfin vous ayez la générosité
De prodiguer pour moi votre maturité?

MDE. DE BOISVIEUX.

Vous nous complimentez d'une étrange manière!

MELCOURT.

Non: je vous ouvre ici mon ame toute entière:
Vous ne concevez pas le genre d'intérêt
Que vous m'inspirez!

MDE. DE VERTSEC, *(à part.)*

Bon !

MDE. DE BOISVIEUX.

Quel est-il, s'il vous plaît?

MELCOURT.

Je vous vois, l'une et l'autre encor célibataire,
Avec cet intérêt qu'on sent, pour l'ordinaire,
Près de deux voyageurs qui, d'un pays lointain,
A travers les périls se frayant un chemin,
Ont, sur le sein des mers, fécondes en naufrages;
Evité les écueils et bravé les orages;
Et tous deux sains et saufs, en descendant à bord,
Jouissent en repos des délices du port.

MDE. DE BOISVIEUX, *(à part, tendrement.)*

En repos? pas toujours!

MELCOURT, *(continuant.)*

Que de plaisirs on goûte
Ensemble, à se parler des dangers de la route,
Quand on arrive!

MDE. DE BOISVIEUX, *(piquée.)*

Mais...

MELCOURT, *(ingénument.)*

L'âge que vous avez....

MDE. DE VERTSEC.

Ma soeur a cinquante ans.

MELCOURT, *(à madame de Boisvieux.)*

Eh bien, vous arrivez
(A madame de Vertsec.)
Aujourd'hui, vous demain: c'est voyager ensemble.

MDE. DE VERTSEC, *(sèchement.)*

Pas tout-à-fait.

MELCOURT, (*continuant avec feu.*)

Ainsi le retour vous rassemble;
Et de tout autre noeud pour jamais dégagés,
Vos coeurs par l'amitié vont être partagés.
L'amour est un tourment: moins vive et plus sensible,
L'amitié dans nos coeurs verse un bonheur paisible;
Et voilà le tableau de nos jours: le matin
Orageux, le midi brûlant, le soir serein.

MDE. DE BOISVIEUX.

Le soir!

MELCOURT, (*continuant.*)

Et c'est ainsi que l'aimable innocence
Par degrés nous ramène au bonheur de l'enfance.

MDE. DE VERTSEC.

De l'enfance!

MELCOURT.

Je veux le goûter avec vous:
Par un tendre lien tous trois unissons-nous.

MDE. DE BOISVIEUX.

Tous trois? Non.

MDE. DE VERTSEC.

Non.

MELCOURT.

Comment!...

MDE. DE BOISVIEUX, (*se désignant.*)

Choisissez l'une...

MDE. DE VERTSEC, (*de même.*)

Ou l'autre

MELCOURT.

Quelle sévérité, Mesdames, est la vôtre!
Voyez l'alternative où vous me réduisez.

Mde. de Boisvieux.

Allons!...

Mde de Vertsec.

Décidez-vous.

Melcourt, (*les prenant toutes deux par la main et les plaçant en face l'une de l'autre.*)

Jugez, et prononcez.

(*Il sort, tandis que les deux sœurs se contemplent d'un air menaçant.*)

SCÈNE VII.

Mde. *DE BOISVIEUX*, Mde. *DE VERTSEC*.

Mde. de Vertsec.

Madame de Boisvieux, vous êtes mon aînée.

Mde. de Boisvieux.

Madame de Vertsec, je la suis d'une année;
Mais il faut convenir que le moindre amateur
Qui saura comparer maintien, grâce et fraîcheur
Ne balancera pas, pour peu qu'il s'y connoisse,
A vous attribuer l'honneur du droit d'aînesse.

(*Ici Lucile paroît.*)

Mde. de Vertsec, (*furieuse.*)

Si je!...

Mde. de Boisvieux.

Voici Lucile; évitons les témoins!...

Mde. de Vertsec.

Soit; mais si je me tais, je n'en pense pas moins.

SCÈNE VIII.

Mde. *DE BOISVIEUX, LUCILE,*
Mde. *DE VERTSEC.*

Mde. de Vertsec.

Que voulez-vous?

Lucile, (*étourdiment.*)

Je viens vous prier l'une et l'autre
D'assurer aujourd'hui mon bonheur et le vôtre.

Mde. de Boisvieux.

Et le nôtre?

Lucile.

Oui: l'on dit que Clitandre et Cléon
Partagent entre vous leur adoration.

les deux Tantes.

Leur hommage est public.

Lucile, (*poursuivant.*)

Mon père me marie
Ce soir même; et j'ai craint (pardonnez, je vous prie)
Que, l'un de vos amans devenant mon époux,
L'autre fût un sujet de débats entre vous.

Mde. de Boisvieux.

Vous avez eu grand tort.

Lucile.

Tant pis, mes chères tantes;
Car, ce soir, vous et moi, nous nous verrions contentes:
Chacune épouseroit l'objet de son amour.

Mde de Boisvieux.

Comment?

LUCILE.

(A madame de Vertsec) *(A madame de Boisvieux.)*

Vous, Cléon; vous, Clitandre; et moi, Melcourt.

MDE. DE BOISVIEUX, *(s'adoucissant.)*

Cet arrangement-là...

MDE. DE VERTSEC, *(de même.)*

N'est pas impraticable.

MDE. DE BOISVIEUX, *(tirant à part madame de Vertsec.)*

Ma soeur, délibérons: ce Melcourt est aimable.

MDE. DE VERTSEC.

Mais il n'est pas pour vous.

MDE. DE BOISVIEUX.

Ni pour vous.

MDE. DE VERTSEC.

En ce cas,

Ne pourrions-nous, ma soeur, pour punir nos ingrats,
Les réduire tous deux (je le dis à l'oreille)
Au... pis-aller?

(Elle se montre, elle et sa soeur.)

MDE. DE BOISVIEUX.

Eh! mais...

MDE. DE VERTSEC.

L'orgueil nous le conseille.

MDE. DE BOISVIEUX.

(A Lucile.)

Et l'amour encor plus. La proposition
Est acceptée.

LUCILE, *(vivement.)*

Il est une condition:
C'est que vous employiez votre adresse admirable
A combattre un obstacle, hélas! insurmontable,

Qui de notre bonheur détruit tout le projet.

MDE. DE BOISVIEUX.

Et quel est cet obstacle?

LUCILE.

Oh! c'est un grand secret.

MDE. DE VERTSEC, *(avec empressement.)*

Un secret, mon enfant!

LUCILE, *(tremblante.)*

De vous deux va dépendre

Le destin de mes jours.

MDE. DE VERTSEC, *(vivement.)*

Ne nous fais pas attendre.

LUCILE, *(tremblante.)*

Je . . .

MDE. DE BOISVIEUX.

Courage!

LUCILE.

Melcourt . . .

MDE. DE BOISVIEUX.

Fort bien . . .

LUCILE.

Melcourt . . .

MDE. DE VERRSEC.

Pas mal!

LUCILE, *(hésitant.)*

Melcourt est le neveu . . .

LES DEUX TANTES.

Le neveu? . . .

LUCILE.

De Dorval.

LES DEUX TANTES, *(avec un cri de joie.)*
De Dorval! ah! ma soeur, la bonne découverte!

LUCILE.
De ce mot seul dépend mon bonheur ou ma perte.
Aux soins de l'amitié j'ai confié mon sort.
Mon père hait Dorval; vous voyez qu'il a tort;
Dissipez son erreur, et daignez faire usage
Du crédit que sur lui vous a donné votre âge.

MDE. DE VERTSEC, *(à part, avec dépit.)*
Notre âge!

LUCILE.
Votre avis ne sera pas suspect;
Depuis long-temps, mon père a pour vous le respect
Qu'il vous doit.

MDE. DE BOISVIEUX, *(à part.)*
L'impudente!

LUCILE.
Et puisqu'il vous révère...

MDE. DE BOISVIEUX, *(avec un dépit dissimulé.)*
Nous allons vous servir de la bonne manière.

MDE. DE VERTSEC, *(de même.)*
Adieu, ma chère enfant.

LUCILE.
Je vous quitte à regret.
Heureux qui, comme moi, peut placer son secret!

SCÈNE IX.

Mde. *DE BOISVIEUX*, Mde. *DE VERTSEC.*

Mde. de Boisvieux.

Avez-vous jamais vu pareille impertinence?

Mde. de Vertsec.

L'insolente! à l'instant j'en veux tirer vengeance,
Et je cours publier . . .

Mde. de Boisvieux, *(l'arrêtant.)*

Ma soeur, entendons-nous:
Votre aînée a le droit de parler avant vous.

Mde. de Vertsec.

Tout à l'heure, ma soeur, vous étiez la cadette.

Mde. de Boisvieux.

Mais je reprends mon rang, et . . .

Mde. de Vertsec, *(s'éloignant.)*

Je serai discrette.

Mde. de Boisvieux, *(l'arrêtant.)*

Ma soeur, au nom du ciel! songez que le plaisir
Est un fruit délicat qu'il faut laisser mûrir
Pour en doubler le prix. Attendons, pour bien faire,
Que Dorval ait séduit et le père et la mère,
Ses rivaux même; enfin, qu'il touche au dénoûment...
Nous le nommons alors: »Dorval! Dorval? comment!
»Qui?.. Melcourt.« A ces mots, l'un pâlit, l'autre tremble.
Mondor et sa moitié se regardent ensemble
En ouvrant de grands yeux; là, le futur, sans bruit,
S'esquive, et la future s'évanouit!

Mde. de Vertsec, *(avec enthousiasme.)*

C'est un tableau superbe!

MDE. DE BOISVIEUX, (*de même.*)

Oh! j'en jouis d'avance!

MDE. DE VERTSEC, (*gaiement.*)

Ainsi, ma chère soeur, suivant toute apparence,..
Notre aimable épouseur ici n'épousera . . .

MDE. DE BOISVIEUX.

Ni vous . . .

MDE DE VERTSEC.

Ni vous.

ENSEMBLE.

Tant mieux! personne ne l'aura.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

MDE. *MONDOR, MONDOR.*

MDE. MONDOR.

Vous en direz, Monsieur, tout ce qu'il vous plaira,
(La main sur le front.)
Mais j'ai pris mon parti. Quand quelque chose est là,
Vous savez...

MONDOR.

Oui, je sais....

MDE. MONDOR.

Que je suis raisonnable.

MONDOR, *(continuant.)*

Qu'en fait de volonté vous êtes immuable;
Mais je veux à mon tour être le maître ici,
Et j'entends que ma fille épouse....

MDE. MONDOR, *(impérieusement.)*

Oh! j'ai choisi
Ce qu'il lui faut: un homme aimant, soumis, fidelle,
Qui jamais ne verra, n'agira que par elle,
Et n'entreprendra rien sans avoir consulté
La loi de ses désirs et de sa volonté.

MONDOR.

Et moi, je lui choisis un époux jeune, aimable,

Ami franc et loyal, et convive agréable;
Qui, sans extravaguer, l'aimera tendrement,
Et qui la laissera régner paisiblement,
Tant qu'elle se tiendra dans les justes limites
Qu'à votre autorité le bon sens a prescrites;
Mais qui, s'il voit sa femme hausser un peu le ton,
Saura mettre d'accord l'amour et la raison.

MDE. MONDOR.

Le beau choix qu'un mari gouverneur de sa femme!
Un despote!

MONDOR.

Un époux est un ami, Madame,
Et non pas un esclave: et son autorité
Me paroît préférable à certaine bonté
Qui le fait trop souvent tomber en servitude.
Vous savez que c'est-là mon péché d'habitude,
Et vous en abusez.

MDE. MONDOR, *(avec de feintes caresses.)*

Qui! moi, mon cher ami?
Vous pensez!....

MONDOR.

Justement. Continuez! Voici
Lucile. Sur l'objet qui nous tient en balance
Son goût doit, ce me semble, avoir quelque influence.
Consultons . . .

MDE. MONDOR.

Une enfant? j'aimerois cent fois mieux
Votre choix que le sien.

SCÈNE II.

MONDOR, LUCILE, Mle. *MONDOR.*

MONDOR, (*avec défiance.*)

Bon?

Mde. MONDOR.

Je ferme les yeux
Et m'en rapporte à vous.

MONDOR.

Je vois votre finesse:
De suivre mon avis vous faites la promesse,
Et vous saurez bientôt m'amener par degrés
A ne faire à la fin que ce que vous voudrez.

Mde. MONDOR, (*avec hypocrisie.*)

Quel soupçon!

MONDOR, (*en riant.*)

Oui... (*il va au devant de Lucile.*)

Mde. MONDOR, (*à part.*)

Grands dieux! me suis-je compromise?

MONDOR.

Approche, mon enfant, et parle avec franchise;
N'aimerois-tu pas bien un mari vif, joyeux,
Plein d'ardeur?

LUCILE, (*à part, tristement.*)

C'est Cléon!

Mde. MONDOR.

N'aimerois-tu pas mieux
Un époux tendre, doux, complaisant?

LUCILE, (*à part.*)

C'est Clitandre!

MONDOR.

Tu soupires? pour qui?

MDE. MONDOR, (*sévèrement.*)

Parlez.

LUCILE, (*à part.*)

Quel parti prendre?

MDE. MONDOR.

Ce soir, à l'un ou l'autre il faut donner la main.

LUCILE, (*à part.*)

Hélas! des deux côtés mon malheur est certain.

MDE. MONDOR.

M'entendez-vous?

LUCILE, (*tremblante.*)

Pardon! maman; si je balance,
Mon âge....

MDE. MONDOR, (*à Mondor.*)

Vous voyez que l'inexpérience
Fait naître dans son coeur l'irrésolution;

(*D'un ton insinuant.*)

C'est à vous de parler. Ma proposition
Est sensée.

MONDOR, (*foiblissant.*)

Il est vrai.

LUCILE, (*remarquant que Mondor céde.*)

(*A part.*) (*Haut.*)

Ciel! . . . Je vous en supplie,
Arrêtez! il y va du bonheur de ma vie.

MDE. MONDOR.

Votre père ne peut que choisir sagement.

MONDOR, (*flatté.*)

Madame . . .

MDE. MONDOR.

Suivez donc son choix aveuglément.

MONDOR.

Le vôtre . . .

MDE. MONDOR.

Obéissez, Lucile, à votre père.

MONDOR, (*à madame Mondor.*)

C'en est trop . . .

MDE. MONDOR.

Non.

MONDOR, (*à Lucile.*)

Suivez le choix de votre mère.

MDE. MONDOR, (*à part.*)

Bon!

LUCILE.

Suspendez au moins! . . .

MONDOR.

Je le veux.

MDE. MONDOR, (*à part.*)

Je le tiens

(*Ici Melcourt paroît.*)

LUCILE, (*avec joie.*)

(*Très-vivement.*)

Melcourt!

MDE. MONDOR, (*à Lucile.*)

Qu'avez-vous?

LUCILE.

(*Haut.*) (*A part.*)

Rien.... Je respire!

SCÈNE III.

Mde. *MONDOR, LUCILE, MELCOURT, MONDOR.*

MELCOURT.

Je viens

Assez mal-à-propos?

MONDOR.

Point du tout.

LUCILE, (*troublée.*)

Au contraire....

(*A son père.*)

Vous estimez Monsieur; permettez qu'il m'éclaire.

Mde. MONDOR.

Volontiers. Nous verrons qui de nous trois a tort.

MELCOURT.

Je suis persuadé que vous êtes d'accord.

MONDOR.

Il s'agit d'un mari. Ma fille vous demande
Lequel de deux rivaux elle doit....

MELCOURT, (*troublé.*)

J'appréhende

De voir mal.

MONDOR.

Oh! que non!

MELCOURT.

Mademoiselle sent

Que le conseil pour moi doit être embarrassant.

LUCILE.

Il en coûte, Monsieur, à ma délicatesse

Pour vous le demander; mais je tremble; on me presse;
Mon coeur n'ose choisir, et me dit en secret
Qu'à mon sort vous daignez prendre quelque intérêt.

MELCOURT.

Parlez.

MDE. MONDOR, (*la prévenant.*)

Pour son bonheur j'ai choisi la tendresse.

MONDOR.

Moi, la gaîté.

MELCOURT, (*à tous deux.*)

Ce choix prouve votre sagesse.

(*A madame Mondor.*)

L'amour est le premier des biens. Chez les maris,
Sa rareté lui donne encore un nouveau prix.

(*A Mondor.*)

La gaîté de l'hymen écarte les orages,
Et des jours ténébreux éclaircit les nuages.

(*A tous deux.*)

Entre ces qualités heureux qui peut choisir!
Mais plus heureux encor qui peut les réunir!

MONDOR.

Oh! c'est trop exiger.

MDE. MONDOR.

Qui peut tout entreprendre...

MELCOURT.

Voilà nos trois avis, il est juste d'entendre

(*Montrant Lucile.*)

Le plus intéressé.

LUCILE.

Monsieur, mon choix est fait.

MONDOR, (*étonné.*)

Oui?

MDE. MONDOR.

Voyons ce beau choix.

LUCILE.

J'aime un homme discret
Qui souffre sans se plaindre, et dont l'ame sensible
Seule pourroit me rendre heureuse.

MDE. MONDOR, (*avec joie.*)

Est-il possible?
C'est le mien!

LUCILE, (*continuant.*)

J'aime un homme, aimable en sa gaité,
Plein d'esprit, de franchise et de vivacité.

MONDOR.

C'est le mien à mon tour.

MDE. MONDOR.

Quoi! deux amans ensemble?

MONDOR, (*gaiement.*)

Pourquoi pas?

LUCILE, (*continuant.*)

J'aime enfin un homme qui rassemble
Et ce que l'on admire et ce que l'on chérit,
La fleur du sentiment et celle de l'esprit.

MELCOURT, (*vivement.*)

C'est le mien.

MONDOR.

Pour le coup! c'est trop, Mademoiselle,
Et . . . .

MDE. MONDOR, (*avec impatience.*)

Finissons: celui que j'ai choisi pour elle

(*A Melcourt.*)

C'est vous...

MONDOR, (*à Melcourt.*)

C'est vous.

LUCILE, (*à part.*)

Ciel!....

MONDOR et MDE. MONDOR, (*l'un à l'autre avec surprise.*)

Quoi!...

MELCOURT, (*à Lucile.*)

Décidez de mon sort.

LUCILE, (*tendrement.*)

Vous nous aviez bien dit que nous étions d'accord.

MONDOR.

(*A sa femme.*) (*A Melcourt.*)

Mais je n'en reviens pas! Vous voilà notre gendre!

MELCOURT.

J'en doute encor.

MDE. MONDOR.

Pourquoi? Je veux...

MELCOURT.

Daignez m'entendre.

LUCILE, (*à part, à Melcourt.*)

Vous allez?...

MELCOURT, (*à part.*)

Me nommer.

LUCILE.

Adieu notre bonheur!

MELCOURT, (*à part.*)

Il n'en est point. Lucile, aux dépens de l'honneur.

(*A Mondor.*)

Avant de m'accorder la main de votre fille,

Vous avez dû, Monsieur, connoître ma famille.

MONDOR.

Oui; je donne ma fille au parent de Courval

Mon parent.

MELCOURT.

Et de plus, au neveu de Dorval.

MR. et MDE. MONDOR.

Grands dieux!

(*Ils restent confondus tandis que les tantes paroissent.*)

SCÈNE IV.

MDE. *MONDOR*, *MONDOR*, *LUCILE*, *MELCOURT*, MDE. *DE BOISVIEUX*, MDE. *DE VERTSEC entrant précipitamment.*

MDE. DE VERTSEC.

Dépêchons-nous!

MDE. DE BOISVIEUX.

Oh le beau mariage!

MONDOR.

Il n'est pas encor fait, mes soeurs.

MDE. DE VERTSEC.

C'est bien dommage!

Car vous voyez,

TOUTES DEUX ENSEMBLE, (*très-haut.*)

Dorval.

MELCOURT, (*tranquillement.*)

Je l'ai dit.

MONDOR.

Je le sais.

MDE. DE VERTSEC, (*avec dépit.*)

Eh bien! ma soeur, voilà le fruit de vos délais.
Je vous l'avois bien dit, on perd tout pour attendre.

MDE. DE BOISVIEUX.

Le coup est assommant.

MDE. DE VERTSEC.

C'est un tour à se pendre
Pour peu qu'on ait de coeur.

MELCOURT.

Mesdames, je vous doi
Mille remercîmens de vos bontés pour moi.
Qui ne connoîtroit pas votre heureux caractère,
Pourroit vous soupçonner le désir de mal faire;
Mais, moi que vous avez admis dans vos secrets,
Moi, votre ami commun, je ne croirai jamais
Que vous ayez formé le projet de me nuire
Par un complot honteux. Vous avez cru bien dire;
Et si vous n'avez fait une bonne action,
Je vous rends grâce au moins de votre intention.

MDE DE BOISVIEUX, (*à part.*)

Répondez-lui, ma soeur.

MDE. DE VERTSEC, (*à part.*)

Répondez-lui vous-même.

MELCOURT.

L'épreuve des amis c'est le malheur extrême,
Et vous voyez le mien; aussi j'ose espérer....

MDE. DE BOISVIEUX, (*revenant de sa confusion.*)

Oui; j'ai fait une faute et vais la réparer.

MDE. DE VERTSEC.

Parlons pour lui, ma soeur; sa disgrâce me touche.

MDE. DE BOISVIEUX, (*gravement.*)

Ecoutez un aveu qui va de notre bouche
Sortir pour la première et la dernière fois:
J'ai tort!

MDE. DE VERTSEC, (*de même.*)

J'ai tort.

MELCOURT.

Tort!

MDE. MONDOR.

Tort!

MONDOR.

Tort! A peine je crois
Ce que j'entends.

MDE. DE BOISVIEUX, (*montrant Melcourt.*)

Allons, mon frère, il est aimable.

MDE. DE VERTSEC, (*de même.*)

Si son oncle a des torts, il n'en est pas coupable.

MONDOR.

Mais il est son neveu. Cela suffit.

(*Cléon et Clitandre paroissent.*)

MDE. MONDOR.

D'ailleurs
Ses rivaux ont des droits.

SCÈNE V.

Mde. *MONDOR, MONDOR, LUCILE, MELCOURT,* Mdes. *DE BOISVIEUX* ET *DE VERTSEC, CLEON, CLITANDRE.*

Mde. Mondor, (*à Cléon et Clitandre.*)

Venez, venez, Messieurs;
L'instant est décisif, et vous allez apprendre
Le choix de l'un des deux.

Cléon, (*à part.*)

S'il tomboit sur Clitandre....

Clitandre, (*à part.*)

S'il tomboit sur Cléon....

Cléon, (*continuant.*)

Le tour seroit affreux!

Clitandre, (*de même.*)

Le trait seroit piquant!

Cléon, (*à madame Mondor.*)

Madame, outre nous deux,
(*Montrant Melcourt.*)
J'avois cru que Monsieur....

Melcourt.

Un mot vient de m'exclure.
Je ne me permettrai ni plainte, ni murmure;
Mais, quel que soit ici celui que pour époux
Lucile va choisir, Messieurs, souvenez-vous
Qu'on ne fait le bonheur de l'épouse qu'on aime,
Qu'autant qu'on a celui d'en être aimé soi-même;
Et qu'un époux enfin qui répugne à son cœur,

Ne jouit de ses droits que comme usurpateur.

LUCILE, (*à part.*)

Hélas! il a raison.

CLÉON, (*à Clitandre, en lui montrant Lucile.*)

Vous venez de l'entendre...

CLITANDRE, (*à Cléon.*)

Comme vous.

MONDOR, (*à Lucile, avec humeur.*)

Prononcez enfin!

LUCILE, (*à part.*)

Quel parti prendre!....

(*Haut.*)

Cléon, vous méritez et l'estime et l'amour.

MONDOR, (*avec joie.*)

Ah!

LUCILE, (*continuant.*)

Je vous aimerois si je n'aimois....

(*Ici Clitandre prête l'oreille espérant s'entendre nommer..*)

CLÉON, (*souriant.*)

Melcourt.

(*Ici Clitandre cesse d'écouter.*)

(*Voyant Lucile qui va vers Clitandre.*)

Me serois-je trompé?

CLITANDRE, (*voyant Lucile venir à lui.*)

(*A part.*)

Bon!

MDE. MONDOR.

Ecoutons.

LUCILE.

Clitandre,

Un homme tel que vous a le droit de prétendre,

Pour prix de sa tendresse, au plus tendre retour;
Et vous l'obtiendriez si je n'aimois....

CLITANDRE, (*souriant.*)

Melcourt.

MDE. MONDOR, (*vivement.*)

Laissez-la donc parler, Messieurs!

CLÉON.

La préférence
Est donnée à Melcourt.

MONDOR.

Qui l'a dit?

CLÉON, (*montrant Lucile.*)

Son silence.

MONDOR, (*à Lucile.*)

Vous osez préférer!...

LUCILE.

Mon père, je me tais.

CLÉON.

Vous voyez. Consentez....

MONDOR.

Non; d'ailleurs ce procès....

CLITANDRE.

Est en arrangement.

MONDOR.

Tous deux, d'intelligence
Vous l'avez condamné.

CLÉON.

Mais, sur notre sentence
Nous pouvons revenir.

MONDOR.

Non; je veux conserver
Et ma fille et mon bien.

SCÈNE VI.

MDE. *MONDOR*, *MONDOR*, *LUCILE*, *MELCOURT*, MDES. *DE BOISVIEUX* ET *DE VERTSEC*, *CLEON*, *CLITANDRE*, *NERINE*.

NÉRINE.

Frontin vient d'arriver.

MONDOR.

Qu'a-t-il dit?

NÉRINE.

Rien. Son air taciturne et farouche
M'a fait trembler.

MONDOR, (*alarmé.*)

O ciel!

NÉRINE.

Je n'ai pu de sa bouche
Tirer une parole. Enfin jusques ici
Il a suivi de loin mes pas; et le voici.

SCÈNE VII, ET DERNIÈRE.

Mr. *MONDOR*, Mde. *MONDOR*, *LUCILE*, *MELCOURT*, Mdes. *DE BOISVIEUX* et *DE VERTSEC*, *CLEON*, *CLITANDRE*, *NERINE*, *FRONTIN* l'air consterné.

NÉRINE, (*à part, à Melcourt.*)

Votre oncle aura gagné.

MONDOR, (*à sa femme.*)

Je crains.

LUCILE et MELCOURT, (*à part.*)

J'espère.

MONDOR, (*à Frontin qui hésite.*)

Avance.

FRONTIN, (*regardant Melcourt.*)

(*A part.*) (*A monsieur Mondor.*)

Il est perdu! .... Monsieur ....

MONDOR, (*tristement.*)

Si j'en crois l'apparence....

FRONTIN.

Je ne saurois parler.

MONDOR.

Tu dois pourtant savoir...

FRONTIN.

Je sais tout.

MONDOR.

Dis-nous donc....

FRONTIN, (*lui présentant une lettre.*)

Monsieur, vous allez voir.

(*Mondor prend la lettre en tremblant.*)

MELCOURT, (*vivement à Mondor.*)

Tout de votre procès vous annonce la perte:
Déchirez cette lettre; et, sans l'avoir ouverte,
Acceptez le traité.

MONDOR, (*avec dépit.*)

Non.

FRONTIN.

Monsieur lisez-la.

MONDOR, (*décachetant.*)

Il a raison.

MELCOURT, (*étonné.*)

Comment!

MONDOR, (*lisant à demi-voix.*)

» Monsieur... et cetera....

MDE. MONDOR.

Si vous lisiez plus haut?

MONDOR, (*troublé.*)

Dieux! quel préliminaire!

(*Il lit.*)

» Je vous ai toujours dit, Monsieur, que votre affaire
» Etoit douteuse; aussi vous savez que jamais
» Je n'en ai devant vous garanti le succès....
Je ne puis achever....

(*Il lit bas.*)

MDE. MONDOR.

Il pâlit!

NÉRINE, (*bas à Lucile avec joie.*)

Sa main tremble.

MONDOR, (*laissant tomber la lettre.*)

J'ai perdu!

FRONTIN (*étonné, la ramasse.*)
Se peut-il!

NÉRINE, (*à part.*)
Bon!

MELCOURT, (*vivement.*)
Confondons ensemble
Tous ces droits malheureux, sujets de nos débats,
Que Dorval m'autorise à vous céder.

MONDOR.
Non pas.
Qu'il triomphe aujourd'hui; dès demain j'en appelle.
Jusqu'à l'extinction de chaleur naturelle,
Je plaiderai.

MELCOURT.
Monsieur, acceptez; je suis prêt
A vous céder....

FRONTIN, (*à Mondor, en lui remettant la lettre.*)
Monsieur, achevez, s'il vous plaît.

MDE. MONDOR, (*à Mondor.*)
Voyons.

MONDOR, (*continuant de lire tristement.*)
»La question paroissoit ambigue;
»Mais vos juges, après l'avoir bien débattue,
»Ont prononcé: Dépens, dommages, intérêt,
»Vous avez tout.... gagné!«

TOUT LE MONDE, (*excepté Frontin.*)
Ciel!

FRONTIN, (*tristement à Melcourt.*)
Voilà votre arrêt.

MONDOR.
Peste soit de l'exorde!

LUCILE, (*à part.*)

Ah! grand dieu!

LES TANTES, (*regardant Melcourt.*)

C'est dommage.

MELCOURT, (*à Mondor, avec fermeté.*)

Vous avez à l'instant refusé le partage
Des droits que l'amitié prétendoit vous céder;
J'osai le proposer, j'ose le demander.

MONDOR.

Quoi!...

MELCOURT.

Tour-à-tour vainqueur et vaincu l'un et l'autre,
Vous reprenez ma place, et je reprends la vôtre
Pour me venger de vous.

MONDOR.

Je n'ai pas mérité....

MELCOURT.

Vous avez dédaigné ma générosité:
Je réclame la vôtre, et voilà ma vengeance.

MONDOR, (*embarrassé.*)

(*A part.*)

Vous me faites honneur. Diable d'homme!....

LUCILE, (*remarquant l'embarras de Mondor.*)

Il balance;
Je tremble!

MDE. MONDOR, (*à Mondor.*)

Mon ami!...

MONDOR, (*brusquement.*)

Bast!....

LES DEUX TANTES.

Mon frère!....

MONDOR, (*de même.*)

Oui, mes soeurs.

FRONTIN et NÉRINE.

Monsieur!....

MONDOR.

Fort bien!

CLÉON et CLITANDRE.

Daignez....

MONDOR, (*étonné.*)

Quoi! vous aussi, Messieurs?

CLÉON.

Il est vrai que l'amour nous mit en concurrence;
Mais l'amour doit céder à la reconnoissance.

MONDOR.

Je ne vous entends pas.

CLITANDRE.

Nous étions ennemis:
Nous lui devons tous deux le bonheur d'être amis.

MONDOR.

Ah! ah!

MDE. DE BOISVIEUX.

J'avois voulu lui nuire; mais je l'aime;
Sa morale me met d'accord avec moi-même.

MONDOR.

Miracle!

MLLE. DE VERTSEC.

Ses discours m'ont fait ouvrir les yeux,
Et je vais devenir raisonnable.

MONDOR.

Grands dieux!

MDE. MONDOR.

Grâces à lui, deux fois vous m'avez embrassée.

(*Mondor rit et ne répond rien.*)

FRONTIN.

Il est né dans mes bras.

MONDOR.

Bon?

NÉRINE, (*montrant son anneau.*)

Il m'a fiancée.

MONDOR.

Vraiment?

LUCILE.

Le premier jour me l'avoit fait aimer;
Le second, pour jamais, me le fait estimer.

MONDOR, (*à Melcourt.*)

Mais c'est affaire à vous! et, sans la circonstance
Du procès ruineux qui....

MDE. DE BOISVIEUX, (*vivement.*)

Pour cette alliance
J'assurerai mon bien.

MDE. DE VERTSEC, (*de même.*)

Moi, le mien.

MDE. MONDOR, (*mettant la main de Lucile dans celle de Melcourt.*)

Moi, le mien.

MONDOR. (*montrant Lucile.*)

Non pas: de ce bien-ci la moitié m'appartient.

CLÉON et CLITANDRE.

Quoi! Monsieur, vous auriez seul la rigueur extrême?...

MONDOR.

Oui, Messieurs; je prétends.... le lui donner moi-même;

Et je païrai moitié du procès.

MELCOURT.

C'en est trop!

Et je....

MONDOR.

Je païrai tout si vous dites un mot,
Puis-je payer trop cher le bonheur de ma fille,
La paix et l'union de toute ma famille,
Et le plaisir si doux d'embrasser aujourd'hui,
Après plus de quinze ans, Dorval mon vieil ami,
De passer avec lui le reste de ma vie?
Pour établir chez moi cette heureuse harmonie,
Vous n'avez employé ni l'éclat emprunté
Du bel esprit, ni l'art de la fatuité,
Au fond de votre coeur le sentiment s'épure;
Son langage est toujours celui de la nature;
Votre esprit naturel orne la vérité,
Mais sans la déguiser, voile sa nudité;
Sans jamais s'abaisser, noblement il se plie
Pour se mettre au niveau de ceux qu'il concilie;
Moins vous voulez régner, plus vous faites la loi;
Chacun, auprès de vous, devient content de soi;
Enfin, l'extérieur est toujours agréable,
Le coeur bon, l'esprit juste: et voilà l'homme aimable.

FIN.

LE

MARIAGE SECRET,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES ET EN VERS.

Représentée pour la première fois à Paris le 10 Mars 1786.

. . . . . . Ne songez qu'au plaisir.
Madame DE VOLMARE, *dernier vers du Ier. Acte.*

AVANT-PROPOS

DES

ÉDITEURS.

De toutes les comédies en trois actes qui ont été données depuis quelques années, le Mariage secret est celle qui a obtenu le plus brillant succès. Peut-être en a-t-elle dû une partie au jeu inimitable de quelques Acteurs; mais encore est-il juste d'ajouter qu'à une intrigue conduite avec beaucoup de vraisemblance et d'adresse, monsieur Desfaucherets, Auteur de cette pièce, a su lier des caractères aussi vrais que bien présentés.

Depuis les Fâcheux de Molière, Merval est peut-être l'ennuyeux le plus plaisant et le plus original que l'on ait vu au théâtre: sa confiance, sa bonhommie, ses demi-finesses, sa profonde sottise perçant à travers ce langage que tout le monde attrappe, tous ces détails enfin qui forment et constituent l'existence équivoque d'un de ces importuns de château, que l'on trouvoit par-tout, annoncent que monsieur Desfaucherets a su parfaitement observer, et ce qui achève de le prouver, c'est qu'à la première représentation du Mariage secret, il n'y a pas une société qui ne reconnoissant son Merval, n'ait été tentée de le nommer.

Le Mariage secret si supérieur à toutes les pièces du même nom qui sont sur les différens théâtres de l'Europe.

n'est cependant pas sans défauts; on reproche avec raison à son Auteur plusieurs fautes de langage, qui peut-être auroient choqué davantage, si le public attaché à une intrigue agréable, n'avoit pas été désarmé par l'originalité de Merval, et les grâces de madame de Volmare.

Peut-être faut-il avoir connu la France il y a quelques années, pour sentir la vérité des tableaux qu'offre le Mariage secret; mais si cette aisance, cette liberté, cette vie de château, si loin de la politesse apprêtée et de l'étiquette de bien des pays, ne servent qu'à étonner les étrangers qui n'y reconnoissent point leurs usages, la pièce de monsieur Desfaucherets n'en a pas moins l'avantage de constater des moeurs qui ont existé, et le mérite d'en perpétuer le souvenir.

Pour satisfaire la curiosité de ceux de nos Lecteurs qui sont jaloux de recueillir quelques anecdotes peu connues, nous terminerons cette notice par le récit d'une petite aventure arrivée à la célèbre madame de Tencin, et l'origine dit-on de la fortune de son frère; on y trouvera ce qui a suggéré à l'Auteur du Mariage secret, le moyen ingénieux qu'il emploie pour introduire le mari d'Emilie, dans le château de l'ombrageux Bessoncourt, et l'y faire rester; c'est de Mr. Desfaucherets lui-même que nous tenons cette histoire.

Madame de Tencin désiroit ardemment faire connoissance avec un Ministre, trop occupé pour rechercher la société d'une femme aimable, et cependant trop galant pour ne pas y être très-sensible. Il s'agissoit d'une place importante dont il pouvoit disposer; le temps pressoit, elle avoit tout tenté pour arriver jusqu'à lui; un moyen aussi singulier que naïf se présente, et, en femme d'esprit, elle se résout à en profiter. On touchoit aux fêtes de Pâques, l'

inistre étoit allé se reposer quelques jours à la campagne. adame de Tencin, bien informée que le château qu'il abite est dans le voisinage de celui d'une de ses amies, et ur les bords de la route qui y mène, part et s'arrange vec un valet de chambre intelligent, pour arriver à la uit tombante au bout de l'avenue qui conduit à l'habitation u Ministre; là, par le comble de l'adresse d'un postillon agné et payé pour faire précisément tout le contraire de e dont ordinairement on les prie, elle verse et casse une oue de sa voiture. On accourt du château, le Ministre ui-même s'empresse d'offrir l'hospitalité à la jolie et inortunée voyageuse; elle accepte, profite des momens, proonge son séjour, se rend aux voeux de l'homme d'état u'elle enchante, de la société qu'elle amuse, et achève par on amabilité et ses grâces de mettre à fin la périlleuse venture, que son adresse et son courage ont si bien su ommencer.

PERSONNAGES.

Mr. DE BESSONCOUR.

PERMAVILLE.

MERVAL.

le Chevalier DISTELLE.

WILLIAMS, *Jockey.*

ÉMILIE.

Madame DE VOLMARE.

La Scène est dans le château de Mr. de Bessoncour.

LE
MARIAGE SECRET,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente un salon, où répondent plusieurs appartemens.

SCÈNE PREMIÈRE.

EMILIE, Mde. *DE VOLMARE*.

Mde. de Volmare.

Peut-on, comme un enfant, se dépiter ainsi?

Emilie.

Eh bien, oui, laissez-moi.

Mde. de Volmare.

Vous me boudez aussi?

Emilie.

J'ai besoin d'être seule.

MDE. DE VOLMARE.

Eh, non, mon Emilie,
Vous avez besoin d'être avec moi.

EMILIE.

Je vous prie....

MDE. DE VOLMARE.

Soyez heureuse et calme, et je vous obéis.
Le bonheur aisément peut se passer d'amis;
Mais un profond chagrin trouble en secret votre ame;
Ce moment m'appartient, et mon coeur le réclame.

EMILIE.

Toujours la même.

MDE. DE VOLMARE.

Oh! oui, toujours; vous aimant bien.
Mais quittez cet air sombre et ce triste maintien.
Trouve-t-on dans ses pleurs un remède à ses peines?
Les vôtres aujourd'hui sont d'ailleurs....

EMILIE.

Très-certaines

MDE. DE VOLMARE.

Et très-promptes sur-tout. Le plaisir, ce matin,
Répandoit son éclat sur votre front serein;
Prêtant à vos discours un charme plus aimable,
La gaîté vous conduit, et vous anime à table.
Enchanté du bonheur qu'il croit fixé chez lui,
Notre oncle, de la ville exagérant l'ennui,
Veut prendre, cet hiver, son château pour asile;
L'officieux Merval et l'adroit Permaville,
De ses moindres désirs louangeurs aguerris,
A ce nouveau projet répondent à grands cris.

Vous gardez le silence, et sur votre visage
De degrés en degrés se répand un nuage.

EMILIE.

Vous l'avez vu, cruelle!

MDE. DE VOLMARE.

Et j'ai servi vos voeux.

EMILIE.

En louant ce projet cent fois encor plus qu'eux;
C'est fort bien.

MDE. DE VOLMARE.

C'est le mieux dans la place où nous sommes;
Ce sont de grands enfans que la plupart des hommes.
Obstiné s'il combat, dégoûté s'il obtient,
Ma chère, qui peut tout, ne veut bientôt plus rien.
Mais, parlons vrai; sensible, et dans l'âge où vous êtes,
Paris n'entre pour rien dans vos douleurs secrètes?
On ne me trompe pas: l'ennui rend sérieux;
Les pleurs viennent du coeur, et j'en vois dans vos yeux.

EMILIE, (*troublée.*)

Moi! point.

MDE. DE VOLMARE.

De les cacher, allons, soyez moins vaine,
Offensez l'amitié, redoublez votre peine.
Beau calcul! pour nous deux faites-en un moins faux.
Mettez, à m'avouer la cause de vos maux,
Le courage qu'ici vous mettez à les feindre;
L'effort sera plus doux, et l'effet moins à craindre.
Contre votre chagrin alors nous serons deux,
Et, souffrant beaucoup moins, nous agirons bien mieux.

EMILIE.

Non, non; c'est sans espoir.

MDE. DE VOLMARE.

Propos de la tristesse;
Elle est comme la peur, elle accroît la foiblesse.
Parlons qu'un seul mot, dans votre sort affreux,
De ce triste destin fait un état heureux.

EMILIE.

Mais, oui.

MDE. DE VOLMARE.

Je vous entends: au sein de cette ville,
Dont notre oncle aujourd'hui pour l'hiver nous exile,
Est un homme sensible, aimable, doux, charmant;
Enfin, ce qu'en un mot, on appelle un amant....
Vous détournez les yeux! N'est-ce pas, je devine?

EMILIE.

A-peu-près.

MDE. DE VOLMARE.

En quoi donc me trompé-je, cousine?

EMILIE.

Ce n'est pas un amant.

MDE. DE VOLMARE.

Eh! quoi?

EMILIE.

C'est un mari.

MDE. DE VOLMARE.

C'étoit un peu trop fort à deviner aussi.
Comment! sans nul aveu, sans le dire à personne!

EMILIE.

Mon silence avec vous, vous blesse et vous étonne....

MDE. DE VOLMARE.

Parlons de vos tourmens; vos torts viendront après.

EMILIE.

De mon premier mari les désordres secrets
De mon oncle jadis excitèrent la haine,
Liée à son destin j'en partageai la peine;
Et bientôt l'infortune où me plongea sa mort.
Au loin, dans un couvent, fixa long-temps mon sort.
Là, par tous les moyens qu'un vrai regret suggère,
Je cherchois, veuve et libre, à fléchir la colère
De l'homme, qui lui seul pouvoit calmer mes maux;
L'amour dans mon désert m'en forgea de nouveaux.
Il m'offrit des mortels le plus vrai, le plus tendre....
Des feux que j'inspirois je ne pus me défendre;
Mais, notre peu de biens, le besoin de l'aveu
D'un oncle, encore aigri contre un premier neveu,
Sur l'hymen qu'il m'offrit, soutinrent mon courage.
Enfin....

MDE. DE VOLMARE.

L'Amour parla: je connois son langage.

EMILIE.

Au delà de la mer l'ordre du Souverain
Envoyoit tout son corps. Pour exiger ma main
Il me peint ses malheurs et sa crainte et sa flamme;
Tout l'orgueil dont ce titre échauffera son ame:
En vain, balbutiant quelques refus légers,
Je veux de ce projet lui montrer les dangers;
Ses pleurs....

MDE. DE VOLMARE.

Au fait, que peut la raison la meilleure,
Au moment d'un départ, contre un amant qui pleure?

EMILIE.

Oh! Vraiment la raison, elle étoit bien pour moi,

Mais l'amour étoit contre.

MDE. DE VOLMARE.

Il reçut votre foi?

EMILIE.

Avec tout le secret que demandoit ma crainte,
Et pour que rien alors n'y pût porter atteinte,
Il sortit de l'autel pour suivre ses drapeaux.

MDE. DE VOLMARE.

Sans vous être revus.

EMILIE.

A peine ses vaisseaux
S'éloignoient de nos ports: pardonnant mes offenses
Vaincu par ses amis, le temps et mes instances
Mon oncle, près de lui, m'appelle; sous la loi
Qu'aucun hymen jamais n'engagera ma foi
Pour sauver les chagrins que le premier lui donne.

MDE. DE VOLMARE.

Ah! la précaution étoit alors bien bonne.

EMILIE.

J'attendois: ce matin, une lettre m'instruit
Qu'en France, mon mari, par la paix reconduit,
Après quelques momens de séjour dans la terre
D'un parent riche et vieux, qui lui tient lieu de père,
Dans huit jours à Paris, doit être de retour:
Mon oncle à ce moment y revient à son tour.
J'entrevois le bonheur; point du tout: pour l'année
Dans ce maudit château me voilà confinée,
Et tout espoir me fuit.

MDE. DE VOLMARE.

Il n'est donc pas connu?

EMILIE.

Lui, son nom même ici n'est jamais parvenu.

MDE. DE VOLMARE.

En ce cas, au plutôt cherchons à l'introduire.

EMILIE.

Je vous reconnois bien: trouvant sur tout à rire.

MDE. DE VOLMARE.

Non, vraiment, je veux voir mon petit cousin, moi:
Il doit être charmant.

EMILIE.

Vous me glacez d'effroi:
Vous voulez....

MDE. DE VOLMARE.

Quel obstacle?

EMILIE.

Il en est d'invincibles.

MDE. DE VOLMARE.

Pour une femme?

EMILIE.

Ah! Ciel!

MDE. DE VOLMARE.

Voilà nos gens sensibles
Forts pour faire une faute, et s'en désespérer,
Morts d'effroi, quand pour eux on veut la réparer.
Je veux qu'il vienne ici.

EMILIE.

Voyez ce qu'il m'en coûte.
Si mon oncle....

MDE. DE VOLMARE.

Vraiment, c'est bien sans qu'il s'en doute

EMILIE.

Comment?

MDE. DE VOLMARE.

Par ses amis: n'est-ce pas leur devoir?

EMILIE.

Oh! ils le voudront bien?

MDE. DE VOLMARE.

Nous leur ferons vouloir.

Voilà le nôtre à nous.

EMILIE.

Oui, monsieur Permaville
Qui, né jaloux de tout et pour lui seul utile,
De mon oncle qu'il flatte et qu'il mène aujourd'hui,
Ecarte ceux qu'il croit plus aimables que lui;
Qui de son tendre amour m'offrit cent fois l'hommage,
Dès que vous le voudrez, avec ardeur je gage,
Viendra dans le château présenter mon mari.

MDE. DE VOLMARE.

Si je le voulois bien, cela seroit ainsi:
Mais le temps presse, il faut un moyen plus rapide.

EMILIE.

Prenez monsieur Merval, mal-adroit, intrépide,
Qui sait tout, qui fait tout, et fait toujours tout mal.

MDE. DE VOLMARE.

Il agit, c'est assez, le reste m'est égal.

EMILIE.

Bavard.

MDE. DE VOLMARE.

Tant mieux; il dit ce qu'on veut.

EMILIE.

Imbécille.

Vous-même.....

MDE. DE VOLMARE.

Je l'ai dit! mais il peut être utile.
Qu'importe? dans ce monde, avec tout homme, il faut
Estimer ce qu'il peut et jamais ce qu'il vaut.
Il vient; vous allez voir comme on traite une affaire.

EMILIE.

Madame de Volmare; ah! Ciel! qu'allez-vous faire?

MDE. DE VOLMARE.

Votre bonheur, enfant.

(*Elle l'embrasse.*)

SCÈNE II.

EMILIE, MDE. *DE VOLMARE, MERVAL.*

MERVAL.

J'arrive toujours bien.

MDE. DE VOLMARE.

C'est ce que nous disions.

MERVAL.

J'étois de l'entretien.

MDE. DE VOLMARE.

Nous parlions de vos soins; sur-tout, de votre adresse.

MERVAL.

Chez moi, c'est habitude.

MDE. DE VOLMARE.

Ah! ah!

MERVAL.

Dès ma jeunesse,

J'eus le goût d'être utile, et quand j'agis, d'abord
Je trouve le plus court et le mieux sans effort.
Aussi j'oblige avant qu'on le demande même:
Voilà pourquoi je vois que tout le monde m'aime.

EMILIE, (*à part.*)

C'est bien voir.

MDE. DE VOLMARE.

(*Bas à Emilie.*) (*à Merval.*)
Paix. Sur-tout monsieur de Bessoncour.

MERVAL.

Oh! lui, sans me vanter, me doit quelque retour.
Dès qu'il veut quelque chose, à toute heure il me trouve.
Je ne me défends pas du plaisir que j'éprouve;
Il a le coeur si bon!

MDE. DE VOLMARE.

L'esprit si doux!

MERVAL.

Charmant.
S'il se moque de moi, c'est toujours si gaîment.

MDE. DE VOLMARE.

Fait en tout pour le monde.

MERVAL.

Ah! bien mieux que personne,
Opulent, comme il est.

MDE. DE VOLMARE.

Aussi, ce qui m'étonne,
C'est qu'un cercle choisi, je suppose par vous,
Animant sa gaîté, multipliant ses goûts,
De plaisirs plus nombreux n'occupe pas sa vie.
Le spectacle, à mon gré, le plus digne d'envie;
C'est un vieillard aimable et chez lui caressé.

MERVAL.

Ce que vous dites-là, je l'ai toujours pensé.
Mais dit-on quelque chose, aussitôt Permaville
Du sarcasme, avec vous, prend le rire et le style;
Amenez-vous quelqu'un, il trouve à vos amis
Quelques défauts toujours pour n'être pas admis.
Pour peu qu'on ait d'esprit, sa rigueur est extrême;
C'est au point que j'ai craint quelquefois pour moi-même.

MDE. DE VOLMARE.

Pour vous, monsieur Merval! tout le monde aura peur.

MERVAL.

Il rend déjà votre oncle et farouche et grondeur.
Bientôt tout souffrira de son humeur chagrine.

MDE. DE VOLMARE.

Voit-on mieux que Monsieur? Vous trompois-je, cousine?

MERVAL.

Il seroit un moyen pour nous en garantir,
Si l'aimable Emilie y vouloit consentir.

MDE. DE VOLMARE.

D'avoir recours à vous elle avoit bien envie;
Mais elle est si timide.

EMILIE.

Achevez, je vous prie;
Que puis-je à tout ceci?

MERVAL.

Quand on est comme vous,
Qu'on a le coeur sensible et des regards si doux,
L'ennui d'un long veuvage est lourd pour une femme.

EMILIE, (*à Mde. de Volmare.*)

Que veut-il?

MDE. DE VOLMARE.

Mais je crois qu'il a lu dans notre ame.

MERVAL.

Oh! je vois juste.

MDE. DE VOLMARE.

Eh bien?

MERVAL.

En prenant un mari,
De vous et de votre oncle également chéri,
Vous reprenez l'empire ici.

MDE. DE VOLMARE.

C'est admirable!
Un mari!

MERVAL.

N'est-ce pas? Il faut qu'il soit aimable,
Sur-tout vous aimant bien. N'en connoissez-vous pas?

EMILIE.

Mais j'entrevois encor de bien grands embarras.

MDE. DE VOLMARE.

Avec lui? Vous voyez qu'il les fait disparoître,

MERVAL.

Tout-d'un-coup.

EMILIE.

Je sens bien, si cela pouvoit être...

MERVAL.

Pouvoit! Epousez-moi, je vous réponds de tout.

EMILIE.

Comment!

MDE. DE VOLMARE.

Je n'entends pas.

MERVAL.

L'oncle a pour moi du goût;
Pour elle dès long-temps j'ai l'amour le plus tendre.

MDE. DE VOLMARE.

Ah! oui. Vous commencez à vous faire comprendre.

MERVAL.

Je l'épouse, et tous deux ramenant les plaisirs,
Exécutons le plan que traçoient vos désirs.

MDE. DE VOLMARE.

En y changeant pourtant quelque petite chose.

MERVAL.

Qu'à son gré librement de tout elle dispose.

EMILIE, *(bas à madame de Volmare.)*

Cousine, vous avez joliment réussi!

MERVAL.

Mais pourquoi réfléchir? Vous vouliez rendre ici
Tout le monde content; vous en voilà maîtresse.

MDE. DE VOLMARE.

Oh! c'est que nous songions à la défense expresse
Que mon oncle nous fit de suivre un autre choix.

MERVAL.

De peur qu'un étourdi ne vînt comme autrefois
Porter dans sa maison et le trouble et l'orage;
Mais, quand il apprendra que c'est un homme sage,
Qui fait tout ce qu'on veut, d'un esprit... enfin moi,
Il en sera charmé comme vous.

MDE. DE VOLMARE.

Je le croi.

MERVAL.

D'ailleurs, puisque c'est là la peur qui vous agite,
De la faire cesser occupons-nous bien vîte.

EMILIE.

Quoi donc encor?

MERVAL.

Je vais le trouver; finement
Je le pressentirai sur notre arrangement.

EMILIE.

Eh, non; c'est trop de soin.

MERVAL.

Je n'en saurois trop prendre.
Parbleu, je sens très-bien que c'est à moi de rendre
Notre projet facile, et j'y cours de ce pas.
Vous me connoissez bien; ne vous tourmentez pas.
De ce que j'aurai fait je viendrai vous instruire.

SCÈNE III.

EMILIE, MDE. *DE VOLMARE.*

MDE. DE VOLMARE, (*riant.*)

Fort bien.

EMILIE.

Vous en riez.

MDE. DE VOLMARE.

De quoi pourra-t-on rire?

EMILIE.

Prenez-le donc encor pour servir mon mari.

MDE. DE VOLMARE.

Mais est-on comme vous? Deux hommes sont ici,
Vous leur tournez la tête.

EMILIE.

Et vous, est-ce sagesse

De souffrir qu'à mon oncle un indiscret s'adresse?

MDE. DE VOLMARE.

Bon! n'avez-vous pas peur? Pour le perdre aujourd'hui,
A qui pouvions-nous mieux nous adresser qu'à lui?
Puis à ce mot d'hymen, fâcheux dans notre bouche,
Il accoutumera son oreille farouche.
C'est toujours un pas fait; de ce premier effort
Nous aurons le profit, quand il aura le tort.

EMILIE.

Oui, vous avez toujours une manière heureuse
De voir tout.

MDE. DE VOLMARE.

Comme vous, une triste et fâcheuse,
Et tout n'en va pas moins.

EMILIE.

Mais j'entends approcher
Quelqu'un.

MDE. DE VOLMARE.

C'est un valet; il a l'air de chercher.

EMILIE.

Je ne le connois pas.

SCÈNE IV.

EMILIE, WILLIAMS en Jokey anglois,
MDE. *DE VOLMARE.*

MDE. DE VOLMARE.

Que voulez-vous?

WILLIAMS.

Un tame.

MDE. DE VOLMARE.

Eh! bien, en voilà deux.

WILLIAMS.

Jé vois; mais sur mon ame,
Vous mettez diablement du trouble en mon esprit.
Celle que je viens pour, l'être, à ce qu'on m'a dit,
Avec des yeux bien beaux, une mine jolie.
A laquelle de vous m'adresser, je vous prie!

EMILIE.

Comment! Il est galant.

MDE. DE VOLMARE.

Mais, enfin, dites-nous
Son nom?

WILLIAMS,

C'est Hémilie.

MDE. DE VOLMARE.

Ah! cousine, c'est vous.

EMILIE.

Eh bien, que voulez-vous?

WILLIAMS.

Matame, c'est un lettre,
Que mon maître à vous-même il m'a dit dé rémettre.

EMILIE.

Quel est-il?

WILLIAMS.

Moi, sur-tout défendu de nommer.
Lé lettre, il le dira.

(*Emilie prend la lettre et se trouble.*)

MDE. DE VOLMARE.

Qui peut vous alarmer?

EMILIE.

Ah! C'est de mon mari! qu'est-ce donc qu'il m'annonce?

MDE. DE VOLMARE.

Lisez vîte.

WILLIAMS.

Monsieur, il voudroit lé réponse.

EMILIE.

Je vous la remettrai dans un petit moment.

WILLIAMS.

Ce Monsieur il attend fort mal patiemment.

EMILIE.

Ah! ma cousine!.

MDE. DE VOLMARE.

Eh bien?

EMILIE.

Jugez de ma tristesse...

(Elle lit.)

» Ma chère Emilie, n'ayant pas trouvé le parent que je » comptois voir dans sa terre, je m'achemine vers Paris; » me voilà au bout de l'avenue du château que vous habi- » tez: ma prudence m'y retient: et je dépêche mon pos- » tillon, qui est un homme sûr et adroit pour vous en in- » former. S'il étoit possible.... mes voeux sont peut-être » insensés; mais songez que depuis un an je suis séparé de » vous, et qu'on n'aima jamais comme j'aime ma chère et » tendre Emilie. «

Il est à cinq cents pas.

MDE. DE VOLMARE.

Et nous avons sans cesse

Des amis pour nous suivre, et des yeux pour nous voir.

Vous vous perdez.

EMILIE.

Je vais le mettre au désespoir.

MDE. DE VOLMARE.

Calmez-le en écrivant. Sur-tout soyez bien tendre,
Cela trompe les maux. On pourroit nous surprendre:
Allez, je vais ici garder le postillon:
Si l'on vient, c'est pour moi qu'il est dans la maison.

EMILIE, *(en s'en allant.)*

Ciel! ne pouvoir qu'écrire!

SCÈNE V.

MDE. *DE VOLMARE, WILLÍAMS.*

MDE. DE VOLMARE.

Après un an d'absence
Un époux... un amant... à si peu de distance;
Et rester sans le voir... Ah! c'est un peu fâcheux...
Mais, qui s'opposeroit?... Ils se verroient bien mieux...
Le moyen est hardi... l'idée en est bouffonne...
Et tant mieux, les soupçons n'en viendront à personne...
Ecoute, mon ami.

WILLIAMS.

Quoi?

MDE. DE VOLMARE.

Ton maître est resté
Là-haut dans sa voiture?

WILLIAMS.

Oh! point: il s'est jeté
En arrivant dehors, puis grimpé lé montagne.

D'où me montrer de loin cé maison dé campagne;
Là marcher beaucoup fort et de gauche et de droit.

MDE. DE VOLMARE.

C'est toi qui le mène?

WILLIAMS.

Yes.

MDE. DE VOLMARE.

On te dit fort adroit.

WILLIAMS.

Dans les plus forts chemins, moi courir comme un tiaple.

MDE DE VOLMARE.

As-tu jamais versé?

WILLIAMS.

Moi, Montame, incapable.

MDE. DE VOLMARE.

Tant pis. Adroitement, sans qu'on soupçonne rien,
Il faudroit renverser ta voiture, mais bien.

WILLIAMS.

Mon voiture adret'ment?

MDE. DE VOLMARE.

Oui.

WILLIAMS.

Montame, il veut rire.

MDE. DE VOLMARE.

Non, non.

WILLIAMS.

N'entendre pas ce qu'Matame il veut dire.

MDE. DE VOLMARE, (*tirant sa bourse.*)

Je vais m'expliquer mieux. Tiens, ces vingt-cinq louis
Sont à toi, si tu fais tout ce que je te dis.

WILLIAMS.

Que Matame il répète, et je comprends, je pense.

MDE. DE VOLMARE.

Tu vas rendre à ton maître en toute diligence
La lettre qu'il attend; et très-certainement
Il sera, de la lire, occupé seulement.
Tourmente tes chevaux, mène-les de manière
Qu'il vienne un accident qui jette tout par terre.
Sois plus adroit encor, brise une roue, enfin
Fais qu'il ne puisse plus poursuivre son chemin.
Tu le peux.

WILLIAMS.

Fort beaucoup; mais sait-il ça, mon maître?

MDE. DE VOLMARE.

Qu'il ne s'en doute pas.

WILLIAMS.

Il mé pattra.

MDE. DE VOLMARE.

Peut-être

Même il le faudroit.

WILLIAMS.

Point.

MDE. DE VOLMARE.

Crois qu'il s'appaisera,
Et que lui-même après te récompensera.

WILLIAMS.

Lui, mé récompenser aussi?

MDE. DE VOLMARE.

Je te l'assure.

Enfin, veux-tu ma bourse?

WILLIAMS.

En jetant sa voiture?

MDE. DE VOLMARE.

Oui.

WILLIAMS.

Brisant sa roue?

MDE. DE VOLMARE.

Oui.

WILLIAMS.

Mon maître il s'ra content?
Et les vingt-cinq louis sont à moi, dans l'instant,
Vous dites, n'est-ce pas?

MDE. DE VOLMARE.

Oui. Tu sais bien m'entendre.

WILLIAMS.

Jé n'vois pas cé qui peut m'empêcher de les prendre.

MDE. DE VOLMARE, (*lui donnant la bourse.*)
Je compte donc sur toi?

WILLIAMS, (*tendant l'autre main.*)

Pendant que vous cassez,
La roue y l'être deux.

MDE. DE VOLMARE.

Oh! une, c'est assez.

WILLIAMS.

Matame, il n'a qu'à tire.

MDE. DE VOLMARE.

A ce que je te donne
J'ajoute une autre loi; c'est que jamais personne
Ne saura que cela vient de moi.

WILLIAMS.

Tout le mal,

N'ayez pas peur, Matame, il viendra d'la cheval.
C'est nous autres com'ça, qui nous fésons sans cesse.

MDE. DE VOLMARE.

Ton maître avoit raison de vanter ton adresse:
Mais la lettre est écrite, on vient te l'apporter.
Sois exact et discret.

WILLIAMS.

Matame il peut compter.

SCÈNE VI.

MDE. *DE VOLMARE, EMILIE, WILLIAMS.*

EMILIE, (*à Williams, en lui donnant la lettre.*)

Tiens, rends cela.

WILLIAMS.

Je vole où Matame il commande.

EMILIE.

Ajoute, mon ami, que je lui recommande
De se bien ménager; et toi qui le conduis,
Apporte à le servir les soins les plus suivis;
Ton zèle, sois-en sûr, aura sa récompense.

MDE. DE VOLMARE.

Elle a raison: pour lui redouble de prudence;
Prends bien garde qu'il soit hors de tout accident.

WILLIAMS.

Matame, je férai que chacun est content.

(*Williams sort.*)

SCÈNE VII.

Mde. *DE VOLMARE, EMILIE.*

EMILIE.

Quelle lettre!

Mde. DE VOLMARE.

Peut-être, après l'avoir finie,
Aura-t-il le plaisir le plus doux de sa vie.

EMILIE.

Oui, d'ignorer l'instant qui doit nous réunir.

Mde. DE VOLMARE.

Il viendra.

EMILIE.

Parlez-moi toujours de l'avenir.

Mde. DE VOLMARE.

C'est qu'il est ce qu'on veut, et qu'il rend tout possible.
Voyez-y le moment, où ce mari sensible
S'offre à vos yeux tremblant de surprise et d'amour.
Et vous?....

EMILIE.

Pour augmenter mes ennuis en ce jour,
Des plaisirs que je perds augmentez donc les charmes,
Cruelle!

Mde. DE VOLMARE, (*riant.*)

Quel bonheur vous promettent ces larmes!

EMILIE.

Mon désespoir vous plaît: je ne puis concevoir...

MDE. DE VOLMARE.

Merval revient.

EMILIE.

Je fuis.

MDE. DE VOLMARE.

Je vais le recevoir.

(Emilie sort.)

SCÈNE VIII.

MDE. *DE VOLMARE*, *(seule.)*

Vous êtes personnel, quand il faut être utile.
Ah! non, monsieur Merval... Je vous rendrai docile.
Les armes de l'esprit sont les défauts d'un sot.

SCÈNE IX.

MDE. *DE VOLMARE*, *MERVAL.*

MERVAL.

Je viens d'agir, Madame; et, dès le premier mot,
Bessoncour souriant prenoit très-bien la chose.
Pernaville qu'il craint, et que tout indispose,
S'est mis entre nous deux, a voulu tout savoir.
Il n'en a pas ri, lui; car mon plan, mon espoir...
Il a tranché sur tout avec une amertume . . .
Savez-vous sur l'humeur qui toujours le consume

Ce que je pense, moi? C'est que notre fâcheux
Pourroit de la cousine être fort amoureux.

MDE. DE VOLMARE.

Vous êtes à le voir?

MERVAL.

La chose est donc certaine?

MDE. DE VOLMARE.

Pour preuve, il n'en faudroit qu'une pareille scène.

MERVAL.

Là, je ne m'y suis pas trompé: mais en tout cas,
Je lui pardonne fort; car je ne le crains pas.
Prenant alors un ton de raison, de sagesse,
Votre oncle a demandé si dans ceci sa nièce
Etoit pour quelque chose; et moi, j'ai répondu
Que cet hymen étoit entre nous convenu.
J'ai bien fait?

MDE. DE VOLMARE.

Comme en tout.

MERVAL.

Car j'ai, par cette adresse,
Si bien sur notre compte éveillé sa tendresse
Qu'il doit se rendre ici pour l'en entretenir:
Mais je ne la vois point, il faut la prévenir.

MDE. DE VOLMARE.

Elle vient de sortir.

MERVAL.

Son absence est cruelle;
Voilà l'affaire en train, et la fin dépend d'elle.

MDE. DE VOLMARE.

Oui, de l'aller chercher il faudroit prendre soin.

MERVAL.

Si je savois où c'est . . .

MDE. DE VOLMARE.

Elle n'est pas bien loin.

MERVAL.

Dites-le-moi, j'y cours.

MDE. DE VOLMARE.

Votre adresse est connue
Et fonde mon espoir. Allez dans l'avenue.

MERVAL.

Bien avant?

MDE. DE VOLMARE.

Tout au bout.

MERVAL.

Cela suffit : j'y vais.

MDE. DE VOLMARE.

N'allez pas vous tromper.

MERVAL.

Me trompé-je jamais?

MDE. DE VOLMARE.

Cherchez, vous trouverez.

MERVAL.

Bientôt je vous l'amène.

MDE. DE VOLMARE.

Et vous nous tirerez d'une bien grande peine.
Voyez jusqu'au chemin.

MERVAL.

Oh! je l'aurai.

MDE. DE VOLMARE.

J'entends
Monsieur de Bessoncour, ne perdez pas de temps.

MERVAL.

Cela rend sa présence encor plus nécessaire;
Gardez-le ici jusqu'à . . .

MDE. DE VOLMARE.

Bon! vous n'aviez que faire
De me le dire . . . Oui, cours . . . Ah! encore un moment,
Mon aimable Emilie, et ton coeur est content.

SCÈNE X.

PERMAVILLE, MR. *DE BESSONCOUR,* MDE. *DE VOLMARE.*

MR. DE BESSONCOUR.

Cela commence-t-il? de demandes pareilles
Va-t-on incessamment m'étourdir les oreilles?
J'avois bien défendu qu'il en fût jamais rien.

PERMAVILLE.

Ils sont tous deux d'accord!

MR. DE BESSONCOUR.

Je l'empêcherai bien.

MDE. DE VOLMARE.

Quelque chose, mon oncle, aujourd'hui vous chagrine?

MR. DE BESSONCOUR.

J'ai cru dans le salon trouver votre cousine.

Mde. de Volmare.

Elle vient de passer dans son appartement.

Mr. de Bessoncour.

Je voudrois lui parler, dites-lui promptement.

Mde. de Volmare.

Vous êtes si fâché.

Mr. de Bessoncour.

C'est égal, qu'elle vienne.

SCÈNE XI.

PERMAVILLE, Mr. *DE BESSONCOUR.*

Mr. de Bessoncour.

En m'isolant, j'ai cru me sauver cette scène.
Il faut que ce Merval vienne ici m'alarmer.

Permaville.

Mais, vraiment, vous croyez qu'elle pourroit l'aimer?

Mr. de Bessoncour.

Non pas ; mais l'épouser : et par ses défauts même
Acquérir aisément ce que toute femme aime,
L'entière indépendance et le plus grand pouvoir.

Permaville.

Il est sûr que bientôt Merval vous feroit voir
Cet essaim d'importuns que Paris voit renaître.

Mr de Bessoncour.

Et tous ceux de la Cour ou qui feignent d'en être ;
Qui pour singer les Grands gâtent tout ce qu'ils font;
Savent tout à vingt ans, hors les dettes qu'ils ont;

Et dans l'oisiveté qui retrécit leurs ames,
S'établissent un nom sur les pleurs de vingt femmes;
Regardent les parens, les oncles, les maris,
Comme des trésoriers dont l'or fait tout le prix.
Qu'entendrai-je chez moi? Le babil incommode
D'hommes parlant chevaux, de femmes causant mode:
De cinquante étourdis, nommés gens comme il faut,
Qui s'assemblent bien tard pour se quitter bientôt,
Et jugeant par le jeu si la maison est bonne,
Se moquent au souper du maître qui le donne.
Je crains trop cet ennui, c'est le plus cher de tous.

PERMAVILLE.

Et c'est le retrouver qu'unir Merval à vous.
Car enfin, à l'amour que mérite Emilie,
S'il joignoit ces projets que la raison allie,
S'il voyoit dans ces noeuds un titre heureux et doux,
Qui met un ami tendre, encor plus près de vous,
Et qui, multipliant ses moyens de vous plaire,
Assure à vos vieux jours un appui nécessaire;
S'il savoit vous créer, en comblant ses désirs,
De nouveaux sentimens et de nouveaux plaisirs,
Riche et sans héritiers, avec un coeur sensible,
Ne pas y consentir, vous seroit bien pénible.

MR. DE BESSONCOUR.

Je ne le sais que trop: et c'est précisément
Parce que je suis bon, que je fais le méchant.
Foible comme je suis, si je prends cette entrave,
D'abord je serai maître et puis bientôt esclave.
Eh! jamais ai-je su me défendre long-temps?
Ma nièce et son mari m'ont désolé deux ans:

J'ai juré de la fuir dans ma colère extrême,
Eh bien ! elle est chez moi : ce seroit tout de même.
Pour prévenir l'attaque et parer ce malheur,
Il faut crier bien haut ; cela peut faire peur.
Vous souriez ! . . .

PERMAVILLE.

J'entends.

Mr. DE BESSONCOUR.

Je vois venir ma nièce.
Je vais faire un beau train.

SCÈNE XII.

PERMAVILLE, Mr. *DE BESSONCOUR*, *EMILIE*. Mde. *DE VOLMARE*.

Mr. DE BESSONCOUR.

Malgré votre promesse
Vous êtes donc déjà lasse d'être avec moi,
Madame ? eh bien, partez.

EMILIE.

Moi, mon oncle ; et pourquoi ?

Mr. DE BESSONCOUR.

Pourquoi ! malgré la loi que j'avois prononcée,
Oubliant mes bienfaits et sa peine passée,
Voilà d'un autre choix votre cœur occupé ? ...

Mde. DE VOLMARE.

Elle ! d'un autre choix ! On vous a bien trompé

EMILIE.

Mon oncle, vous aimer, vous consacrer ma vie,
Rester ce que je suis, voilà ma seule envie.

MR. DE BESSONCOUR.

Qu'est-ce donc que Merval à l'instant m'a conté ?

MDE. DE VOLMARE.

Tout ce qu'il a voulu.

PERMAVILLE.

Je m'en étois douté.

Seroit-il digne, lui, d'un coeur comme le vôtre?

EMILIE.

Je ne veux épouser ni Merval ni tout autre.

MR. DE BESSONCOUR.

Parlez-lui donc bien net: car, rempli d'un beau feu,
Il s'est à moi tantôt vanté de votre aveu.
Vous voyez la colère où ce soupçon me jette;
Je vous l'ai toujours dit et je vous le répète,
N'allez pas là-dessus faire le moindre essai ;
Car, dès le premier mot, je vous parle très-vrai;
Je vous tiens ma parole et de vous me sépare.

EMILIE, (*à madame de Volmare.*)

Voilà de beaux succès que Merval nous prépare !
Il est plus animé sur ce point que jamais.

MDE. DE VOLMARE, (*bas à Emilie.*)

Ne blâmons point les gens qu'il faut louer après.

MR. DE BESSONCOUR.

Si vous me préférez un homme qui vous aime,
Libre à vous, vous pouvez disposer de vous-même.
Mais pour l'avoir ici je n'entends pas raison;
Et votre époux et moi dans la même maison,
Jamais, j'en jure bien, nous ne serons ensemble.

SCÈNE XIII.

PERMAVILLE, MERVAL, LE CHEVALIER *DISTELLE,* MR. *DE BESSONCOUR, EMILIE,* MDE. *DE VOLMARE.*

MERVAL, (*amenant le Chevalier et lui montrant monsieur de Bessoncour.*)

Le voilà.

EMILIE, (*à part.*)

C'est lui ! Ciel !

MDE. DE VOLMARE, (*bas à Emilie.*)

Du courage.

LE CHEVALIER, (*à part.*)

Je tremble.

MERVAL.

Mon ami, vous voyez un fort brave garçon
Dont j'ai connu jadis le père en garnison;
Que j'ai trouvé là-haut dans la plus grande peine.

EMILIE.

Quoi!

MDE. DE VOLMARE.

Paix.

PERMAVILLE.

Il a toujours quelqu'un qu'il nous amène.

MR. DE BESSONCOUR.

Mais en effet, Monsieur, me paroît fort ému.

MERVAL.

C'est qu'il est inoui qu'il ne soit pas moulu.
Sa roue est en éclats, sa voiture en canelle.

EMILIE.

Ah ! Dieu !

PERMAVILLE.

C'est singulier, cette route est si belle !

LE CHEVALIER.

De l'indiscrétion que je commets ici
L'excuse est mon malheur, Monsieur, et votre ami.

MERVAL.

D'abord il refusoit constamment de me suivre;
Mais on n'a point là-haut de quoi coucher ni vivre;
Je l'ai bien assuré qu'il trouveroit chez vous
Les secours les plus prompts et l'accueil le plus doux.

MR. DE BESSONCOUR.

Oui, Monsieur, et c'est moi, dans cette circonstance,
Qui dois à mon ami de la reconnoissance.

EMILIE.

Monsieur n'est pas blessé ?

MERVAL.

Non, sans doute, il n'a rien
C'est là, premièrement, comme vous croyez bien,
Ce que j'ai demandé.

LE CHEVALIER.

Lors de mon aventure
J'étois à lire à pied, fort loin de ma voiture.

PERMAVILLE.

L'accident est étrange autant qu'il est heureux.

MERVAL.

On l'auroit fait exprès, qu'on n'auroit pas fait mieux.
Parbleu, si quelque jour je veux briser la mienne,
Je vous demanderai le Jockey qui vous mène,
Il s'en acquitte bien.

LE CHEVALIER.

Oui; c'est un étourdi.

EMILIE.

Il faut lui pardonner.

MDE. DE VOLMARE.

Nous tâcherons ici

De vous faire oublier toute sa mal-adresse.

LE CHEVALIER.

Quelle seroit l'humeur qui dans ces lieux ne cesse?

D'après ce que j'éprouve et tout ce que je vois,

C'est une récompense à présent que je dois.

MERVAL.

Il est aimable, au moins.

PERMAVILLE.

Mais, de Monsieur, sans doute,

Les gens et les chevaux sont encor sur la route.

MR. DE BESSONCOUR.

Il faudroit y songer.

PERMAVILLE, (*du ton le plus poli.*)

Et tâcher que demain,

Monsieur fût en état de suivre son chemin.

MERVAL.

Est-il pressé?

LE CHEVALIER.

Mais, non.

MR. DE BESSONCOUR.

Je vais voir qu'on assemble

Mes gens: et suivez-moi; nous irons tous ensemble.

LE CHEVALIER.

Mais ....

MERVAL.

Je vais avec vous, ce sera bientôt fait.

PERMAVILLE, (*en s'en allant.*)

Notre étranger m'a l'air bien jeune et bien distrait.

SCÈNE XIV.

EMILIE, Mde. *DE VOLMARE.*

Mde. DE VOLMARE.

Merval a-t-il toujours tant de torts que vous dites? . . .

EMILIE.

Vraiment de ses hasards faites-lui des mérites !

Mde. DE VOLMARE, (*riant.*)

Ah! des hasards pareils, il en a quand on veut.

EMILIE.

Ah ! méchante! c'est vous . . .

Mde. DE VOLMARE.

Vous voyez ce que peut
Un sot bien employé, sur-tout par une femme.

EMILIE.

Qui vous résisteroit? Tant d'esprit et tant d'ame !
Mais n'avez-vous pas vu? Permaville inquiet
Nous dévoroit des yeux, et soupçonne un secret;
Il va, si nous restons, le croire davantage.

Mde. DE VOLMARE, (*riant.*)

Si nous les rejoignons, cela seroit plus sage,
N'est-ce pas?

EMILIE.

Mais . . . .

MDE. DE VOLMARE.

Eh bien ?

EMILIE.

Je crains de me trahir.

MDE. DE VOLMARE.

Moi, je songe au danger ; ne songez qu'au plaisir.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE CHEVALIER, Mde. *DE VOLMARE.*

Mde. DE VOLMARE.

Ah! Monsieur mon cousin, nous aurons du tapage.

LE CHEVALIER.

N'ai-je donc pas été bien tranquille et bien sage?

Mde. DE VOLMARE,

Comme un amant heureux.

LE CHEVALIER.

Quelle méchanceté!

J'ai de moi-même été surpris....

Mde. DE VOLMARE.

En vérité!

Cet effort nous promet une belle prudence.

LE CHEVALIER.

N'ai-je pas à Merval parlé reconnoissance;
A votre oncle, respects; à son ami, combats?
De tout le monde, enfin, ne m'occupois-je pas
Si ce n'est de ma femme?

Mde. DE VOLMARE.

Oh! oui, sur qui sans cesse
Vos regards se portoient avec une tendresse
Plus bête!

LE CHEVALIER.

Eh bien ! voyez; au silence réduit,
J'ai mis dans mes regards tout ce que j'ai d'esprit.

MDE. DE VOLMARE.

Deux ou trois fois encore ayez par aventure
De cet esprit, cousin, et bientôt, je vous jure,
Et votre femme et vous, vous serez loin d'ici.

LE CHEVALIER.

Il faut donc n'y rien dire et n'y rien voir aussi ?

MDE. DE VOLMARE.

Il faut voir les dangers, et sans humeur attendre
Ma cousine, qui seule au salon doit se rendre.

LE CHEVALIER.

Il falloit commencer par là votre leçon . . .
Je la verrai. Dieux ! . . Seule ! . . ,

MDE. DE VOLMARE.

Etourdi ! la raison.

LE CHEVALIER.

J'en ai depuis un an.

MDE. DE VOLMARE.

En un jour, indocile,
Perdez-en donc le fruit.

LE CHEVALIER.

Non, l'espoir rend tranquille.
L'amour qu'on tyrannise est souvent mal-adroit :
Mais mon bonheur est sûr; comptez sur mon sang-froid.

MDE. DE VOLMARE.

Il est peint dans vos yeux, vos discours, votre geste;
En pourrois-je douter ? Restez-là.

LE CHEVALIER.

Que je reste!
Là! seul, long-temps encor!

MDE. DE VOLMARE.

Mais elle va venir.
Si cela vous plaît mieux, vous pouvez en sortir.

LE CHEVALIER.

Allons, vous le voulez ; m'en faut-il davantage ?
Je reste, et ne dis mot.

MDE. DE VOLMARE.

Vous devenez trop sage.

LE CHEVALIER.

Vous voyez ? . . .

MDE. DE VOLMARE.

Oui, je vois comment je dois agir.

SCÈNE II.

LE CHEVALIER, (seul.)

Bon! elle rit de moi. D'honneur, c'est un plaisir
De voir ces gens sensés, qui, dans leur paix profonde,
Prennent leur coeur pour règle, et jugent tout le monde.
On est sûr avec eux d'avoir toujours des torts.
Oh! que je voudrois bien voir tous ces esprits forts
Pris d'une passion bien conditionnée,
Par la peine et l'absence encore aiguillonnée,
Et les entendre alors . . . Quelqu'un vient . . . C'est Merval.
Un importun déjà : ne me voilà pas mal.

SCÈNE III.

LE CHEVALIER, MERVAL.

MERVAL.

Ah! c'est vous, Chevalier! Seul?

LE CHEVALIER.

Je sais me suffire.

MERVAL.

Tant mieux, nous causerons; j'en ai long à vous dire.

LE CHEVALIER.

(*à part.*) (*Haut.*)
Ah! me voilà perdu. Dans un autre moment,
Je vous écouterois avec empressement:
Mais c'est que j'attendois . . .

MERVAL.

Eh bien! c'est à merveille.
Je viens attendre aussi quelqu'un sur qui je veille:
Nous pouvons être ensemble, et c'est nous arranger.

LE CHEVALIER, (*feignant de s'en aller.*)

Je vais . . .

MERVAL.

Si vous sortez, vous pouvez m'obliger.

LE CHEVALIER, (*à part.*)

Quel homme! pour le fuir, on ne sait quel tour prendre.

MERVAL.

Ce monde est un échange, et tout est de s'entendre:
Tantôt dans vos malheurs je vous ai bien servi.

LE CHEVALIER.

Mieux que je n'espérois.

MERVAL.

Servez-moi donc aussi.

LE CHEVALIER.

Oh! mon dieu, dans l'instant : parlez, dites-moi vîte;
Je vole . . . .

MERVAL.

Quelle ardeur ! . . .

LE CHEVALIER.

Oh! c'est pour être quitte.

MERVAL.

Trop bon: mais calmez-vous, et restons là tous deux;
Car sans nous déplacer vous m'obligerez mieux.

LE CHEVALIER, (*à part.*)

Ciel !

MERVAL.

Votre oeil attentif observoit Emilie.

LE CHEVALIER, (*à part.*)

Où veut-il en venir ?

MERVAL.

Vous la trouvez jolie?

LE CHEVALIER.

Sa cousine a l'oeil vif et le sourire fin.

MERVAL.

Mais son air de bonté cache un esprit malin.
Bien fou qui s'y fîroit. Egale, douce et bonne
Sans efforts Emilie à son coeur s'abandonne.
Sa cousine fait rire : elle, il faut l'adorer.
Ne le trouvez-vous pas?

LE CHEVALIER, (*à part.*)

Veut-il me pénétrer ?

MERVAL.

A quoi rêvez-vous donc ?

LE CHEVALIER.

Je n'ai parlé qu'à l'autre.

MERVAL.

Emilie a toujours l'esprit qu'il faut au vôtre.

LE CHEVALIER.

Vraiment, vous en parlez avec une chaleur . . .

MERVAL.

Telle qu'elle l'inspire et qu'elle est dans mon coeur.

LE CHEVALIER.

Vous l'aimez ?

MERVAL.

Comme un fou. Mon aveu vous étonne?

Mon amitié . . .

LE CHEVALIER.

Je sens la preuve qu'il m'en donne.

MERVAL.

Aussi j'attends vos soins.

LE CHEVALIER.

Sur ce point-là ?

MERVAL.

Beaucoup.

Vous voyez bien qu'il faut que je vous dise tout.

LE CHEVALIER.

Si quelqu'un a des droits à cette confidence,

Je puis vous assurer que c'est moi.

MERVAL.

Je le pense.

LE CHEVALIER.

Sans doute. Et vos amours, comment vont-ils ?

MERVAL.

Fort bien.

LE CHEVALIER.

Bien !

MERVAL.

Tout est entre nous d'accord ; je lui conviens.

LE CHEVALIER.

D'accord ! C'est fort heureux.

MERVAL.

Vous en voyez ma joie.

LE CHEVALIER.

Vous pouvez donc y croire ?

MERVAL.

Il faut bien que j'y croie ;
Car je vais l'épouser.

LE CHEVALIER.

Vous allez l'épouser ?
Ah ! ce mot-là suffit pour me tranquilliser.

MERVAL.

Il est bien quelque obstacle.

LE CHEVALIER.

Oui, cela pourroit être.

MERVAL.

Mais foible, et que bientôt j'aurai fait disparoître.

LE CHEVALIER.

Ce sera bien à vous.

MERVAL.

C'est le consentement
De l'oncle. Avec le temps je l'aurai surement :
Il m'aime tout-à-fait.

LE CHEVALIER.

Je le conçois sans peine.

MERVAL.

Pour terminer l'affaire et la rendre certaine,
Elle m'avoit tantôt vers son oncle envoyé :
Il m'a souri d'abord ; mais il m'a rudoyé
Tout-à-l'heure en rentrant, d'une forte manière.
Je viens voir quels efforts à nous deux il faut faire.

LE CHEVALIER.

C'est au mieux.

MERVAL.

Vous voyez qu'il faut absolument
Que je lui parle seul, et cela promptement.

LE CHEVALIER.

Oui.

MERVAL.

Pour qui que ce soit ne s'ouvre cette porte :
Mais je me fixe ici, jusqu'à ce qu'elle sorte,
Et j'attrape au passage un moment d'entretien.

LE CHEVALIER.

Moi, je m'en irai donc ?

MERVAL.

Vraiment, j'y compte bien,
Vous êtes mon ami. Mais ce qui me chiffonne,
C'est monsieur Permaville et sa triste personne,
Que l'on trouve par-tout, et qui toujours, toujours
Etourdit Emilie avec ses plats amours.

LE CHEVALIER.

Quoi! Permaville aussi l'aime?

MERVAL.

L'aime à la rage.

LE CHEVALIER, (*à part.*)

Et de deux.

MERVAL.

Son amour est comme lui, sauvage,
Humoriste, grondeur, et jaloux à tel point
Qu'il est sans cesse au guet et ne vous quitte point.
Vous ne pouvez jamais ou rien dire ou rien faire,
Que mon fâcheux n'arrive, alors il faut se taire.

LE CHEVALIER.

Un fâcheux, c'est gênant.

MERVAL.

Je vous laisse à penser:
Aussi j'espère en vous pour m'en débarrasser.

LE CHEVALIER.

Ce sont donc là les soins qu'il faut que je vous rende?

MERVAL.

Amusez l'importun.

LE CHEVALIER.

Moi!

MERVAL.

Je ne vous demande
Qu'un seul petit quart-d'heure.

LE CHEVALIER.

Ah! j'entends, dans ces lieux:
Tandis que librement s'épancheront vos feux,
Pour servir votre amour et vous laisser près d'elle,
Dehors, tranquillement, je ferai sentinelle?
Il est gai.

MERVAL.

C'est aisé.

LE CHEVALIER.

Pas pour moi : car, vraiment,
Si pour m'en délivrer j'avois quelque talent,
Dès long-temps, croyez-moi, j'en aurois fait usage.

MERVAL.

On les fait promener, on parle argent, voyage...
Eh! bien; ne vient-il pas! je vous l'avois bien dit.
Vous savez où j'en suis, vous avez de l'esprit :
Quand ici vous verrez arriver Emilie,
Emmenez-le dehors.

LE CHEVALIER, (*d'un ton d'ironie et d'impatience.*)

Oui.

MERVAL.

Je vous remercie.

LE CHEVALIER, (*à part.*)

Au lieu d'un, maintenant j'en ai deux contre moi.

SCÈNE IV.

LE CHEVALIER, MERVAL, PERMAVILLE.

PERMAVILLE, (*dans le fond du théâtre.*)

Décidons Emilie... Ah! qu'est-ce que je voi?...
Ils étoient à causer ; un peu de patience.
Ils sortiront sans doute.

MERVAL, (*au Chevalier.*)

Il faut que je commence ;
Vous me seconderez. Je vais imaginer
Quelque prétexte adroit pour l'y déterminer.

LE CHEVALIER, *(à part.)*

Je garde le salon; si quelqu'un l'abandonne
Ce ne sera pas moi.

PERMAVILLE.

. . . Pour une fin d'automne
La soirée est bien belle, il faut en convenir;
On se promeneroit avec un vrai plaisir.

LE CHEVALIER.

Que n'en jouissez-vous?

MERVAL, *(au Chevalier.)*

Fort bien.

PERMAVILLE.

Depuis une heure
Je cours et suis si las. *(Il s'assied.)* Vous permettez?

LE CHEVALIER, *(à part.)*

Demeure
Jusqu'à demain matin.

MERVAL, *(au Chevalier.)*

Il s'assied.

LE CHEVALIER, *(à part.)*

Le bourreau!
(A Merval)
Je le vois bien.

MERVAL.

D'ailleurs, ce séjour est si beau!
La maison, les jardins, l'aspect qui les décore . . .

PERMAVILLE.

Oui, peut-être Monsieur ne connoît pas encore
Tout cela; c'est charmant.

MERVAL.

Je lui disois aussi.

LE CHEVALIER.

J'ai bien remarqué tout en arrivant ici.

MERVAL.

De votre appartement je lui vantois la vue:
Oh! mais c'est qu'elle est là ... riche et d'une étendue ...
Vous devriez, Monsieur, l'y mener pour la voir.

LE CHEVALIER.

Non, non; c'est déranger ...

PERMAVILLE.

Il est trop tard ce soir;
Il faut, pour en juger, le plus grand jour.

LE CHEVALIER.

Sans doute;
Et le premier plaisir, après dix jours de route,
C'est le repos.

(Il s'assied.)

MERVAL, *(au Chevalier.)*

Eh bien?

LE CHEVALIER.

J'en use comme vous.

MERVAL, *(au Chevalier.)*

Comment, si vous restez, le congéd'rons-nous?

PERMAVILLE, *(bas.)*

J'ai l'air de trop ici: ce n'est pas moi qu'on chasse.

LE CHEVALIER, *(à part.)*

Nous verrons de nous trois qui cédera la place.

MERVAL, *(bas au Chevalier.)*

Parlez donc.

LE CHEVALIER, *(bas à Merval.)*

Parlez, vous: moi, j'ai pris mon parti.

MERVAL, (*bas au Chevalier.*)

Enfin . . .

LE CHEVALIER, (*bas à Merval.*)

Je sortirai quand il sera sorti.

MERVAL, (*à part.*)

Fort bien, d'aucun des deux je ne puis me défaire.
(*Haut.*)
Notre ami Bessoncour est de cette manière
Resté seul.

PERMAVILLE.

J'ignore où ; je viens l'attendre ici.

LE CHEVALIER.

Pour attendre, en effet, l'endroit est bien choisi.

PERMAVILLE, (*à part.*)

Merval a des projets, et l'on cherche à m'exclure.
Messieurs, vous partirez avant moi, je vous jure.
(*Il se lève.*)

MERVAL, (*au Chevalier.*)

Il se lève.

LE CHEVALIER, (*à Merval.*)

Voyons.

PERMAVILLE, (*prenant un métier à tapisserie.*)

Achevons ce bouquet.

LE CHEVALIER, (*bas.*)

Pas mal.

MERVAL, (*au Chevalier.*)

Voilà mon homme établi tout-à-fait.

PERMAVILLE, (*travaillant.*)

Causez, je vous suivrai tout comme à l'ordinaire ;
Cet ouvrage léger occupe sans distraire.

LE CHEVALIER, (*prenant un livre.*)

Le titre de ce livre est fort intéressant,
Je vais le parcourir : moi, j'écoute en lisant.

MERVAL.

Ah ! les charmans plaisirs que ceux de la campagne!

LE CHEVALIER.

Et cette liberté qui sur-tout l'accompagne.

PERMAVILLE.

On travaille.

LE CHEVALIER.

On y lit.

PERMAVILLE.

Chacun n'a qu'à vouloir,

MERVAL.

Il me semble qu'aussi je peux fort bien m'asseoir.
(*Il s'assied.*)

LE CHEVALIER, (*à part.*)

On m'y tûra plutôt.

PERMAVILLE, (*à part.*)

Au moins je pourrai nuire.

MERVAL, (*à part.*)

Attendons du moment comme il faut me conduire.

SCÈNE V.

LE CHEVALIER, Mde. *DE VOLMARE*, *MERVAL*, *PERMAVILLE*.

Mde. de Volmare, (*de la coulisse.*)

Non, non.

Le Chevalier.

Ce n'est pas elle.

Permaville.

On vient.

Mde. de Volmare.

Quoi? là tous trois!
Assis sans vous parler! je vous gène, je crois.

Merval.

Non. L'un a travaillé: l'autre s'est mis à lire,
Et moi, je me suis mis...

Mde. de Volmare.

A penser sans rien dire,
Je vous reconnois bien.

Le Chevalier, (*à madame de Volmare.*)

Elle ne viendra pas?

Mde. de Volmare.

Que dit Monsieur?

Le Chevalier.

Comment!

Mde. de Volmare.

Oui, vous parliez tout bas.

Le Chevalier, (*troublé.*)

(*à part.*)

Je parlois sans penser. La voilà qui me gronde.

PERMAVILLE.

La nuit dans le château ramène tout le monde;
J'attendois au retour monsieur votre oncle ici.

MDE. DE VOLMARE.

Mon oncle!

MERVAL.

Moi, de même.

MDE. DE VOLMARE, (*au Chevalier.*)

Et vous, Monsieur, aussi!
A l'air que vous aviez aisément on soupçonne
Que vous attendiez tous, et la même personne.

PERMAVILLE.

Mais puisque le hasard vous présente à nos yeux,
Il ne pouvoit jamais nous dédommager mieux.

MDE. DE VOLMARE.

J'ai donc bien fait d'avoir, quoiqu'elle s'en chagrine,
Refusé constamment de suivre ma cousine.

MERVAL.

Elle! n'est-elle pas dans son appartement?

MDE. DE VOLMARE.

J'y serois avec elle.

PERMAVILLE.

Eh! mais, dans ce moment
La nuit vient.

MERVAL.

Où va-t-elle?

MDE DE VOLMARE.

A sa place ordinaire,
Donnant la fin du jour aux soins de sa volière.

MERVAL, (*à part.*)

Bon.

PERMAVILLE, *(à part.)*

Est-ce un rendez-vous?

MDE. DE VOLMARE.

Tout trouble ce séjour.
D'un ménage nouveau qu'avoit formé l'amour
Deux jaloux sont venus interrompre le charme;
Il faut les éloigner, prévenir le vacarme;
Elle m'a proposé, pour l'aider, d'aller là;
Mais moi je ne m'entends en rien à tout cela.

MERVAL.

C'est pourtant bien aisé.

PERMAVILLE.

Beaucoup moins qu'on ne pense:
Car, il en est plus d'un, dont la persévérance,
Trompe tous les efforts et qui résiste à tout:
Il faudroit le tuer pour en venir à bout.

LE CHEVALIER.

Monsieur a bien raison.

MERVAL.

Quand on a de la tête...

PERMAVILLE, *(moitié bas.)*

Rien n'est plus obstiné que l'amour d'une bête.

MDE. DE VOLMARE.

Jugez, quand ils sont deux.

MERVAL.

Votre oncle ne vient pas:
Quelle raison encor peut retenir ses pas?

MDE. DE VOLMARE.

Je l'ai vu dans sa ferme.

MERVAL.

Ah! oui. Je me rappelle

Qu'il a fait ce matin de grands projets pour elle,
Et qu'il m'avoit prié de m'y trouver ce soir.

MDE. DE VOLMARE.

Et là tranquillement, vous venez vous asseoir.

MERVAL.

J'y cours. Mon dieu, sans vous, quel oubli j'allois faire!

SCÈNE VI.

LE CHEVALIER. MDE. *DE VOLMARE, PERMAVILLE.*

PERMAVILLE, (*à part.*)

C'est fin: tout est d'accord. Il court à la volière:
Mais il n'y sera pas long-temps encor sans moi.

MDE. DE VOLMARE.

Ce Merval aime bien mon oncle.

PERMAVILLE.

Je le voi.

MDE. DE VOLMARE.

Quand il faut obliger, il sert avec un zèle...
Un seul mot lui suffit.

PERMAVILLE, (*avec ironie.*)

Quand on le lui rappelle.

(*A part.*)
La cousine le sert.

LE CHEVALIER, (*à madame de Volmare.*)

Poussez-le donc dehors.

MDE DE VOLMARE.

Il s'en ira tout seul, il ne faut pas d'efforts.

PERMAVILLE.

Puisque ainsi dispersé chacun va, ce me semble,
Retarder quelque temps l'instant qui nous rassemble,
De cette liberté je m'en vais profiter.

MDE. DE VOLMARE.

Comment! Et vous aussi, vous allez nous quitter?

LE CHEVALIER, (*bas à madame de Volmare.*)

Parbleu, laissez-le faire.

MDE. DE VOLMARE.

Oh! je ne puis permettre.

PERMAVILLE.

Vous n'êtes pas seule.

MDE. DE VOLMARE.

Oui, mais enfin....

PERMAVILLE.

Une lettre ..

MDE. DE VOLMARE.

Vous l'écrirez demain.

LE CHEVALIER.

Mais, c'est gêner Monsieur.

PERMAVILLE, (*à part.*)

Elle veut m'arrêter, c'est clair.

MDE. DE VOLMARE.

J'ai de l'humeur,
On s'ennuie avec moi; car chacun me le prouve.

PERMAVILLE.

Pour jouir encor mieux du bonheur qu'on y trouve,
De tout soin importun je vole m'affranchir,
Et me rendre bientôt tout entier au plaisir.

(*Il sort.*)

SCÈNE VII.

LE CHEVALIER, Mde. *DE VOLMARE.*

Mde. de Volmare.

Non,... Il est déjà loin.

Le Chevalier.

Vous avez bien, j'espère,
Fait pour l'en empêcher tout ce qu'il falloit faire.

Mde. de Volmare.

Eh! ne craigniez-vous pas qu'il restât? Pauvre esprit!
Des efforts que j'ai feints s'augmentoit son dépit.
Votre importun parti, le jaloux devoit suivre:
C'est ainsi qu'un fâcheux d'un autre vous délivre.

Le Chevalier.

O femme! devant vous je reste prosterné;
Que le plus fin de nous près de vous est borné!
Et la volière encor, gageons que je devine...

Mde. de Volmare.

Vous allez jusque-là?

Le Chevalier, *(avec transport.)*

Trop aimable cousine!
Incomparable amie!

Mde. de Volmare.

Eh! là, là, doucement.

Le Chevalier.

Mon Emilie?

Mde. de Volmare.

Elle sera dans un moment.
Jouissez du bonheur qu'à tous deux il ménage:
Mais n'allez pas d'un mot détruire mon ouvrage.

LE CHEVALIER.

Vous me craignez toujours. à qui, de bonne-foi,
C'est-il dans l'univers plus important qu'à moi?

MDE. DE VOLMARE.

Oui, mais beaucoup d'amour, de jeunesse et d'absence,
Voilà trois ennemis bien forts pour la prudence.

LE CHEVALIER.

La mienne y suffira.

MDE. DE VOLMARE.

Vous voyez, ce salon
Offre mille dangers, s'il ôte le soupçon;
Chacun y peut venir. Songez...

LE CHEVALIER.

Songez vous-même
Qu'un temps heureux se perd; que je l'attends, je l'aime;
Que, jouet de l'espoir, mon coeur n'est plus à lui,
Et que de moi l'amour vous répond aujourd'hui.

MDE. DE VOLMARE.

Voilà chasser les gens d'une manière étrange;
Vous allez voir, Monsieur, comme un ami se venge.

SCÈNE VIII.

LE CHEVALIER, (seul.)

Jours trop longs aux regrets, à souffrir employés,
Que par ce moment-ci vous êtes bien payés!
Du souvenir du mal le bien s'accroît encore.

SCÈNE IX.

(*Il fait nuit.*)

EMILIE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Ah! c'est elle. Emilie! ah! vous, vous que j'adore!
Après tant de tourmens, enfin, je vous revois.
Ces sermens que ma main vous traça tant de fois,
Ma bouche, libre enfin, peut vous les faire entendre.

EMILIE.

Je tremble, mon ami. Si l'on vient nous surprendre...

LE CHEVALIER.

Eh quoi! pour le bonheur, nous n'aurons pas un jour!
L'amitié sous sa garde a mis ici l'amour.
Respirons à la fin. Depuis cette journée,
Où l'hymen à la vôtre a joint ma destinée,
Quel prix ai-je trouvé de la plus vive ardeur?
Un exil et des jours comptés par la douleur.
Quel terme à tant d'ennuis faut-il donc que j'espère?

EMILIE.

Je l'ignore.

LE CHEVALIER.

Et c'est là, lorsque tout m'est contraire,
L'espoir qu'à mes chagrins offre votre pitié!
L'amour ose et veut moins que ne fait l'amitié.

EMILIE.

Vous savez si mon cœur à vos larmes résiste:
Un seul mot nous condamne au destin le plus triste;
N'importe, ce secret vous cause tant d'ennuis;

Je vous rends vos sermens, dites tout, je vous suis.

LE CHEVALIER.

Non, commande à mon sort et règle mon absence;
Garde, si tu le veux, un éternel silence;
Sois heureuse et tranquille, et je ne m'en plains pas.
Ma chère, quel effort, quel sacrifice, hélas!
Coûte, quand ton bonheur en est la récompense.

SCÈNE X.

MR. *DE BESSONCOUR, EMILIE, LE CHEVALIER.*

MR. DE BESSONCOUR, (*à part, dans le fond du théâtre.*)

On parle vivement... C'est un amant, je pense,
Voyons.

LE CHEVALIER.

Ton coeur soupire.

MR. DE BESSONCOUR,

Ah! c'est notre étranger!
Quoi? Déjà!

LE CHEVALIER.

De mes maux cesse de t'affliger.
Laisse-m'en tout le poids; ne sens que mon ivresse.

MR. DE BESSONCOUR, (*s'approchant un peu.*)

Je ne reconnois pas à qui cela s'adresse.

LE CHEVALIER.

Ah! ne livre ton coeur qu'à des transports si doux
Qu'éprouve, en te voyant, un amant, un époux.

MR. DE BESSONCOUR.

Un époux! avançons.

LE CHEVALIER.

Quel charme porte à l'ame.
Ce titre, quand l'amour le prononce... Ah! ma femme.

(Il lui baise la main.)

MR. DE BESSONCOUR.

Sa femme!... Je veux voir.

(Il heurte une chaise.)

EMILIE, *(fuyant.)*

Quelqu'un... c'est fait de nous.

(Le Chevalier la suit.)

SCÈNE XI.

MR. *DE BESSONCOUR*, *(seul.)*

Sa femme! je ne puis retenir mon courroux.
On me joue à ce point! Quoi! c'est à l'instant même
Que contre tout mari ma colère est extrême,
Que l'on m'en amène un!... Mais laquelle étoit là?
Malheur à la coupable! Holà? quelqu'un, holà?

SCÈNE XII.

MR. *DE BESSONCOUR*, *PERMAVILLE*, *VALETS apportant de la lumière.*

MR. DE BESSONCOUR.

Ah! c'est vous?

PERMAVILLE.

Qu'avez-vous à crier de la sorte?

MR. DE BESSONCOUR.

Oh! j'en ai grand sujet: la fureur me transporte.

PERMAVILLE.

Et pourquoi? qu'a-t-on fait?

MR. DE BESSONCOUR.

Ce Chevalier charmant,
Que l'on amène ici, dont on plaint l'accident,
Savez-vous ce que c'est, avec ses politesses?

PERMAVILLE.

Non: qui donc?

MR. DE BESSONCOUR.

Le mari de l'une de mes nièces.

PERMAVILLE.

Le mari!

MR. DE BESSONCOUR.

Très-mari.

PERMAVILLE.

Qui vous a dit cela?

MR. DE BESSONCOUR.

Moi, qui viens de l'entendre, et tout-à-l'heure là.
La nuit sur les objets répandoit quelque doute,
J'entre; j'entends parler très-vivement; j'écoute:
Seul avec une femme et d'un ton attendri,
Ce monsieur Chevalier s'expliquoit en mari.

PERMAVILLE.

Et cette femme?...

MR. DE BESSONCOUR.

Au bruit que j'ai fait est partie:

J'ai cru pourtant au cri reconnoître Emilie.

PERMAVILLE.

Emilie! Elle auroit un époux! Ah! grands dieux!

MDE. DE BESSONCOUR.

N'est-ce pas révoltant? Qu'en dites-vous?

PERMAVILLE.

Affreux!

MR. DE BESSONCOUR.

Merval, qui va chercher son mari, le présente,
Lorsqu'à la lui donner il veut que je consente!
L'entendez-vous?

PERMAVILLE.

Qui diable entend cet homme-là?

MR. DE BESSONCOUR.

Est-ce une erreur, un jeu? Qu'est-ce donc que cela?

PERMAVILLE.

Ce qu'il fait et fera toujours quoi qu'on lui dise.

MR. DE BESSONCOUR.

Il vient avec cet air...

PERMAVILLE.

Qu'a toujours la sottise.

SCÈNE XIII.

MERVAL, MR. *DE BESSONCOUR, PERMAVILLE.*

MR. DE BESSONCOUR.

Eh bien! Monsieur, encor venez-vous, par plaisir,
De nous chercher quelqu'un?

MERVAL.

Je suis las de courir,
Et de chercher par-tout, pour ne trouver personne.

PERMAVILLE.

C'est fâcheux: car toujours le succès vous couronne.

MR. DE BESSONCOUR.

Vous devez, par exemple, être content de vous
Aujourd'hui?

MERVAL.

Mais pas trop.

MR. DE BESSONCOUR.

Réunir deux époux,
Servir leurs feux secrets, vraiment peut-on mieux faire?

MERVAL.

Que peut signifier cette ironie amère?

MR. DE BESSONCOUR.

Que votre Chevalier, ce passant malheureux,
Et qui reçut de vous des soins si généreux,
Est l'époux de ma nièce.

PERMAVILLE.

Oui, l'époux d'Emilie.

MERVAL.

D'Emilie! allons donc: quelle est cette folie?

PERMAVILLE.

Monsieur les a surpris, et le fait est certain.

MERVAL.

Emilie!

MR. DE BESSONCOUR.

Oui, c'est elle, ou sa cousine enfin:
Car je ne puis, au vrai, bien affirmer laquelle.

MERVAL.

Allez dans le jardin: vous verrez si c'est elle.

MR. DE BESSONCOUR.

Quoi?

MERVAL.

Je viens d'y trouver en grand particulier
Madame de Volmare avec le Chevalier.

MR. DE BESSONCOUR.

Je ne pardonne pas plus à l'une qu'à l'autre.

PERMAVILLE.

Elle, prendre un mari! quelle erreur est la vôtre?
Avec le coeur, l'esprit et la tête qu'elle a.

MERVAL.

Le coeur, l'esprit, ce sont de beaux témoins, ceux-là,
Bien conséquens sur-tout. Des faits; voilà mes preuves.
Tantôt, sur le chemin laquelle de nos veuves
M'a bien vîte envoyé?... Depuis qu'il est venu,
Qui d'elles d'eux toujours l'a seul entretenu?...
Qui là laissames-nous avec lui, tête-à-tête?...
Madame de Volmare. Ah! je ne suis pas bête.

PERMAVILLE.

Vous avez bien raison de le dire, ma foi.

MERVAL.

Rapprochez tous les faits, vous verrez comme moi.

PERMAVILLE.

Mais la voix étoit bien...

MR. DE BESSONCOUR.

Oui, celle d'Emilie.
Mais, l'une ou l'autre enfin, elle sera punie.
Je veux que le galant d'abord parte aujourd'hui.

PERMAVILLE.

Lui! bien.

MR. DE BESSONCOUR.

J'y vais mettre ordre; et ce soir avec lui,
Puisque mon amitié, mes soins, rien ne la flatte,
Puisqu'elle m'a trompé, qu'il emmène une ingrate.

(Il sort.)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

EMILIE, MDE. *DE VOLMARE, LE CHEVALIER.*

MDE. DE VOLMARE.

Eh! bien douter de vous, c'étoit donc une offense?

LE CHEVALIER.

Je suis un malheureux.

MDE. DE VOLMARE.

Jugeant votre prudence

Je cours chercher mon oncle et l'arrêter chez lui.
En rentrant du jardin, il passe par ici,
Et vous ne voyez rien.

LE CHEVALIER.

Eh! Je ne voyois qu'elle;

Que j'aime, que je perds, que ma faute cruelle
Prive d'un protecteur que rien ne peut fléchir.
Je sens trop à quel point vous devez me haïr.

EMILIE.

Vous haïr! mon ami! vous avez pu le craindre?

MDE. DE VOLMARE.

N'êtes-vous pas déjà tous deux assez à plaindre!
Pourquoi charger vos maux du poids de la douleur?
En égarant l'esprit, elle flétrit le cœur.

LE CHEVALIER.

S'il restoit quelque espoir dans ce moment d'orage...

MDE. DE VOLMARE.

Tout finit.

LE CHEVALIER.

Mais voyez: qu'avons-nous?

MDE. DE VOLMARE.

Le courage

Et moi: conservez l'un; et l'autre, j'en réponds.

EMILIE.

Ah! mon amie!

LE CHEVALIER.

Hélas!

MDE. DE VOLMARE.

Plus de larmes, voyons:

Tout ceci, c'est ma faute.

EMILIE.

Ah! la chose...

MDE. DE VOLMARE.

Est très-sûre.

Si je ne l'avois pas, en brisant sa voiture,
Forcé de s'arrêter et de venir ici,
Nous n'en serions pas tous au point où nous voici.

LE CHEVALIER.

Otez donc à mon coeur le remord qui l'accable,
Charmante femme! Oh! oui: vous seule êtes coupable.

MDE. DE VOLMARE.

Non: je suis la première: il faut mettre nos torts
En commun tous les trois, ainsi que nos efforts.

LE CHEVALIER.

Ce que j'ai fait...

MDE. DE VOLMARE.

Est fait. Voyons ce qu'il faut faire.
Mon oncle est vif, mais bon.

LE CHEVALIER.

Au moins si sa colère
Me laissoit d'un seul jour espérer le delai !
Mais, tombant à ses pieds j'ai fait un vain essai
Et voulu par mes pleurs toucher son coeur sensible :
Hélas ! au premier mot encor plus inflexible
Il m'a fermé la bouche avec une rigueur....

MDE. DE VOLMARE.

Qui n'est pas toute à lui, j'en connois bien l'auteur.
Vous seriez moins coupable, elle étant moins jolie :
Mais vos ennemis, grace aux charmes d'Emilie,
Sont un oncle amoureux de son autorité,
Qu'irritent deux jaloux, qu'a joués ma gaité.
Ainsi c'est le temps seul qui permet l'espérance.
Maintenant vos devoirs sont dans l'obéissance.
Partez.

LE CHEVALIER.

Auprès de lui que nous restera-t-il?

MDE. DE VOLMARE.

Un coeur qui, plus que vous, souffre de votre exil ;
Une amie, une soeur dont toujours la fortune
Quel que soit l'avenir vous deviendra commune.

EMILIE.

Vous créez des plaisirs même au sein des tourmens.

MDE. DE VOLMARE.

Sur-tout, fuyez mon oncle en ces premiers momens.
Il se croit offensé : c'est en vain qu'on l'implore,

Le cœur s'aigrit de tout, quand l'orgueil parle encore.
On vient: séparez-vous Vous êtes malheureux
Et trop foibles ensemble: attendez-moi tous deux.

EMILIE, *(en s'en allant.)*

Disposez de mon sort! à vous je le confie.

MDE. DE VOLMARE.

Vous me verrez bientôt.

LE CHEVALIER, *(voulant suivre Emilie.)*

Ma chère et tendre amie!

MDE. DE VOLMARE, *(les séparant.)*

Mais sortez donc, on entre.

LE CHEVALIER.

Ah! grands Dieux!

MDE. DE VOLMARE.

C'est Merval.

SCÈNE II.

MERVAL, MDE. *DE VOLMARE.*

MERVAL.

Encore eux! C'est trop clair: ne nous voilà pas mal:
Vous vous accoutumez sans doute au tête-à-tête.
Vous en aurez le temps: car le départ s'apprête,
Et l'oncle vient de tout arranger pour le mieux.

MDE. DE VOLMARE.

Vous, connoissant l'amour, les pleurs d'un malheureux
Peuvent-ils vous donner une gaîté pareille!

MERVAL.

Prêchez-moi la pitié, vous; je vous le conseille,

Après les jolis tours que vous m'avez joués;
Riant des sentimens que j'avois avoués,
Quand vous m'avez tantôt pour ce Monsieur, sans doute,
Fait courir lestement jusqu'à la grande route,
Vous faisois-je pitié? Me plaignez-vous ce soir,
Quand plus maligne encor vous m'avez, pour le voir,
Ecarté du salon avec une autre ruse?

MDE. DE VOLMARE.

M'auriez-vous autrement obéi?

MERVAL.

Belle excuse!
Pourquoi m'en faisiez-vous un secret?

MDE. DE VOLMARE.

Comme à tous.

MERVAL.

Je vous ai dit le mien.

MDE DE VOLMARE.

C'est qu'il étoit à vous.

MERVAL.

Il vous touchoit assez pour en être maîtresse.
Vous avez fait miracle avec votre finesse;
Votre oncle furieux ne peut se contenir:
Permaille l'aigrit et l'excite à punir;
Et quand d'effroi par vous la maison est remplie,
Vous laissez de vos torts soupçonner Emilie.

MDE. DE VOLMARE.

Soupçonner!

MERVAL.

Oui vraiment: n'ont-ils pas sur un cri
Jugé que d'Emilie il étoit le mari.

MDE. DE VOLMARE.

J'ai cru que c'étoit sûr.

MERVAL.

Pour me donner le change

Sur l'erreur de la nuit, que votre esprit s'arrange.

Vous pouvez bien tromper l'oncle et notre jaloux;

Mais, moi, je suis bien sûr, oui....

MDE. DE VOLMARE.

Qu'il est mon époux?

MERVAL.

Niez-le par hasard.

MDE. DE VOLMARE, *(à part.)*

L'espoir naît dans mon ame.

(Haut.)

Ainsi, vous assurez qu'Emilie est sa femme?...

MERVAL.

Ce seroit me donner une preuve de plus.

Vos piéges, vos détours me sont trop bien connus,

Et tous ceux d'aujourd'hui l'amour seul les inspire.

MDE. DE VOLMARE.

Allons, puisque c'est moi, puisqu'il faut vous le dire,

Oserois-je à présent vous demander, Monsieur,

Qui vous donne à me nuire une si belle ardeur?

MERVAL.

Je suis votre jouet!

MDE. DE VOLMARE.

Unie à ce que j'aime,

Je veux le voir, et trouve une rigueur extrême.

L'adresse pouvoit seule écarter le danger,

J'ai voulu me servir, et non vous outrager!

MERVAL.

Vous ne m'en vouliez pas?

MDE. DE VOLMARE.

Vous auriez fait de même.

MERVAL.

Je sais que presque tout est permis quand on aime.

MDE. DE VOLMARE.

Et vous vous emportez?

MERVAL.

Ma foi, que voulez-vous?
Moi, j'ai crié bien fort, parce qu'ils crioient tous.

MDE. DE VOLMARE.

Et voilà tout le mal: car, si quelque ami sage,
Aux éclats de mon oncle opposant le courage,
Eût attaqué son cœur; dans ces nouveaux liens,
Eût su lui faire voir une source de biens,
Le bonheur, les plaisirs que par son indulgence
Sa vieillesse obtenoit de la reconnoissance,
Nous étions tous heureux.

MERVAL.

C'est assez vrai, cela.

MDE. DE VOLMARE.

Vous-même...

MERVAL.

Oui, je devois être cet ami-là:
Mais tout disoit d'abord que c'étoit Emilie,
Et ce n'est pas, ma foi, pour son rival qu'on prie.

MDE. DE VOLMARE.

Vous voilà rassuré sur la rivalité?

MERVAL.

J'aurois d'autant mieux fait, que d'un oncle irrité

Sur ce premier hymen obtenant le suffrage,
Rien ne s'élevoit plus contre mon mariage,
Je gagnois deux amis, j'ôtois tout embarras.

MDE. DE VOLMARE.

Ah! de votre intérêt je ne vous parle pas.

MERVAL.

C'est beaucoup cependant. Un même espoir nous lie
Ecoutez, faites-moi le mari d'Emilie,
Et je vais m'employer pour vous faire accorder...

MDE. DE VOLMARE.

C'est elle et non pas moi qu'il faudroit décider.

MERVAL.

Elle le voudra bien.

MDE. DE VOLMARE.

Eh bien, qu'elle y consente,
Et mes soins sont à vous.

MERVAL.

Ah! vous êtes charmante...
Permaville pourtant...

MDE. DE VOLMARE.

Ne l'épousera pas,
Soyez en sûr.

MERVAL.

Vraiment.

MDE. DE VOLMARE.

J'en réponds.

MERVAL.

En ce cas...
Mais le voilà qui rêve?

MDE. DE VOLMARE.

Il vient.

MERVAL.

Pour notre affaire,
Savez-vous avec lui ce qu'il nous faudroit faire?

MDE. DE VOLMARE.

Quoi donc?

MERVAL.

Ici notre homme a le plus grand crédit,
Il aime, et son erreur a causé son dépit.
Rendez libre Emilie, et faites qu'il espère;
Il parlera pour vous, vous aurez grâce entière.

MDE. DE VOLMARE.

Fort bien: mais c'est tromper.

MERVAL.

Quel scrupule avez-vous?

MDE. DE VOLMARE.

il n'en faut point avoir?

MERVAL.

Attraper un jaloux;
Un méchant qui nous nuit, que son intérêt pousse;
C'est justice.

MDE. DE VOLMARE.

Vraiment!

MERVAL.

Et c'est bien la plus douce,

MDE. DE VOLMARE.

Malin! reprochez-moi mes ruses de tantôt;
Vous en avez bien plus.

MERVAL.

On en a quand il faut.

Je sors: assurez-vous des soins de Permaville,
Je vous réponds des miens, et d'un succès facile.

SCÈNE III.

MDE. DE VOLMARE, (*seule.*)

Ah! Messieurs les amans, que vous voilà bien tous!
Prêchant les procédés que vous craignez pour vous.

SCÈNE IV.

MDE. *DE VOLMARE, PERMAVILLE.*

MDE. DE VOLMARE.

Mais voici l'autre; allons, donnons-nous l'air coupable.

PERMAVILLE, (*à part.*)

Je veux ne pas le croire et le soupçon m'accable.
Je vois l'une des deux, tâchons de m'éclaircir:

(*Haut.*)

Qui seule dans ces lieux peut donc vous retenir?

MDE. DE VOLMARE.

L'espoir, qu'y laisse un oncle à ma douleur mortelle,
De le voir, le fléchir.

PERMAVILLE, (*à part.*)

Quel ton triste! C'est elle....

(*Haut.*)

Pour affaire chez lui votre oncle est retiré.

MDE. DE VOLMARE.

A la même colère est-il toujours livré?

PERMAVILLE.

En est-il de plus juste? Avec autant d'étude
Joignit-on plus de ruse à plus d'ingratitude?
Il n'a qu'un seul désir; peut-on l'offenser mieux?
En secret mariée!

MDE. DE VOLMARE.

Oui, le crime est affreux;
J'en conviens avec vous.

PERMAVILLE, (*à part.*)

Eh! mais, quand on l'accuse,
Un coupable toujours sait trouver une excuse.
C'est l'autre.

MDE. DE VOLMARE.

Mais du tort rapprochez le malheur.
Sans ressources, sans biens, en proie à la douleur,
Rejetés et proscrits par le meilleur des hommes;
Voyez pour l'avenir dans quel état nous sommes.

PERMAVILLE.

Nous sommes! Que vous fait le sort de deux époux?

MDE. DE VOLMARE.

Comment!

PERMAVILLE.

Vous en parlez comme si c'étoit vous.

MDE. DE VOLMARE.

Il le faut bien, hélas!

PERMAVILLE, (*vivement.*)

Ce n'est pas Emilie?

MDE. DE VOLMARE.

Elle ou moi, c'est toujours....

PERMAVILLE.

Une grande folie,

Je le sais ; mais enfin, pour vous conduire ainsi,
Peut-être vous aviez une raison aussi ?

MDE. DE VOLMARE.

Une seule ; l'amour.

PERMAVILLE.

Oh! c'est bien la plus forte.

MDE. DE VOLMARE.

Que votre coeur prononce, à lui je m'en rapporte.
Objet de tous vos voeux, si quelque femme un jour,
Je suppose Emilie, offroit à votre amour
Un bonheur aussi doux, sous la loi du mystère ;
Le refuseriez-vous ? Parlez, soyez sincère.

PERMAVILLE.

Oh! Bessoncour bientôt couronneroit nos voeux.

MDE. DE VOLMARE.

A quel titre? Par lui, si l'un de ses neveux
Est ainsi maltraité, que peut espérer l'autre?

PERMAVILLE.

Tout ; car j'ai son secret sur mon sort et le vôtre.
Tout ce bruit n'est au fait que pour vous faire peur.

MDE. DE VOLMARE.

Comment donc !

PERMAVILLE.

L'indulgence est au fond de son coeur.

MDE. DE VOLMARE.

Ah! que me dites-vous?

PERMAVILLE.

Ce qu'il m'a dit lui-même.

MDE. DE VOLMARE, (*à part.*)
Ils seront donc heureux!

PERMAVILLE.
Quoiqu'au fond il vous aime,
Son coeur, plein du passé, redoute votre choix;
Il craint qu'un neveu jeune, abusant de ses droits,
Et voulant tout régler sur les goûts de son âge,
N'apporte un jour chez lui le trouble et l'esclavage.

MDE. DE VOLMARE.
Ah! s'il étoit connu de vous comme de moi,
Qu'aisément vous pourriez dissiper cet effroi.

PERMAVILLE.
Mais, oui; son air engage et son maintien rassure.

MDE. DE VOLMARE.
N'est-ce pas?

PERMAVILLE.
Si son ame est comme sa figure
Il doit mettre par-tout le bonheur et la paix.

MDE. DE VOLMARE.
Ce qu'ont vos jugemens, c'est qu'ils sont toujours vrais.

PERMAVILLE.
Son âge, quel est-il?

MDE. DE VOLMARE.
Mais à-peu-près le nôtre.

PERMAVILLE.
Cela seroit fort bien.

MDE. DE VOLMARE.
Un goût comme le vôtre,
Détestant le grand monde, et vivant pour son coeur.

PERMAVILLE.

Mais vous m'intéressez: même goût, même humeur;
Rien de notre union n'altèreroit les charmes.

MDE. DE VOLMARE.

Oui, mon oncle, en plaisirs, d'un mot change nos larmes.

PERMAVILLE.

Eh! bien, il faut l'avoir: réunissons nos droits;
Par les pleurs, la raison, attaquons-le à-la-fois;
Tout seul contre son coeur, ses amis et sa nièce,
Combattra-t-il long-temps? comptez sur sa foiblesse.

MDE. DE VOLMARE.

Ah! que vous m'enchantez!

PERMAVILLE.

Mais plaisir pour plaisir.
Vous heureux, aidez-moi tous à le devenir.

MDE. DE VOLMARE.

Eh! comment, s'il vous plaît?

PERMAVILLE.

Par l'hymen d'Emilie.

MDE. DE VOLMARE.

Vous en demandez plus que ne peut une amie.

PERMAVILLE.

Du moins, parlez pour moi.

MDE. DE VOLMARE.

Je m'y peux engager.

PERMAVILLE.

Pour exclure Merval daignez me protéger.

MDE. DE VOLMARE.

Mon oncle, dans son coeur tantôt vous a fait lire;
Moi, j'ai lu dans celui d'Emilie, et puis dire
Que surement Merval ne l'épousera pas.

PERMAVILLE.

Vous me rendez l'espoir; et je vais de ce pas,
Pour vous rendre la paix, mettre tout en usage.

MDE. DE VOLMARE.

J'entends mon oncle.

PERMAVILLE.

Allons, Madame, du courage,
Et nous l'emporterons.

SCÈNE V.

MERVAL, MDE. *DE VOLMARE*, MR. *DE BESSONCOUR*, *PERMAVILLE*.

MR. DE BESSONCOUR, (*en entrant, à Merval.*)

Non, qu'ils partent ce soir :
Ils m'ont trompé tous deux, je ne veux plus les voir . . .
(*A Madame de Volmare.*)
Madame, c'est donc vous qui, bravant ma défense,
Voulez m'embarrasser d'un homme qui m'offense ?
Suivez-le, puisque seul ce Monsieur vous convient.

MDE. DE VOLMARE.

Mon oncle!

MR. DE BESSONCOUR, (*lui remettant un porte-feuille.*)

Allez : voilà ce qui vous appartient.

MDE. DE VOLMARE.

A moi!

MR. DE BESSONCOUR.

Prenez : je sais quelle est votre fortune ;
Que le Chevalier sert, et n'en possède aucune.

A d'éternels besoins vous seriez condamnés,
Vous ne les craindrez plus avec cela: prenez;
Mais laissez-moi tranquille.

MDE. DE VOLMARE.

Homme trop respectable,
Vous me comblez de biens en me croyant coupable.

MR. DE BESSONCOUR.

Vous l'êtes, et beaucoup: je le sais; mais mon coeur
Désire son repos et non votre malheur.

MDE. DE VOLMARE.

En est-il de plus grands que ceux de vous déplaire;
De vivre loin de vous, à votre ame étrangère?

MR. DE BESSONCOUR.

Vous eussiez, le pensant, agi différemment.

MERVAL.

Le pouvoient-ils au fait? Parlons sincèrement.
On ne peut être franc avec ceux qu'on redoute.

MR. DE BESSONCOUR.

J'ai tort!

MERVAL.

Mais écoutez . . .

MR. DE BESSONCOUR.

Que faut-il que j'écoute?
Depuis une heure au moins que vous parlez pour eux,
Vous n'avez fait, Monsieur, que m'aigrir un peu mieux.

MDE. DE VOLMARE.

Mon oncle, je conçois quel courroux vous anime.
Après tant de bontés une faute est un crime;
Mais d'un juge sévère écartez la rigueur,
N'écoutez que l'arrêt que dicte votre coeur:
Ce coeur si bon, pour qui voir des heureux, en faire,

Est, depuis qu'il respire, un plaisir nécessaire.
Importuné des pleurs que vous feriez couler . . .

MR. DE BESSONCOUR.

Je n'ai qu'un mot : en vain vous voulez m'ébranler.

MDE. DE VOLMARE.

Repoussant de vos bras votre triste famille . . .

MR. DE BESSONCOUR:

Il me reste une nièce, elle sera ma fille.

MDE. DE VOLMARE.

Vous perdez la plus tendre, et sur qui vos bienfaits
Vont rendre tous vos droits plus sacrés que jamais :
Le regret, malgré vous, vous atteindra loin d'elle.
Un mot, et vous verrez votre nièce fidelle,
A vous complaire en tout instruisant son époux,
Vous rendre le bonheur qu'elle tiendra de vous;
Un neveu doux, soumis, dont la reconnoissance
Va d'un père sur lui vous donner la puissance.
Vous rendez tout heureux, nos maux sont effacés,
Et c'est un coeur de plus que vous asservissez.

MR. DE BESSONCOUR.

Oh! oui: sur l'avenir le passé rend tranquille;
L'un et l'autre m'apprend comme il sera docile.

PERMAVILLE.

Allons, mon bon ami, c'est d'un trop long courroux
Fatiguer votre coeur contre eux et contre vous,
Sans doute, ils ont des torts, mais l'amour les leur donne;
Il en a tous les jours de plus grands qu'on pardonne.

MR. DE BESSONCOUR.

Vous me parlez pour eux, vous, qui dans ce moment
Accusiez la lenteur de mon ressentiment!

PERMAVILLE.

Oui, ne voyant que vous, exagérant l'offense,
J'ai d'un premier transport suivi la violence:
Mais un peu de justice et de réflexion,
Leur amour et l'excès de la punition,
Enfin ce que j'ai vu, ce que m'a dit Madame,
D'un sentiment plus juste a pénétré mon ame.
Imitez-moi.

MR. DE BESSONCOUR.

Non, non.

MDE. DE VOLMARE.

Mon oncle.

PERMAVILLE.

Mon ami.

MERVAL.

Monsieur.

MR. DE BESSONCOUR, (*à part.*)

Que je m'en veux !

MDE. DE VOLMARE.

Vous êtes attendri.

PERMAVILLE.

Je connois le motif qui vous rend si sévère;
D'une fausse terreur repoussez la chimère.
Maître de votre sort, vos goûts seront leurs loix;
Votre repos, leur bien; et dociles par choix,
L'amour fera pour vous ce que faisoit la crainte.

MDE. DE VOLMARE.

Jamais, je vous le jure, aucun sujet de plainte . . .

MERVAL.

Nous sommes leurs garans.

MDE. DE VOLMARE.

Je tombe à vos genoux.

MERVAL.

Pardonnez.

PERMAVILLE.

Votre coeur vous le dit plus que nous,
Cédez.

MR. DE BESSONCOUR.

Contre eux toujours vous deviez me défendre,
Et vous me trahissez, ami fidelle et tendre?

PERMAVILLE.

Je vous sers, je vous force à faire des heureux.

MR. DE BESSONCOUR.

Puisque contre moi seul tout le monde est pour eux,
Il faut sur la raison que l'amitié l'emporte.
Je m'en repentirai, c'est certain : mais n'importe.
Restez.

PERMAVILLE.

Bien, mon ami.

MDE. DE VOLMARE.

Le Chevalier aussi?

MR. DE BESSONCOUR.

Se peut-il autrement? puisqu'il est le mari,
Punir l'un maintenant, ce seroit punir l'autre.

MERVAL, (*à part.*)

Bon! Ce premier succès est le garant du nôtre.

MR. DE BESSONCOUR.

Qu'on le fasse venir.

Mde. de Volmare.

Moi-même, dans son coeur
Je vole ramener le calme et le bonheur;
Le conduire à vos pieds, et mériter sa grâce . . .

Mr. de Bessoncour.

Non, plus de ce mot-là: qu'il vienne, qu'il m'embrasse:
En pardonnant les torts, j'en perds le souvenir;
Empêchez-le, du moins, de jamais revenir.

Mde. de Volmare, (*à part.*)

Allons sécher les pleurs de la pauvre Emilie.

SCÈNE VI.

MERVAL, Mr. *DE BESSONCOUR*, *PERMAVILLE*.

Mr. de Bessoncour.

Je ne prononce plus de sermens de ma vie.
Dans le fond de mon coeur j'avois bien fait le voeu
Que jamais près de moi ne vivroit un neveu;
Le voilà bien rempli!

Permaville.

D'une façon plus sage:
En lui, tout vous convient, le nom, l'état et l'âge.

Merval.

Moi, depuis son berceau je l'ai toujours connu
Bon fils, meilleur ami, cité pour sa vertu.
Qui le combat l'estime, et qui le connoît l'aime:
Vous n'auriez pu jamais mieux choisir pour vous-même.

PERMAVILLE.

Pour des maux incertains perdez-vous de vrais biens?
Un coeur comme le vôtre a besoin de liens.

MR. DE BESSONCOUR.

C'est par eux que de nous on abuse sans cesse.
Vous verrez quelle suite aura cette foiblesse!

PERMAVILLE.

Quoi!

MR. DE BESSONCOUR.

Celle-ci tranquille, Emilie à son tour
Viendra de voeux pareils me tourmenter un jour;
Qu'aurai-je à lui répondre?

PERMAVILLE.

Oui. Pourquoi vous débattre?
Au lieu de deux heureux vous en aurez fait quatre.

MR. DE BESSONCOUR.

Et je paîrai pour eux.

MERVAL.

Non: tout dépend du choix.
Faites-en un pour elle, et croyez . . .

MR. DE BESSONCOUR.

Je la vois.

SCÈNE VII.

MERVAL, EMILIE, Mr. *DE BESSONCOUR, PERMAVILLE.*

Emilie, (*se précipitant aux pieds de son oncle.*)

Mon oncle, se peut-il? . . . vos genoux que j'embrasse.

Mr. de Bessoncour.

Avez-vous aussi, vous, à me demander grâce?

Emilie.

Non; non: puisqu'elle est faite, et qu'enfin un époux
Peut à jamais.

Permaville.

Madame; eh! mais, ce n'est pas vous.

Merval.

C'est unique, à quel point l'amitié vous égare.

Emilie.

Seroit-ce un vain espoir? Madame de Volmare . . .

Mr. de Bessoncour.

Vous avez fait comme elle! . . . Eh! bien l'avois-je dit?
Il me pleut des neveux.

Merval.

Remettez votre esprit.

Emilie.

N'avez-vous pas promis, qu'embellissant ma vie,
Vous adopteriez l'homme à qui l'hymen me lie?

Mr. de Bessoncour.

A vous! Qu'est-ce ceci? de qui me parlez-vous?

EMILIE.

Du Chevalier.

PERMAVILLE.

Comment !

MERVAL.

De lui?

EMILIE.

De mon époux.

MERVAL.

Votre époux! c'est un jeu.

PERMAVILLE.

Parlez-vous vrai, Madame?

MR. DE BESSONCOUR.

Mais à chaque minute il change donc de femme ?
C'étoit votre cousine, et c'est vous maintenant?

PERMAVILLE, (*à part.*)

Vous verrez qu'on m'aura joué comme un enfant.

MERVAL.

A quoi bon cette feinte ? allons, c'est assez rire.

EMILIE.

Mais non; je ne ris point.

MERVAL.

Je ne sais plus qu'en dire.

MR. DE BESSONCOUR.

Qui de vous est sa femme, à la fin?

SCÈNE VIII, ET DERNIÈRE.

MERVAL, EMILIE, LE CHEVALIER, Mde. *DE VOLMARE,* Mr. *DE. BESSONCOUR, PERMAVILLE.*

LE CHEVALIER.

La voilà.

MERVAL.

Emilie!

PERMAVILLE.

Emilie!

Mde. DE VOLMARE.

Oui : c'est bien celle-là.

LE CHEVALIER.

L'amour depuis un an a formé notre chaîne ;
Condamnés au secret, à l'absence, à la peine,
Nous n'avions du destin connu que le courroux :
Mais, vous nous pardonnez, tout est bonheur pour nous.

Mr. DE BESSONCOUR.

En arrivant ici, vous étiez mariée?

MDE. DE VOLMARE.

Quand vous la pardonnez la faute est oubliée ;
Vous l'avez dit.

MR. DE BESSONCOUR.

Mais, vous, dites-moi donc aussi,
Ce que décidément vous êtes dans ceci?

LE CHEVALIER.

Oh ! la plus noble amie.

EMILIE.

Et la soeur la plus chère.

MDE. DE VOLMARE.

Qui vous connoissant bien, ai de votre colère
Reçu les premiers traits, épuisé tous les feux,
Pour ne plus leur laisser que vos bontés pour eux.
C'est toujours votre nièce à qui vous faites grâce :
Vos amis permettront qu'elle prenne ma place.

EMILIE.

Croyez qu'à vous aimer, vous obéir toujours,
Et mon époux et moi consacrerons nos jours.

LE CHEVALIER.

Ah ! mon coeur . . .

MR. DE BESSONCOUR.

C'est fort bien ; si l'on change la femme
Le mari ne l'est pas ; et toujours dans son ame
Sont les mêmes vertus que vous me vantiez tous.

LE CHEVALIER.

Ces Messieurs.

MR. DE BESSONCOUR.

Tous les deux m'ont répondu de vous.

PERMAVILLE.

C'est ce monsieur Merval . . .

MERVAL, (*à part.*)

Ah! la double friponne!

MR. DE BESSONCOUR.

Près d'elle aimez un peu l'oncle qui vous la donne.

LE CHEVALIER.

Mes jours seront à vous.

MDE. DE VOLMARE.

Tout vous le garantit;

Ces Messieurs vous diront . . .

MERVAL.

Oh! rien: nous avons dit

Tout ce qu'il en falloit.

PERMAVILLE, (*à part.*)

Oui, pour être bien dupe.

MR. DE BESSONCOUR.

Allons changer les soins dont pour vous on s'occupe.
Vos voyages, je crois, sont finis.

LE CHEVALIER.

A jamais;
Puisque près d'elle et vous m'ont fixé vos bienfaits.

MR. DE BESSONCOUR.

Venez : dans ce moment c'est jouer de fortune
D'en être, sur les deux, au moins quitte pour une

FIN.

LA

FEMME JALOUSE,

COMÉDIE

EN CINQ ACTES ET EN VERS.

PAR

Mr. DESFORGES.

Représentée pour la première fois à Paris le 15 Février 1785.

AVANT-PROPOS

DES

ÉDITEURS.

Est-ce encore un problème à résoudre que de savoir si les femmes, écartées avec tant de soins de l'administration des affaires, ne développent pas plus de caractère dans la société, que ces mêmes hommes, si vains de l'empire qu'ils se réservent. Si, plus passionnées qu'eux, parce qu'elles sont moins distraites et beaucoup plus sensibles, on les voit dans tous les temps, chez tous les peuples, être l'ame des grands événemens; si depuis les esclaves intrigantes qui bouleversent les sérails d'Asie, jusqu'aux maîtresses plus adroites qui mènent les cabinets d'Europe, ce sont elles qui, cachées derrière le tableau, en font mouvoir et changer tous les personnages, n'est-il pas juste d'en conclure que la comédie, qui doit être le miroir de la société, n'a pas encore tout réfléchi, tant qu'il reste quelques caractères de femmes à traiter.

Quand Molière, qui tout-à-la-fois ouvrit la barrière et franchit le but, entreprit d'écrire l'histoire du coeur humain, il agit en homme de génie en se pressant d'attaquer ces petits tyrans qui, dans l'intérieur des familles, s'en sont declarés les arbitres et les maîtres; aspirant à être utile avant tout, c'est aux oppresseurs plutôt qu'aux opprimés qu'il devoit livrer la guerre, et quoiqu'il ait bien fait voir

dans les Précieuses ridicules et les Femmes savantes, le parti qu'on pouvoit tirer des femmes au théâtre, on voit qu'il ne comptoit revenir à elles qu'après avoir purgé la société des vices de ceux qui prétendent exclusivement la gouverner.

Mais ce que Molière n'a pas fait, parce qu'un grand homme ne peut tout exécuter, il l'avoit désiré et indiqué dans plusieurs de ses comédies. Trop pénétrant pour ne pas sentir ce qu'un sexe plus délicat, plus fin que le nôtre, peut fournir de ressources à un auteur dramatique, on l'auroit vu, si une mort prématurée ne l'avoit pas enlevé aux lettres, déposer les armes avec lesquelles il a terrassé l'hypocrite, et peindre avec d'autres pinceaux, ces nuances légères, ces demi-teintes transparentes qui caractérisent si bien les femmes, et ressemblent aux reflets de lumière qui naissent du mélange des couleurs.

Quel doute que celui qui a mis aux prises l'avarice sordide avec l'amour prodigue, la piété vraie avec l'hypocrisie, la coquetterie avec la franchise, n'eût trouvé encore un autre parti à tirer de tous ces caractères, et qui ne se plaît à imaginer ce que Molière auroit fait d'une prude, d'une dévote, d'une étourdie, s'il eût conçu des comédies dont elles eussent été les principaux ressorts. Mais soyons justes et après avoir regretté le maître, rendons grâce à ceux de nos auteurs modernes qui tels que Destouches, dans l'Ambitieuse, la Chaussée, dans la Gouvernante, la Noue, dans la Coquette corrigée, et Mr. Desforges dans la Femme jalouse, ont bien voulu ne pas trembler d'exécuter, ce que Molière avoit conçu.

Sans doute que de tant de caractères, qui, sous des modifications différentes, appartiennent également aux deux sexes, celui de la femme jalouse étant le plus délicat, et tout-à-la-fois le plus difficile à saisir, il falloit plutôt le

deviner que l'approfondir; en osant donc le mettre au théâtre, Mr. Desforges, a eu plus d'un écueil à craindre et n'a pu tous les éviter; mais s'il a su arracher un feuillet de ce grand livre du coeur humain, si difficile à lire, quoique sous les yeux de tout le monde, il est juste de convenir que, sans avoir fait un chef-d'oeuvre, il mérite le succès qu'il a obtenu.

La comédie de la Femme jalouse n'est pas recommandable par le style; la versification en est souvent traînante et sans coloris, mais le dialogue en est naturel, rapide même, et le caractère de madame Dorsan y est traité avec autant de force que celui d'Eugénie avec grâce. On assure que lors des premières représentations de cette pièce, l'actrice qui jouoit la Femme jalouse, ayant dans le coeur le sentiment qu'elle devoit exprimer, cet incident ajouta à la vérité de son jeu, et ce fut à cette circonstance que l'auteur dut une grande partie de l'enthousiasme avec lequel sa pièce fut suivie.

Mr. Desforges est auteur de plusieurs ouvrages dramatiques, entre autres de Tom-Jones à Londres et de Tom-Jones et Fellamar, sujets tirés du roman de Fielding; ces deux comédies, très-loin de valoir la Femme jalouse, ne nous ont pas paru dignes de ce recueil.

PERSONNAGES.

MDE. DORSAN, *Femme jalouse.*

MR. DORSAN, *son mari.*

EUGÉNIE, *leur fille.*

CLÉMENCE, *fille de Mr. Dorsan, née d'un mariage secret.*

MR. D'ARANVILLE, *ami de Mr. Dorsan, et tuteur de sa femme.*

MR. DE FERVAL, *neveu de Mr. d'Aranville, et amant d'Eugénie.*

GERVAIS, *vieux domestique de Mr. Dorsan,*

JUSTINE, *sa fille, gouvernante d'Eugénie.*

BLAISOT, *valêt de Mr. Dorsan.*

UN VOITURIER.

La Scène est à Paris, chez Mr. Dorsan.

L A

FEMME JALOUSE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente un salon, où se trouve, entre autres meubles, un secrétaire, dont la clef est après. Trois portes, une au fond donnant sur la perspective du jardin; deux latérales: l'une celle de l'appartement de madame Dorsan, à droite de l'Acteur; l'autre à gauche, celle de l'appartement de Mr. Dorsan. Il n'est pas encore tout-à-fait jour.

SCÈNE PREMIÈRE.

MDE. *DORSAN*, (*seule*, *appuyée contre le secrétaire.*)

Il est rentré fort tard, — assurément pour cause. —
Quelque nouvelle intrigue, — et pourtant il repose. —
Il peut dormir; — et moi, victime de l'amour,
Victime de l'hymen, je pleure nuit et jour. (*Elle se lève.*)

C'est trop long-temps gémir d'une aussi rude épreuve.
Quoi! toujours des soupçons, et jamais une preuve!
J'en aurai. — (*Elle retourne au secrétaire.*)
Qui verroit ce secrétaire ouvert,
Croiroit voir de Dorsan le coeur à découvert.
Eh bien! cet abandon comble ma défiance:
Ce n'est qu'un faux témoin de sa fausse innocence,
C'est un raffinement, une ruse de plus.
Voyons. (*Elle ouvre le secrétaire et les tiroirs.*)
Si mes efforts, tant de fois superflus,
Al'oient enfin; .. que dis-je! O malheureuse épouse!
Si douloureusement, si justement jalouse!
En vain de ton ingrat tu cherches les secrets:
Les maris criminels sont des amans discrets;
Voilés par le même art qui trame nos disgraces,
Leurs forfaits ténébreux ne laissent point de traces.
Fermons. -- Si cependant.... Quel trouble! quels combats!
Ah! contre mon malheur en vain je me débats;
Je veux tout voir. -- O ciel! qu'est-ce que je découvre!
Sous l'effort de ma main, un double fond qui s'ouvre!
(*Avec réflexion.*) (*Elle cherche.*)
Perfide invention! Quoi! rien! — cherchons encor.
Ah! je crois pourtant; — oui, — c'est une boîte d'or;
Et la boîte, à coup sûr, cachant quelque mystère,
Aura son double fond comme le secrétaire.
(*Elle tourne et retourne la boîte.*)
Mystère affreux! bientôt tu seras éclairci.

SCÈNE II.

MDE. *DORSAN, JUSTINE, GERVAIS.*

JUSTINE.

Ah! Madame, pardon.

MDE. DORSAN.

Que faites-vous ici?

JUSTINE.

Madame, dans l'instant, j'arrive avec mon père,
Qui vient me voir. — Je sors. —

MDE. DORSAN, *(avec aigreur.)*

Non, demeurez. — J'espère,
Que l'on se lassera d'épier tous mes pas,
Et qu'on n'entrera plus quand je n'appelle pas.
Si l'on me demandoit je n'y suis pour personne.

(Elle rentre chez elle.)

SCÈNE III.

GERVAIS, JUSTINE.

JUSTINE.

Eh bien! vous le voyez: Madame me soupçonne
De l'épier, tandis que du matin au soir,
Guettant, observant tout, elle voit tout en noir.
Enfin, de la maison je vais sortir peut-être.

GERVAIS.

Comment donc?

JUSTINE.

A vous seul je puis faire connoître
L'erreur de ma maîtresse et son injuste effroi.
Sachez que ses soupçons s'étendent jusqu'à moi.
Du couvent où j'étois, près de Mademoiselle,
Je suis depuis trois mois revenue avec elle.
Ma présence a déplu beaucoup. — A chaque instant,
C'est quelque propos dur, quelque nom insultant;
De moi-même, à la fin, je me serois bannie;
Mais les bontés du père, et ma chère Eugénie,
Malgré ce que je souffre à me voir maltraiter,
Pour quelque temps encor m'ont contraint à rester.

GERVAIS.

Ne souffre point d'affront; — viens plutôt chez ton père.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, *BLAISOT.*

BLAISOT, (*familièrement à Justine.*)

Ah! le voilà trouvé pourtant. — Bon jour, ma chère.

JUSTINE.

Trouvé, — Qui?

BLAISOT, (*frappant sur l'épaule de Gervais.*)

Le Papa.

GERVAIS.

Vous venez de chez moi?

BLAISOT.

Oui.

GERVAIS.

Pourquoi?

BLAISOT.

C'est Monsieur qui vous dira pourquoi.
Hier, il est rentré pas mal tard de la ville.
Il m'a dit: — Vous irez chez monsieur d'Aranville.
Le sévère tuteur? ai-je dit, — Bon! — j'y vais.
Non, — demain, a-t-il dit, et de là chez Gervais.
Je leur veux à tous deux parler de très-bonne heure.
Fort bien: — près de l'ami, le cher papa demeure.
J'ai couru chez l'ami, puis j'ai passé chez vous;
Personne — et je crois bien, car vous étiez chez nous.

GERVAIS, (*à Justine.*)

Tu ne devines pas ce que me veut ton maître?

JUSTINE.

Non.

BLAISOT.

Bah! vous badinez: si vous vouliez, peut-être
Vous devineriez bien; mais moi, qui suis sorcier,
Je devine (entre nous) qu'il veut vous marier.

JUSTINE.

A qui donc?

BLAISOT.

Pour le coup, devinez la première.

JUSTINE, (*souriant.*)

Mon cher ami Blaisot: je ne suis pas sorcière.

BLAISOT.

Mon cher ami Blaisot, vous avez deviné.

GERVAIS.

Comment donc?

BLAISOT.

Ecoutez. — J'ai bien imaginé
Qu'en voyant un garçon, d'une humeur joviale,
Jeune, assez bien tourné, l'ame franche, loyale,
Un bon garçon. enfin; vous diriez à part vous,
Voilà juste celui qu'il me faut pour époux;
Et j'ai dit, à part moi, ce garçon, c'est moi-même:
Mais vous ne pouviez pas crier tout haut: je l'aime,
Et je veux l'épouser. — Eh bien! moi, qu'ai-je fait?
J'ai tout dit à Monsieur, hein! — D'un air satisfait,
Dit-il, tu l'aimes donc? c'est bien, mais t'aime-t-elle?
J'ai dit oui. — J'ai bien fait, pas vrai, Mademoiselle?
Et Gervais? — Qui? le père? Ah! je suis sûr de lui.
Qu'il vienne ici demain; — demain c'est aujourd'hui.
Et — chut! voilà mon maître;

(à Gervais, en lui serrant la main.)

Il va parler, j'espère,
De façon qu'avant peu vous serez mon beau-père.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, M. *DORSAN*, *rêveur, une lettre à la main.*

M. DORSAN, *(à part, sans les voir.)*

Cette lettre m'accable. — O ciel! est-il permis
Qu'au bout de dix-huit ans. — *(Il les voit.)*
Ah! bon jour, mes amis.
Gervais, je t'attendois.

BLAISOT, (*à part, à Gervais.*)
Pour l'objet.

GERVAIS.
Mon cher maître,
Ordonnez.

BLAISOT, (*à M. Dorsan, montrant Justine.*)
Vous savez ... je vous ai fait connoître...

M. DORSAN.
Bon!

BLAISOT.
Vous pouvez parler, nous sommes tous d'accord.

M. DORSAN.
J'y penserai.

BLAISOT.
Monsieur, vos affaires d'abord;
C'est trop juste.

M. DORSAN.
Blaisot?

BLAISOT.
Monsieur?

M. DORSAN.
Et d'Aranville?

BLAISOT.
Ah! ah! je n'ai pas fait ma course en imbécille.
Je ne dis jamais rien; mais je vois tout le jeu.

M. DORSAN.
Achève.

BLAISOT, (*confidemment.*)
Il va venir avec son cher neveu.

M. DORSAN.
Son neveu! pourquoi faire?

BLAISOT, (*du même ton.*)

Eh mais! ce mariage...
Ah! que j'ai bien compris le fin mot du message.

M. DORSAN.

Blaisot, souviens-toi bien, pour la dernière fois,
Qu'obéir à la lettre, est tout ce que tu dois:
Tu ferois de ton chef quelques étourderies.

BLAISOT, (*avec confiance.*)

Qui? moi? jamais.

M. DORSAN.

C'est bon. Passe aux Messageries.
On attend aujourd'hui le carosse de Tours.
Dès qu'il arrivera; viens m'avertir.

BLAISOT.

J'y cours.

(*Il revient.*)

A vos bontés, Messieurs, Blaisot se recommande.

(*A Justine.*)

Vous que cela regarde, appuyez la demande.

(*Il sort.*)

M. DORSAN.

Ce Blaisot est vraiment un garçon singulier.
Il se mêle de tout, — il est très-familier;
Mais comme il a du zèle et de l'intelligence,
A ses légers défauts je dois quelque indulgence.

(*A Justine.*)

Ma fille, ce matin, viendra-t-elle me voir,
Justine?

JUSTINE.

Vous savez que son premier devoir

Est son premier plaisir. — (*A part.*)
Je sens que je les gêne:
(*Haut.*)
Laissons-les seuls; — Monsieur, à l'instant je l'amène.
(*Elle sort.*)

SCÈNE VI.

M. DORSAN, GERVAIS.

M. DORSAN, (*à basse voix.*)

Ah çà; je t'ai mandé, je t'en dois la raison.
Il faut, mon bon ami, me prêter ta maison.

GERVAIS.

N'est-elle pas à vous?

M. DORSAN.

Non, mon cher, c'est la tienne,
À ta fille, après toi, je veux qu'elle appartienne.
C'est sa dot.

GERVAIS.

Mon bon maître, après tant de bienfaits,
Vous nous comblez encor!

M. DORSAN.

Eh! mon pauvre Gervais,
Je m'acquitte bien mal; — je te dois davantage.
Dans ton sein, mon ami, tu portas mon jeune âge.
Songe qu'étant enfant, je t'avois pour appui.
Te voilà vieux; — eh bien! c'est mon tour aujourd'hui. —
Bref, j'attends de province une jeune personne:
Je tremble qu'à Paris, quelqu'un ne la soupçonne:

Ne pouvant, sans danger, la recevoir chez moi,
Je ne puis, mon ami, la confier qu'à toi.
(*Confidence sombre.*)
L'intérêt que j'y prends n'a rien de comparable.
Pense que de mon être elle est inséparable,
Et sur-tout qu'elle a droit au plus profond respect.

GERVAIS.

Ah! jamais rien de vous peut-il m'être suspect?
J'obéis en aveugle; — achevez de m'instruire.
Dois-je l'aller chercher?

M. DORSAN.

Non, j'irai la conduire.

GERVAIS.

C'est bon: je vous attends — (*Il va pour sortir.*)

M. DORSAN.

Ecoute; — je voudrois
Un meuble simple et propre: — il faudra quelques frais,
(*Il lui donne une bourse.*)
Tiens. — Je crois qu'elle arrive aujourd'hui de bonne heure;
Va vîte, et de ton mieux embellis sa demeure.
(*Gervais sort.*)

SCÈNE VII.

M. DORSAN, un moment seul, ensuite EUGENIE et JUSTINE.

M. DORSAN.

Le funeste moment seroit-il arrivé?
Quoi! du plus doux plaisir je me serois privé

Dix-huit ans. — Un jour seul — il faut que je m'immole.
(*Sa fille vient.*)
J'y suis accoutumé; — voilà qui me console:
Voilà, contre mes maux, mon unique secours:
Viens, viens, ma chère enfant.

EUGÉNIE.

Je ne viens pas. — j'accours.
Embrassez, cher papa, votre pauvre Eugénie.
Elle a bien des chagrins.

M. DORSAN.

Qui? toi! ma bonne amie?

EUGÉNIE.

Moi-même, — et je ne puis les confier qu'à vous,
Car vous êtes bien bon, bien indulgent, bien doux.
Au lieu que si j'écoute, ou ma bonne, ou ma mère,
L'amour n'est qu'une erreur, une affreuse chimère;
A votre âge, le coeur doit ignorer sa loi. —
Lequel est plus âgé, de mon coeur ou de moi?
Car, enfin, que ce soit ou mon coeur ou moi-même;
En vérité, papa, je sens très-bien que j'aime

M. DORSAN.

Qui?

EUGÉNIE.

Monsieur de Ferval, qui venoit si souvent,
Avec son oncle et vous, me voir dans mon couvent.

M. DORSAN.

C'est lui qui te chagrine?

EUGÉNIE, (*naïveté affectueuse.*)

Eh! non pas, c'est ma bonne,
A qui de tout mon coeur pourtant je le pardonne.

Depuis un an, au moins, monsieur Ferval m'est cher.
Eh bien! le croirez-vous, je ne l'ai dit qu'hier.

M. Dorsan.

A lui-même?

Eugénie.

A qui donc? Si quelqu'un doit connoître
Ce secret le premier, c'est bien l'amant peut-être.

Justine.

Vous avez très-mal fait.

Eugénie.

Tu me l'as déjà dit.
Par amitié pour toi, je n'ai pas contredit;
Mais tu me forçois d'être et menteuse et cruelle.
Oui; — toi, si tu savois quelque bonne nouvelle,
Aurois-tu bien le coeur assez peu généreux
Pour la taire à celui qu'elle peut rendre heureux?
Eh bien! c'est tout de même: il dit que ma tendresse
Est, de tous les trésors, le seul qui l'intéresse.
Heureux ou malheureux, son sort dépend de moi.
Mon coeur n'est ni méchant, ni de mauvaise foi.
J'ai dit tout bonnement: Vous m'aimez, je vous aime.
Eh bien! ces deux mots seuls l'ont mis hors de lui-même.
Quand j'ai vu tant de feu, d'amour dans son regard,
Je me suis reproché d'avoir parlé si tard.

M. Dorsan.

Va, — tu fais bien d'aimer l'époux qu'on te destine.

Eugénie.

Là! — ne gronde donc plus, ma petite Justine.
J'aime; — c'est un bonheur que j'ai de plus que toi.
Tu l'auras si tu veux: — c'est un grand bien, crois-moi.

M. DORSAN.

Quels sentimens naïfs! — Qu'elle est d'un bon augure
Cette ingénuité, garant d'une ame pure!
(A Justine.)
Toi qui la conservas dans toute sa candeur,
Que ne te dois-je pas?

EUGÉNIE.

Ah! de tout votre coeur,
Embrassez avec moi, ma bonne et tendre amie,
Papa.

M. DORSAN, *(affectueusement.)*

Bien volontiers.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, MDE. *DORSAN*, *qui survient.*

MDE. DORSAN.

O ciel! quelle infamie!

M. DORSAN.

Grands Dieux!

JUSTINE.

Je suis perdue.

MDE. DORSAN.

On ne se contraint pas,
A ce qu'il me paroît!

JUSTINE.

Madame. —

MDE. DORSAN, *(à Justine.)*

De ce pas,
Sortez.

M. DORSAN.

Ecoutez-moi.

MDE. DORSAN.

Non.

EUGÉNIE.

Maman, je vous jure...

MDE. DORSAN.

Taisez-vous. — J'attendois cette dernière injure. —
Ce n'est pas d'aujourd'hui. —

M. DORSAN.

Madame, apaisez-vous.

MDE. DORSAN.

Air prude, ton mielleux, maintien modeste, oeil doux,
Dehors faux, imposteurs, masques d'hypocrisie.

JUSTINE.

Madame, permettez...

M. DORSAN.

Affreuse jalousie!

MDE. DORSAN.

Je le cherchois, le piége; — il étoit sous mes pas.

JUSTINE.

Renvoyez-moi, Madame, et ne m'insultez pas.

MDE. DORSAN.

Paix! — C'est moi seule ici que votre audace insulte.
Retirez-vous.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, *D'ARANVILLE.*

D'ARANVILLE.

Eh bien, d'où vient donc ce tumulte?

M. DORSAN.

D'où? pour nous l'enseigner tu viens fort à propos,
Car nous n'en savons rien.

D'ARANVILLE.

Quoi! jamais de repos
Dans cette maison-ci? — Je veux qu'on m'extermine,
Si j'y reviens.

MDE. DORSAN, (*aigrement.*)

Tant mieux.

EUGÉNIE, (*naïvement.*)

On maltraite Justine,
Parce que j'ai prié papa de l'embrasser.

MDE. DORSAN.

Oh! que depuis long-temps j'aurois dû la chasser.

JUSTINE.

Epargnez-moi ce mot, qui me rendroit suspecte;
Sachez-vous respecter comme je vous respecte:
Adieu, Madame.

M. DORSAN, (*retenant Justine.*)

Non, vous ne sortirez pas.

MDE. DORSAN.

Si vous craignez, Monsieur, de perdre tant d'appas;
C'est à moi de sortir.

D'ARANVILLE.

Ma foi! ne vous déplaise,
Je dirois, à sa place: Allez, j'en suis bien aise.

MDE. DORSAN.

Vous êtes son ami! vous!... il est trop réel,
Monsieur, qu'il n'eut jamais d'ennemi plus cruel.

D'ARANVILLE.

Oui, vous avez raison: j'en conviens; j'en enrage;
Car, hélas! c'est à moi qu'il doit son mariage.
J'étois votre tuteur, je le vis amoureux:
En l'unissant à vous, je crus le rendre heureux;
D'un couple fortuné je crus devenir père.
Je me suis trompé; — mais il est homme, et j'espère
Qu'enfin, las de souffrir tant de maux à la fois,
Il vous fera sentir son pouvoir et ses droits.

MDE. DORSAN.

Son pouvoir et ses droits! — despotisme effroyable!
A-t-il l'affreux pouvoir, le droit épouvantable,
De nourrir sous mes yeux, au sein de ma maison,
Un scandale? ...

M. DORSAN.

Arrêtez, — vous perdez la raison.

MDE. DORSAN.

Je ne la perdrois pas, si vous aviez la vôtre,
(*Montrant Justine.*)
Bref! il faut que d'ici nous sortions l'une ou l'autre.
Choisissez.

JUSTINE.

Eh, Madame! après un tel affront,
Croyez que mon départ ne peut être trop prompt.
Je sors — avec un coeur plein de reconnoissance,

Et, malgré vos soupçons, avec mon innocence.

MDE. DORSAN.

Soit; — mais qu'à mon retour, votre aspect odieux
Ne blesse plus ici ni mon coeur ni mes yeux.

(*Elle sort, et revient à Dorsan, et lui dit tout bas:*)

Il est un noir secret qui me reste à connoître.
Tremblez, je le saurai dans une heure. — Adieu, traître!

(*Elle sort.*)

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, *excepté* MDE. DORSAN.

D'ARANVILLE.

Eh bien! de ton devoir on vient de t'avertir,
Mon courageux ami; — Justine va sortir,
Sans doute?

EUGÉNIE.

Non, jamais on n'aura le courage...

JUSTINE.

Me croyez-vous celui de supporter l'outrage?
Et, quelqu'un, sous vos yeux, fut-il jamais traité
Avec plus d'injustice et d'inhumanité?

M. DORSAN.

Justine, il est trop vrai que ma femme...

D'ARANVILLE.

Est un diable.

Une tête de fer, un coeur impitoyable.
Pauvre époux! Laisse là ton ridicule amour;
Brise-moi tout cela? — sois de fer à ton tour.

Comme un enfant craintif, te laissant battre à terre,
Tu dis: je veux la paix. — Eh! morbleu, fais la guerre.
La paix, je t'en réponds, viendra dès aujourd'hui;
Un mari, quand il veut, est le maître chez lui.

JUSTINE.

Adieu, mon bienfaiteur; adieu, mon Eugénie,
Pourvu que de vos coeurs, je ne sois point bannie...

M. DORSAN, (*la retenant avec fermeté.*)

Pas plus que de chez moi; — viens, reste en sureté.
J'ai pris mon parti.

D'ARANVILLE.

Bon! un peu de fermeté;
Et sur-tout, mon ami, soutiens-la devant elle.

JUSTINE, (*à Dorsan.*)

Non, je dois vous sauver une guerre éternelle.
Ma vertu ne tient pas à d'injustes propos:
Mais c'est à mon départ que tient votre repos.
Adieu.

EUGÉNIE, (*toute en pleurs.*)

Quoi! tu t'en vas?

JUSTINE, (*pleurant aussi.*)

Il le faut bien ma chère.

EUGÉNIE, (*vivement.*)

Eh bien! attends, je vais te mener chez ton père,
Ma bonne! et tous les jours je veux aller te voir,
Si papa le permet.

M. DORSAN.

Je t'en fais un devoir.

(*Eugénie et Justine sortent.*)

SCÈNE XI.

M. DORSAN, D'ARANVILLE.

M. DORSAN.

Quel adorable enfant! Quel charmant caractère!

D'ARANVILLE.

Va, son mari sera plus heureux que son père.

M. DORSAN,

Tant mieux!

D'ARANVILLE.

Mais ces fureurs comment les souffres-tu?

M. DORSAN.

Ma femme, à ses travers, joint beaucoup de vertu.
Je l'estime: je l'aime, ah! plutôt je l'adore.
Fût-elle plus injuste, et plus jalouse encore;
Son mal vient d'aimer trop, et dans la bonne foi
Je ne puis l'en punir, et m'en prendre qu'à moi.

D'ARANVILLE.

L'amour, à cet excès, te paroît gai peut-être?

M. DORSAN.

Comment blâmer l'excès de l'amour qu'on fait naître?
Mais elle a du bon sens: le temps et la raison,
De sa jalouse erreur détruiront le poison;
Et son cœur détrompé par mon exemple même,
Sentira le besoin d'estimer ce qu'il aime.

D'ARANVILLE.

Soit; mais dans cette attente, ô trop foible Dorsan,
Depuis seize ans entiers, ta femme est ton tyran!

N'es-tu pas las enfin d'un si vil esclavage?
Toujours seul, enfermé, vivre comme un sauvage!
Avoir pu renoncer à cette autorité
Qui ne convient qu'à l'homme et peint sa dignité!
Ne crois pas qu'on te plaigne, au moins; tant de foiblesse
Est un travers honteux, dont on rit; mais qui blesse.
Tu ne sors qu'avec elle: on vous suit pour la voir,
Jusque sur ton regard exercer son pouvoir.
D'une femme en passant, que l'oeil sur toi s'arrête,
Soudain le sien s'allume et prédit la tempête
Qui ne manquera pas d'éclater au retour.
Mettons, puisque j'y suis, ta honte en tout son jour.
Sans cesse pour nourrir le vautour qui te ronge,
Ton coeur droit et loyal se condamne au mensonge;
L'insensée! en t'ôtant le repos, le bonheur,
T'ôte encor, le garant, le cachet de l'honneur,
La franchise: — en un mot, ta femme on la déteste;
On te fuit, — et je suis l'ami seul qui te reste.

M. DORSAN.

Si tu l'es, mon ami, sois donc plus généreux;
Ne me rappelle pas que je suis malheureux,
Sur-tout dans ce moment où déjà si troublée,
Par un coup imprévu, mon ame est accablée.

D'ARANVILLE.

Comment donc?

M. DORSAN.

Mon ami, je me jette en tes bras,
Toi seul peux me tirer d'un terrible embarras.

D'ARANVILLE.

Que veux-tu? je suis prêt.

M. Dorsan.

Vois d'abord cette lettre.

d'Aranville, *(lit.)*

A M. Dorsan, de Tours.

» Monsieur, une orpheline à laquelle vous vous inté-
» ressez depuis sa naissance, vient de perdre la personne
» à qui vous aviez confié son éducation, et qui depuis
» seize ans lui a tenu lieu de mère. Mon ministère en ce
» pays est de recueillir les dernières dépositions de ceux
» qui vont cesser d'être. La mourante m'a montré un écrit,
» par lequel vous la priez de vous renvoyer Clémence, son
» élève, quand elle se sentira près de sa fin. D'après cela,
» j'ai conseillé à la très-intéressante orpheline, d'aller trou-
» ver son protecteur à Paris. Elle arrivera deux jours après
» cet avis, si la présente ne souffre point de retard.
» Soyez tranquille. L'honnête conducteur auquel je l'ai
» remise, en aura le plus grand soin pendant le voyage. «

Andrieux.

Quelle énigme!

M. Dorsan.

Mon cher; tu veux bien me promettre
Un silence...

d'Aranville.

A cela, je ne réponds jamais.

M. Dorsan.

Pardonne.

d'Aranville.

Achève.

M. Dorsan.

Eh bien! tu sauras que j'aimois,

Avant mon mariage, une adorable fille,
Qu'à mes voeux refusa mon avare famille:
Sa tendresse en secret me rendit son époux.
Une fille naquit de ce lien si doux:
Mais, hélas, en naissant, elle perdit sa mère.
Eh bien! ce cher enfant, qu'aux regards de son père,
La raison, la prudence ont soustrait dix-huit ans,
Ma Clémence, ma fille, est celle que j'attends.

D'ARANVILLE.

Eh bien?

M. DORSAN.

Si je ne puis, sans un péril extrême,
Sans nous risquer tous deux, l'aller chercher moi-même,

D'ARANVILLE.

Eh bien?

M. DORSAN.

Je dois trembler, à plus forte raison,
Si cette pauvre enfant paroît à la maison.

D'ARANVILLE.

Eh bien?

M. DORSAN, (*un peu impatienté.*)

Eh bien! veux-tu me rendre le service? —

D'ARANVILLE.

De tromper ta jalouse et de flatter un vice
Que seize ans de douceur ont justement accru,
Et qu'elle n'auroit pas, si tu m'en avois cru.
Veux-tu ravoir enfin la paix qui t'est ravie?
Crois-moi! voici l'instant le plus beau de ta vie.
Allons chercher ta fille; — amenons-la chez toi,

Et dis bien fermement: Celle que, loin de moi,
J'ai depuis si long-temps, si lâchement bannie,
Pour jamais à son père est enfin réunie:
C'est ma fille.

M. Dorsan.

Ah! grands dieux! comment d'un tel éclat,
Veux-tu qu'ici la paix soit l'heureux résultat?
Ta pupille jamais n'eût été mon épouse,
Si, pour me conformer à son humeur jalouse,
Je n'avois pas fait voeu de lui cacher toujours,
Et l'histoire et le fruit de mes premiers amours.

d'Aranville.

Ainsi, pour ses beaux yeux, elle eût voulu peut-être
Que ton coeur s'enflammât avant de la connoître?

M. Dorsan.

C'est trop; mais il falloit, pour vaincre sa rigueur,
Qu'elle crût, la première, avoir touché mon coeur.
L'amour et la raison m'ordonnoient le silence:
Et si j'ai pu seize ans me faire violence,
Dans l'espoir du repos dont je cherche à jouir,
Irai-je, en un clin d'oeil, le faire évanouir?
D'ailleurs, songeons-y bien. — De cette infortunée;
Quelle eût été chez moi l'affreuse destinée?
Que seroit-elle encor? Nous serions chaque jour,
De reproches, d'affronts, accablés tour-à-tour.
C'est ce qu'avoit prévu sa malheureuse mère.
» O Dorsan, me dit-elle, à son heure dernière,
» Jure que si jamais tu formes d'autres noeuds
» Ta femme ignorera le gage de nos feux.

»Une marâtre, hélas! en feroit sa victime.«
Je l'ai fait ce serment, puis-je y manquer sans crime,
A moins qu'un de ces coups que l'on ne peut prévoir,
Que la nécessité ne m'en fasse un devoir?
Et! d'ailleurs qu'elle vienne! à l'instant on l'exile,
La pauvre enfant.

D'ARANVILLE.

C'est clair.

M. DORSAN.

Je lui donne un asile
Chez Gervais. — Que n'est-elle en un lieu plus obscur!
Le plaisir de la voir n'en seroit que plus sûr.

D'ARANVILLE.

Après, qu'en feras-tu?

M. DORSAN.

Je mettrai tout mon zèle
A lui trouver bientôt un époux digne d'elle.
Ce parti, dans le fait, n'est-il pas plus prudent?

D'ARANVILLE.

Oui; d'après ta promesse, et sur-tout l'ascendant
De ta femme, il faut bien lui dérober ta fille.
Tu l'appelles?

M. DORSAN.

Clémence.

D'ARANVILLE.

Et tu la crois gentille?

M. DORSAN.

Belle! si de sa mère elle a le moindre trait.
De cette aimable mère ici j'ai le portrait,

Dans une boîte d'or.

(Il va à son secrétaire; il trouve le double fond ouvert, et point de boîte.)

O ciel! mon secrétaire! —

La boîte a disparu, — c'étoit là le mystère.

D'ARANVILLE.

Eh bien! la boîte?

M. DORSAN.

Eh bien! je ne la trouve pas:

Je l'aurai mise ailleurs; mais il faut de ce pas

Voler à mon secours: tu sens que le temps presse;

Clémence va d'abord demander mon adresse:

Prends mon nom, s'il le faut: conduis-la chez Gervais.

Moi, je t'attends ici,

D'ARANVILLE, *(haussant les épaules.)*

Pauvre mari! — J'y vais.

(Il sort.)

SCÈNE XII.

M. *DORSAN*, *(seul.)*

Elle a, dans mon absence, ouvert mon secrétaire.

Je suis heureusement le seul dépositaire

Du secret de la boîte, et le portrait fatal,

Depuis long-temps, hélas! n'a plus d'original. —

D'Aranville a raison: si je veux mettre un terme

A de trop longs tourmens, il faut être plus ferme.

Changeons de note, enfin; laissons là cette paix

Que je cherchai toujours, et que je n'eus jamais.

Un peu moins de foiblesse et mon bonheur commence;

Mais pensons, avant tout, à ma pauvre Clémence.
Si dans son triste exil, je n'ai pu, sans danger,
L'aller voir un instant, même comme étranger,
Cachons à l'oeil jaloux cette fille si chère. —
Epoux infortuné, sois du moins heureux père! —
D'Aranville ou Blaisot vont bientôt m'avertir;
Il faut au moindre signe, être prêt à partir.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Même décoration.

SCÈNE PREMIÈRE.

EUGENIE, FERVAL.

EUGÉNIE.

Et Gervais, par malheur, n'est pas à la maison.
J'aurois voulu le voir, lui dire la raison
Qui fait sortir sa fille.

FERVAL.

Il va l'apprendre d'elle.

EUGÉNIE.

Il aura, ce digne homme, une peine mortelle.
Et c'est ma faute encor; mais, dieu! peut-on penser
Qu'à ce point, pour un rien, maman va s'offenser?
Cela m'a fait venir une bien triste idée.

FERVAL.

Puis-je la savoir?

EUGÉNIE.

Oui; je me crois décidée
A rester fille.

FERVAL.

O ciel!

EUGÉNIE.

Ecoutez, mon ami,
Ma mère a des transports dont mon coeur a frémi.
D'où viennent-ils? Voyons?

FERVAL.

Hélas! de ce qu'elle aime,
De ce qu'elle est jalouse.

EUGÉNIE.

Et si j'étois de même?
Je trouve de papa le sort bien douloureux:
Comme elle, si j'allois vous rendre malheureux?

FERVAL.

Jamais.

EUGÉNIE.

Songez-y bien; — enfin, je suis sa fille;
Qui sait! la jalousie est un mal de famille,
Peut-être, et ce mal-là doit vous épouvanter;
Car je vous aime assez pour vous bien tourmenter.

FERVAL.

Ah! que vous auriez tort!

EUGÉNIE.

Sans doute, — et de ma mère,
Papa mérite-t-il l'éternelle colère?
Depuis trois mois qu'ici me voilà de retour,
Je n'ai rien vu chez lui, que tendresse, qu'amour;
Et pourtant...

FERVAL.

Votre mère est aussi malheureuse.

EUGÉNIE.

Raison de plus: — c'est donc chose très dangereuse
Que de se marier quand on est né jaloux,

Puisqu'on fait tant souffrir soi-même et son époux?
Faisons mieux, et prenons le parti le plus sage:
Aimons-nous toujours bien; mais ...

FERVAL.

Sans le mariage,
Sans toutes les douceurs qui suivent ce lien,
Croyez-vous qu'à nos coeurs il ne manqueroit rien,
Belle Eugénie?

EUGÉNIE.

Eh! quoi!

FERVAL.

Peut-être il est encore
Un bonheur précieux. —

EUGÉNIE, (*avec un feu naïf.*)

Un bonheur que j'ignore,
Et que vous connoissez: — ah! c'est bien mal à vous,
Mon ami.

FERVAL, (*avec une chaleur graduée.*)

Nous l'aurions, si j'étois votre époux.
Cette félicité dont l'espoir seul m'enflamme,
Est de n'avoir tous deux, et qu'un coeur et qu'une ame,
De mêler nos plaisirs, ainsi que nos ennuis,
D'être dans tous les cas nos uniques appuis,
De confondre si bien mon être avec le vôtre,
Que nous ne puissions plus séparer l'un de l'autre.

(*Ici M. Dorsan paroît.*)

EUGÉNIE, (*très-émue.*)

Ah, Dieux! mais c'est charmant! oh! comme mon coeur bat.
Où ce bonheur est-il?

FERVAL.

Bien loin du célibat,
Et bien près de l'hymen, noeud solennel et tendre,
Qui feroit plus d'heureux, si l'on vouloit s'entendre.

EUGÉNIE.

Dans ce noeud solennel, si doux, si plein d'appas,
Il est donc très-commun qu'on ne s'entende pas;
Car ici, par exemple..

FERVAL, (*embarrassé.*)

(*A part.*) Ici, belle Eugénie!
Que dire?

EUGÉNIE.

Eh bien! ici?

FERVAL.

La paix en est bannie
Depuis peu; — mais enfin, ce n'est pas pour toujours.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, M. *DORSAN.*

M. DORSAN, (*à Ferval.*)

Vous avez raison.

FERVAL.

Ah! venez à mon secours,
Monsieur; me voilà prêt à perdre ce que j'aime.

M. DORSAN.

Et qui vous le fait perdre?

FERVAL.

Eugénie, elle-même.

M. Dorsan.

Pourquoi ?

Eugénie.

C'est que j'ai peur d'avoir un coeur jaloux,
Et de le rendre un jour malheureux comme vous.

M. Dorsan.

(*A part.*) (*Haut.*)
O danger de l'exemple! — Eh! qui t'a dit, ma chère,
Que j'étois malheureux ?

Eugénie.

Mais, j'ai des yeux, j'espère,
Et depuis mon retour je l'ai vu si souvent,
Que j'en ai regretté l'ennui de mon couvent.
Encore ce matin, Justine. . .

M. Dorsan.

Est-ce à ton âge
Qu'on doit se supposer un jugement bien sage?
Tu crois depuis trois mois mon sort très-rigoureux;
Mais si je fus seize ans parfaitement heureux,
Si j'ai dû ce bonheur à ton aimable mère,
Si je lui dois celui d'être ton tendre père,
J'en appelle à ton coeur, à ta jeune raison :
Puis-je, de bonne foi, mettre en comparaison,
Seize ans d'un calme pur avec un jour d'orage?
Peut-être en ce moment j'ai besoin de courage,
Contre une erreur qui nuit à sa tranquillité;
Mais malgré ses soupçons sur ma fidélité,
C'est elle, et non pas moi, qu'il faut plaindre, ma chère;
Ainsi, reçois Ferval de la main de ton père.
Ne va pas éloigner le bonheur de tous deux,
Par la vaine frayeur d'un avenir douteux.

Si tu vois quelque mal, que ta raison l'évite :
Un exemple fâcheux ne veut pas qu'on l'imite ;
Mais quel que soit un jour le sort de tes liens,
S'unir à ce qu'on aime est le premier des biens.

FERVAL, (*avec le plus grand feu, embrassant M. Dorsan.*)

Le meilleur des époux est le meilleur des pères :
(*A Eugénie.*)
L'hymen ne me promet que des destins prospères ;
Je ne puis qu'être heureux sous votre aimable loi.
Cependant à votre aise, accumulez sur moi
Tous les maux que peut faire une femme jalouse ;
Faites-moi bien souffrir, — mais soyez mon épouse.

EUGÉNIE.

Vous le voulez tous deux? Moi-même, sans mentir,
Quelque chose, tout bas me dit de consentir.
Allons donc ; — écoutez. — Si la pauvre Eugénie,
De devenir jalouse a jamais la manie,
Et vous rend odieux ce nom si beau d'époux,
C'est votre faute au moins, n'en accusez que vous.

FERVAL, (*avec la plus grande tendresse.*)

Jamais notre union ne sera dangereuse :
Pourrai-je seulement vous rendre assez heureuse,
Et mériter un cœur si sensible et si pur ?
J'en doute.

M. DORSAN.

Avec le vôtre, on doit en être sûr,
Plus que je ne le suis, de l'aveu de sa mère.

FERVAL, (*avec effroi.*)

Comment donc ?

M. Dorsan.

Mon ami, vous savez sa chimère,
Et je crains bien; — mais, chut! —
(*Madame Dorsan arrive, occupée de la boîte qu'elle tient. M. Dorsan se retire avec les jeunes gens au fond du théâtre, et se rapproche peu-à-peu de sa femme, après avoir fait signe à Eugénie et à Ferval de ne se montrer qu'à propos.*)

SCÈNE III.

Les Précédens, (*à l'écart.*) Mde. *DORSAN.*

Mde. Dorsan.

Ceci cache un portrait,
Disent tous les marchands; nul ne sait le secret.
J'ai voulu tout briser, dans mon impatience; —
Mais le portrait. . .

M. Dorsan, (*de sang-froid.*)

Madame, ils n'ont pas ma science.

Mde. Dorsan, (*surprise.*)

O ciel!

M. Dorsan.

Et je puis seul vous la communiquer.

Mde. Dorsan.

Qui? vous!

M. Dorsan, (*à part.*)

Elle n'est plus, je n'ai rien à risquer.
(*Haut.*)
D'abord il est très-sûr, je ne dois pas m'en taire,

Que vous avez eu tort d'ouvrir mon secrétaire;
Un valet, d'un larcin, pouvoit être accusé.

MDE. DORSAN.

L'on eût été par moi bientôt désabusé.
D'ailleurs, si vous craignez qu'ici l'on ne découvre
Des secrets importans, empêchez qu'on ne l'ouvre.

M. DORSAN.

Mais j'ai dû, ce me semble, avec quelque raison,
Me croire en sureté dans ma propre maison.
S'il faut qu'à chaque instant de tout je me défie,
J'aime mieux mourir.

MDE. DORSAN.

Bien. Cette philosophie,
Malgré votre sang-froid, malgré tous ses appas,
Je vous en avertis, ne me séduira pas.

M. DORSAN.

Tant pis.

MDE. DORSAN.

Mais revenons ; — faites-moi confidence
Du secret.

M. DORSAN.

Donnez.

MDE. DORSAN, (*avec un sourire amer.*)

Ah! les lois de la prudence
Permettent-elles bien ce que vous demandez ?

MR. DORSAN, (*va pour sortir.*)

Je ne demande rien.

MDE. DORSAN, (*l'arrêtant.*)

Le secret !

M. DORSAN.

Attendez,

L'ordre de la prudence. . . .

MDE. DORSAN.

(*Avec véhémence.*) (*A part.*)

Ecoutez ; — Quel langage!

Jamais jusqu'à ce jour il n'eut tant de courage.

(*Haut.*)

Venez; — voilà la boîte, et voyez à présent

Qui de nous deux, Monsieur, est le plus complaisant.

M. DORSAN, (*avec une ironie douce.*)

Votre bonté toujours a surpassé la mienne;

Mais pour ouvrir la boîte il faut que je la tienne.

MDE. DORSAN.

Je n'aurai pas, je crois, lieu de m'en repentir:

Ma confiance. ...

M. DORSAN, (*du même ton.*)

Eh! mais, — vous devez bien sentir,

Que je pourrois garder ce qu'on a pu me prendre.

MDE. DORSAN.

Comment! votre projet, Monsieur!.. .

M. DORSAN, (*d'un ton très-ironiquement mielleux.*)

Daignez m'entendre:

Songez que du secret, unique possesseur,

Je ne l'accorderai qu'à beaucoup de douceur.

Je demande, avant tout, une grâce moi-même.

(*Il fait signe aux jeunes gens de s'avancer.*)

Consentez à l'hymen de deux enfans que j'aime,

Et la boîte, à vos yeux, dans l'instant va s'ouvrir.

MDE. DORSAN.

Piége adroit! — Son coeur faux aime à se découvrir
En tout. — Va, pour jamais cache-moi ce mystère.
Je ne veux plus rien voir.

FERVAL.

Eh! Madame!

EUGÉNIE.

O ma mère!

MDE. DORSAN, (*avec fureur.*)

Laissez-moi; — votre hymen ne sera point le prix
D'un complot aussi lâche, et d'un aveu surpris.

M. DORSAN, (*flegmatiquement.*)

Voilà la boîte; — adieu; — je ne veux rien surprendre.

MDE. DORSAN.

Sans me rien indiquer, vous osez me la rendre?

M. DORSAN, (*toujours de sang-froid.*)

Consultez les marchands.

(*Il va pour sortir.*)

MDE. DORSAN, (*avec un cri.*)

Où va-t-il?

M. DORSAN, (*toujours sérieux.*)

Au jardin.

(*Il emmène Ferval, et veut emmener Eugénie, que sa mère retient.*)

SCÈNE IV.

MDE. *DORSAN, EUGENIE.*

MDE. DORSAN.

Restez, Mademoiselle. — Ah! quel ton! quel dédain!
Quel flegme désolant! — je suis hors de moi-même.

EUGÉNIE.

Mais il ne tient qu'à vous que ...

MDE. DORSAN.

Paix! — Ferval vous aime?

EUGÉNIE.

Oui, maman.

MDE. DORSAN.

Vous l'aimez?

EUGÉNIE.

J'en suis folle.

MDE. DORSAN, (*à elle-même.*)

A quinze ans,
Se préparer déjà des chagrins si cuisans.
(*Haut.*)
Et vous l'épouseriez?

EUGÉNIE.

J'en aurois grande envie,
Il jure qu'il fera le bonheur de ma vie;
Et cet hymen rendroit mon papa bien content.

MDE. DORSAN, (*à part.*)

Ah! ce coupable père, il m'en juroit autant.
(*Haut.*)
Ma fille, écoutez-moi. — Vous ignorez, sans doute,
Dans ce triste lien ce qu'il faut qu'on redoute.

EUGÉNIE.

Hélas! je ne sais rien qu'aimer de tout mon coeur.

MDE. DORSAN.

Eh bien! contre Ferval armez-vous de rigueur.
L'amour dans votre sein est un serpent qui couve:
Craignez à votre tour les tourmens qu'on éprouve,
Quand ce coeur qui s'étoit si tendrement donné,
Par un perfide époux se voit abandonné.

EUGÉNIE.

Oui; c'est bien malheureux, et l'on est bien à plaindre,
Quand c'est vrai; — mais je crois que je n'ai rien à craindre;
Pour moi Ferval doit être, (il me l'a bien promis)
Le plus fidelle amant, le meilleur des amis,
Et des maris sur-tout; — en un mot, il espère,
Jusqu'au dernier soupir ressembler à mon père: —
Mon père que je vois si complaisant, si doux...

MDE. DORSAN, (*avec indignation.*)

Si faux, petite fille; — ils se ressemblent tous.
(*A part.*)
Je m'égare. — Un moment; — il me vient une idée. —
(*Haut.*)
Approchez, Eugénie. — Etes-vous décidée
A ce noeud qui pour vous peut être moins fatal?

EUGÉNIE.

Oui, pourvu que ce soit avec monsieur Ferval.

MDE. DORSAN.

Vous ne vous plaindrez plus d'être contrariée.
Cela dépend de lui.

EUGÉNIE, *(avec une joie naïve.)*

Me voilà mariée.

MDE. DORSAN.

Il est dans le jardin ; -- je veux l'entretenir.

EUGÉNIE.

Bon ! J'y cours ; — dans l'instant nous allons revenir.
(Elle sort.)

SCENE V.

MDE *DORSAN*, *(seule.)*

Il faut bien, malgré moi, pour démasquer un vice,
Que voile tant d'adresse, employer l'artifice;
Et le coupable objet de mes justes soupçons,
Me contraint à la fin de suivre ses leçons. --
Mais depuis quand joint-il l'ironie à l'outrage ?
De mon tuteur ici je reconnois l'ouvrage.
Mon mari céde enfin à ses conseils affreux.
De l'amour de Ferval il faut m'armer contre eux :
A son âge le coeur aime avec violence ;
Il pourra me servir. — Je l'aperçois. Silence.

EUGÉNIE, *(à Ferval, en l'amenant.)*

Oui; bientôt, mon ami, vous serez mon époux,
Car ma chère maman dit qu'il ne tient qu'à vous.

Mde. Dorsan.

Retirez-vous, ma fille.

(*Eugénie rentre au jardin, et en ferme la porte, jusqu'à ce que sa mère, qui la suit des yeux, se soit retournée; ensuite elle revient doucement, et se cache derrière un rideau pour entendre.*)

SCÈNE VI.

Mde. *DORSAN*, *FERVAL*, *EUGENIE*, (*cachée.*)

Mde. Dorsan.

Ah çà, Monsieur, j'espère
Que vous n'en voudrez pas à la sensible mère,
Qui, connoissant les maux attachés à l'hymen,
Veut en sauver sa fille. — Un sévère examen
De l'époux qu'aujourd'hui l'on propose pour elle,
Est bien permis, sans doute, à l'amour maternelle;
Et veut beaucoup de temps.

Ferval.

Vous me faites frémir.
Combien loin du bonheur ai-je encore à gémir?
Madame, ayez pitié des tourmens que j'endure;
Autant que son objet croyez ma flamme pure:
De cet objet charmant confiez-moi le sort.
Moi! faire son malheur! — Je crois sentir la mort,
D'y penser seulement. — O ma chère Eugénie!
De ton ame à jamais cette crainte est bannie!

Le vice n'est pas fait pour profaner un coeur
Qu'habiteront toujours ton image et l'honneur.

MDE. DORSAN.

Je crois à votre amour ; mais il m'en faut la preuve.
Vous craignez, je le vois, une trop longue épreuve.
Il ne tiendra qu'à vous, Monsieur, de l'abréger :
Voici donc à quel prix je puis vous protéger.
(*Un silence.*)
J'ai de monsieur Dorsan quelque droit de me plaindre ;
Un époux tel que lui pour ma fille est à craindre.

FERVAL, (*avec feu.*)

Un époux tel que lui ! qu'a-t-il de dangereux ?
Si je lui ressemblois, je serois trop heureux.

MDE. DORSAN.

A ce cruel époux, auteur de mon supplice,
Vous voulez ressembler ? — Vous êtes son complice. —
Vous n'aurez point ma fille.

FERVAL, (*au désespoir.*)

O ciel ! que dites-vous ?

MDE. DORSAN.

Qu'avez-vous dit vous-même ?

FERVAL.

Imiter votre époux,
Dans tout le bien qu'il fait, est-ce un voeu condamnable ?
Par-tout où je le vois, vertueux, respectable,
Monsieur Dorsan ressemble aux hommes les meilleurs ;
Mais je ne sais pas bien ce qu'il peut être ailleurs.

MDE. DORSAN.

Vous avez de l'esprit.

FERVAL, (*avec sensibilité.*)

Hélas! je n'ai qu'une ame,
Que l'espoir soutiendroit, qu'un pur amour enflamme.
Je la mets en vos mains: — ordonnez de mon sort;
Je demande à vos pieds, Eugénie ou la mort.

MDE. DORSAN.

Levez-vous. — En deux mots; il n'est pas impossible,
Qu'épouse soupçonneuse, amante trop sensible,
Je suppose à Dorsan bien des torts qu'il n'a pas;
Mais ce doute est affreux: — tirez-nous d'embarras.
Vous êtes son ami?

FERVAL.

Du moins j'ose le croire;
J'en ai fait jusqu'ici mon bonheur et ma gloire.

MDE. DORSAN.

Eh bien! vous pouvez donc, en cette qualité,
Vous permettre avec lui plus d'assiduité;
Suivre par-tout ses pas avec un tendre zèle,
Et m'en rendre sur-tout un compte très-fidelle.

FERVAL.

Ciel! sous le nom d'ami devenir délateur!
Un tel emploi, Madame, est assez peu flatteur;
Il faut en convenir.

MDE. DORSAN.

Aimez-vous, Eugénie?

FERVAL.

Oui, je l'adore: — mais je hais l'ignominie;
Et dans un tel accord si j'étois de moitié,
Je ferois trop rougir l'amour et l'amitié.

MDE. DORSAN.

Ainsi, de mon mari la conduite est suspecte,
Puisque vous craignez tant, Monsieur?

FERVAL.

Je la respecte;
Je ne l'observe point.

MDE. DORSAN, (*les dents serrées.*)

Vous avez très-grand tort,
Et vous n'épouserez ma fille qu'à ma mort.

EUGÉNIE, (*survenant.*)

Et pourquoi faut-il donc, Monsieur, que maman meure
Pour que vous m'épousiez? Consentez tout-à-l'heure:
Suivre par-tout mon père, est-ce un pénible emploi?
Si cela se pouvoit, je le suivrois bien, moi;
Et comme il ne fait rien dont il puisse avoir honte,
Sans scrupule, à maman, de tout je rendrois compte.

MDE. DORSAN.

Vous nous écoutiez donc?

EUGÉNIE.

Oui; j'ai tout entendu.

MDE. DORSAN.

Je croyois cependant vous l'avoir défendu.

EUGÉNIE.

Oh! je n'écoute pas les affaires des autres;
(*Regardant Ferval.*)
Mais j'écoute souvent quand il s'agit des nôtres,
Et c'est bien naturel. — Avouez-le, maman?

MDE. DORSAN, (*à part.*)

La petite indiscrète a brouillé tout mon plan.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, *GERVAIS*, *JUSTINE*, *ensuite* M. *DORSAN*.

GERVAIS, *(à sa fille.)*

Voici Madame ; — allons, — venez, Mademoiselle; —
Je veux de tout ceci m'expliquer devant elle.
Madame est trop humaine, elle a trop de raison,
Pour chasser sans sujet quelqu'un de sa maison.

MDE. DORSAN, *(à Justine.)*

Par quel hasard ici vous vois-je reparoître?

JUSTINE.

Mon père me ramène.

GERVAIS.

Oui, vous voudrez peut-être
Excuser un vieillard, un père au désespoir,
Qui craint que son enfant n'ait trahi son devoir?

MDE. DORSAN.

Connoissez-vous sa faute ?

GERVAIS.

Hélas! non; je l'ignore.
J'interroge, on se tait; mais c'est vous que j'implore.
Instruisez-moi, de grâce, et calmez mon effroi.

MDE. DORSAN.

Votre maître, qui vient, le pourra mieux que moi.
Il en sait davantage.

(Elle va pour sortir.)

M. DORSAN, *(en entrant, à part.)*

Ah! ah! que fait ma femme
Avec ce bon Gervais et Justine?

JUSTINE, *(se mettant au devant de Mde. Dorsan.)*

Madame,
L'humanité, l'honneur, tout doit vous inviter,
A déclarer mon crime, avant de nous quitter.

MDE. DORSAN.

Peut-on porter plus loin l'audace et l'impudence!
De ton père inquiet, par pitié, par prudence,
Je voulois ménager la sensibilité.
Tu le veux! — Je dirai l'affreuse vérité.
Gervais! c'est ce matin, sous mes yeux, ici même,
Qu'avec tous les transports d'une tendresse extrême,
Ta fille, à mon époux, accordoit un baiser.

GERVAIS.

Elle!

EUGÉNIE.

Eh! non pas; — un mot va vous désabuser; —
C'est moi...

M. DORSAN, *(à Eugénie avec douceur.)*

Paix!

GERVAIS, *(à sa fille.)*

Répondez?

JUSTINE, *(avec dignité.)*

L'innocent qu'on soupçonne,
Souffre en paix qu'on l'accuse, et n'accuse personne.

GERVAIS, *(à M. Dorsan.)*

C'est sa seule réponse -- Ah! Monsieur! par pitié,
Si vous me conservez un reste d'amitié,
Otez-moi, d'un seul mot, le fardeau qui m'accable.
Dites-moi seulement, — elle n'est pas coupable, —
Je suis content.

M. DORSAN.

Gervais, — s'il existe un coeur pur,
C'est celui de ta fille.

GERVAIS, *(avec une joie excessive.)*

A présent, j'en suis sûr.

M. DORSAN, *(continuant.)*

Ce prétendu baiser reçu par l'innocence,
Fut donné, mon ami, par la reconnoissance
Que je dois à Justine, à ses soins complaisans.
J'ai cru contre mon coeur presser mes deux enfans.
C'est tout. — Madame arrive, — on devine le reste.

GERVAIS.

Je comprends ; — en effet, Justine est si modeste!
En y réfléchissant, je ne concevois point
Qu'elle eût pu près de vous s'oublier à ce point.
Madame, en se trompant, a pourtant été prête
A perdre pour jamais une jeunesse honnête,
Qui chérit la vertu, qui n'a pas d'autre bien,
Pour qui, sans celui-là, les autres ne sont rien.
Sur toi, ma chère enfant, me voilà plus tranquille.
Viens, retournons en paix dans notre obscur asile;
Et vous, Madame, vous, pensez avant d'agir,
Et n'exposez personne au chagrin de rougir.

Mde. Dorsan, *(à son mari.)*
Voilà pourtant à quoi vos procédés m'exposent!
Les affronts inouis, les tourmens qu'ils me causent,
Pour cette fois, j'espère, ont assez de témoins;
Des valets impudens peuvent, grâce à vos soins,
M'injurier en face, et de leur insolence
Vous me vengez, Monsieur, par un profond silence.

M. Dorsan.
Je vais parler, — ceci devient trop sérieux. —
Autour de vous, Madame, osez lever les yeux;
Contemplez votre ouvrage, et comptez les victimes
Que vous vous immolez sans indiquer leurs crimes.
Les miens, je les connois, je suis votre mari,
Suspect et malheureux pour être trop chéri:
Aussi je souffre en paix; — mais quels droits sont les vôtres,
Pour blesser, outrager, persécuter les autres?
Voyez ce bon vieillard, dans sa fille offensé,
D'un service bien long, si mal récompensé,
Voyez sa fille, objet de votre violence,
Garder sur vos fureurs un généreux silence.
Voyez notre Eugénie, à qui votre rigueur
Enlève un double bien nécessaire à son coeur,
L'amant qu'elle préfère, et Justine qu'elle aime;
Et puisqu'il faut finir par me citer moi-même,
Moi, votre unique ami, votre fidelle époux,
Incessamment en butte à vos transports jaloux.
Laissez-vous donc toucher par ce triste spectacle;
Au bonheur de vos jours cessez de mettre obstacle.
Rappelez-moi ces temps si précieux, si doux,
Où ma femme, en l'aimant, estimoit son époux.
Viens aux pieds de ta mère, ô ma pauvre Eugénie!

Ta prière innocente, à ma tendresse unie,
Fléchira, changera ce coeur né généreux.
Qui n'est fait que pour voir et faire des heureux.

EUGÉNIE, (*à genoux aux pieds de sa mère.*)

Maman !

MDE. DORSAN.

Viens dans mes bras, — je sens couler mes larmes,
(*à M. Dorsan.*)
Viens aussi, mon ami, viens, je te rends les armes.
Je céde à ta bonté, je céde à ta raison,
Et mon coeur attendri leur doit sa guérison.
(*à Gervais.*) (*à Justine.*)
Oublions tout, Gervais; — toi reste ici ma chère.

JUSTINE, (*avec sensibilité.*)

Non, Madame, il est temps que je songe à mon père,
Qu'il reçoive de moi les soins et les secours
Que sa fille auroit dû lui prodiguer toujours;
Et je paîrai bien mieux ce tribut légitime,
Puisqu'en quittant ces lieux j'emporte votre estime.

EUGÉNIE.

Quoi ! tu t'en vas encor?
(*Scène muette entre Eugénie, Gervais et Justine; ces derniers sortent.*)

MDE. DORSAN.

Je ne puis la blâmer.
Ah! le premier des biens est de se faire aimer:
J'en conviens, je le sens, de ma triste conduite
La haine, l'abandon, devoient être la suite; —
Et toi, dont le bonheur étoit empoisonné
Par mes transports jaloux, tu m'as tout pardonné.

Trop long-temps à ton coeur le mien a fait injure ;
Tu ne te plaindras plus d'une erreur que j'abjure.
(Elle lui donne la boîte d'or.)
Tiens, — reprends cette boîte et son fatal secret.
Il a fait mon tourment, je l'avoue à regret ·
Mais à tous mes soupçons pour jamais je renonce.

M. DORSAN.

Je vais te l'indiquer ; — c'est ma juste réponse
(à part.)
Je dois ce sacrifice à sa tranquillité.
(Il ouvre le double fond de la boîte, au moyen d'un ressort.)

MDE. DORSAN, *(voyant un portrait.)*

Ciel ! un portrait de femme !

M. DORSAN.

Eh bien! en vérité,
De tes transports jaloux te voilà revenue,
Je m'en aperçois.

MDE. DORSAN, *(avec émotion.)*

Mais une femme inconnue !

EUGÉNIE, *(regardant par-dessus l'épaule de madame Dorsan.)*

Oh ! comme elle est jolie!

M. DORSAN.

En deux mots, finissons.
Je ne veux point laisser matière à tes soupçons :
Crois-moi, né de l'idée et de la fantaisie,
Ce portrait n'a pas droit d'armer ta jalousie;
Je me voue à jamais au sort le plus fatal,
Si l'univers entier a son original.

MDE. DORSAN.

C'en est assez; — de moi je suis enfin maîtresse.
Je garde ce bijou, présent de ta tendresse;
A nos jeunes amans je permets d'espérer
Qu'ils s'uniront un jour; — et pour mieux réparer
L'injure qu'a soufferte une honnête famille,
Je cours au bon Gervais redemander sa fille.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, *D'ARANVILLE (entre au moment où madame Dorsan embrasse son mari.)*

D'ARANVILLE.

Ah! l'on s'embrasse ici? — Parbleu! c'est du nouveau,
Pour le coup.

MDE. DORSAN, (*dédaigneusement.*)

Vous trouvez? —

D'ARANVILLE.

J'aime fort ce tableau.
C'est un original dont la copie est rare.

MDE. DORSAN, (*avec l'air de ne guères aimer d'Aranville.*)

Elle le sera moins, Monsieur, et je déclare,
Que si de l'amitié les soins officieux
Ne troublent plus la paix qui renaît dans ces lieux,
On l'y verra long-temps. (*Elle sort.*)

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, *excepté* MDE. *DORSAN.*

D'ARANVILLE.

Bon! un trait d'épigramme,
Qui ne peut me blesser, décoché par ta femme:

Jusqu'à ce que ton coeur se soit bien raffermi,
Je n'en serai pas moins ton guide et ton ami.
(*Il le prend à part.*)
Ah! çà, la pauvre enfant, d'hier est arrivée.

M. DORSAN, (*à basse voix.*)

Ah! grands dieux, mon ami, tu ne l'as point trouvée!

D'ARANVILLE.

Non vraiment. — Le pis est que, comme de raison,
Elle a, de prime abord, demandé ta maison,
Maison connue. — As-tu quelque valet fidelle
Qui veille?

M. DORSAN.

Mes gens ne veillent que pour elle:
Elle passe sa vie à les interroger.

D'ARANVILLE.

Eh bien! — si l'un de nous restoit?

M. DORSAN.

Autre danger;
Autre objet de soupçons. —

D'ARANVILLE, (*réflexion subite.*)

Près des messageries,
Il est, comme tu sais, quelques hôtelleries.

M. DORSAN.

Fort bien; — c'est le plus sûr.

EUGÉNIE, (*à Ferval tout bas.*)

Qu'ont-ils donc?

FERVAL, (*de même et bien tendrement.*)

Taisez-vous!

D'ARANVILLE.

Ne perdons pas de temps. — Ferval, viens avec nous.
(bas à monsieur Dorsan.)
C'est un garçon prudent qui peut nous être utile.

EUGÉNIE, *(naïvement.)*

Vous le ramenerez ?

D'ARANVILLE.

Oui, oui, va, sois tranquille;
Nous répondons de lui.

(Ils sortent.)

SCÈNE X.

EUGENIE, (seule.)

Mais, — voyez donc un peu
Cette rage qu'il a d'emmener son neveu !
Il auroit pu du moins me tenir compagnie: —
Me voilà toute seule; — il faut que je m'ennuie. —
C'est bien désagréable. — Un jour ils s'uniront,
Dit ma mère; et quel jour ? Cela sera-t-il prompt ?
Il me tarde bien fort de devenir épouse,
Seulement pour savoir si je serai jalouse. —
Quel silence à présent ! si j'allois chez Gervais ?
Non, peut-être maman le trouveroit mauvais.

Il faut rester. — Que faire? — Ah! j'ai là les paroles
Qu'il m'a faites sur l'air dont nos dames sont folles.
Allons à mon piano. — Je ne crains plus l'ennui,
Et je chanterai bien, — la chanson est de lui.

(Elle entre dans un cabinet où est son piano.)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

BLAISOT, (seul.)

Parbleu! j'étois bien dupe, il en faut convenir.
Le carrosse aujourd'hui n'a pas voulu venir;
Et ce n'est ma foi pas une grande merveille:
Pourquoi? C'est qu'il étoit arrivé de la veille.
Un quidam me l'a dit, et comme de raison
Je m'en suis revenu tout droit à la maison.

SCÈNE II.

EUGENIE, BLAISOT.

EUGÉNIE.

Ah! ah! c'est toi Blaisot!

BLAISOT.

C'est moi, Mademoiselle,
Qui vous fais compliment.

EUGÉNIE.

De quoi?

BLAISOT.

D'une nouvelle

(*souriant finement.*)

Que vous savez déjà, — j'en suis sûr.

EUGÉNIE.

Mon Dieu! non.

BLAISOT.

Madame de Ferval! c'est un bien joli nom,

Pas vrai! Qu'en pensez-vous?

EUGÉNIE.

Bien plus joli qu'un autre.

BLAISOT.

Eh bien! ce joli nom sera bientôt le vôtre.

EUGÉNIE.

Quoi! tu sais?...

BLAISOT, (*avec une finesse confiante.*)

Chut! — Suffit que je sais le fin mot.

Tout est dit; — et celui de madame Blaisot,

Comment le trouvez-vous?

EUGÉNIE.

Charmant!

BLAISOT.

C'est à Justine

Que votre serviteur aujourd'hui le destine:

Je me fais un devoir de vous en prévenir;

Mais je ne la vois pas.

EUGÉNIE.

Elle va revenir,

Peut-être.

BLAISOT.

Elle est dehors?

EUGÉNIE.

Pour une bagatelle.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, MDE. *DORSAN.*

EUGÉNIE, (*à sa mère qui entre.*)

Eh bien! chère maman! Justine revient-elle?

MDE. DORSAN.

Justine étoit absente. — Avant la fin du jour,
J'irai la voir encore et presser son retour,
Auquel je crois pourtant que j'ai tort de prétendre.
Elle est fière, ta bonne!

EUGÉNIE.

Oui; mais elle est si tendre.

BLAISOT, (*avec l'air d'en savoir quelque chose.*)

Oh! pour ça j'en réponds.

EUGÉNIE.

Si vous le permettez,
Je vais dans un billet lui peindre vos bontés.
Blaisot le portera.

MDE. DORSAN.

Soit. — Dis bien à ta bonne
Que je l'attends ici pour qu'elle me pardonne.
A propos, j'oubliois un grand événement;
J'ai trouvé mon mari, son ami, ton amant,
Qui tous trois, m'ont-ils dit, alloient chez un notaire.
Devines-tu pourquoi?

EUGÉNIE, (*souriant ingénuement.*)
Non, mais laissez-les faire.
Ah! si je dois avoir mon amant pour époux,
Il me sera plus cher en le tenant de vous.
(*Elle sort.*)

SCÈNE IV.

MDE. *DORSAN, BLAISOT*, (*à l'écart.*)

MDE. DORSAN, (*à part.*)

Le mal qu'on sait n'est rien près du mal qu'on redoute.
Pour séduire un valet je sens ce qu'il m'en coûte;
Mais il faut à mon sort payer ce vil tribut:
Tâchons donc d'amener ce valet à mon but.
(*Haut.*)
Tu t'éloignes, Blaisot? tu supposes, je gage,
Que je vais te gronder? —

BLAISOT, (*à part.*)
Mais c'est assez l'usage.

MDE. DORSAN.

Approche et ne crains rien. — Pourtant, à la rigueur,
Je pourrois t'accuser des tourmens de mon coeur.

BLAISOT.

Moi! Madame?

MDE. DORSAN.

Oui, Blaisot. C'est toi qui suis ton maître
En tout temps, en tous lieux; — toi seul peux donc connoître
Les endroits qu'il fréquente et tout ce qu'il y fait.
Je sens que mon bonheur ne peut être parfait,

Si d'un époux si cher j'ignore la conduite.
Tu vois, par ton silence, à quoi tu m'as réduite,
A le persécuter, à vous tourmenter tous;
Va, quand l'amour voit clair, l'amour n'est point jaloux.

BLAISOT.

C'est vrai; mais par malheur on dit qu'il n'y voit goutte.
Le vôtre, par exemple, est toujours dans le doute;
A vous ouvrir les yeux on met tout son savoir,
Et vous, vous les fermez exprès pour ne rien voir,
Ou bien vous les ouvrez pour voir tout effroyable.
Si j'accusois Monsieur, oh! je serois croyable!
Mais comme je ne puis en dire que du bien,
Blaisot vous est suspect, et Blaisot ne dit rien:
Oh! que je ne suis pas comme ces domestiques,
Bien fourbes, bien fripons, flatteurs bien politiques,
Qui pour vous trahiront votre époux aujourd'hui,
Et demain à-coup-sûr vous trahiront pour lui
Je ne sais, pas d'honneur, à quoi pensent les maîtres,
De prodiguer l'argent pour s'entourer de traîtres!
Moi, j'ai pris mon parti: — tout entendre, tout voir,
Ne pas souffler le mot; — c'est là tout mon devoir.

MDE. DORSAN.

Ce procédé, Blaisot, te paroît-il honnête,
Quand un mot peut calmer et mon coeur et ma tête?
Si tu n'as de ton maître à dire que du bien,
Te taire, c'est risquer son repos et le mien.
Malgré l'intimité du noeud qui nous rassemble,
L'usage nous défend d'être toujours ensemble;
Mais qu'il me seroit doux d'apprendre à son retour,
Que même en mon absence il songe à notre amour,
Que je suis en tous lieux présente à sa pensée!

En quoi ta probité seroit-elle offensée ?
En quoi trouverois-tu blâmable ou dangereux,
Un zèle qui rendroit deux époux plus heureux?

BLAISOT.

Vraiment je parlerois, ce n'est pas là l'histoire ;
Mais qui me répondra que vous voudrez me croire ?
Car passer pour menteur lorsque l'on dit le vrai,
C'est fort désobligeant.

MDE. DORSAN.

Eh bien ! fais-en l'essai.
Sur ta sincérité me voilà rassurée.
Tes soins entretiendront la douce paix jurée
Entre ton maître et moi.

BLAISOT.

Depuis quand?

MDE. DORSAN.

De tantôt.

BLAISOT.

Pour combien ?

MDE. DORSAN.

Pour toujours ; il ne tient qu'à Blaisot.

BLAISOT.

Il faudroit donc vous rendre un compte ?

MDE. DORSAN.

Oui, bien fidelle.

BLAISOT.

Oh ! si je vous promets, fiez vous à mon zèle ; —
Et puis d'ailleurs faisons un accord entre nous :
Justine va rentrer ; me voilà son époux : —
Tandis que j'épierai le mari de Madame,
Il faudra que Madame épie aussi ma femme ;

Et puisque de nos coeurs le repos dépend d'eux,
Nous aurons intérêt à dire vrai tous deux.

Mde. Dorsan, (*se détournant.*)

Juste Ciel ! à ce point j'ai pu me compromettre ! —
Allez voir si ma fille achève enfin sa lettre.

(*Blaisot sort.*)

SCÈNE V.

Mde. *DORSAN*, (*seule.*)

Ferval m'a refusée au nom de l'amitié :
Blaisot veut avec lui me mettre de moitié.
Voilà le prix honteux d'un honteux stratagème.
C'en est trop, — il est temps de rentrer en moi-même; —
Cessons de tourmenter, d'outrager mon époux :
Sur sa fidélité puisqu'ils s'accordent tous,
Croyons, pour mon repos, qu'il est ce qu'il doit être.

SCENE VI.

Mde. *DORSAN, UN VOITURIER.*

Le Voiturier, (*à un valet dans la coulisse.*)

De ce logis, enfin, montrez-moi donc le maître?

Mde. Dorsan,

Vous voyez la maîtresse.

Le Voiturier.

Ah ! Madame, — excusez.
Voilà mon *mémento*, — tenez, — voyez, — lisez.

(*Il présente son livre à Mde. Dorsan, qui lit ce qui suit :*)

Allez chez monsieur Dorsan, de la part d'une jeune personne qui lui est adressée de Tours, et lui annoncer son arrivée.

(*Quand elle a lu, le Voiturier reprend son registre.*)

Eh ! quelle est, mon ami, cette jeune personne ?

LE VOITURIER.

Ah ! je n'en sais rien; — mais, à ce que je soupçonne,
Elle est très-comme il faut. — J'aurois bien dû venir
Hier au soir, — mais on est trop pressé pour tenir
Tout ce que l'on promet.

MDE. DORSAN.

Qu'est-elle devenue ?

LE VOITURIER.

Je la crois dans l'auberge où je l'ai descendue.
Dans une auberge, là, — tout près de nos bureaux.

MDE. DORSAN.

(A part.)
O ciel ! faut-il m'attendre à des tourmens nouveaux !
(Haut.)
Conduisez-moi, — je veux l'aller chercher moi-même.

LE VOITURIER, *(avec confiance.)*

Vous allez bien l'aimer, car tout le monde l'aime.

(Elle sort avec le Voiturier.)

SCÈNE VII.

BLAISOT, seul, ensuite CLEMENCE.

BLAISOT.

Madame, — ah ! ah ! Madame, et la voilà qui part.
Bon voyage; — pourtant je suis un fin renard.
Là, — c'est la vérité, son oeil me cherchoit l'ame;
Mais Monsieur ne fait rien qui mérite le blâme,
Et quand cela seroit, bien loin de l'avertir,
Quitte à mourir de faim, j'aimerois mieux sortir.
C'est un cruel tourment que cette jalousie !
Après tout, laissons-la faire à sa fantaisie,
Et liés une fois par le noeud conjugal,

Allons, Justine et moi, chez mon sieur de Ferval.
Il faut absolument changer de domicile,
Parce que, dans le vrai, j'aime à vivre tranquille.
Souvent, sur le bonheur, j'entends de beaux propos:
Le bonheur, mes amis, n'est rien que le repos.
Eh! bon Dieu! que de temps pour un chiffon de lettre!
Finira-t-elle? — Ah! ah!

(*Il voit Clémence, conduite par un valet, qui se retire après l'avoir amenée dans le sallon.*)

CLÉMENCE, (*arrivant à pas lents.*)

Quel accueil me promettre,
Hélas!

BLAISOT, (*s'approchant.*)

Mademoiselle, un minois si joli
Vous en promet un bon.

CLÉMENCE.

Vous êtes trop poli,
Monsieur.

BLAISOT.

Moi? point du tout: votre figure annonce. —

CLÉMENCE. (*à part.*)

L'avis n'est point reçu, puisqu'il est sans réponse.

BLAISOT, (*familièrement.*)

Qui vous amène ici?

CLÉMENCE.

C'est à monsieur Dorsan
Que je voudrois parler, Monsieur.

BLAISOT.

Il est absent.

CLÉMENCE.

Eh bien! je reviendrai.

BLAISOT, (*l'arrêtant par le bras.*)
Vous êtes bien pressée; —
Contez-moi.

CLÉMENCE.
C'est à lui que je suis adressée.

BLAISOT, (*à part.*)
Ah! pourquoi pas à moi?

CLÉMENCE.
C'est lui qui doit savoir
L'objet qui me conduit.

BLAISOT.
En ce cas, au revoir.
Si vous voulez demain faire votre visite,
Vous trouverez Monsieur.

SCÈNE VIII.

EUGENIE, (*survient, et donne sa lettre à Blaisot.*)
Tiens, mon ami, va vîte.
(*A part.*)
Ah! l'aimable personne!
(*Elles se saluent; Blaisot les regarde avec étonnement.*)

EUGÉNIE, (*avec un petit dépit.*)
Allons, Blaisot, va-t-en.

BLAISOT.
(*bas à l'oreille de Clémence.*)
Je pars. — Mademoiselle est, de monsieur Dorsan,
La fille, (fille unique) et se nomme Eugénie.
(*Il sort très-vîte après cette confidence.*)

SCÈNE IX.

EUGENIE, CLEMENCE.

EUGÉNIE (*regarde quelque temps Clémence avec beaucoup d'attention, mêlée d'intérêt, et dit naïvement :*)

Je sens, en vous voyant, une joie infinie,
Mademoiselle, — vrai.

CLÉMENCE.

C'est un grand bien pour moi.

EUGÉNIE.

(*à part.*)

Ah! tant mieux. — Mon coeur bat, je ne sais pas pourquoi.
Eh! quelle est-elle donc cette jeune étrangère

(*Haut.*)

Qui depuis un instant?... Rassurez-vous, ma chère.

(*A part.*)

Pourquoi donc à la voir ai-je tant de plaisir,
Que de la voir toujours j'ai déjà le désir?

(*Haut, après un temps.*)

Tenez, — embrassons-nous, — car je m'en meurs d'envie.

CLÉMENCE.

Ah! d'un si doux accueil que mon ame est ravie!
Je sens couler mes pleurs.

EUGÉNIE.

Je vais pleurer aussi.
C'est singulier! — Qui peut nous attendrir ainsi?

CLÉMENCE.

Vous, c'est la pitié: moi, c'est la reconnoissance.

EUGÉNIE.

Vous ne m'en devez pas. — Je céde à la puissance
D'un sentiment bien doux, qui n'est point la pitié;
Et je croirois plutôt que c'est de l'amitié.

CLÉMENCE.

Je suis plus digne, hélas! de l'une que de l'autre,
Et je viens l'implorer.

EUGÉNIE.

Quel sort est donc le vôtre,
Dites, ma bonne amie! oh! dites-moi bien tout.
Si de vous obliger je puis venir à bout,
Savez-vous qui des deux sera la plus heureuse?
Eh bien! ce sera moi.

CLÉMENCE.

Quelle ame généreuse!

EUGÉNIE.

Eh! mon dieu! calmez-vous. — Vous voilà toute en pleurs;
Vous avez surement eu de bien grands malheurs?

CLÉMENCE.

Un seul les a fait tous; — c'est ma triste naissance;
Le sort, de mes parens m'ôta la connoissance.
Dès l'enfance, élevée aux environs de Tours,
J'ai dû tout mon bien-être aux généreux secours
Que daignoit m'accorder monsieur Dorsan.

EUGÉNIE, *(avec feu.)*

Mon père?

CLÉMENCE.

Lui-même, — il me donna, pour me servir de mère,
Une femme prudente et pleine de raison:
J'habitai dix-huit ans sa paisible maison, —

Avec tant de vertus, pourquoi faut-il qu'on meure?

EUGÉNIE.

Elle est morte?

CLÉMENCE.

Hélas! oui, — jour et nuit je la pleure:
Mais à monsieur Dorsan je devois cet appui,
Et je viens en chercher un autre auprès de lui.

EUGÉNIE.

Ah! comptez sur mon père, — il le sera lui-même.
L'avez-vous déjà vu?

CLÉMENCE.

Non, jamais, — et je l'aime;
Je l'aime — cent fois plus qu'un simple bienfaiteur,
Et comme de ses jours on aimeroit l'auteur.
Par vos soins généreux je le verrai, j'espère:
Sans peine, en le voyant, je croirai voir mon père.

EUGÉNIE.

Et moi, je me promets mille et mille douceurs;
Si vous restez ici, — nous serons les deux soeurs.

CLÉMENCE.

Ah! par quel doux penchant je me sens entraînée.

EUGÉNIE.

Vous avez dix-huit ans?

CLÉMENCE.

Oui.

EUGÉNIE.

Vous serez l'aînée:
Moi, je n'en ai que quinze.

CLÉMENCE.

A ce titre si doux,

Mon destin me défend d'aspirer près de vous;
Mais si, compagne heureuse....

EUGÉNIE.

Et vraiment — je l'espère.
Attendez; — restez là, je vais chercher ma mère:
Je la crois au jardin; — dès qu'elle vous verra,
Ici, je vous réponds, qu'elle vous gardera.

(*Eugénie sort en courant.*)

CLÉMENCE, (*seule.*)

Si la mère a pour moi les bontés de la fille,
Un doux rayon d'espoir à mes yeux enfin brille.

SCÈNE X.

CLEMENCE, M. DORSAN; ensuite D'ARANVILLE, puis FERVAL.

CLÉMENCE.

J'entends....

M. DORSAN.

Qu'on m'avertisse et qu'on n'y manque pas. —
Quelle femme! grands dieux! — elle accourt sur mes pas.

CLÉMENCE.

Monsieur. —

M. DORSAN.

Que vois-je! ô ciel! ma surprise est extrême.

CLÉMENCE.

Est-ce monsieur Dorsan?

M. DORSAN, *(avec le plus grand trouble.)*

(à part.) Oui; mon enfant, lui-même!

Dieux! quel portrait frappant!

CLÉMENCE.

Je tombe à vos genoux. —

Vous voilà donc enfin! — et je puis.

M. DORSAN, *(avec effroi.)*

Levez-vous.

Clémence est votre nom?

CLÉMENCE.

Oui.

M. DORSAN, *(à part.)*

Je crois voir sa mère. —

CLÉMENCE

Mon aspect vous afflige?

M. DORSAN, *(avec trouble.)*

Eh! que dis-tu, ma chère?

(à part.)

Ah! viens, viens dans mes bras. — On me suit. Quel effroi.

CLÉMENCE, *(avec la plus grande sensibilité.)*

Mon bienfaiteur! mon père!

D'ARANVILLE, *(survenant brusquement.)*

Est-ce elle?

M. DORSAN, *(toujours troublé.)*

Oui.

D'ARANVILLE, *(s'emparant de Clémence, lui dit :)*

Suivez-moi.

(à M. Dorsan.)

Un seul instant plus tard elle étoit découverte.

On accourt. — Du jardin la porte est-elle ouverte?

M. DORSAN.

Voilà la clef.

D'ARANVILLE.

C'est bon.

CLÉMENCE, *(effrayée.)*

Qu'est-ce donc?

D'ARANVILLE, *(à Clémence.)*

Calmez-vous.

(A M. Dorsan très-vîte.)

C'est ici, mon ami, qu'il faut braver les coups.
Garde sur ton secret un silence intrépide,
Songe que de ton sort cette crise décide.
Pour plus de sureté c'est chez moi que je vais;
Quand il en sera temps nous irons chez Gervais.

FERVAL, *(accourant.)*

Voici Madame.

M. DORSAN.

Ah! Dieux!

D'ARANVILLE, *(à M. Dorsan.)*

Allons vîte. — Toi, reste.
Ferme et froid, — c'est ton rôle.

(Il sort avec Clémence et Ferval, par la porte qui conduit au jardin.)

SCÈNE XI.

M. *DORSAN*, Mde. *DORSAN*.

M. DORSAN, (*à part.*)

Acharnement funeste,
Sans égard aux bureaux, accourir en fureur!
Compromettre mon nom, le sien.

Mde. DORSAN, (*mielleusement ironique.*)

C'est une horreur,
N'est-il pas vrai, Monsieur?

M. DORSAN, (*froidement, et toujours de même.*)

Ah! vous voilà, Madame?

Mde. DORSAN.

Oui, très-fidelle époux, c'est votre chère femme,
Qui vient de demander, sans ruse, sans détours,
Quel objet précieux vous attendiez de Tours.

M. DORSAN.

Eh bien! vous l'a-t-on dit?

Mde. DORSAN.

(*paisiblement.*) (*en fureur.*)
Oui, Monsieur; oui parjure!
Quoi! c'est dans le moment où ta bouche me jure!
D'épargner désormais à mon coeur malheureux,
Des soupçons dévorans et des tourmens affreux:
C'est dans le doux moment où ce coeur plus tranquille,
Pour jamais dans le tien croit trouver un asile.
Qu'abusant lâchement de ma crédulité,

Tu fais les noirs apprêts d'une infidélité!
Cette fille, voyons, réponds-moi! — quelle est-elle?
Ceux à qui j'ai parlé m'ont dit qu'elle étoit belle.
Qui l'amène à Paris? et pour quelle raison
A-t-elle en arrivant demandé ta maison?

M. Dorsan.

Il est tout naturel qu'un ami me l'envoie,
Et je la recevrois avec bien de la joie.

Mde. Dorsan.

Il est fort bien trouvé cet ami prétendu;
Mais sur un mot d'avis on doit être attendu.
En avez-vous un?

M. Dorsan, (*sèchement.*)

Non.

Mde. Dorsan.

Pourquoi donc, je vous prie,
A-t-on vu ce matin à la Messagerie,
Un de vos gens, — Blaisot, s'informer dans les cours? —
Justement le voici qui vient à mon secours. —

M. Dorsan, (*impatienté.*)

Je n'entends pas du tout ce que vous voulez dire.

SCENE XII.

les Précédens, *BLAISOT*, (*arrivant.*)

Blaisot.

Chez son père à jamais Justine se retire,
Madame.

MDE. DORSAN.

En ce moment, tu viens fort à propos.
N'est-il pas vrai? ...

M. DORSAN.

De grâce épargnez mon repos,
Madame, il en est temps. Vous voudrez bien permettre
Que je trouve mauvais de me voir compromettre
Avec tous vos valets. Je fus jusqu'à présent,
La dupe de mon cœur, trop bon, trop complaisant,
C'est assez; cette vie à la fin m'importune.
De deux choses, Madame, il faut adopter l'une,
Et sortir à la fin d'un si pénible état.
Je suis un mari tendre, ou je suis un ingrat.
Si de déloyauté j'ai donné quelque signe,
Epargnez-vous des pleurs dont je ne suis pas digne.
Le plus prompt abandon, le plus parfait mépris,
Des crimes d'un époux doivent être le prix;
Mais si toujours amant d'une épouse adorée,
J'ai scrupuleusement gardé la foi jurée;
Si mes dieux ont été mon amour et l'honneur,
Mon épouse est injuste, ou me doit le bonheur.

MDE. DORSAN.

Fais donc le mien, cruel! et si je te suis chère,
Apprends-moi sur-le-champ quelle est cette étrangère;
D'où tu peux la connoître? Eh bien! que réponds-tu,
Songe que ton silence expose ta vertu
A de fâcheux soupçons, et que ta protégée
Pourroit être à son tour sévèrement jugée:
Elle est dans l'infortune; — on vante ses appas.
Riche et compatissant, tu peux. —

M. DORSAN.

N'achevez pas.

J'allois le dévoiler cet innocent mystère:
Vous m'avez éclairé; — je dois, — je veux me taire.

MDE. DORSAN, (*avec fureur.*)

Et moi, que tes noirceurs enfin poussent à bout,
Je deviens furieuse et capable de tout.
Errant depuis seize ans dans une nuit obscure,
Qu'épaissisoit pour moi ton adroite imposture,
J'ai paru jusqu'ici t'accuser sans sujet.
A la fin, mes soupçons ont trouvé leur objet.
Tu n'appelleras plus ma juste jalousie,
Acharnement cruel, aveugle frénésie:
Mais ne te flatte pas, homme artificieux,
De dérober long-temps ma rivale à mes yeux.
Dusses-tu la cacher au centre de la terre,
Je la découvrirai.

BLAISOT.

Mais c'est comme une guerre,
Cette paix-là.

MDE. DORSAN.

Que dis-je! où vais-je m'égarer?
Le parti le plus sage est de nous séparer,
Monsieur; nous ne pouvons désormais vivre ensemble;
Nous maudissons tous deux le noeud qui nous rassemble:
En brisant nos liens, nous serons plus heureux.

M. DORSAN.

Oui, vous avez raison, — ces liens douloureux
Ont assez tourmenté ma déplorable vie.
Séparons-nous.

MDE. DORSAN.

Coeur vil! c'est ta plus chère envie,
Tu veux ta liberté, mais tu ne l'auras pas.
Je vais, dès ce moment, m'attacher à tes pas:
Je te suivrai par-tout, — je veux être ton ombre.

M. DORSAN, (*avec force.*)

Finissons, — je suis las des outrages sans nombre
Que j'ai, sans murmurer, soufferts jusqu'à ce jour.
La haine est préférable à votre affreux amour.
Pour la dernière fois, je vous parle peut-être;
Pour la première fois je vais parler en maître.
Vous me l'avez appris: — à dater d'aujourd'hui,
Votre époux, désormais, veut commander chez lui.
Jusqu'ici j'ai voulu vous laisser la maîtresse
D'ouvrir tous les papiers venus à mon adresse,
Que cela ne soit plus: stylés à me trahir,
Que mes gens à moi seul commencent d'obéir;
Sans cela, point de grâce, — ils sont tous à la porte.
Le soir ou le matin, que j'entre ou que je sorte,
J'entends, autour de moi, n'avoir plus d'espions,
Et sauvez-moi, sur-tout, l'ennui des questions:
Je fus assez long-temps outragé par vos doutes.
Que ceci soit, chez moi, dit une fois pour toutes;
Que ce plan, à la lettre, y soit exécuté;
Car si par vous encor je suis persécuté,
C'est moi, moi qui de vous à jamais me sépare.
Vous connoîtrez un jour l'erreur qui vous égare;
Vous maudirez vos torts, vos soupçons insultans;
Vous voudrez revenir, — il ne sera plus temps.
Adieu, Madame.

(Il rentre chez lui, et ferme brusquement sa porte.)

MDE. DORSAN, *(prête à s'évanouir.)*

O ciel! c'est ainsi qu'il me laisse;

Je succombe. —

BLAISOT, *(courant à elle.)*

Madame! — Elle tombe en foiblesse. —

(Mde. Dorsan se laissant aller sur Blaisot.)

BLAISOT, *(la traînant à un fauteuil.)*

Monsieur! — holà, Monsieur! venez la secourir. —
Il est sourd.

MDE. DORSAN, *(se levant brusquement.)*

Le cruel me laisseroit mourir!

BLAISOT, *(stupéfait et à part.)*

Tiens, moi qui la croyois tout près de l'autre monde,
Se trouver mal, et bien, en moins d'une seconde!
Ma foi, c'est fort adroit.

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENS, *EUGENIE, FERVAL*

MDE. DORSAN, *(à part.)*

O barbare Dorsan!

EUGÉNIE, *(à Ferval en entrant.)*

Je veux parler, vous dis-je, à ma chère maman.
Vraiment, si j'en croyois votre éternelle envie,
A jaser avec vous je passerois ma vie.

MDE. DORSAN.

Qu'avez-vous à me dire?

EUGÉNIE.

En deux mots le voici.

(A ces mots M. Dorsan sort de son appartement, et se tient à l'écart.)

Une jeune personne est arrivée ici,
Depuis une heure, au plus, et demandoit mon père,

MDE. DORSAN.

(Avec feu.) *(A part.)*
Achève, mon enfant: — je saurai le mystère.

EUGÉNIE.

Elle est jolie, elle a sur-tout de grands malheurs,
Qu'elle contoit si bien que je fondois en pleurs.
(A Ferval, qui la tire par sa robe pour l'empêcher de continuer.)
Laissez-moi donc parler.

MDE DORSAN.

(A Ferval, avec sévérité.) *(à sa fille.)*
Monsieur: — poursuis, ma fille.

EUGÉNIE.

La pauvre infortunée ignore sa famille,
Mon cher papa, dit-elle, est son unique appui.
J'ai couru vous chercher; car vous, c'est comme lui.

MDE. DORSAN.

Où donc est-elle enfin?

EUGÉNIE.

Chez monsieur d'Aranville.

(Ici Dorsan sort précipitamment.)

C'est lui probablement qui lui donne un asile;
Moi, j'aurois désiré que vous puissiez la voir,
Parce qu'à la maison j'aurois voulu l'avoir
Avec Justine.

BLAISOT.

Ah! oui: Justine est chez son père,
Et n'en veut pas sortir.

EUGÉNIE.

Quoi! toujours en colère!
J'irois bien, si maman vouloit.

MDE. DORSAN.

Soit, je le veux.
(*A part.*)
Blaisot va t'y conduire: — ils me gênoient tous deux.
(*Eugénie et Blaisot sortent: Ferval voudroit les suivre; Mde. Dorsan l'arrête.*)

SCÈNE XV.

MDE. *DORSAN, FERVAL.*

MDE. DORSAN.

Abrégeons les discours, abrégeons mon supplice.
Je vous l'avois bien dit: vous êtes leur complice.

FERVAL, (*avec effroi.*)

De qui?

MDE. DORSAN.

Vous m'entendez. — Un enfant par un mot,
Vient de déconcerter cet odieux complot:
Et vous favorisez ces manoeuvres indignes,
Vous!

FERVAL.

Madame, en honneur. . .

Mde. Dorsan.

N'ai-je pas vu vos signes,
Et n'indiquoient-ils pas, avec trop de clarté,
Le plan de trahison entre vous concerté?

Ferval, (*avec la plus grande chaleur.*)
Réfléchissez, Madame! est-il bien vraisemblable
Qu'à ce point envers vous je veuille être coupable!
Supposons que je puisse oublier mon honneur;
Vous tromper; — n'est-ce pas renoncer au bonheur
Que vous avez daigné promettre à ma tendresse?
Du destin de mes jours n'êtes-vous pas maîtresse?
Et puis-je vous trahir sans me sacrifier.

Mde. Dorsan.
Il faut plus que des mots pour vous justifier,
Chez votre oncle par vous je veux être conduite,
Avant qu'on ait le temps de ménager sa fuite;
Je prétends la chercher dans toute la maison,
Et savoir une fois si j'ai tort ou raison,

Ferval.
(*Apart.*) (*Haut.*)
Nous voilà tous perdus! Madame sait peut-être,
Que dans cette maison je ne suis pas le maître?

Mde. Dorsan.
Défaite.

Ferval.
Examinez.

Mde. Dorsan.
Je n'examine rien.
Partons, ou plus d'hymen. — Voyez, pensez-y bien.

Ferval, (*à part.*)
Ou les exposer tous, ou perdre ce que j'aime.

MDE. DORSAN.

Vous hésitez, Monsieur? eh bien! j'irai moi-même.

FERVAL.

Arrêtez; — je vous suis.

MDE. DORSAN.

Votre main.

FERVAL.

La voilà.

(A part, en sortant.)

Dieux! un prodige seul peut nous tirer de là.

(Ils sortent.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

Le Théâtre représente la maison de Gervais.

SCÈNE PREMIÈRE.

GERVAIS, JUSTINE.

GERVAIS, (*rangeant quelques meubles par-ci, par-là.*)
Bon! tout est à-peu-près comme le veut mon maître.
Un meuble simple et propre, hein? tu dois t'y connoître;
Toi, qu'en dis-tu?

JUSTINE, (*soupirant.*)
Très-bien; mais pourquoi ces apprêts?
Pourquoi les falloit-il, si prompts et si secrets?
Quelle est donc, en un mot, cette jeune personne,
Qui doit vivre chez vous et sans qu'on l'y soupçonne?

GERVAIS.
Pourquoi ces questions?

JUSTINE.
Je ne sais; mais je crains
De grands troubles pour eux, pour vous de grands chagrins.

GERVAIS.
Ecoute, mon enfant. Mon maître avoit un père,
Duquel, heureusement, le fils en tout diffère.
L'un étoit dans ses goûts, ardent, impétueux;
L'autre est modéré, sage, et vraiment vertueux.

L'un vouloit m'enrichir pour caresser ses vices;
L'autre me chasseroit pour de pareils services.
Un homme tel que lui ne fait rien sans raison,
Penses-tu que j'aurois accepté sa maison,
Si son intention m'avoit été suspecte ?
On respecte toujours celui qui se respecte.
Et de ce lieu pour nous s'il veut se dépouiller,
Son projet, à-coup-sûr, n'est pas de le souiller.

JUSTINE.

Douter de sa vertu! que le ciel m'en préserve,
Mon père! et le moyen quand elle se conserve
Au milieu des assauts que par excès d'amour,
Sa jalouse moitié lui livre nuit et jour;
Mais voilà justement le motif de ma crainte.
A fuir un lieu chéri son erreur m'a contrainte:
Vous savez à présent si c'étoit une erreur.

GERVAIS.

N'en parlons plus.

JUSTINE.

Eh bien! c'est cette même erreur
Que je lui causois, moi, qui n'en étois pas digne;
Pensez à son effet, pour peu qu'un léger signe
Lui fasse apercevoir que vous avez chez vous
Quelqu'un qu'entre vos mains a remis son époux.

GERVAIS.

Mais ce signe fatal il faut qu'on le lui donne.

JUSTINE.

L'oeil jaloux n'a besoin du secours de personne.
Elle devienra.

GERVAIS.

Soit ; — mais le pis-aller?
Voyons. — Que sa fureur vienne ici s'exhaler,
Je ne dirai qu'un mot. Chez moi je suis le maître,
Madame. Si chez lui Monsieur ne veut pas l'être,
Tant pis. — J'obéissois quand c'étoit mon devoir;
Sur Gervais maintenant vous n'avez nul pouvoir.
Qu'auroit-elle à répondre? Ah! pour braver l'orage,
Que mon maître n'a-t-il un peu de mon courage?
Mais puisqu'il n'ose rien, je me dois aujourd'hui,
Au soin de le servir et d'oser tout pour lui.

JUSTINE.

Puisse un tel dévoûment, digne au fond qu'on l'approuve,
Ne pas accroître encor les tourmens qu'il éprouve!
Et puissiez-vous sur-tout n'en être pas puni!

GERVAIS.

Va, va, je ne crains rien.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, *EUGENIE, BLAISOT.*

EUGÉNIE, (*à Justine.*)

Eh bien! c'est donc fini?
Tu ne veux pas venir, ma bonne?

JUSTINE.

Quoi! vous-même,
Vous daignez? ...

EUGÉNIE.

Tais-toi donc. — Tu sais bien que je t'aime.
Tu peux ne plus vouloir demeurer avec moi;
Mais, moi, je ne peux pas rester long-temps sans toi.

JUSTINE, (*à Eugénie.*)

Vous ajoutez sans cesse à ma reconnoissance.
(*A Gervais.*)
Mon père, vous saurez que pendant votre absence,
J'ai reçu d'Eugénie un message bien doux,
Et j'allois à l'instant en causer avec vous.
(*A Eugénie.*)
Voyez quelle bonté! — Vous voulez bien permettre
Que je montre à mon père une aussi chère lettre?

EUGÉNIE.

(*A Justine.*) (*A Gervais.*)
Oui; — mais je te préviens que c'est fort mal écrit,
D'abord: — j'ai bien un coeur; mais je n'ai pas d'esprit.

GERVAIS.

Aimable enfant!

EUGÉNIE, (*à Justine.*)

Veux-tu pardonner à ma mère?

JUSTINE.

Moi, j'ai tout oublié. — Détruisez sa chimère;
Je jure qu'à l'instant je marche sur vos pas.

BLAISOT (*avec importance.*)

Moi, je vous avertis que je n'y consens pas.

EUGÉNIE.

Eh! pourquoi donc, Blaisot?

BLAISOT.

Madame est trop jalouse.

(A Justine.)

Si vous y retournez, cherchez qui vous épouse;
Parce que, voyez-vous. —

JUSTINE.

Quand vous aurez fini,
Vous nous avertirez. . .

BLAISOT.

Moi, je suis tout uni,
D'abord.

EUGÉNIE.

Mais tais-toi donc.

JUSTINE.

Mon aimable maîtresse,
Je reviendrois; — mon coeur, vos bontés, tout m'en presse;
Mais quiconque est jaloux, est près d'être inhumain.
Outragée aujourd'hui, je le serois demain;
Et bientôt sous vos yeux avec ignominie,
Pour la seconde fois je me verrois bannie.
Faisons mieux: avant peu vous aurez un époux.
L'hymen fait, à l'instant je vole auprès de vous;
Si ce plan toutefois a l'aveu de mon père.

EUGÉNIE.

Eh bien? voilà parler. — Embrasse-moi, ma chère.
Et toi, Gervais, consens; va, tu ne risques rien:
Je réponds qu'avec moi ta fille sera bien.

GERVAIS.

'y consens de bon coeur. Loin que son sort m'alarme,
e l'envie

BLAISOT, (*à Justine.*)

A présent cela va comme un charme.
Touchez-là, mon enfant, je vous épouserai.

JUSTINE, (*à part.*)

Et moi, monsieur Blaisot, je vous corrigerai.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, M. *DORSAN*, *CLEMENCE*, *D'ARANVILLE*.

GERVAIS.

Quel bruit!

M. DORSAN.

C'est moi.

EUGÉNIE, (*à Justine.*)

C'est elle.

CLÉMENCE.

Ah! Dieux!

M. DORSAN.

Calmez vos craintes.
En ce lieu, mon enfant, vous êtes hors d'atteintes.
(*A part, voyant Eugénie.*)
Ciel! ma fille! — Il est dit qu'on ne peut l'éviter.
(*Haut.*)
Que fais-tu donc ici?

EUGÉNIE.

Je venois inviter
Justine à revenir, de la part de ma mère.

M. DORSAN.

Justine désormais doit rester chez son père.

D'ARANVILLE, (*bas.*)

Nous sommes en repos, pour un instant du moins,
Profitons-en, je veux te parler sans témoins.

M. DORSAN.

(*Bas.*) (*Haut.*)
Moi de même. — Gervais, tu vois la Demoiselle
Qui doit loger chez toi.

JUSTINE.

Grands dieux! comme elle est belle!

BLAISOT, (*à Justine et Gervais.*)

Ne vous l'ai-je pas dit? belle comme le jour!

M. DORSAN, (*à Clémence.*)

Des vertus, mon enfant, c'est ici le séjour.
Sans doute il aura droit de vous plaire à ce titre;
Mais je veux qu'en ce point votre goût soit l'arbitre.
Il faut aimer le lieu que l'on doit habiter.
Avec le bon Gervais allez le visiter.
(*Bas à Gervais.*)
Amuse-les.

GERVAIS, (*à qui son maître a fait des signes, et qui les a bien compris, dit à Eugénie, Justine et Blaisot:*)

Venez tous voir mon hermitage.
J'ai fait des changemens qui vous plairont, je gage.
(*Ils sortent avec Clémence.*)

SCÈNE IV.

M. DORSAN, D'ARANVILLE.

D'ARANVILLE.

Enfin, nous voilà seuls! — Ah çà, mon doux ami,
Tu ne laisseras pas ton ouvrage à demi,
J'espère?

M. DORSAN.

Oh! j'en réponds.

D'ARANVILLE.

Bien. Malgré ton courage,
Tu viens pourtant ici pour éviter l'orage
Qu'Eugénie excitoit; — mais par quelque hasard,
Crois que le grand secret percera tôt ou tard.
(*avec fermeté.*)
Alors que feras-tu? voyons, — parlons en hommes.

M. DORSAN, (*avec embarras.*)

Que ferois-tu toi-même? Au point où nous en sommes,
Il faudroit bien, après avoir tant combattu,
De la nécessité se faire une vertu.

D'ARANVILLE.

Tout dire? et ton serment?

M. DORSAN.

Mais tu voulois toi-même. . .

D'ARANVILLE.

Oui, quand il étoit temps. Dans mon premier système,
Ta fille, en arrivant, te rendoit le pouvoir,
Qu'au sein de sa famille un mari doit avoir.

Tu subjuguois ta femme; — à présent, au contraire,
Qu'elle sait qu'à ses yeux tu voulus la soustraire,
Tu verserois ton sang pour prouver le lien
Qui t'unit à Clémence, — elle n'en croira rien.
Entre ta fille et toi sa fureur sera juge.
Mensonge, crîra-t-elle, infame subterfuge!
Et bien loin de tarir la source de tes maux,
Cet aveu déplacé t'en promet de nouveaux.

M. DORSAN.

Cela n'est que trop vrai: du moins viens à mon aide.
Tu m'indiques le mal, montre-moi le remède.

D'ARANVILLE.

Foible jusqu'à présent, veux-tu l'être toujours?
Souffre, — tu n'as pas droit d'attendre mon secours.
Frémis-tu, rougis-tu de cette dépendance,
Fruit amer et honteux d'une condescendance,
Que je nomme tout haut pusillanimité? —
Econte mes conseils avec docilité,
Suis-les, et dès ce jour je te rends ton empire.

M. DORSAN.

Ah, parle! il est bien temps que mon ame respire.

D'ARANVILLE.

Bon! — Sous un joug honteux, las de te voir fléchir,
A tel prix que ce soit je veux t'en affranchir.
Commence seulement; — je me charge du reste.

M. DORSAN.

Soit.

D'ARANVILLE.

D'abord ce secret, que tu crois si funeste;
Ta femme le saura, même sans le chercher;

Rien ne s'apprend si tôt que ce qu'on veut cacher.
Alors ferme l'oreille aux cris de sa démence;
Respecte avec ta foi la mère de Clémence:
Car, en osant trahir un serment solennel,
Sans devenir heureux, tu deviens criminel.
Ton silence d'abord pourra sembler étrange;
Mais enfin, c'est par lui qu'il faut que ton sort change.
Ce n'est qu'en écoutant l'honneur et l'amitié,
En cachant ton secret à ta fière moitié,
Que tu pourras briser le joug qu'elle t'impose; —
Clémence est le prétexte, et ton bonheur la cause.

M. DORSAN.

Je frémis des horreurs qu'elle va soupçonner.

D'ARANVILLE.

L'innocence a toujours le temps de pardonner.

M. DORSAN.

Qu'en résultera-t-il?

D'ARANVILLE.

Que ta femme, étourdie
De voir ce ton si doux qui l'avoit enhardie,
Par un ton fier et mâle à la fin remplacé,
Sentira tout-d'un-coup que son règne est passé.

M. DORSAN.

Je prévois des fureurs, des vapeurs.

D'ARANVILLE.

Que t'importe?
Tant que de ta foiblesse elle se croira forte,
Les fureurs, les vapeurs en iront-elles moins?
A-t-elle jamais eu des vapeurs sans témoins?

M. DORSAN.

Non.

D'ARANVILLE.

Jeu pur.

M. DORSAN.

De divorce elle fait des menaces,

Pourtant.

D'ARANVILLE.

C'est t'indiquer ce qu'il faut que tu fasses.

M. DORSAN.

Celui qui nous unit voudroit nous séparer!

D'ARANVILLE.

Celui qui fit le mal voudroit le réparer.
Ce divorce effrayant que tu prends au tragique,
De tes maux, à-coup-sûr, est le remède unique.

M. DORSAN.

M'en séparer! grands dieux!

D'ARANVILLE.

Te voilà tout tremblant!
Ne t'en sépare pas, — mais fais-en le semblant.

M. DORSAN.

Ne pourrions-nous trouver un moyen moins sévère,
Qui, sans changer son coeur, changeât son caractère,
Et me rendît mes droits sans m'ôter son amour?
J'y tiens : — ma dureté l'éteindra sans retour,
Peut-être.

D'ARANVILLE.

C'est assez, — homme sans énergie!
Rien ne peut réveiller ton ame en léthargie.
Seize ans t'avoient appris l'effet des moyens doux;
Un parti différent nous satisfaisoit tous :
Il ramenoit la paix au sein de ta famille;
Il corrigeoit ta femme, — et j'épousois ta fille.

M. DORSAN.

Clémence!

D'ARANVILLE.

Oui, j'eusse osé lui présenter ma foi,
Après t'avoir rendu maître absolu chez toi.
Lasse d'être haïe autant que malheureuse,
Ta femme eût abjuré son erreur douloureuse;
Bref, un orage court nous menoit tous au port;
Tu ne l'as pas voulu, — tu mérites ton sort.

(Il va pour sortir.)

M. DORSAN.

Arrête.

D'ARANVILLE.

Laisse-moi.

M. DORSAN.

Reviens, — je me résigne.
Des soins de l'amitié je veux être enfin digne:
Quoi qu'il puisse en coûter à ma femme, à mon coeur,
Je sens trop qu'il est temps d'employer la rigueur;
Je le dois au repos de toute ma famille,
A l'ami qui veut bien se charger de ma fille:
Puisse l'occasion s'en offrir dès ce jour!

D'ARANVILLE.

Et puisse la raison dompter enfin l'amour!

M. DORSAN.

J'en fais serment.

D'ARANVILLE.

Tant mieux: agis en conséquence.
Alors, si je lui plais, j'épouse ta Clémence.
Trop heureux d'avoir fait son bonheur et le tien,
Je n'exige du reste et n'examine rien.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, *FERVAL accourant essoufflé.*

FERVAL.

Ici, je me doutois que vous seriez ensemble.
Tant mieux.

D'ARANVILLE.

Comme il est pâle!

FERVAL.

Eh! mais, c'est que je tremble.
D'honneur! je tremble encor!

D'ARANVILLE.

Eh bien! achève donc?

FERVAL.

Dans l'instant. — Avant tout je voudrois mon pardon.

D'ARANVILLE.

(*Vivement.*)
De quoi? — Parleras-tu? — Voyons.

FERVAL.

De la licence
Que j'ai prise d'aller chez vous en votre absence.
Madame l'exigeoit d'un ton très-absolu;
Il a fallu vouloir tout ce qu'elle a voulu.

D'ARANVILLE.

Bon! n'est-ce que cela? Va, va, je te pardonne.
(*En riant.*)
Et qu'a-t-elle trouvé chez moi?

FERVAL.

Mon dieu! personne.
Par un heureux hasard que je ne comprends pas.

Mais dans votre logis, du haut jusques en bas,
Elle a tout renversé.

M. Dorsan.

Quelle horrible conduite!

Ferval.

Lasse enfin de chercher ; — ils auront pris la fuite,
A-t-elle dit. — Veuillez m'accompagner chez moi,
Monsieur, je rends justice à votre bonne foi,
Et vous aurez le prix promis à votre zèle.
Bref, je viens à l'instant de la laisser chez elle.

M. Dorsan.

Son mal a tout-à-fait égaré sa raison.
Mais ramenons, crois-moi, Clémence en ta maison.
Pour aujourd'hui, du moins, il n'est pas vraisemblable
Que ma femme y revienne.

d'Aranville.

Elle en est bien capable ;
Mais n'importe. — Allons-y: — qu'elle vienne me voir;
Et morbleu je m'apprête à la bien recevoir!

Ferval, (*à M. Dorsan.*)

Ah! pour votre repos cachez-lui bien Clémence.
Le portrait diroit tout.

M. Dorsan.

Je meurs d'impatience
Que nous soyons chez toi.

d'Aranville.

J'y voudrois être aussi.
Viennent-ils à la fin?

Ferval.

Mon oncle, les voici.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, *EUGENIE, CLEMENCE, JUSTINE, GERVAIS, BLAISOT, ensuite* MDE. *DORSAN, qui survient.*

M. DORSAN.

Mon cher ami Gervais, bien pardon de ta peine.
Je t'enlève Clémence : avec moi je l'emmène.

JUSTINE, *(à part.)*

Je respire,

GERVAIS.

Monsieur, — Gervais est tout à vous.

M. DORSAN.

(A Clémence.) *(A Eugénie.)*
Venez, ma chère enfant. — Toi, ma fille, suis nous.

(Tous les acteurs en scène prennent le chemin de la porte; les uns pour s'en aller, les autres pour reconduire ceux qui se retirent. Madame Dorsan paroît; tout le monde reste pétrifié.)

FERVAL, *(à part.)*

Grands dieux! tout est perdu.

M. DORSAN, *(à part.)*

Ma femme! je frissonne.

MDE. DORSAN.

Où conduisez-vous donc cette aimable personne,
Monsieur? C'est surement cet objet plein d'appas

Que vous aviez juré que je ne verrois pas.

(Elle va à Clémence, et la prend par la main.)

Soyez donc sans effroi. — Venez, Mademoiselle.

On ne m'a point trompée; — elle est vraiment fort belle.

EUGÉNIE.

N'est-il pas vrai, maman?

MDE. DORSAN.

Ce choix est plein de goût.

Les plus beaux yeux du monde; — enfin, parfaite en tout.

(Elle continue de l'examiner.)

Mais que vois-je! quels traits! seroit-il bien possible!

Approchez. — Ah! grands dieux! — le coup seroit terrible.

M. DORSAN, *(à part, tandis que sa femme confronte Clémence avec le portrait.)*

Que n'ai-je pu prévoir ce qu'il va m'en coûter!

MDE. DORSAN, *(l'examen fait.)*

Allons, pour mon malheur, je n'en puis plus douter.

D'ARANVILLE, *(bas à M. Dorsan.)*

Ferme.

MDE. DORSAN, *(à son mari.)*

» Né de l'idée et de la fantaisie,
» Ce portrait n'a pas droit d'armer ta jalousie :
» Je me voue à jamais au sort le plus fatal,
» Si l'univers entier a son original. «
Tenez, voyez, Monsieur, et jugez vous vous-même. —
Voilà le digne objet qu'appeloient tes soupirs,
Et pour qui tu formois de coupables désirs. —
Enfin, voilà le crime, et voilà les complices.

D'ARANVILLE.

Bien obligé.

MDE. DORSAN.

Dis-moi, connois-tu des supplices
Qui puissent te punir, et dont la cruauté
Egale ta noirceur et ta déloyauté?
Et vous, tendres amis, protecteurs de ses vices,
Connoissez-vous un prix digne de vos services?
Parlez.

D'ARANVILLE.

Moi, que les cris n'ont pas droit d'effrayer,
Je réponds et je dis que rien ne peut payer
Le service important que je voudrois lui rendre.
Je ne m'explique pas, — et l'on peut me comprendre;
Mais ne me mêlez point dans vos débats d'époux.

MDE. DORSAN.

Ne pas vous y mêler! vous qui les causez tous!
Vous qui. . .

D'ARANVILLE.

C'en est assez. — Vous voudrez bien, j'espère
Ne pas trop oublier qu'un tuteur est un père,
Et que je suis le vôtre.

MDE. DORSAN.

Oui; vous avez raison. —
De trouble, à votre gré, remplissez ma maison.
Auprès d'un foible époux calomniez sa femme:
D'insidieux conseils empoisonnez son ame;
Soyez toujours son guide et mon persécuteur:
Je vous respecterai; vous fûtes mon tuteur.

(*A Ferval.*)

Mais vous, Ferval. — comment avez-vous le courage,
D'aider mes ennemis à combler mon outrage?

Qui m'eût dit qu'avec eux vous seriez de moitié ?
Pourriez-vous de ma fille avoir quelque pitié
Quand loin d'en accorder aux malheurs de sa mère,
Vous suivez les auteurs de sa douleur amère?
Vous me croyez chez moi : vous ne soupçonniez pas
Que je serois si prompte à marcher sur vos pas.
Mais d'un trouble mortel mon ame étoit frappée,
Et mes pressentimens ne m'ont jamais trompée.
Eh bien! vous vous taisez: — vous voilà confondu? —

FERVAL, (*avec dignité.*)

Non, Madame; — on se tait quand on a répondu.
Vous pouvez m'arracher le seul bien que j'envie :
Vous pouvez à jamais empoisonner ma vie;
Mais au moment heureux d'obtenir tant d'appas,
Que j'ose vous trahir! on ne le croira pas.

MDE. DORSAN.

Soit. Mais ne comptez plus sur la main d'Eugénie.

EUGÉNIE, (*à Ferval.*)

Là, — vous faites le mal, et moi j'en suis punie.

(*Ferval, M. Dorsan et d'Aranville la rassurent.*)

MDE. DORSAN, (*à Gervais.*)

Et toi, vieillard coupable! — Ah! quelle trahison!
Devois-tu consentir à prêter ta maison?

GERVAIS.

Vous m'accusez aussi, Madame?

MDE. DORSAN.

Oui, plus qu'un autre.
Ah! je vois maintenant quel manège est le vôtre!
Le maître et le valet s'entendent à ravir,
Et tu ne le sers plus que pour le mieux servir.

GERVAIS, *(avec une noble fermeté.)*

Croyez-vous avoir droit, au nom de la distance
Qui sépare de vous ma chétive existence,
De répandre sur moi l'opprobre et le mépris ? —
(à M. Dorsan.)
Ah! Monsieur, vos bienfaits sont trop chers à ce prix!
Deux fois le même jour, sans motifs légitimes,
Madame en sa fureur nous a pris pour victimes.
C'est assez. — Viens, ma fille, en quelque asile obscur,
On est riche par-tout, quand on a le cœur pur.

MDE. DORSAN.

Vieillard sententieux et pétri d'imprudence,
Crois-tu par tes grands mots démentir l'évidence?
Faudra-t-il qu'à mes yeux je n'ajoute plus foi?
Et cette fille, enfin, n'est-elle pas chez toi?

GERVAIS.

Ne peut-elle, Madame, être chez moi sans crime?

CLÉMENCE.

N'ajoutez pas, Madame, au malheur qui m'opprime.
Pour venir implorer de généreux secours,
J'ai quitté la province où je passois mes jours.
D'après ce que je vois, j'y voudrois être encore.

MDE. DORSAN.

Eh! qui donc êtes-vous?

CLÉMENCE.

Madame, je l'ignore. —
Tout ce que je connois de mon sort douloureux,
C'est que, grâce à Monsieur, il fut moins rigoureux.

MDE. DORSAN.

Votre âge?

CLÉMENCE.

Dix-huit ans.

MDE. DORSAN.

Et votre nom?

CLÉMENCE.

Clémence.

J'espérois le bonheur; — mon malheur recommence.
Puisqu'à peine arrivée auprès de mon appui,
J'apporte la discorde entre sa femme et lui.

MDE. DORSAN, (*à son mari.*)

Vous avez dix-huit ans pris soin de cette fille,
Monsieur?

M. DORSAN, (*sèchement.*)

Oui.

MDE. DORSAN.

Vous devez connoître sa famille?

M. DORSAN.

Oui.

MDE. DORSAN.

Ne puis-je savoir? —

M. DORSAN.

Non.

MDE. DORSAN.

Mais un tel secret. —

M. DORSAN.

N'est pas le mien.

MDE. DORSAN.

Ah! ah! vous êtes bien discret.

M. DORSAN.

Je dois l'être.

MDE. DORSAN.

A qui donc tient un si grand mystère?

M. DORSAN.

A Clémence elle-même.

CLÉMENCE.

Eh bien! pourquoi le taire,
Monsieur? si cela peut calmer. ---

M. DORSAN, (*avec douceur.*)

Paix! mon enfant.

MDE. DORSAN.

Clémence le permet.

M. DORSAN.

La raison le défend.

MDE. DORSAN.

Quel sort destinez-vous à cette Demoiselle?

M. DORSAN.

Le sort le plus heureux est le seul digne d'elle.

MDE. DORSAN.

Eh bien! pourquoi ne pas la prendre à la maison!
Est-ce encore un parti proscrit par la raison.

M. DORSAN.

La chose est impossible.

MDE. DORSAN.

Est impossible! Ah! traître!
J'ai donc su t'amener à me faire connoître
Le projet odieux de ton coeur corrompu.
L'exécuter chez moi, — tu ne l'aurois pas pu.
Vous auriez craint tous deux, pour votre intelligence,
Ou mon oeil pénétrant, ou ma juste vengeance.
Il étoit, en effet, plus commode et plus sûr,
De chercher dans Paris quelque réduit obscur,
Qui, pour long-temps du moins, me dérobât ta proie.
Il est bien malheureux que le hasard m'envoie
A temps, pour déranger ce respectable plan,
Et pour rompre le fil d'un aussi beau roman.
(*A Clémence.*)
Mais sans vous recevoir au sein de ma famille,
Je n'en aurai pas moins grand soin de vous, ma fille.

M. DORSAN.

Que dites-vous? ô ciel!

MDE. DORSAN.

Je te dis qu'avant peu,
Je t'arrache l'objet de ton coupable feu;
Que pour lui procurer une retraite austère,
J'implore dès ce jour l'appui du Ministère.
De ses yeux vigilans ne crois pas la sauver.
Par ses soins, avant peu, je saurai la trouver,
Tu dois en être sûr; et quand ton héroïne
Aura subi le sort que mon coeur lui destine,
Je réclame aussitôt le secours de la loi,
Pour briser tous les noeuds qui m'attachoient à toi.

CLÉMENCE.

O ciel! à quels affronts m'as-tu donc destinée!

M. DORSAN.

Vous menacez de nuire à cette infortunée!
Madame, ce projet est d'un coeur plein de fiel,
Qui pour l'exécuter seroit assez cruel?
(*A Clémence.*)
Mais, viens, et de mes bras ne crains pas qu'on t'arrache.
A ton nom, lorsque enfin je voudrai qu'on le sache,
Tes plus grands ennemis fléchiront devant toi.
Pour nos noeuds, à quoi sert d'importuner la loi?
Mon coeur vole au-devant de cet heureux divorce,
Madame, et j'y souscris sans que la loi m'y force;
Mais si l'un de nous deux a droit à son secours,
Pour briser des liens, longs fléaux de mes jours,
C'est moi seul, et non pas la jalouse furie
Qui paya ma douceur par tant de barbarie. —
Quel spectacle effrayant s'offre à moi dans ces lieux!
Tourmens dans tous les coeurs, larmes dans tous les yeux.
Les parens, les amis, les valets et le maître,
Autour de vous, cruelle! il n'est pas un seul être,
Qui de votre fureur n'ait éprouvé les coups.
Un ami vous restoit, — et c'étoit votre époux;
Mais qui dans l'univers n'eut pitié de personne,
Mérite qu'à la fin l'univers l'abandonne.
Plus d'espoir de retour, il vous est interdit,
Et vous vous souviendrez que je vous l'ai prédit.

EUGÉNIE, (*toute en pleurs.*)

Maman. . .

M. Dorsan.

Venez, ma fille, et suivez votre père.

d'Aranville.

Bon! — Partons, si tu veux que cette crise opère.

(M. Dorsan en s'en allant avec Clémence et les autres, se retourne avec sensibilité vers sa femme. D'Aranville l'entraîne. Madame Dorsan n'a plus autour d'elle que Gervais, Justine et Blaisot, qui restent pétrifiés. Elle-même absorbée, et gardant un profond silence, reste quelques instans les bras croisés et la tête penchée sur sa poitrine, ensuite elle la soulève, tourne languissamment les yeux vers le ciel, repose son front sur ses deux mains jointes, et sort à pas lents, sans dire un mot, dans le plus morne désespoir.)

(Gervais, Justine et Blaisot sortent avec elle.)

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

La scène est chez M. d'Aranville.

(Le théâtre représente un salon-cabinet, avec différentes portes latérales, donnant à l'extérieur comme dans l'intérieur de la maison. A la gauche du Spectateur une grande table en forme de secrétaire, sur laquelle sont deux bougies, et tout ce qu'il faut pour écrire. D'Aranville, assis dans un fauteuil près de cette table, a la plume à la main. M. Dorsan, assis dans un autre fauteuil, de l'autre côté de la scène, et dans une attitude douloureuse; une main sur son front, l'autre entre les deux mains de Ferval, debout près de lui; Eugénie groupée, non loin de là, et du même côté, avec Clémence qu'elle console. Tel est le tableau que doit offrir la scène à la levée du rideau.

SCÈNE PREMIÈRE.

D'ARANVILLE, M. DORSAN, FERVAL, EUGENIE, CLEMENCE, (dans les attitudes ci-dessus.)

D'ARANVILLE.

Eh bien! veux-tu garder un éternel silence?
Ecrirai-je?

M. DORSAN.

Ah! mon coeur s'est trop fait violence. —
Non, tu n'écriras point, je n'y puis consentir.

D'ARANVILLE.

Si j'avois cru te voir si tôt te démentir,
Si j'avois pu penser qu'un éclair de courage
Fût suivi du refus d'achever ton ouvrage,
Et que le plus ardent, le meilleur des amis,
Dût finir par se voir lâchement compromis,
Tu peux être bien sûr que cet ami fidelle
N'auroit pas maintenant à rougir de son zèle,
Et que loin de te plaindre, et de te secourir,
Sans pitié, sans regret, il t'eût laissé souffrir.

M. DORSAN.

Ami tendre et cruel! tu me déchires l'ame —
Tu n'as donc pas bien lu dans le coeur de ma femme?
Tu ne conçois donc pas, que seule, sans secours,
Elle est capable, hélas! d'attenter à ses jours?

FERVAL, (*très-ému.*)

J'irai, si vous voulez.

D'ARANVILLE, (*sèchement.*)

Il n'est pas nécessaire.

EUGÉNIE, (*pleurant.*)

Non, non, c'est moi.

D'ARANVILLE.

Restez, autre bel émissaire?
Vous êtes des enfans; pleurez, — éloignez-vous.
Tu crains qu'elle n'attente à ses jours? — Entre nous,
Pour un instant, peut-être, elle en aura l'envie;
Elle est épouse et mère, elle tient à la vie.

En un mot, je prétends que ceci tourne à bien.
Qu'as-tu fait jusqu'ici? du bruit, — le bruit n'est rien.
Mais si déjà son ame en est intimidée,
Sens donc, qu'une démarche encor plus décidée,
Ajoutant à sa crainte, et venant à propos,
Va te rendre à jamais tes droits et ton repos.

M. DORSAN.

Ce qui porte à mon coeur une atteinte cruelle,
C'est qu'enfin l'apparence étoit vraiment pour elle.

D'ARANVILLE, (*ironiquement.*)

Sans doute, et l'univers croira que c'est à Tours
Qu'est le dépôt secret de tes tendres amours.
Rien n'est plus vraisemblable

M. DORSAN.

Ah! nous devions l'instruire. —

D'ARANVILLE.

Il en est encor temps; tu peux encor détruire
Le peu qu'a fait pour toi mon aveugle amitié.
Va, cours de ton tyran implorer la pitié.
Va lui dire, à genoux: — je suis un imbécille,
Qui rapporte à son joug une tête servile.
Vous me l'avez appris: je suis né pour ramper;
De mes fers, un instant, j'ai voulu m'échapper.
Vous me connoissez trop pour me croire coupable:
D'un aussi noble effort je ne suis pas capable.
J'écoutois un ami, dont les soins dangereux,
Malgré vous, malgré moi, vouloient nous rendre heureux;
Aussi je l'abandonne à toute votre haine.
Punissez d'Aranville, et rendez-moi ma chaîne.
Va, tu feras ainsi ta paix à mes dépens.

M. DORSAN, (*tout en larmes.*)
C'en est trop.

D'ARANVILLE.
A quoi bon les pleurs que tu répands?
Aux femmes, aux enfans laisse ces foibles armes.
Sois homme.

M. DORSAN.
Ah! je n'ai point à rougir de mes larmes;
Elles partent d'un coeur que ta sévérité
A su conduire enfin jusqu'à la vérité.
Ecris! —

D'ARANVILLE.
Bon!

M. DORSAN, (*avec inquiétude.*)
Mon ami?

D'ARANVILLE.
Quoi?

M. DORSAN, (*hésitant.*)
Tâche que la lettre —
Soit douce.

D'ARANVILLE, (*s'échauffant.*)
Ah! çà, mon cher, — veux-tu bien me permettre
De disposer au moins de mon style?

M. DORSAN.
Pardon.

(*d'Aranville écrit.*)

M. DORSAN, (*après un temps et en hésitant.*)
Tu ne menaces pas d'un entier abandon,
N'est-il pas vrai?

D'ARANVILLE, (*impatient.*)

Morbleu! veux-tu dicter toi-même?

M. DORSAN.

Non. — Fais-la seulement souvenir que je l'aime.
Qu'elle entende raison, et que...

D'ARANVILLE, (*en colère,*)

Finiras-tu?

M. DORSAN.

Tout est dit.

D'ARANVILLE, (*se remettant à écrire.*)

(*Un temps, il continue et dit tout haut.*)

C'est heureux. — Justice à la vertu.
Tout est fait.

M. DORSAN.

Bon! — Voyons.

D'ARANVILLE

Quoi?

M. DORSAN.

Ne vas-tu pas lire?

D'ARANVILLE, (*pliant la lettre et la cachetant.*)

Point du tout. - Est-ce à toi que j'ai l'honneur d'écrire?

M. DORSAN.

Non, — mais. —

D'ARANVILLE.

C'est à ta femme; et tu ne dois rien voir
De ce que la première elle a droit de savoir.
Ferval? — sonne un des gens pour porter cette lettre.
Ah! bon! voici Gervais; — il pourra la remettre.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, *GERVAIS survenant.*

GERVAIS.

Avec plaisir! — Gervais ne demande pas mieux,
Et c'est pour vous servir qu'il accourt en ces lieux.

M. DORSAN.

Eh quoi! vous avez pu laisser votre maîtresse
Seule, et dans un état! ...

GERVAIS.

De bien grande détresse,
Monsieur: — mais seule; non: ma Justine et Blaisot,
Comme si leurs deux coeurs s'étoient donné le mot,
Ont voulu sur-le-champ retourner auprès d'elle.
Ils y sont tous les deux, — fiez-vous à leur zèle.

M. DORSAN, (*avec un profond soupir.*)
Ah! je suis plus tranquille! — avant de s'en aller,
Qu'a-t elle dit? — Sa rage a bien dû s'exhaler.

GERVAIS.

Pas un mot; point de rage; aucune violence:
Entier affaissement; le plus morne silence
Son oeil mouillé de pleurs s'est enfin soulevé.
Et...

D'ARANVILLE.

Ton récit bientôt sera-t-il achevé?
Regarde cette lettre; — elle est pour ta maîtresse,
Et je puis t'assurer que le message presse.

GERVAIS, *(prenant la lettre.)*

Ah! je cours.

D'ARANVILLE.

Un instant ; mon ami, souviens-toi
De lui dire qu'ici tu n'as trouvé que moi,
Et que tu ne sais pas où son mari peut être.
Sans quoi tout est perdu pour elle et pour ton maître.

GERVAIS.

J'obéirai.

D'ARANVILLE.

Va vite, et presse ton retour.

(Gervais sort.)

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, *excepté GERVAIS.*

D'ARANVILLE.

L'affaire, mes amis, prend le plus heureux tour.
Chacun de son côté tremble, gémit et pleure.
Le trouble, grâce à moi, finira dans une heure ;
Mais silence, et que rien ne dérange mon plan.

EUGÉNIE.

Oh! moi, d'abord, pourvu qu'on me rende maman,
Je me tairai, bien sûr.

CLÉMENCE.

Et moi! moi! malheureuse!
Qui fus en peu d'instans pour vous si dangereuse,
O mon cher protecteur! obtiendrai-je de vous

Un bienfait? — Le dernier; je l'implore à genoux.

M. Dorsan.

Levez-vous, mon enfant, et parlez-moi sans crainte.

Clémence.

A venir dans ces lieux, quand le sort m'a contrainte,
Pour prix de vos bontés, ah! je ne croyois pas
Vous porter le malheur qui s'attache à mes pas.
A peine je parois et l'on vous persécute;
Aux plus sanglans affronts je suis moi-même en butte.
L'injustice suppose un accord entre nous:
Je me croyois bien loin de faire des jaloux!
J'ai pu souffrir l'affront: mon ame est innocente;
Mais je dois l'avouer, le danger m'épouvante;
Et ces affreux cachots prêts à s'ouvrir pour moi,
Ont soulevé mon coeur en le glaçant d'effroi.

M. Dorsan, *(avec attendrissement.)*

Eh! pouvez-vous penser que je vous abandonne?

Clémence.

Non, je ne le crains pas; mais n'affligez personne.
Sauvez-moi par pitié de l'horreur des prisons.
Qu'on m'ouvre seulement l'une de ces maisons
Que doivent habiter la paix et l'innocence.
Vous avez bien des droits à ma reconnoissance;
Mais si j'obtiens encor cette grâce de vous,
Monsieur, de vos bienfaits ce sera le plus doux.
Mon digne protecteur, achevez votre ouvrage; —
Contentez votre épouse; — épargnez-nous l'outrage:
Et pour faire cesser des soupçons trop cruels,
Venez, de votre main, m'enchaîner aux autels.

M. Dorsan, (*très-ému.*)

Moi? — jamais!

Clémence.

Le couvent est mon unique asile,
Puisque du monde entier ma naissance m'exile.

M. Dorsan, (*avec douleur.*)

Ta naissance? — Ah! —

Clémence.

Pardon; — je n'en parlerai plus.
J'ai fait jusqu'à présent des efforts superflus
Pour connoître le sang qui m'a donné la vie.
Tout le monde se tait; — j'en dois perdre l'envie.
Ensevelissez-moi dans quelque humble séjour;
Que j'y pleure à jamais l'heure où je vis le jour.
Mais si vous connoissez les auteurs de mon être,
Conduisez à leurs pieds l'enfant qu'ils ont fait naître.
Du malheur d'exister quand je vais me punir,
Que mon père du moins consente à me bénir.

M. Dorsan, (*à d'Aranville.*)

Dieux! vers elle je sens que tout mon coeur s'élance.
Je vais parler.

d'Aranville.

Pourquoi te faire violence?
Est-il un intérêt plus cher, plus triomphant?
Obéis à ton coeur, et nomme ton enfant.

M. Dorsan.

Oui: j'ai trop différé cet aveu plein de charmes. —
O ma fille! —

Clémence.

Qu'entends-je!

M. Dorsan.

Objet de tant d'alarmes!
Tu demandois ton père! eh bien! il t'est rendu.
Reçois enfin de lui le doux nom qui t'est dû.

Clémence.

Je serois votre fille!

M. Dorsan.

Oui, ma pauvre Clémence,
Oui, ton père t'embrasse, et son bonheur commence.

Clémence.

Mon père: — ah! pour jamais le mien est assuré. —
(*Avec le plus grand abandon.*)
Mon Dieu pardonnez-moi, — j'avois trop murmuré.

M. Dorsan.

Hélas! ma chère enfant, — tu le devois peut-être;
Tu connus l'infortune avant de te connoître;
De la nécessité, l'impitoyable loi
Me força dix-huit ans à t'éloigner de moi.
Confiée en naissant aux soins d'une étrangère,
Tu n'as jamais joui des caresses d'un père:
O ma fille! ton sort fut long-temps douloureux,
J'en conviens; mais crois-moi, je fus plus malheureux:
Lorsque j'étois pour toi dans une nuit profonde,
Lorsque tu m'ignorois, je te savois au monde.
Ta mère, digne objet de mon premier amour,
Avoit perdu la vie en te donnant le jour.
J'avois pris par penchant une seconde épouse,
Et pour m'accommoder à son humeur jalouse,

D'un voile impénétrable il fallut te couvrir.
Peins-toi, si tu le peux, ce que j'ai dû souffrir;
Mais avec ton exil, mon aveuglement cesse:
Chère enfant, ma douceur, ou plutôt ma foiblesse,
Ont payé trop long-temps le tribut à l'amour.
Il est juste qu'enfin la nature ait son tour.

CLÉMENCE.

Ah! je vois maintenant, et tout mon coeur m'assure
Qu'il existe, en effet, ce cri de la nature;
Cet instinct, qui sans nous, prompt à nous enflammer,
Nous indique l'objet que nous devons aimer.
Riche de vos bienfaits, au sein de ma retraite,
J'ignorois leurs motifs; mais une voix secrète,
Que j'éloignois en vain, que j'entendois toujours,
Me disoit: — Tu les dois à l'auteur de tes jours.

EUGÉNIE, (*à Clémence.*)

Eh bien! c'est singulier! — dès que je vous ai vue, —
(Pour le coup c'étoit bien une chose imprévue)
La même voix m'a dit, — là, — tout auprès du coeur: —
Va vîte l'embrasser, va vîte, c'est ta soeur...

CLÉMENCE.

Les noeuds les plus sacrés nous unissent ensemble.
Après de longs tourmens le destin nous rassemble:
Je retrouve un bon père, une bien tendre soeur;
Mais de vivre auprès d'eux aurai-je la douceur?
L'accueil que j'ai reçu d'une épouse alarmée,
Me fait craindre. — Ah! plutôt que de la voir armée
Contre l'homme sensible à qui je dois le jour,

À ses regards jaloux cachez-moi sans retour;
Le monde, excepté vous, n'a rien que je regrette.

M. DORSAN.

N'afflige plus ton père en parlant de retraite.
Va, tu souffris assez pour prétendre au bonheur:
Le tien est dans tes mains; — un homme plein d'honneur...

D'ARANVILLE.

J'en réponds.

M. DORSAN.

Vertueux.

D'ARANVILLE.

Tout le monde doit l'être.
Passons.

M. DORSAN.

D'un très-grand bien, digne et généreux maître.

D'ARANVILLE.

Pour ses propres besoins, quand on a trop de bien,
Le superflu, de droit, est à ceux qui n'ont rien.
Passons encor.

M. DORSAN.

Il est dans la vigueur de l'âge,
Comme de la santé.

D'ARANVILLE.

Parce qu'il fut fort sage.

M. DORSAN.

Le ton sévère et sec.

D'ARANVILLE.

Souvent même assez dur.

M. DORSAN.

C'est vrai; — mais l'esprit droit, le coeur sensible et pur,
Enfin.

CLÉMENCE.

Eh bien! mon père?

M. DORSAN.

(Bas à d'Aranville.)

Eh bien! parle toi-même.

D'ARANVILLE.

Eh bien! cet homme-là vous a vue et vous aime:
Votre père, à vos yeux, a flatté son portrait;
Moi, je vais, sans pitié, le peindre trait pour trait.
L'homme dont il s'agit est franc, c'est sa devise;
Mais jusqu'à la rudesse il porte la franchise:
C'est mal, si d'obliger il a l'ardent désir;
Nul mérite à cela, c'est un trop grand plaisir.
Pour sa femme il aura mille défauts énormes,
Car toujours du grand monde il dédaigna les formes,
Sans trop aimer le fond: grave, jamais plaisant,
Aimant de bonne foi; mais très-peu complaisant.
Le premier de ses goûts est d'être solitaire
Et libre: aussi fut-il long-temps célibataire:
Cet état que l'on blâme est vraiment un trésor,
Que peut-être sans vous il chériroit encor.
Mais comme il ne peut pas cesser d'être lui-même,
Il vous épousera, sans changer de système;

Et je vous promets bien que, s'il s'unit à vous,
Ce mari-là, du moins, ne sera point jaloux.

CLÉMENCE.

Vous faites estimer celui qu'on me propose.
Monsieur, en sa faveur ce portrait me dispose;
Et quoiqu'on n'ait voulu le peindre qu'à demi,
De mon père, je crois, c'est le meilleur ami.

M. DORSAN.

Tu ne te trompes pas; — c'est mon cher d'Aranville.

CLÉMENCE.

Il est, dans certain cas, aisé d'être docile.
Mon coeur, dès le berceau, peu fait à se trahir
Pourra trouver encor qu'il est doux d'obéir.

M. DORSAN, (*avec joie.*)

Mon ami, tu l'entends?

D'ARANVILLE, (*à M. Dorsan.*)

Et ne sais que répondre.

(*A Clémence.*)

Votre bonté, sans doute, a droit de me confondre,

(*Vivement.*)

Et je — je n'entends rien au jargon doucereux;
Mais je crois qu'avec vous l'hymen peut être heureux.

CLÉMENCE, (*recevant sa main.*)

J'en accepte l'augure. —

EUGÉNIE.

Oh! que je suis contente!
Tu seras à la fois, ma soeur, et puis ma tante.

Tiens, voilà ton neveu, qui sera mon mari.

D'ARANVILLE.

Ferval? tu sais combien je t'ai toujours chéri;
Repose-toi sur moi du soin de ta fortune.

FERVAL.

Déjà votre amitié, mon oncle, en étoit une.
Le bonheur vous attend dans le plus saint des noeuds:
Au lieu d'une fortune, à présent j'en ai deux!

EUGÉNIE.

Comme vous pensez bien, mon ami! Quel dommage
Que je ne puisse pas vous aimer davantage.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, *GERVAIS*.

GERVAIS, *(accourant.)*

A ma maîtresse, hélas! qu'avez-vous donc écrit,
Monsieur?

D'ARANVILLE.

Ce qu'il falloit.

GERVAIS.

Pour lui troubler l'esprit,
Pour accabler son coeur déjà plein d'amertume,

Si vous saviez, Monsieur, quel chagrin la consume!
Dans quel état!

M. DORSAN.

Eh bien! qu'a-t-elle répondu?

GERVAIS.

Que répondre, Monsieur, quand on est confondu!
Ecrasé sous le poids d'une douleur profonde,
On me fuit pour jamais, — je n'ai plus rien au monde,
A-t-elle dit; — les pleurs ont inondé ses yeux,
Et le fatal billet. —

D'ARANVILLE.

Elle a pleuré! tant mieux.

M. DORSAN.

Tu l'as laissée enfin? —

GERVAIS.

Presque sans connoissance.

M. DORSAN.

Grands Dieux!

GERVAIS.

Venez, Monsieur, votre cruelle absence,
Si vous la prolongez, lui causera la mort.

M. DORSAN, (*veut sortir.*)

Ah! courons! —

D'ARANVILLE.

Reste là, — sans te hâter si fort,
Ici même à l'instant tu vas la voir paroître.

GERVAIS, *avec* M. DORSAN.

Mourante!

D'ARANVILLE.

Oui, pauvres gens, — mourante.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, *BLAISOT*, *accourant*.

BLAISOT.

Ah! mon cher maître!
Voulez-vous voir Madame, ou ne voulez-vous pas?

M. DORSAN.

Qu'entends-je! elle se meurt. —

BLAISOT.

Non, elle est sur mes pas.
Et je vous en réponds, très-décidée à vivre.
Justine l'accompagne; or, au lieu de les suivre,
Moi, j'ai pris les devans, en les voyant partir,
Et tout courant, Monsieur, je viens vous avertir.

D'ARANVILLE.

Ne perdons point de temps, voici l'heure pénible.
Qui doit fléchir un coeur bien long-temps in flexible.
Il faut plus d'un instant pour cette guérison:
Venez tous en ce lieu. — Dorsan, que ta raison
Respecte l'entretien qu'ici tu vas entendre;
Ne songe qu'à l'effet que tu dois en attendre:

Si tu dis un seul mot, tu détruis ton bonheur.

M. DORSAN.

A ne point te troubler, j'engage mon honneur.

(*Ils se donnent la main.*)

D'ARANVILLE.

Je suis content, — silence. —

(*Tous entrent dans le cabinet.*)

SCÈNE VI, ET DERNIÈRE.

D'ARANVILLE, un moment seul; ensuite MDE. *DORSAN et JUSTINE, tous les autres Personnages restent cachés dans le cabinet.*

D'ARANVILLE, (*se mettant à son secrétaire.*)

Allons, — prenons courage,
Sagement, à sa fin, conduisons mon ouvrage.
A la raison sévère unissons la pitié;
Et ménageons l'amour en servant l'amitié.

MDE. DORSAN, (*arrive ayant une lettre à la main, et très-émue.*)

Ah! Monsieur! votre coeur a-t-il pu vous permettre
De tracer l'ordre affreux que contient cette lettre?

(*Elle lit.*)

» Il vous prie d'envoyer chez moi tout ce qui lui appar
» tient dans une maison que vous le forcez d'abandonner
» pour jamais. «

Et mon époux dicta cet arrêt foudroyant!

D'ARANVILLE.

Cet arrêt est tout simple et n'a rien d'effrayant,
Madame; c'est son bien que votre époux demande,
Et l'on doit obéir, quand l'équité commande.

MDE. DORSAN.

Il voudroit, sans retour, se séparer de moi?

D'ARANVILLE.

Il veut vous épargner les longueurs de la loi;
Pour rompre vos liens, encore à l'instant même,
Vous l'avez menacé de son pouvoir suprême;
Sans quoi, jamais à vous Dorsan n'eût renoncé:
Vous qui parlez d'arrêt, vous l'avez prononcé.

MDE. DORSAN.

Le délire où j'étois est de ceux qu'on pardonne.
Je ne m'en prends qu'à vous si Dorsan m'abandonne.
Monsieur, — à son épouse osez-vous le cacher?

D'ARANVILLE.

Eh! Madame, en ces lieux vous pouvez le chercher.
Vous en avez, dit-on, fait la visite exacte.

MDE. DORSAN, *(amèrement.)*

Avois-je tort, Monsieur?

D'ARANVILLE.

Oh! bien tort: — c'est un acte
Qui, joint à vos soupçons déjà très-outrageans,
En blessant mon honneur, blessoit le droit des gens.

Mais passons: — à présent vous supposez peut-être,
Que s'il n'est pas chez moi, du moins je dois connoître
Le lieu de sa retraite?

MDE. DORSAN, *(avec autorité et toujours plus émue.)*

Eh mais! — si ce n'est vous! —
Qui donc le connoîtra? — rendez-moi mon époux.

D'ARANVILLE.

C'est me dire en deux mots, — rendez-moi ma victime.
Non, — Madame, — il a pris un parti légitime.
Après de longs tourmens injustement soufferts,
Un esclave a raison quand il brise ses fers.
Le vôtre est libre enfin. — Souvenez-vous, au reste,
Qu'il a vécu seize ans dans cet état funeste;
Que respectant des noeuds tissus par son ami,
Seize ans votre victime en silence a gémi;
Mettez avec ses maux vos torts dans la balance,
Et justement punie, imitez son silence.

MDE. DORSAN, *(au comble de l'émotion.)*

Imiter son silence! — ah! je suis hors de moi. —
Quand mon époux me fuit pour suivre une autre loi;
Quand je vois mes liens brisés avec scandale,
Je laisserois en paix triompher ma rivale?
Non. — S'il vous plaît, Monsieur, de la favoriser,
Tout s'unit pour me plaindre et pour m'autoriser.
A prévenir l'affront que j'essuirois par elle,

Mille appuis généreux soutiendront ma querelle.
Les épouses en foule, au tribunal des loix,
Pour l'épouse opprimée éleveront leurs voix.
Il y va du repos, de l'honneur des familles:
J'aurai dans mon parti, les mères et les filles.
Vous serez confondus, et...

JUSTINE.

Grands dieux! calmez-vous,
Madame, vous veniez dans un dessein plus doux.

D'ARANVILLE.

Qui valoit mieux cent fois. — Cette fureur extrême
M'ôte à jamais l'espoir de vous rendre à vous-même.
Renoncez à Dorsan; — vous ne le verrez plus.

MDE. DORSAN, *(avec un cri.)*

Grands dieux! — épargnez-moi des tourmens superflus.
Justine vous dit vrai. — Je ne cherchois sa trace,
Que pour tout avouer, que pour demander grâce.
Oui, — j'avois fait serment d'abjurer mon erreur. —
Je ne sais quel démon m'a rendu ma fureur;
Mais au lieu d'une femme égarée et jalouse,
Conduisez à ses pieds sa gémissante épouse.
Qu'elle puisse implorer un pardon généreux;
Si vous la lui cachez, sera-t-il plus heureux?
A fléchir son courroux comment puis-je prétendre,
S'il ne doit plus, hélas! ni me voir, ni m'entendre?

D'ARANVILLE.

Votre coeur est vraiment une énigme pour vous,
Madame, et c'est le sort de tous les coeurs jaloux,
Qui passent tour-à-tour de l'estime à l'outrage,
De l'amour à la haine, et du calme à l'orage.
Dorsan qui vous connoît, croira-t-il qu'un moment
Ait pu produire en vous un pareil changement?

MDE. DORSAN.

Il ne le croira pas sans en avoir la preuve,
Sans doute; — mais, Monsieur, qu'il me mette à l'épreuve
Tout le temps qu'il voudra; mes soupçons indiscrets
N'empoisonneront plus ses jours ni ses secrets.
Sur Clémence elle-même à son gré qu'il se taise;
Je n'en murmure point, mais du moins qu'il s'apaise.
Malgré tous mes sermens, malgré mon repentir,
Si mon coeur, un instant, vient à se démentir;
Si ma fougueuse erreur en moi cherche à renaître;
Qu'il m'abandonne alors, — il est toujours le maître.

D'ARANVILLE.

Ah! vous avez raison d'avoir bien des remords;
Mais vous ne savez pas le plus grand de vos torts.

MDE. DORSAN, *(avec effroi.)*

Parlez!

D'ARANVILLE.

Cette étrangère, aussi sage que belle,

Outragée à nos yeux d'une façon cruelle,
Dont pendant dix-huit ans en province il eut soin,
Qui de ses yeux jamais ne dut être si loin,
Qui se crut jusqu'ici, sans parens, sans famille,
Savez-vous bien qui c'est!

MDE. DORSAN.

Je frémis!

D'ARANVILLE.

C'est sa fille.

MDE. DORSAN.

Sa fille!

D'ARANVILLE.

Oui, — c'est le fruit de son premier lien.

MDE. DORSAN.

Il étoit veuf et père, et je n'en savois rien!

D'ARANVILLE.

Avant de vous connoître, il fut l'époux d'une autre;
S'il vous l'eût dit, Madame, eût-il été le vôtre? —
Calculez maintenant ce qu'il souffrit pour vous;
Il fut malheureux père et malheureux époux.
Victime dévouée à votre tyrannie,
Sa fille de chez lui dix-huit ans fut bannie.
Le hasard la ramène; — il craint avec raison
De la voir tout-à-coup paroître en sa maison.
Pour vous deux sa tendresse également discrète

Lui cherche, loin de vous, une honnête retraite;
Votre instinct soupçonneux vous la fait découvrir,
Et pour elle à l'instant les prisons vont s'ouvrir.
Mais courez au Ministre: — allez, femme jalouse,
Sa prison est ici; — Clémence est mon épouse.

MDE. DORSAN, *(dans l'abattement de la stupéfaction.)*

Clémence! elle est sa fille? et votre épouse! Ah! dieux!
Je dois être un objet exécrable à leurs yeux;
L'espérance à mon coeur est à jamais ravie.
Pour réparer mes torts, il faut plus que ma vie.
J'ai trop bien mérité son entier abandon,
Pour avoir même droit d'implorer mon pardon.
Je le perds, — je perds tout; — que mon sort s'accomplisse.
(Elle va pour sortir.)

M. DORSAN, *(en dedans, avec un cri d'attendrissement.)*

C'est assez, c'est assez, terminons son supplice,
Et le nôtre.

MDE. DORSAN, *(qui s'en alloit tristement, revenant sur ses pas avec impétuosité.)*

Grands dieux! c'est lui; j'entends sa voix.
Que je le voie au moins pour la dernière fois,
Et que je meure après.

D'Aranville ouvre le cabinet, M. Dorsan sort, sa femme se précipite à ses pieds, en disant:)

Ah! Dorsan! je succombe. —

M. Dorsan, *(la relevant.)*

C'est dans mon sein qu'il faut que mon épouse tombe.
Lève-toi.

Mde. Dorsan.

(Elle le quitte pour serrer Clémence dans ses bras.)

Mon ami! — me pardonneras-tu? —
J'allois persécuter ta fille et la vertu; —
J'allois à tous ses maux joindre encor l'infamie!

M. Dorsan.

Commande à tes regrets; — calme-toi mon amie.

Mde. Dorsan.

Non, jamais tant d'excès ne seront trop punis.

M. Dorsan.

Va, pour les oublier tous nos coeurs sont unis,
Et moi, je suis vengé, — si tu veux être heureuse.

Mde. Dorsan.

Cher époux! la voilà cette ame généreuse
Que tourmenta seize ans mon aveugle fureur.
Seize ans autour de moi je semai la terreur;
Je vous désolai tous, et pour toute vengeance,
Je n'éprouve de vous qu'amitié, qu'indulgence,

Ah! si cette leçon ne change pas mon coeur,

(A M. Dorsan.)

Il mérite du tien l'éternelle rigueur.

Qu'à jamais sans pitié mon époux m'abandonne.

M. DORSAN.

Tu me rends mon bonheur, que rien ne l'empoisonne. —

Et toi, le plus prudent, le meilleur des amis,

Que ne te dois-je pas!

D'ARANVILLE.

Je te l'avois promis.

Ta femme sur ton coeur remporte une victoire

Un peu prompte, — mais sûre, et nous pouvons y croire.

MDE. DORSAN.

Croyez-y: — loin de moi, j'ai risqué dans ce jour,

De voir fuir à jamais la nature et l'amour.

(A Clémence.)

C'est vous en dire assez. Venez, venez, ma chère,

Daignez être ma fille.

CLÉMENCE.

O Madame! ô mon père!

Je pardonne au destin tous les maux qu'il m'a faits. —

Ils sont trop compensés par de si grands bienfaits.

MDE. DORSAN, *(tend la main à son mari.)*

(A d'Aranville.) (En lui donnant la main de Clémence.)
Vous voyez votre ouvrage, — et votre récompense.

(Elle prend ensuite la main d'Eugénie qu'elle donne à Ferval, en lui disant:)

Monsieur, voici la vôtre.

FERVAL.

Ah! dieux!

MDE. DORSAN.

Oui, quand on pense
Comme vous, on n'est pas vertueux à demi. —
Lorsque je vous pressois de trahir votre ami,
Vous avez mieux aimé perdre votre Eugénie;
Par le plus saint des noeuds qu'elle vous soit unie.
(A Eugénie.)
Toi, ma fille, en l'aimant estime ton époux,
Souviens-toi de ta mère et du sort des jaloux.

EUGÉNIE.

Chère maman! combien je vous suis obligée!
Puisque de ce défaut vous voilà corrigée,
Ce n'est pas, comme on dit, un mal désespéré.
(A Ferval,)
Et si je l'ai jamais, — eh bien! j'en guérirai.

M. DORSAN.

Il suffit; — près de moi je veux avoir mes filles.

L'amour et l'amitié ne font pas deux familles:
C'est chez moi qu'à jamais je fixe leur séjour.

(*A sa femme.*)

Et toi, toi dont le coeur est changé sans retour,
Chère ame, tu l'apprends par ton expérience;
Le bonheur des époux est dans la confiance,

FIN.

PIÈCES

CONTENUES DANS CE VOLUME.





Nouveau théâtre